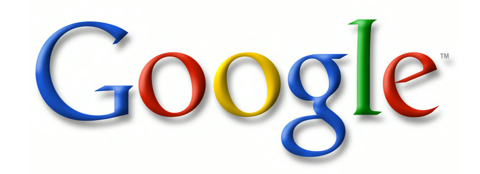





Librairie
PAYA & Cie
Rue de Chartres,
ORLÉANS
SE TAIRE ET FAIRE



# OEUVRES

DE

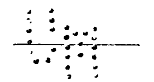
# D'ALEMBERT

Paris. — Imp. Simon Raçon & C[ie], rue d'Erfurth, 1.

# OEUVRES

DE

# D'ALEMBERT



**SA VIE — SES ŒUVRES — SA PHILOSOPHIE**

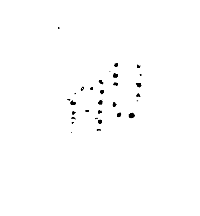
PAR CONDORCET

PARIS

EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR

6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

MDCCCLIII



En donnant cette édition de d'Alembert, nous nous sommes surtout préoccupé de l'idée de donner tout ce qui, dans ses œuvres, caractérise ce grand esprit. Il ne faudrait pas moins de dix volumes pour publier un d'Alembert complet; mais, ces dix volumes, personne ne les lirait, osons le dire, personne ne les a lus. Le vrai d'Alembert n'existe aujourd'hui, et n'a jamais existé que par le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, le *Système des mondes*, et les *Éléments de philosophie*, dont nous avons pris toutes les pages dignes de survivre. Le d'Alembert journaliste manquait de verve et de chaleur, il a toujours écrit avec un compas; le d'Alembert académicien a écrit beaucoup d'éloges, mais toutes les physionomies littéraires ou savantes qu'il a essayé de ranimer au souffle de son esprit manquent de vie et de passion : ce ne sont pas là des hommes, mais des fantômes; de tous ces portraits, beaucoup mieux peints dans d'autres galeries, nous n'avons détaché que les deux figures de madame Geoffrin et de mademoiselle de Lespinasse, une amie et une maîtresse.

On avait trop oublié d'Alembert; aujourd'hui, qu'on a à peu près réimprimé tout le monde, même ceux qui devraient ne l'être jamais, c'était un crime de lèse-majesté littéraire d'oublier un homme qui a tenu tant de place dans son siècle, et dont plus d'une idée a germé dans le nôtre.

Tous ceux qui ont un Voltaire et un Jean-Jacques Rousseau dans leur bibliothèque ne peuvent pas fermer la porte à d'Alembert, qui fut leur ami et quelquefois leur maître.

# PORTRAIT
# DE D'ALEMBERT

## FAIT PAR LUI-MÊME

### ET ADRESSÉ, EN 1760, A MADAME ***.

---

D'Alembert n'a rien dans sa figure de remarquable, soit en bien, soit en mal. On prétend (car il ne peut en juger lui-même) que sa physionomie est pour l'ordinaire ironique et maligne. A la vérité, il est très-frappé du ridicule, et peut-être a quelque talent pour le saisir. Ainsi, il ne serait pas étonnant que l'impression qu'il en reçoit se peignît souvent sur son visage.

Sa conversation est très-inégale, tantôt sérieuse, tantôt gaie, suivant l'état où son âme se trouve, assez souvent décousue, mais jamais fatigante ni pédantesque. On ne se douterait point, en le voyant, qu'il a donné à des études profondes la plus grande partie de sa vie. La dose d'esprit qu'il met dans la conversation n'est ni assez forte ni assez abondante pour effrayer ou choquer l'amour-propre de personne, et, ce qui est heureux pour lui, c'est qu'il ne lui vient pas plus d'esprit qu'il n'en

montre; car il le laisserait voir, ne fût-ce que par l'impuissance absolue où il est de se contraindre sur quoi que ce puisse être. Tout le monde est donc à son aise avec lui sans le moindre effort de sa part, et on s'en aperçoit bien, ce qui fait qu'on lui en sait bon gré. Il est d'ailleurs d'une gaieté qui va quelquefois jusqu'à l'enfance, et le contraste de cette gaieté d'écolier avec la réputation bien ou mal fondée qu'il a acquise dans les sciences fait encore qu'il plait assez généralement, quoiqu'il soit rarement occupé de plaire : il ne cherche qu'à s'amuser et à divertir ceux qu'il aime; les autres s'amusent par contre-coup, sans qu'il y pense et qu'il s'en soucie.

Il dispute rarement, et jamais avec aigreur. Ce n'est pas qu'il ne soit, au moins quelquefois, attaché à son avis; mais il est trop peu jaloux de subjuguer les autres pour être fort empressé de les amener à penser comme lui.

D'ailleurs, à l'exception des sciences exactes, il n'y a presque rien qui lui paraisse assez clair pour ne pas laisser beaucoup de liberté aux opinions, et sa maxime favorite est que, *presque sur tout, on peut dire tout ce qu'on veut.*

Le caractère principal de son esprit est la netteté et la justesse. Il a apporté dans l'étude de la haute géométrie quelque talent et beaucoup de facilité, ce qui lui a fait en ce genre un assez grand nom dè très-bonne heure. Cette facilité lui a laissé le temps de cultiver encore les belles-lettres avec quelque succès. Son style, serré, clair et précis, ordinairement facile, sans prétention, quoique châtié, quelquefois un peu sec, mais jamais de mauvais goût, a plus d'énergie que de chaleur, plus de justesse que d'imagination, plus de noblesse que de grâce.

Livré au travail et à la retraite jusqu'à l'âge de plus de vingt-cinq ans, il n'est entré dans le monde que fort tard, et ne s'y est jamais beaucoup plu; jamais il n'a pu se plier à en apprendre les usages et la langue, et peut-être même met-il une sorte de vanité assez petite à les mépriser. Il n'est cependant jamais *impoli*, parce qu'il n'est ni grossier ni dur; mais il est quelquefois *incivil* par inattention ou par ignorance. Les compliments qu'on lui fait l'embarrassent, parce qu'il ne trouve ja-

mais sous sa main les formules par lesquelles on y répond. Ses discours n'ont ni galanterie ni grâce : quand il dit des choses obligeantes, c'est uniquement parce qu'il les pense, et que ceux à qui il les dit lui plaisent. Aussi le fond de son caractère est une franchise et une vérité souvent un peu brutes, mais jamais choquantes.

Impatient et colère jusqu'à la violence, tout ce qui le contrarie, tout ce qui le blesse, fait sur lui une impression vive dont il n'est pas le maître, mais qui se dissipe en s'exprimant. Au fond, il est très-doux, très-aisé à vivre, plus complaisant même qu'il ne le paraît, et assez facile à gouverner, pourvu néanmoins qu'il ne s'aperçoive pas qu'on en a l'intention; car son amour pour l'indépendance va jusqu'au fanatisme, au point qu'il se refuse souvent à des choses qui lui seraient agréables lorsqu'il prévoit qu'elles pourraient être pour lui l'origine de quelque contrainte, ce qui a fait dire avec raison à un de ses amis qu'il était *esclave de sa liberté.*

Quelques personnes le croient méchant, parce qu'il se moque sans scrupule des sots à prétention qui l'ennuient; mais, si c'est un mal, c'est le seul dont il est capable : il n'a ni le fiel ni la patience nécessaires pour aller au delà, et il serait au désespoir de penser que quelqu'un fût malheureux par lui, même parmi ceux qui ont cherché le plus à lui nuire. Ce n'est pas qu'il oublie les mauvais procédés ni les injures; mais il ne sait s'en venger qu'en refusant constamment son amitié et sa confiance à ceux dont il a lieu de se plaindre.

L'expérience et l'exemple des autres lui ont appris en général qu'il faut se défier des hommes; mais son extrême franchise ne lui permet pas de se défier d'aucun en particulier. Il ne peut se persuader qu'on le trompe, et ce défaut (car c'en est un, quoiqu'il vienne d'un bon principe) en produit chez lui un autre plus grand, c'est d'être trop aisément susceptible des impressions qu'on veut lui donner.

Sans famille et sans liens d'aucune espèce, abandonné de très-bonne heure à lui-même, accoutumé dès son enfance à un genre de vie obscur et étroit, mais libre; né, par bonheur pour

lui, avec quelques talents et peu de passions, il a trouvé dans l'étude et dans sa gaieté naturelle une ressource contre le délaissement où il était; il s'est fait une sorte d'existence dans le monde sans le secours de qui que ce soit, et même sans trop chercher à se la faire. Comme il ne doit rien qu'à lui-même et à la nature, il ignore la bassesse, le manége, l'art si nécessaire de faire sa cour pour arriver à la fortune. Son mépris pour les noms et pour les titres est si grand, qu'il a eu l'imprudence de l'afficher dans un de ses écrits, ce qui lui a fait, dans cette classe d'hommes orgueilleux et puissants, un assez grand nombre d'ennemis, qui voudraient le faire passer pour le plus vain de tous les hommes; mais il n'est que fier et indépendant, plus porté d'ailleurs à s'apprécier au-dessous qu'au-dessus de ce qu'il vaut.

Personne n'est moins jaloux des talents et des succès des autres, et n'y applaudit plus volontiers, pourvu néanmoins qu'il n'y voie ni charlatanerie ni présomption choquante; car alors il devient sévère, caustique et peut-être quelquefois injuste.

Quoique sa vanité ne soit pas aussi excessive que bien des gens le croient, elle n'est pas non plus insensible; elle est même très-sensible, au premier moment, soit à ce qui la flatte, soit à ce qui la blesse; mais le second moment et la réflexion remettent bientôt son âme à sa place, et lui font voir les éloges avec assez d'indifférence, et les satires avec assez de mépris.

Son principe est qu'un homme de lettres qui cherche à fonder son nom sur des monuments durables doit être fort attentif à ce qu'il écrit, assez à ce qu'il fait, et médiocrement à ce qu'il dit. D'Alembert conforme sa conduite à ce principe : il dit beaucoup de sottises, n'en écrit guère et n'en fait point.

Personne ne porte plus loin que lui le désintéressement; mais il n'a ni besoins ni fantaisies. Ces vertus lui coûtent si peu, qu'on ne doit pas l'en louer; ce sont plutôt en lui des vices de moins que des vertus de plus.

Comme il y a très-peu de personnes qu'il aime véritablement, et que d'ailleurs il n'est pas fort affectueux avec celles qu'il aime, ceux qui ne le connaissent que superficiellement le

croient peu capable d'amitié. Personne cependant ne s'intéresse plus vivement au bonheur ou au malheur de ses amis; il en perd le sommeil et le repos, et il n'y a point de sacrifice qu'il ne soit prêt à leur faire.

Son âme, naturellement sensible, aime à s'ouvrir à tous les sentiments doux. C'est pour cela qu'il est tout à la fois très-gai et très-porté à la mélancolie; il se livre même à ce dernier sentiment avec une sorte de délices, et cette pente que son âme a naturellement à s'affliger le rend assez propre à écrire des choses tristes et pathétiques.

Avec une pareille disposition, il ne faut pas s'étonner qu'il ait été susceptible, dans sa jeunesse, de la plus vive, de la plus tendre et de la plus douce des passions. Les distractions et la solitude la lui ont fait ignorer longtemps. Ce sentiment dormait, pour ainsi dire, au fond de son âme; mais le réveil a été terrible : l'amour n'a presque fait que le malheur de d'Alembert, et les chagrins qu'il lui a causés l'ont dégoûté longtemps des hommes, de la vie et de l'étude même. Après avoir consumé ses premières années dans la méditation et le travail, il a vu, comme le sage, le néant des connaissances humaines; il a senti qu'elles ne pouvaient occuper son cœur, et s'est écrié avec l'Aminte du Tasse : « J'ai perdu tout le temps que j'ai passé sans aimer. » Mais, comme il ne prenait pas aisément de l'amour, il ne se persuadait pas aisément qu'on en eût pour lui. Une résistance trop longue le rebutait, non par l'offense qu'elle faisait à son amour-propre, mais parce que la simplicité et la candeur de son âme ne lui permettaient pas de croire qu'une résistance soutenue ne fût qu'apparente. Son âme avait besoin d'être remplie, et non pas tourmentée; il ne lui fallait que des émotions douces : les secousses l'auraient usée et amortie.

---

# MÉMOIRE SUR D'ALEMBERT

## PAR LUI-MÊME.

Jean Le Rond d'Alembert, de l'Académie française, des Académies des sciences de Paris, de Berlin et de Pétersbourg, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne, de l'Académie royale des belles-lettres de Suède, et des Sociétés royales des sciences de Turin et de Norwége, est né à Paris, le 16 novembre 1717, de parents qui l'abandonnèrent en naissant : dès l'âge de quatre ans, d'Alembert fut mis dans une pension, où il resta jusqu'à douze. Mais à peine avait-il atteint sa dixième année, que le maître de pension déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, qu'il perdait son temps chez lui, et qu'on ferait bien de le mettre au collége, où il était capable d'entrer en seconde *. Cependant, la faiblesse de son tempérament fit qu'on ne le retira de cette pension que deux ans après, en 1730, pour lui faire achever ses études au collége Mazarin ; il y fit sa seconde et deux années de rhétorique avec assez de succès pour que le souvenir s'en soit conservé dans ce collége. Un de ses maîtres, janséniste fanatique, qui aurait voulu faire de son disciple un des élèves, et, peut-être un jour, un des arcs-boutants

* La mémoire de ce maître, qui l'aimait tendrement, lui a toujours été chère ; il a aidé ses enfants dans leurs études du peu de secours que pouvait lui permettre la fortune très-médiocre qu'il avait alors. D'Alembert a conservé la même reconnaissance pour une femme qui l'avait nourri et élevé jusqu'à l'âge de quatre ans : presque au sortir du collége il alla demeurer avec elle ; il y resta près de trente années, et n'en sortit qu'en 1765, après une longue maladie, par le conseil de son médecin, qui lui représenta qu'il était nécessaire à sa santé de chercher un logement plus sain que celui qu'il occupait.

du parti, s'opposait fort au goût vif que le jeune homme marquait pour les belles-lettres, et surtout pour la poésie latine, à laquelle il donnait tous les moments que lui laissaient les occupations de la classe; ce maître prétendait que la poésie *desséchait le cœur;* c'était l'expression dont il se servait; il conseillait à d'Alembert de ne lire d'autre poëme que celui de saint Prosper sur la grâce.

Son professeur de philosophie, autre janséniste fort considéré dans le parti, et, de plus, cartésien à outrance, ne lui apprit autre chose pendant deux ans que la prémotion physique, les idées innées et les tourbillons.

En sortant de philosophie, du collége Mazarin, il fut reçu maître ès arts à la fin de 1735; il étudia ensuite en droit, et fut reçu avocat en 1738. Le seul fruit que d'Alembert remporta de ces deux années de philosophie, ce fut quelques leçons de mathématiques élémentaires, qu'il prit au même collége sous M. Caron, qui y professait alors cette science, et qui, sans être un profond mathématicien, avait beaucoup de clarté et de précision. C'est le seul maître qu'ait eu d'Alembert. Le goût qu'il avait pris pour les mathématiques se fortifiant de plus en plus, il se livra avec ardeur à cette étude pendant son cours de droit, qui lui laissait heureusement beaucoup de temps Sans maître, presque sans livres, et sans même avoir un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient, il allait aux bibliothèques publiques, il tirait quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisait, et, de retour chez lui, il cherchait tout seul les démonstrations et les solutions. Il y réussissait pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles; et il avait ensuite une espèce de chagrin, mêlé pourtant de satisfaction, lorsqu'il les retrouvait dans des livres qu'il n'avait pas connus. Cependant les jansénistes, qui n'étaient plus ses maîtres, mais qui le dirigeaient encore, s'opposaient à son ardeur pour les mathématiques de la même manière et par les mêmes raisons qu'ils avaient combattu son goût pour la poésie; ils conseillaient à d'Alembert de lire leurs livres de dévotion, qui l'ennuyaient beaucoup; cependant, par

une espèce d'accommodement, et comme pour leur faire sa cour, le jeune homme, au lieu de leurs livres de dévotion, lisait leurs livres de controverse; il y trouvait du moins une sorte de pâture pour son esprit, qui en avait besoin, pâture qui donnait à son avidité quelque espèce d'exercice. Cette complaisance du jeune homme ne contentait pas ses austères directeurs, dont à la fin il se dégoûta, fatigué de leurs remontrances. Cependant d'autres amis, moins déraisonnables, dissuadaient aussi d'Alembert de l'étude de la géométrie, par le besoin qu'il avait de se faire un état qui lui assurât plus de fortune. Ce fut par cette raison qu'il prit le parti d'étudier en médecine, moins par goût pour cette profession que parce que les études qu'elle exige étaient moins éloignées que la jurisprudence de son étude favorite. Pour se livrer entièrement à ce nouveau genre de travail, d'Alembert abandonna d'abord l'étude des mathématiques; il crut même éviter la tentation en faisant transporter chez un ami le peu de livres qu'il avait; mais peu à peu, et presque sans qu'il s'en aperçût, ces livres revinrent chez lui l'un après l'autre, et, au bout d'un an d'étude de médecine, il résolut de se livrer entièrement à son goût dominant et presque unique. Il s'y livra si complétement, qu'il abandonna absolument, pendant plusieurs années, la culture des belles-lettres, qu'il avait cependant fort aimées durant ses premières études; il ne la reprit que plusieurs années après son entrée dans l'Académie des sciences, et vers le temps où il commença à travailler à l'*Encyclopédie*. Le discours préliminaire qui est à la tête de cet ouvrage, et dont il est auteur, est, si on peut parler ainsi, la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires que l'auteur avait acquises pendant vingt années d'études.

Quelques mémoires qu'il donna à l'Académie des sciences, en 1739 et en 1740, entre autres un Mémoire *sur la réfraction des corps solides*, qui contenait une théorie curieuse et nouvelle de cette réfraction, et un autre Mémoire *sur le calcul intégral*, le firent désirer dans cette compagnie, où il entra en 1741, à l'âge de vingt-trois ans.

En 1746, il remporta le prix à l'Académie de Berlin, *sur la*

*cause générale des vents*, et l'ouvrage couronné lui valut de plus l'honneur d'être élu membre de cette Académie sans scrutin et par acclamation.

En 1752, le roi de Prusse lui fit offrir la survivance de la place de président de l'Académie de Berlin, qu'occupait encore M. de Maupertuis, alors très-malade. Le refus que d'Alembert fit de l'accepter n'empêcha point ce prince de lui donner, en 1754, une pension de douze cents livres*, première récompense que d'Alembert ait reçue.

A la fin de cette même année, 1754 il fut élu par l'Académie française à la place de M. l'évêque de Vence.

Au mois de juin 1755, il alla à Wesel, sur l'invitation du roi de Prusse, qui était pour lors dans cette ville. Ce prince le combla de bontés, et l'admit à sa table.

A la fin de la même année, il fut reçu, à la recommandation du pape Benoît XIV, membre de l'Institut de Bologne. D'Alembert n'avait point sollicité cette place; le pape ne le connaissait que de réputation, et, quoiqu'il y eût alors, dans l'Institut de Bologne, une loi qui défendît de recevoir de nouveaux académiciens jusqu'à ce qu'il en fût mort trois, Benoît XIV

* *Lettre du roi de Prusse à milord maréchal, son ministre à la cour de France, en* 1754. — « Vous saurez qu'il y a un homme à Paris du plus grand mérite, qui ne jouit pas des avantages de la fortune proportionnés à ses talents et à son caractère. Je pourrais servir d'yeux à l'aveugle déesse, et réparer au moins quelques-uns de ses torts. Je vous prie d'offrir, par cette considération, une pension de douze cents livres à M. d'Alembert. C'est peu pour son mérite, mais je me flatte qu'il l'acceptera en faveur du plaisir que j'aurai d'avoir obligé un homme qui joint la bonté du caractère aux talents les plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez si bien, vous partagerez avec moi, mon cher milord, la satisfaction d'avoir mis un des plus beaux génies de la France dans une situation plus aisée. Je me flatte de voir M. d'Alembert ici; il a promis de me faire cette galanterie dès qu'il aurait achevé son *Encyclopédie*. Pour vous, mon cher milord, je ne sais quand je vous reverrai; mais soyez persuadé que ce sera toujours trop tard, eu égard à l'estime et à l'amitié que j'ai pour vous. »

désira qu'on dérogeât à cette loi en faveur de d'Alembert.

En 1756, Louis XV lui accorda une pension de douze cents livres sur le trésor royal, et l'Académie des sciences lui donna en même temps le titre et les droits de pensionnaire surnuméraire, quoiqu'il n'y eût aucune place de pensionnaire vacante : ce qui ne s'était encore fait pour personne.

Cette même année 1756, la reine de Suède, sœur du roi de Prusse, ayant formé une académie des belles-lettres qui devait s'assembler dans son palais et qu'elle voulait présider elle-même, fit écrire à d'Alembert par M. le baron de Scheffer pour lui offrir dans cette académie une place d'associé étranger, que d'Alembert accepta avec reconnaissance.

A la fin de 1762, l'impératrice de Russie, Catherine II, lui proposa de se charger de l'éducation du grand-duc de Russie son fils ; et lui offrit pour cet objet jusqu'à cent mille livres de rente, par le ministre qu'elle avait alors à Paris, M. de Sotikof. D'Alembert refusa de s'en charger. L'impératrice insista, et le pressa de nouveau par une lettre écrite de sa main * : mais son

* « Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeurs et honneurs dans ce monde ; à vos yeux, tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarderai comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée et souvent blâmée à juste titre ; mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité ; permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir tandis qu'on le peut c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité ; je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis ; je vous promets, et à eux aussi, tous les agréments et facilités qui peuvent dépendre de moi, et peut-être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse et à la reconnaissance que vous

attachement pour sa patrie et pour ses amis le fit résister encore à cette seconde tentative.

D'Alembert ayant communiqué cette lettre à l'Académie française, cette compagnie arrêta, d'une voix unanime, qu'on l'insérerait dans les registres, comme un monument honorable à un de ses membres et aux lettres.

En 1763, immédiatement après la conclusion de la paix, il alla, invité par le roi de Prusse, passer quelques mois à la cour de ce prince, qui le logea auprès de lui dans son palais, l'admit tous les jours à sa table, et le combla de marques de bonté, d'estime, et même de confiance.

Cette même année, il reçut aussi l'accueil le plus honorable à la cour de Brunswick-Wolfenbuttel, où il était allé à la suite du roi de Prusse.

Le roi de Prusse fit tout son possible, pendant que d'Alembert était auprès de lui, pour l'engager à accepter la place de président de l'Académie de Berlin, vacante depuis 1759 par la mort de M. de Maupertuis. Les mêmes motifs qui avaient empêché d'Alembert de se rendre aux désirs de l'impératrice de Russie ne lui permirent pas d'accepter les offres de Frédéric, malgré toutes les obligations qu'il avait à ce prince. Il lui représenta d'ailleurs qu'il y avait dans l'Académie de Berlin des hommes du premier mérite, dignes à tous égards de cette place, et qu'il ne voulait ni ne devait en priver; ce qui n'empêcha pas le roi de Prusse d'écrire de sa main à d'Alembert, deux jours avant son départ de Berlin *, qu'il ne nommerait point à la place de président jusqu'à ce qu'il lui plût de venir la remplir.

lui devez, mais ce prince n'a pas de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

« Catherine.

« *P. S.* Dans toute cette lettre, je n'ai employé que les sentiments que j'ai trouvés dans vos ouvrages : vous ne voudriez pas vous contredire. »

* « Je suis fâché de voir approcher le moment de votre départ, et je

D'Alembert est auteur d'un livre intitulé : *de la Destruction des jésuites en France, par un auteur désintéressé*. Cet ouvrage, le seul qui ait été écrit avec impartialité sur cette affaire, produisit son effet naturel ; il mécontenta les deux partis. Il parut au commencement de 1765 ; et, peu de temps après, la mort de M. Clairaut ayant laissé vacante dans l'Académie une pension à laquelle d'Alembert avait plus de droits qu'aucun autre de ses confrères, et par son ancienneté et par ses travaux, le ministre Saint-Florentin refusa constamment, pendant six mois, de mettre d'Alembert en possession de cette pension, quoique l'Académie l'eût demandée pour lui dès le lendemain de la mort de M. Clairaut, et l'eût redemandée ensuite à différentes reprises. Le ministre céda enfin, grâce aux remontrances de cet illustre corps, au cri public, et on peut même ajouter à celui de tous les savants de l'Europe, qui, indignés de la manière dont leur confrère était traité, s'en expliquaient ouvertement. Le roi de Prusse fit en cette circonstance plus d'efforts que jamais pour attirer d'Alembert auprès de lui ; mais, quelque forte que fût la tentation, il eut encore le courage de résister. Ce prince, loin d'être offensé d'un refus si constant et presque si opiniâtre, re-

n'oublierai point le plaisir que j'ai eu de voir un vrai philosophe. J'ai été plus heureux que Diogène, car j'ai trouvé l'homme qu'il a cherché si longtemps ; mais il part, il s'en va. Cependant je conserverai la place de président de l'Académie, qui ne peut être remplie que par lui. Un certain pressentiment m'avertit que cela arrivera, mais qu'il faut attendre jusqu'à ce que son heure soit venue. Je suis tenté quelquefois de faire des vœux pour que la persécution des élus redouble en certains pays ; je sais que ce vœu est en quelque sorte criminel, puisque c'est désirer le renouvellement de l'intolérance, de la tyrannie et de ce qui tend à abrutir l'espèce humaine. Voilà où j'en suis... Vous pouvez mettre fin, quand vous le voudrez, à ces souhaits coupables qui blessent la délicatesse de mes sentiments. Je ne vous presse point, je ne vous importunerai pas, et j'attendrai en silence le moment où l'ingratitude vous obligera de prendre pour patrie un pays où vous êtes déjà naturalisé dans l'esprit de ceux qui pensent et qui ont assez de connaissance pour apprécier votre mérite.

« FRÉDÉRIC »

doubla pour d'Alembert de bontés et d'intérêt, et l'aurait consolé par là, s'il avait eu besoin de l'être, de la manière dont on le traitait en France.

D'Alembert avait été mieux traité par le comte d'Argenson, prédécesseur de Saint-Florentin dans le département des académies. C'est à ce ministre qu'il fut redevable de la pension de douze cents livres que le roi lui accorda en 1756 sur le trésor royal; il lui en témoigna publiquement sa reconnaissance en 1758, en dédiant à ce ministre la seconde édition du *Traité de dynamique*, un an après sa retraite du ministère, et lorsqu'il n'y avait plus de grâces à en attendre. D'Alembert a toujours été plus jaloux de se montrer reconnaissant des bienfaits obtenus qu'empressé d'en obtenir; il n'a dédié ses ouvrages qu'au roi de Prusse, son bienfaiteur, et à deux ministres disgraciés, dont le second était le marquis d'Argenson, frère du comte, et qui honorait aussi d'Alembert de ses bontés.

D'Alembert a donné, en 1767, un *Supplément à son ouvrage sur la destruction des jésuites*. Ce supplément consiste en deux lettres : dans la première, l'orateur rectifie quelques méprises légères qui lui étaient échappées; il répond à quelques critiques qu'on avait faites de son ouvrage dans des brochures jansénistes, et, à cette occasion, il peint les fanatiques de ce parti avec les couleurs qu'ils méritent : dans la seconde lettre, d'Alembert parle de l'édit du roi d'Espagne qui a expulsé les jésuites de ce royaume, et fait à ce sujet des réflexions dictées par l'humanité et par la philosophie; il y rappelle un beau trait d'une lettre qu'il avait reçue du roi de Prusse. « Quoique invité, dit ce prince, par l'exemple des autres souverains, je ne chasse point les jésuites, parce qu'ils sont malheureux; je ne leur ferai point de mal, étant bien sûr d'empêcher qu'ils n'en fassent; et je ne les opprime point, parce que je saurai les contenir. »

En 1768, d'Alembert ayant prononcé à l'Académie des sciences, en présence du roi de Danemark, un discours qui a été imprimé dans le volume de l'Académie pour l'année 1768, et dans différents journaux, l'infant, duc de Parme, en fit une traduc-

tion italienne qu'il envoya écrite de sa main à d'Alembert; il y joignit peu de temps après une lettre, aussi écrite de sa main et pleine de témoignages d'estime pour les lettres en général et pour d'Alembert en particulier.

D'Alembert a reçu aussi plusieurs lettres écrites de la main de l'impératrice Catherine, du roi de Danemark, du prince royal de Prusse et des princes de Brunswick. Le roi de Prusse lui a beaucoup écrit de lettres qui feraient le plus grand honneur aux lumières, aux connaissances, à la philosophie et à la bonté du monarque, si le respect eût permis à d'Alembert de les rendre publiques.

Ce prince donna encore une nouvelle preuve de générosité à d'Alembert. Ce savant ayant résolu d'aller en Italie pour rétablir sa santé, et n'ayant pas assez de fortune pour faire ce voyage à ses frais, s'adressa au roi de Prusse, qui avait eu la bonté de lui faire souvent des offres à ce sujet, et qui ordonna à son banquier de lui faire toucher six mille livres. Des raisons particulières ne lui ayant permis d'aller que jusqu'en Languedoc et en Provence, il remit à son retour à Paris, au banquier du roi de Prusse, environ quatre mille livres qui lui restaient, et qu'il n'avait pas dépensées. Le roi de Prusse fit écrire à son banquier de remettre ces quatre mille livres à d'Alembert, qui ne les accepta que sous les ordres réitérés du roi.

Outre les ouvrages de philosophie et de littérature publiés par d'Alembert, il a donné quinze volumes in-4° sur les mathématiques. Il a revu toute la partie de mathématiques et de physique générale de l'*Encyclopédie*. D'Alembert a donné en outre à l'*Encyclopédie* un nombre assez considérable d'articles de littérature ou de philosophie.

---

# D'ALEMBERT

## SA VIE — SES OEUVRES — SA PHILOSOPHIE

PAR CONDORCET.

---

Jean Le Rond d'Alembert naquit à Paris le 16 novembre 1717.

Nous ne cherchons point à lever le voile dont le nom de ses parents a été couvert pendant sa vie; et qu'importe ce qu'ils ont pu être? les véritables aïeux d'un homme de génie sont les maîtres qui l'ont précédé dans la carrière; et ses vrais descendants sont des élèves dignes de lui.

Exposé près de l'église de Saint-Jean-le-Rond, d'Alembert fut porté chez un commissaire qu'heureusement l'habitude des tristes fonctions de sa place n'avait point endurci; il craignit que cet enfant débile et presque mourant ne pût trouver dans un hospice public les soins, les attentions suivies, nécessaires pour sa conservation, il en chargea une ouvrière dont il connaissait les mœurs et l'humanité; et c'est de ce hasard heureux qu'a dépendu l'existence d'un homme qui devait être l'honneur de sa patrie et de son siècle, et que la nature avait destiné à

enrichir de tant de vérités nouvelles le système des connaissances humaines.

Cet abandon, qui peut-être n'était même qu'apparent, ne dura que très-peu de jours : le père de d'Alembert le répara aussitôt qu'il en fut instruit ; il fit pour l'éducation de son fils, et pour lui assurer une subsistance indépendante, ce qu'exigeaient la nature et le devoir : sa famille regarda d'Alembert, tant qu'il fut inconnu, comme un parent à qui elle devait des soins et des égards ; et, lorsqu'il fut devenu célèbre, elle s'honora de ces liens que la reconnaissance avait resserrés.

D'Alembert fit ses études au collége des Quatre-Nations, et les fit d'une manière brillante, indice quelquefois trompeur de ce qu'un homme doit être un jour.

L'importance que le cardinal Mazarin eut la faiblesse ou l'imprudence de donner aux disputes des amis de Saint-Cyran avec les jésuites, avait produit des troubles qui, après quatre-vingts ans, agitaient encore la France, et dont le progrès des lumières a depuis presque anéanti jusqu'au souvenir ; mais, en 1730, il n'y avait aucun corps, aucun collége, pour ainsi dire aucun homme, qui, par zèle religieux, par politique ou par désœuvrement, n'eût embrassé un des deux partis.

Les maîtres de d'Alembert étaient de celui qu'on appelait *janséniste*, car, dans les disputes de ce genre, on cherche toujours à rendre ses adversaires odieux par un nom de secte dont ils ont grand soin de se défendre ; espèce d'hommage qu'ils rendent à la raison. D'Alembert fit, dans sa première année de philosophie, un commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains, et commença comme Newton avait fini ; ce commentaire donna de grandes espérances à ses maîtres : les hommes distingués dans la littérature ou dans les sciences montraient alors presque seuls à la nation l'exemple d'une indifférence salutaire : on se flatta que d'Alembert rendrait au parti de Port-Royal une portion de son ancienne gloire, et qu'il serait un nouveau Pascal.

Pour rendre la ressemblance plus parfaite, on lui fit suivre des leçons de mathématiques ; mais bientôt on s'aperçut qu'il

avait pris pour ces sciences une passion qui décida du sort de sa vie : en vain ses maîtres cherchèrent à l'en détourner, en lui annonçant que cette étude lui dessécherait le cœur (ils ne sentaient pas sans doute toute la force de l'aveu que renferme cette expression). D'Alembert fut moins docile que Pascal : jamais on ne put lui faire regarder l'amour un peu exclusif des vérités certaines et claires comme une erreur dangereuse, ou comme un penchant de la nature corrompue.

En sortant du collége, il jeta un coup d'œil sur le monde, il s'y trouva seul, et courut chercher un asile auprès de sa nourrice; l'idée consolante que sa fortune, toute médiocre qu'elle était, répandrait un peu d'aisance dans cette famille, la seule qu'il pût regarder comme la sienne, était encore pour lui un motif puissant : il y vécut près de quarante années, conservant toujours la même simplicité, ne laissant apercevoir l'augmentation de son revenu que par celle de ses bienfaits, ne voyant dans la grossièreté des manières de ceux avec lesquels il vivait qu'un sujet d'observations plaisantes ou philosophiques, et cachant tellement sa célébrité et sa gloire, que sa nourrice, qui l'aimait comme un fils, qui était touchée de sa reconnaissance et de ses soins, ne s'aperçut jamais qu'il fût un grand homme : son activité pour l'étude, dont elle était témoin, ses nombreux ouvrages dont elle entendait parler, n'excitaient ni son admiration, ni le juste orgueil qu'elle aurait pu ressentir, mais plutôt une sorte de compassion : « Vous ne serez jamais qu'un philosophe, lui disait-elle; et qu'est-ce qu'un philosophe? — c'est un fou qui se tourmente pendant sa vie, pour qu'on parle de lui lorsqu'il n'y sera plus. »

Dans cette maison, d'Alembert s'occupait presque uniquement de géométrie, achetant quelques livres, allant chercher dans les bibliothèques publiques ceux qu'il ne pouvait acheter : souvent il se présentait à lui des vues nouvelles, il les suivait, il goûtait déjà le plaisir de faire des découvertes; mais ce plaisir était court, il consultait les livres, et voyait avec un sentiment un peu pénible que ce qu'il croyait avoir trouvé le premier était déjà connu : alors il se persuada que la nature

lui avait refusé le génie, qu'il devait se borner à savoir ce que les autres auraient découvert, et il se résigna sans peine à cette destinée; il sentait que le plaisir d'étudier, même sans la gloire, suffirait encore à son bonheur. Cette anecdote, que nous tenons de lui-même, nous paraît un fait moral bien précieux; il est rare de pouvoir observer le cœur humain si près de sa pureté naturelle, et avant que l'amour-propre l'ait corrompu.

Cependant on fit apercevoir à d'Alembert qu'avec une pension de douze cents livres on n'était pas assez riche pour renoncer aux moyens d'augmenter son aisance; on lui fit sentir la nécessité de prendre un état, car celui de géomètre n'en est pas un, et même les places où les connaissances mathématiques sont nécessaires ne donnent pas cette heureuse indépendance que le jurisconsulte et le médecin sans fortune obtiennent dès les premiers pas de leur carrière. D'Alembert étudia d'abord en droit et y prit des degrés, mais il abandonna bientôt cette étude : l'ouvrage de Montesquieu n'existait point encore, on ne prévoyait pas la révolution qu'il devait produire dans nos esprits; l'étude du droit ne pouvait paraître que celle de l'opinion, de la volonté, du caprice des hommes, qui, depuis trente siècles, avaient joui ou abusé du pouvoir, en Grèce, à Rome et chez les barbares : comment un jeune géomètre n'eût-il pas été bientôt dégoûté de pareils objets, sur lesquels il trouvait à exercer sa mémoire bien plus que sa raison? Il préféra donc la carrière de la médecine; mais la passion de la géométrie lui faisait encore négliger ses nouvelles études, et il prit le parti courageux de se séparer des objets de sa passion; ses livres de mathématiques furent portés chez un de ses amis, où il ne devait les reprendre qu'après avoir été reçu docteur en médecine, lorsqu'ils ne seraient plus pour lui qu'un délassement, et non une distraction.

Cependant, poursuivi par ses idées, il demandait de temps en temps à son ami un livre qui lui était nécessaire pour se délivrer de cette inquiétude pénible que si peu d'hommes connaissent et que produit le souvenir confus d'une vérité dont on cherche en vain les preuves dans sa mémoire; peu à peu tous ses livres

se retrouvèrent chez lui : alors, bien convaincu de l'inutilité de ses efforts pour combattre son penchant, il y céda, et se voua pour toujours aux mathématiques et à la pauvreté; les années qui suivirent cette révolution furent les plus heureuses de sa vie, il se plaisait à en répéter les détails : à son réveil, il pensait, disait-il, avec un sentiment de joie, au travail commencé la veille, et qui allait remplir la matinée; dans les intervalles nécessaires de ses méditations, il songeait au plaisir vif que le soir il éprouvait au spectacle, où, pendant les entr'actes, il s'occupait du plaisir plus grand que lui promettait le travail du lendemain.

En 1741, il entra dans l'Académie des sciences; il s'en était fait connaître par un Mémoire où il relevait quelques fautes échappées au père Reinau, dont l'*Analyse démontrée* était alors regardée en France comme un livre classique; et c'était en l'étudiant pour s'instruire que le jeune géomètre avait appris à le corriger.

Il s'était occupé ensuite d'examiner quel devait être le mouvement d'un corps qui passe d'un fluide dans un autre plus dense, et dont la direction n'est pas perpendiculaire à la surface qui les sépare : lorsque cette direction est très-oblique, on voit le corps, au lieu de s'enfoncer dans le second fluide, se relever et former un ou plusieurs ricochets, phénomène qui avait amusé les enfants longtemps avant la découverte des premiers principes des sciences, et que cependant, jusqu'à d'Alembert, on n'avait pas encore bien expliqué.

Deux ans après son entrée à l'Académie, il publia son Traité de dynamique.

Dans la science du mouvement, il faut distinguer deux sortes de principes : les uns sont des vérités de pure définition, les autres sont ou des faits donnés par l'observation, ou des lois générales déduites de la nature des corps considérés comme impénétrables, indifférents au mouvement, et susceptibles d'en recevoir : de ces derniers principes, celui de la décomposition des forces était le seul vraiment général qui fût connu jusqu'alors; et, joint à ces vérités de définition, sur lesquelles Huyghens et

Newton n'avaient rien laissé à découvrir, il avait suffi pour établir leurs sublimes théories, et pour résoudre ces problèmes de statique, si célèbres dans le commencement de ce siècle. Mais, si les corps ont une forme finie, si on les imagine liés entre eux par des fils flexibles, ou par des verges inflexibles, et qu'on les suppose en mouvement, alors ces principes ne suffisent plus, et il fallait en inventer un nouveau; d'Alembert le découvrit, et il n'avait que vingt-six ans: ce principe consiste à établir l'égalité, à chaque instant, entre les changements que le mouvement du corps a éprouvés et les forces qui ont été employées à les produire, ou, en d'autres termes, à séparer en deux parties l'action des forces motrices, à considérer l'une comme produisant seule le mouvement du corps dans le second instant, et l'autre comme employée à détruire celui qu'il avait dans le premier : ce principe si simple, qui réduisait à la considération de l'équilibre toutes les lois du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les sciences physico-mathématiques. A la vérité, plusieurs des problèmes résolus dans le Traité de dynamique l'avaient déjà été par des méthodes particulières; différentes en apparence pour chaque problème, elles n'étaient sans doute réellement qu'une seule et même méthode, sans doute elles renfermaient le principe général qui y était caché, mais personne n'avait pu l'y découvrir: et, si on refusait, sous ce prétexte, à d'Alembert la juste admiration qu'il mérite, on pourrait, avec autant de raison, faire honneur à Huyghens des découvertes de Newton, et accorder à Wallis la gloire que Leibnitz et Newton se sont disputée.

Les découvertes successives qui forment les sciences naissent les unes des autres; celle qui appartient exclusivement à un seul homme est due à son génie aidé des travaux de ceux qui l'ont précédé, lui ont aplani la carrière, et ne lui ont plus laissé qu'un dernier obstacle à vaincre: mais, parmi ces découvertes, il en est qui, par leur étendue, leur influence sur le progrès général des sciences, la nombreuse suite de théories nouvelles qui n'en sont que le développement, semblent former une classe particulière, et mériter à leur inventeur un rang

à part dans le nombre déjà si petit des hommes de génie.

Telle a été celle du principe de d'Alembert; déjà, en 1744, il l'avait appliqué à la théorie de l'équilibre et du mouvement des fluides, et tous les problèmes résolus jusqu'alors par les géomètres étaient devenus en quelque sorte des corollaires de ce principe: mais il avait fallu employer en même temps les hypothèses ingénieuses de Daniel Bernoulli, que leur accord avec les phénomènes les plus généraux de l'hydraulique permettait presque de regarder comme des faits. Dans la théorie des fluides, comme dans celle du mouvement des corps susceptibles de changer de forme, le principe de d'Alembert, lorsqu'on l'employait seul, conduisait à des équations qui échappaient aux méthodes connues, et cette première découverte semblait rendre nécessaire celle d'un nouveau calcul; d'Alembert en eut encore l'honneur : dans un ouvrage sur la théorie générale des vents, couronné par l'Académie de Berlin, en 1746, il donna les premiers essais du calcul des différences partielles; l'année suivante, il l'appliqua au problème des cordes vibrantes, dont la solution, ainsi que la théorie des oscillations de l'air et de la propagation du son, n'avaient pu être données que d'une manière incomplète par les géomètres qui l'avaient précédé, et ces géomètres étaient ou ses maîtres ou ses rivaux.

L'invention de ce calcul est encore une de ces découvertes destinées à être dans les sciences une époque mémorable; elle le mérite d'autant plus, qu'en donnant un nouvel instrument d'un usage très-étendu elle a montré en même temps la route qu'il fallait suivre pour en former d'autres du même genre; et toutes les parties de l'analyse où l'on considère des équations dont l'intégrale peut contenir des fonctions arbitraires de quantités variables doivent être regardées comme des branches du calcul de d'Alembert, quels que soient la forme de ces arbitraires et le système de différentiation qui les ait fait évanouir.

Dans cette pièce sur la théorie des vents, il ne considéra que l'effet qui peut être produit par l'action combinée de la lune et du soleil sur le fluide dont la terre est enveloppée; il examina quelle figure l'atmosphère doit prendre à chaque instant, en

vertu de cette action, la force et la direction des courants qui en résultent, et les changements que doit produire sur leur direction et sur leur vitesse la forme des grandes vallées qui sillonnent la surface du globe.

Les changements de température, produits dans l'atmosphère par la présence du soleil sont une autre cause générale, régulière, et susceptible d'être mesurée ; d'Alembert se borne à en remarquer l'existence : il aurait fallu, pour la calculer, adopter quelque hypothèse sur les lois de la dilatation de l'air, sur l'intensité de l'action de la chaleur du soleil aux différentes hauteurs, et pour des couches d'air plus ou moins denses ; ses recherches n'eussent servi qu'à donner une preuve de plus de son génie pour l'analyse, mais sans conduire à aucun résultat réel ; il n'eût travaillé que pour la gloire, et il voulait réserver ses forces pour des ouvrages utiles aux progrès des sciences.

Il lui restait encore à donner un moyen d'appliquer son principe au mouvement d'un corps fini, d'une figure donnée ; et, en 1749, il résolut le problème de la précession des équinoxes. L'axe de la terre ne répond point toujours au même lieu du ciel, mais il se dirige successivement vers tous les points d'un cercle parallèle au plan de l'orbite terrestre ; et, par une suite de ce mouvement, les équinoxes et les solstices répondent, dans la même période, à toutes les parties du zodiaque : ce phénomène, connu sous le nom de *précession des équinoxes*, a été observé par les anciens ; Hipparque en avait supposé la période de vingt-cinq mille deux cents, et les modernes, par des observations plus exactes, l'ont fixée à environ sept cent vingt ans de plus. Ce mouvement en longitude n'est pas le seul qu'éprouve l'axe de la terre ; il en a un autre en latitude, bien plus petit, qui n'est qu'une espèce de balancement, et dont la période est de dix-huit seulement ; cette nutation n'a été découverte que dans ce siècle par Bradley, et jusqu'à lui on la confondait avec les mouvements irréguliers, propres aux étoiles fixes. Newton attribuait avec raison la précession des équinoxes à l'effet de l'attraction de la lune et du soleil sur la terre ; il savait que notre planète est un sphéroïde aplati vers les pôles, et que ces

deux astres, étant mus dans des plans où ils n'agissent pas d'une manière semblable sur les parties semblablement disposées autour de l'axe de la terre, doivent altérer son mouvement de rotation; mais ce n'était pas assez. Newton avait appris le premier aux philosophes à n'admettre pour vraies que des explications calculées, qui rendent raison du phénomène en lui-même, de sa quantité et de ses lois; aussi essaya-t-il de déterminer l'effet de l'attraction de la lune et du soleil sur le mouvement de l'axe de la terre; mais les méthodes d'analyse et les principes mêmes de mécanique nécessaires pour une solution directe manquaient à son génie, et il fut obligé d'admettre des hypothèses qui ne le conduisirent à un résultat conforme à l'observation que par la compensation des erreurs produites par chacune d'elles : vingt-trois ans après sa mort, cette limite qu'il semblait avoir posée n'avait pas été franchie; d'Alembert en eut la gloire, il expliqua également le phénomène de la nutation, nouvellement découvert, et répara l'honneur de la France, ou plutôt du continent, qui jusqu'alors n'avait eu rien à opposer aux découvertes de Newton.

Un seul géomètre, Euler, eût pu disputer cette gloire à d'Alembert; mais, en donnant une solution nouvelle du problème, il avoua qu'il avait lu l'ouvrage de d'Alembert, et fit cet aveu avec cette noble franchise d'un grand homme qui sent qu'il peut, sans rien perdre de sa renommée, convenir du triomphe de son rival.

En 1752, d'Alembert publia un Traité sur la résistance des fluides, auquel il donna le titre modeste d'*Essai*, et qui est un de ses ouvrages où l'on trouve le plus de choses originales et neuves.

La simple supposition que chaque élément de la masse fluide, en changeant de forme à chaque instant, conserve le même volume, lui suffit pour appliquer son principe aux questions les plus difficiles, et il est conduit à des équations de la nature de celles dont sa nouvelle analyse peut donner la solution : les réflexions sur les causes générales des vents contenaient le germe de ces découvertes; mais ici elles sont développées, et la théo-

rie du mouvement des fluides est enfin véritablement assujettie au calcul.

A la même époque, d'Alembert avait donné, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, des recherches sur le calcul intégral, où la méthode de Jean Bernoulli, pour les fonctions rationnelles, était perfectionnée; où, par un usage adroit des substitutions, il entendait cette méthode à plusieurs classes de fonctions irrationnelles; où il réduisait à une même expression toutes les imaginaires sous quelque forme qu'elles se présentent, quelle que soit l'équation à laquelle elles doivent satisfaire, où il donnait la théorie des points de rebroussement de la seconde espèce, dont plusieurs géomètres célèbres, et Euler lui-même, avaient combattu l'existence; où enfin il proposait une méthode d'intégrer les équations linéaires d'un ordre quelconque, intégration importante, qui est le fondement de toutes les méthodes d'approximation pour les équations différentielles, et, par conséquent, dans l'état actuel de l'analyse, la clef de toutes les questions de l'astronomie physique. Euler avait publié avant lui une méthode également générale pour ces équations; mais le géomètre français l'avait prévenu aussi sur quelques autres points.

D'Alembert n'a donné aucun grand ouvrage sur le calcul; ses Mémoires même, à l'exception de ceux que nous venons de citer, et d'un petit nombre d'autres, ont pour objet des questions de mécanique; mais il a répandu dans tous de nouvelles méthodes d'analyse, ou des remarques importantes sur les méthodes déjà connues, et on lui doit en grande partie les progrès rapides que le calcul intégral a faits dans ce siècle. Il semblait seulement que l'idée de quelque application utile était nécessaire pour réveiller son génie, qui déployait alors toute sa finesse, toute sa profondeur et toute sa fécondité.

C'est ainsi que d'Alembert s'était montré, à trente-deux ans, le digne successeur de Newton en résolvant le problème de la précession des équinoxes, dont la solution confirme, par une preuve victorieuse, la théorie de la gravitation universelle, en se consacrant comme lui à l'étude des lois mathématiques de la

nature, en créant comme lui une science nouvelle, en inventant aussi un nouveau calcul, mais dont personne n'a contesté la découverte à d'Alembert, ou n'a voulu la partager.

Tant qu'il n'a été que géomètre, à peine était-il connu dans sa patrie; borné à la société de quelques amis, n'ayant jamais vu, parmi les gens en place, que MM. d'Argenson, deux ministres qui, par les agréments de leur esprit, auraient été des particuliers aimables; réduit au nécessaire le plus simple, mais heureux du plaisir que donne l'étude et de sa liberté, il avait conservé sa gaieté naturelle dans toute la naïveté de la jeunesse. Content de son sort, il ne désirait ni fortune ni distinctions; et il n'en avait point obtenu, parce qu'il est plus commode de les accorder à ceux qui les demandent qu'à ceux qui savent les mériter. Sa gaieté, des saillies piquantes, le talent de conter et même de jouer ses contes, de la malice dans le ton avec de la bonté dans le caractère, autant de finesse dans la conversation que de simplicité dans la conduite; toutes ces qualités, en le rendant, par leur réunion, à la fois estimable et amusant, le faisaient rechercher dans le monde. On aimait en lui cette bonhomie, si touchante quand elle se trouve dans les hommes supérieurs, chez qui pourtant elle est bien moins rare que dans ceux qui n'ont que la prétention de l'être.

Cependant un roi, déjà illustré par cinq victoires, et dont la gloire devait croître encore, avertit enfin la France qu'elle avait un grand homme de plus; ses bienfaits vinrent chercher d'Alembert, et il y joignit des témoignages d'estime et d'amitié fort au-dessus de ses bienfaits.

Peu de temps après, d'Alembert reçut une pension du gouvernement; il la devait à l'amitié de M. le comte d'Argenson, qui aimait les gens d'esprit et n'en était point jaloux, parce que lui-même avait beaucoup d'esprit. Cette jalousie est plus commune qu'on ne le croit, et elle a été souvent le motif secret de l'indifférence ou de la haine de quelques ministres pour les hommes de génie que le hasard avait fait naître dans le même pays et dans le même siècle.

La tranquillité de d'Alembert fut altérée dès que sa réputa-

tion fut plus répandue. Lorsque son goût pour la littérature et ses méditations sur la philosophie étaient un secret connu seulement de ses amis, borné aux yeux de tous les autres à l'étude des sciences abstraites, il échappait à leur jugement; apprécié par un petit nombre de rivaux ou de disciples, admiré d'eux seuls, sa gloire n'offensait encore personne.

Mais il s'était lié, depuis sa jeunesse, par une amitié tendre et solide avec un homme d'un esprit étendu, d'une imagination vive et brillante, dont le coup d'œil vaste embrassait à la fois les sciences, les lettres et les arts; également passionné pour le vrai et pour le beau, également propre à pénétrer les vérités abstraites de la philosophie, à discuter avec finesse les principes des arts, et à peindre leurs effets avec enthousiasme; philosophe ingénieux et souvent profond, écrivain à la fois agréable et éloquent, hardi dans son style comme dans ses idées; instruisant ses lecteurs, mais surtout leur inspirant le désir d'apprendre à penser, et faisant toujours aimer la vérité, même lorsque, entraîné par son imagination, il avait le malheur de la méconnaître.

Une traduction de l'Encyclopédie anglaise de Chambers, qui avait été proposée à Diderot, devint entre ses mains l'entreprise la plus grande et la plus utile que l'esprit humain ait jamais formée. Il se proposa de réunir dans un dictionnaire tout ce qui avait été découvert dans les sciences, ce qu'on avait pu connaître des productions du globe, les détails des arts que les hommes ont inventés, les principes de la morale, ceux de la politique et de la législation, les lois qui gouvernent les sociétés, la métaphysique des langues et les règles de la grammaire, l'analyse de nos facultés, et jusqu'à l'histoire de nos opinions. D'Alembert fut associé à ce projet, et ce fut alors qu'il donna le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*.

Il y trace d'abord le développement de l'esprit humain, non tel que l'histoire des sciences et celle des sociétés nous le présentent, mais tel qu'il s'offrirait à un homme qui aurait embrassé tout le système de nos connaissances, et qui, réfléchissant sur l'origine et la liaison de ses idées, s'en formerait un tableau

dans l'ordre le plus naturel; il verrait la morale et la métaphysique naître de ses observations sur lui-même; la science des gouvernements, et celle des lois, de ses observations sur la société. Excité par ses besoins, il voudrait acquérir la connaissance des productions de la nature, et celle des moyens de les multiplier et de les employer. Le désir de soulager ses maux lui ferait inventer toutes les sciences sur lesquelles la médecine s'appuie, et dont le but est de perfectionner ou de rendre plus sûr l'art de guérir; l'envie naturelle de connaître les propriétés les plus générales des corps le conduirait aux vérités de la chimie et de la physique. Bientôt, dépouillant successivement ces corps de toutes leurs qualités, pour ne conserver que le nombre et l'étendue, il formerait toutes les sciences mathématiques, il déterminerait ensuite pour chaque science l'objet qu'elle doit se proposer, la méthode qu'elle doit suivre, le degré de certitude auquel elle peut atteindre. Forcé de les séparer pour en pouvoir saisir et embrasser chaque partie, il observerait encore les liens imperceptibles qui les unissent, les secours qu'elles peuvent se prêter et leur influence réciproque.

Dès le moment où d'Alembert fut connu pour mériter une place distinguée parmi les philosophes et les écrivains, il eut et il mérita toujours depuis d'avoir les ennemis que les succès dans les lettres et dans la philosophie ne manquent jamais d'attirer, c'est-à-dire la foule de ceux pour qui la littérature est un métier, et la classe plus nombreuse encore de ces hommes aux yeux de qui la vérité ne paraît qu'une innovation dangereuse.

Il publia, peu de temps après, des mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature, qui augmentèrent le nombre de ses détracteurs. Les *Mémoires de Christine* montrèrent qu'il connaissait les droits des hommes, et qu'il avait le courage de les réclamer.

L'*Essai sur la société des gens de lettres avec les grands* déplut à ceux des littérateurs qui trouvaient dans cette société une utilité réelle ou l'aliment d'une vaine gloire, et qui furent blessés de voir exposer aux yeux du public la honte des fers

qu'ils n'osaient rompre ou qu'ils ambitionnaient de porter. On ne peut mieux juger cet *Essai* qu'en rapportant la réponse d'une femme de la cour à des hommes qui reprochaient à d'Alembert d'avoir exagéré le despotisme des grands et l'asservissement qu'ils exigent : « S'il m'avait consultée, je lui en aurais appris bien davantage. »

Peut-être devons-nous en partie à cet ouvrage le changement qui s'est fait dans la conduite des gens de lettres, et qui remonte vers la même époque. Ils ont senti enfin que toute dépendance personnelle d'un Mécène leur ôtait le plus beau de leurs avantages : la liberté de faire connaître aux autres la vérité lorsqu'ils l'ont trouvée, et d'exposer dans leurs ouvrages non les prestiges de l'art d'écrire, mais le tableau de leur âme et de leurs pensées; ils ont renoncé à ces épîtres dédicatoires qui avilissaient l'auteur, même lorsque l'ouvrage pouvait inspirer l'estime ou le respect; ils ne se permettent plus ces flatteries toujours d'autant plus exagérées qu'ils méprisaient davantage, au fond du cœur, l'homme puissant dont ils mendiaient la protection; et, par une révolution heureuse, la bassesse est devenue un ridicule que très-peu d'hommes de lettres ont eu le courage de braver.

Les occupations littéraires de d'Alembert ne lui avaient point fait négliger les mathématiques. Une foule d'articles insérés dans l'*Encyclopédie* montrent, dans une exposition en apparence élémentaire, et le génie d'un géomètre et le coup d'œil d'un philosophe.

C'est dans le même espace de temps qu'il composa ses recherches sur différents points importants du système du monde. Il y perfectionna sa solution du problème des perturbations des planètes, déjà connue depuis plusieurs années de l'Académie et des savants. Deux géomètres en partageaient la gloire avec lui. Tous trois, à peu près dans le même temps, donnaient une solution à ce problème. Le fond de leur méthode était le même : tous trois avaient trouvé, par un premier calcul, que le mouvement de l'apogée de la lune n'était que la moitié de ce qu'il est réellement; tous trois, en calculant un terme de plus,

avaient reconnu la conformité des résultats du calcul et de l'observation.

Cette concurrence, qui subsista également dans l'application de la même méthode aux mouvements des comètes, produisit une longue discussion entre d'Alembert et Clairaut, car Euler resta simple spectateur. Lorsqu'on examine les disputes de ce genre longtemps après le moment où elles se sont élevées, lorsque le temps a calmé les premiers mouvements de l'amour-propre, lorsque l'amitié même, dont le zèle est quelquefois plus durable, peut considérer de sang-froid les objets de la discussion, souvent on s'étonne de l'importance qu'on y avait attachée. On pourrait demander ici pourquoi d'Alembert n'imita point la tranquillité d'Euler, et comment, lorsque le mérite d'avoir résolu le problème ne lui était point contesté, lorsqu'il ne partageait avec personne ni la gloire d'avoir découvert un principe fondamental de la mécanique, et de l'avoir appliqué soit à la théorie des fluides, soit au mouvement des corps finis, ni celle d'avoir inventé un nouveau calcul, il pouvait mettre tant de prix à la part plus ou moins grande qu'il devait obtenir dans l'honneur de la solution d'un problème moins difficile; mais il est un effort presque impossible à notre faiblesse : celui de supporter tranquillement l'injustice. Peut-être le sentiment de nos forces, qui fait souffrir tant de maux avec constance, est-il plus propre à fortifier qu'à détruire ce mouvement de la nature indignée, qu'il ne faut pas confondre avec la vanité ou avec la jalousie.

D'Alembert éprouvait alors les effets de cette injustice; depuis qu'il s'était placé parmi les gens de lettres du premier ordre, on s'était rendu plus difficile sur sa réputation comme géomètre. Le public, qui laisse assez paisiblement les mathématiciens (dont il ne connaît que les noms) régler les rangs entre eux, et se distribuer la gloire à leur gré, n'eut pas la même indulgence pour un géomètre littérateur et philosophe; quelques savants profitèrent de cette disposition générale, ils essayèrent modestement de faire croire qu'ils étaient au moins ses égaux; et souvent des étrangers, qui n'avaient pas le même intérêt de

déprimer sa réputation, ont été frappés de la contradiction qu'ils observaient entre l'opinion des sociétés de Paris et le jugement de l'Europe. D'Alembert crut voir la suite de la même injustice dans la manière dont sa solution du problème des trois corps était appréciée par quelques personnes (ce n'étaient pas celles qui l'avaient résolu ou qui auraient pu le résoudre), et il défendit avec chaleur des droits qu'il eût abandonnés même par amour-propre, si on avait été juste envers lui.

Dans ses *Recherches sur le système du monde*, d'Alembert examina la question de la figure de la terre. Newton doit être regardé comme celui qui l'a traitée le premier, car Huyghens avait démêlé seulement l'influence que le changement de la force centrifuge aux différentes latitudes devait avoir sur la force de gravité, mais sans avoir bien connu la vraie direction et la véritable loi de la pesanteur. Newton résolut le problème en regardant la terre comme un solide homogène de révolution. Cléraut en donna la solution dans l'hypothèse d'une densité variable, mais la même dans chaque couche concentrique, et en supposant par conséquent que la force de la pesanteur est toujours perpendiculaire à la surface. Ces suppositions, quelque naturelles qu'elles paraissent, sont un peu arbitraires, et d'Alembert traita le problème d'une manière plus générale et plus rigoureuse, en supposant seulement la figure peu différente d'une sphère, et la densité assujettie à une loi quelconque.

On sait que dans ces questions on suppose à la terre une figure telle, que, si elle était fluide, ses parties resteraient en équilibre, et qu'elle conserverait la même figure, sans aucun autre changement que les oscillations produites dans la masse fluide par l'action des corps célestes. Cette supposition fit découvrir à d'Alembert qu'il existait pour les fluides deux états d'équilibre : l'un fixe, auquel la masse reviendrait après avoir éprouvé un petit dérangement, et l'autre non fixe, qu'un léger mouvement suffit pour détruire sans retour; observation qui, s'étendant à toutes les espèces de corps, est très-importante dans l'application des principes de la mécanique aux phénomènes de la nature.

Telles avaient été les découvertes de d'Alembert lorsqu'en 1756 l'Académie lui donna le titre de pensionnaire surnuméraire; cette distinction, accordée à son génie et à ses ouvrages, prouve que les compagnies savantes ont quelquefois assez d'équité, ou entendent assez bien les intérêts de leur gloire pour honorer dans un de leurs membres un mérite et des talents supérieurs; si leur justice est plus lente, elle est aussi plus éclairée que celle des particuliers. Quelques académiciens, animés d'un zéle sans doute respectable par ses motifs, s'opposaient à cette violation de l'usage; ils alléguaient les inconvénients de l'exemple: « Eh bien! leur répondit M. Camus, si un autre prétend à la même distinction, et qu'il ait autant de titres, il faudra bien l'accorder encore. »

En 1759, d'Alembert publia ses *Éléments de philosophie*.

Il y développe les premiers principes et la véritable méthode des différentes sciences; il montre les écueils qu'on doit éviter dans chacune quand on ne veut pas risquer de s'égarer : il est peu de livres qui, dans un si petit espace, renferment plus de vérités; et l'auteur, par la clarté avec laquelle il les analyse, par la propriété des expressions et la précision de son style, a su rendre ces vérités usuelles et accessibles aux lecteurs les moins familiarisés avec les idées abstraites. En retranchant un petit nombre de pages, où il est aisé de reconnaître les sacrifices que des convenances du moment ont exigés, cet ouvrage mérite d'entrer dans l'éducation de tous les hommes qui cherchent à s'instruire, parce qu'il est également propre à donner des idées justes sur tous les objets de nos connaissances à ceux qui ne veulent en approfondir aucun, et à préserver les savants des préjugés que l'étude à laquelle ils se livrent pourrait leur donner. On sait que chaque science a les siens, dont l'étendue des connaissances ou le génie ne saurait nous garantir, qui nuisent au progrès de la science même, et dont la philosophie est le seul préservatif.

On trouve dans ces éléments la solution d'une question importante, déjà discutée dans la préface du *Traité de dynamique*. Les philosophes disputaient encore pour savoir si les lois du

mouvement sont d'une vérité nécessaire ou contingente : c'est-à-dire, si elles sont, les unes des vérités de définition, les autres des conséquences absolues de l'étendue et de l'impénétrabilité des corps, ou bien si ces lois sont l'effet d'une volonté libre, qui les a établies pour conserver l'ordre de l'univers. D'Alembert résolut la question, et montra que ces lois sont nécessaires ; la découverte de son principe lui donna les preuves de cette vérité, et on peut regarder cette partie de son ouvrage comme une découverte en métaphysique, celle de toutes les sciences où jusqu'ici il a été le plus rare d'en faire de vraiment dignes de ce nom.

D'Alembert établit pour principe de morale l'obligation de ne pas regarder comme légitime l'usage de son superflu lorsque d'autres hommes sont privés du nécessaire, et de ne disposer pour soi-même que de la portion de sa fortune qui est formée non aux dépens du nécessaire des autres, mais par la réunion d'une partie de leur superflu.

Il fait sentir dans ce même ouvrage l'utilité d'éléments de morale mis à la portée de tous les hommes, où les règles du devoir seraient établies par la raison, et les motifs de le remplir fondés sur la nature et sur la vérité. Plus d'une fois il fut tenté d'entreprendre ces éléments ; une seule raison l'en empêcha ; il en avait formé le plan, et ce plan l'avait conduit à une question importante pour laquelle il n'avait pas trouvé de solution. L'ouvrage aurait été incomplet, et aurait perdu une grande partie de son utilité si cette question n'y avait pas été résolue ; il pensait d'ailleurs que, tant qu'elle restait indécise, il n'était ni juste ni prudent de rendre publiques les difficultés qu'elle présentait, et nous croyons devoir imiter ici sa discrétion.

Le roi de Prusse lut ces éléments de philosophie, et montra combien il les estimait en proposant à l'auteur des difficultés sur lesquelles il lui demanda des éclaircissements : ils ont été imprimés depuis. On pouvait dire à ce prince des vérités que des particuliers, revêtus ailleurs d'une autorité précaire, auraient craint d'entendre ; et il fallait développer aux hommes ordinaires ce qu'il suffisait d'indiquer à ce monarque.

Qu'il me soit permis de tracer ici, d'après les conversations, comme d'après les ouvrages de d'Alembert, un tableau faible, mais fidèle, des principes de sa philosophie, et de discuter même quelques-uns des reproches qu'on a pu lui faire sur ses opinions. L'amitié ne me fera point altérer la vérité; elle a aussi son orgueil, et je croirais l'offenser si je paraissais craindre que d'Alembert ne fût pas assez grand pour que ses amis mêmes pussent avouer ses défauts.

Longtemps occupé des sciences mathématiques, d'Alembert avait contracté l'habitude de n'être frappé que des vérités susceptibles de preuves rigoureuses; il voyait la certitude s'éloigner à mesure que l'on ajoutait des idées accessoires aux idées simples, sur lesquelles s'exercent la géométrie pure et la mécanique rationnelle; et son goût pour les sciences semblait suivre absolument la même proportion. Il voulait que les sciences physiques se bornassent à des faits et à des explications calculées; que, pour juger de la réalité d'un phénomène, on vérifiât le fait en lui-même, au lieu de le rejeter d'après une impossibilité apparente; qu'on ne dît pas d'une chose qui blesse les idées communes : elle est absurde; mais : elle n'est pas prouvée. On l'accusait de faire peu de cas des sciences physiques, et cette accusation était injuste; il ne méprisait que ces systèmes dont les preuves se réduisent à montrer que l'impossibilité absolue n'en est pas encore rigoureusement démontrée; ces aperçus incertains qu'on annonce pour de grandes vues; ces explications appuyées sur des raisonnements vagues, qui pourraient tout au plus conduire à de légères probabilités; enfin, cet abus du langage scientifique qui change quelquefois en une science de mots ce qui ne devrait être qu'une science de faits et de calculs. On pourrait croire seulement qu'il a poussé trop loin sa rigueur; car, si ces hypothèses, ces vues, ces explications, ne forment point une véritable science, elles servent à multiplier les expériences, les observations, à les montrer sous leurs différentes faces; elles nous guident dans nos recherches, elles préparent les découvertes, et semblent être l'aurore du jour dont peuvent espérer de jouir les siècles qui nous suivront.

D'Alembert, réduisant à un petit nombre de vérités générales, de premiers principes, le peu que nous pouvons savoir certainement sur la métaphysique, sur la morale, sur les sciences politiques, peut-être donnait-il à l'esprit humain des limites trop étroites; peut-être qu'accoutumé à des vérités démontrées et formées d'idées simples et déterminées avec précision, il n'était pas assez frappé des vérités d'un autre ordre, qui ont pour objet des idées plus compliquées, et dans la discussion desquelles il faut même se faire des définitions, et, pour ainsi dire, des idées nouvelles, parce que les mots employés dans ces sciences, tirés de la langue vulgaire, et employés dans le langage commun, n'ont qu'un sens vague et déterminé Peut-être paraissait-il n'avoir pas assez senti que, dans des sciences dont le but est d'enseigner comment on doit agir, l'homme peut, comme dans la conduite de la vie, se contenter de probabilités plus ou moins fortes, et qu'alors la véritable méthode consiste moins à chercher des vérités rigoureusement prouvées qu'à choisir entre des propositions probables, et surtout à savoir évaluer leur degré de probabilité.

L'opinion de d'Alembert a le danger de trop resserrer le champ ou l'esprit humain peut s'exercer; de rendre l'ignorance présomptueuse en lui montrant ce qu'elle ne connaît pas comme impossible à connaître; enfin, de livrer au doute, à l'incertitude, et, par conséquent, à des principes vagues et arbitraires, des questions importantes au bonheur de l'humanité; inconvénient d'autant plus grand, que bien des hommes sont intéressés à faire croire que ces questions ne peuvent avoir de principes fixes pour se réserver le droit de les décider suivant leurs vues personnelles ou leur caprice.

Mais ce danger est peut-être moindre que celui d'une philosophie plus tranchante, qui érigerait en vérités certaines ses opinions et ses préjugés; après tout, ceux qu'on refuse de croire n'ont pas à se plaindre lorsqu'on se borne à être difficile sur les preuves; et, quand on est bien sûr d'avoir trouvé la vérité, on ne peut se fâcher contre ceux qui nous disent : *Prouvez, et nous vous croirons.*

Aussi le tort de d'Alembert se réduit-il à n'avoir pas voulu quelquefois examiner ces preuves qu'on lui disait certaines, ou approfondir ces questions qu'il regardait comme insolubles; et ce tort est bien léger, si l'on songe combien de fois il avait été trompé par de fausses promesses.

Les philosophes, qui, sur les opinions spéculatives, se renferment dans le doute presque absolu, ont, par une conséquence nécessaire, des opinions pratiques très-modérées.

D'Alembert croyait, comme Fontenelle, que l'homme sage n'est pas obligé de sacrifier son repos à l'espérance incertaine d'être utile; qu'il doit la vérité aux hommes, mais avec les ménagements nécessaires pour ne point avertir ceux qu'elle blesse de se soulever et de se réunir contre elle; que souvent, au lieu d'attaquer de front des préjugés dangereux, il vaut mieux élever à côté d'eux les vérités dont la fausseté de ces opinions est une conséquence facile à déduire; qu'au lieu de porter à l'erreur des coups directs, il suffit d'accoutumer peu à peu les hommes à raisonner, afin qu'après en avoir pris l'heureuse habitude ils puissent avoir eux-mêmes le plaisir et la gloire de rompre les chaînes dont leur raison était opprimée, et de briser les idoles devant lesquelles ils étaient lassés de fléchir.

Il regardait l'amour de l'occupation, le goût du repos, celui de la vie privée, comme les barrières les plus sûres qu'on pût opposer aux vices; il craignait que ceux qui aspirent à des vertus plus éclatantes ne se trompassent eux-mêmes, ou ne cherchassent à tromper les autres, et que l'amour trop inquiet du bien public ne fût souvent une ambition déguisée. Il était indulgent par philosophie comme par caractère, persuadé qu'il faut exiger peu des hommes pour être plus sûr d'en obtenir ce qu'on exige; leur prescrire seulement ce qu'on leur a montré par son exemple, n'être pas au-dessus des forces, et ne pas mettre l'estime publique, la satisfaction intérieure, à trop haut prix, de peur que la plupart des hommes n'aiment mieux y renoncer que d'y prétendre.

Dans les différents travaux de l'esprit, il proscrivait avec sévérité tout ce qui ne tendait pas à la découverte de vérités posi-

tives, tout ce qui n'était pas d'une utilité immédiate. Un motif très-respectable, l'amour du vrai et celui du bien général, lui avait fait même exagérer un peu cette vérité : en effet, il n'existe pas d'étude où l'on ne trouve du moins l'avantage d'employer le temps d'une manière qui n'est ni dangereuse pour soi, ni nuisible pour les autres : il en est du travail de l'esprit comme de l'exercice, celui même qui n'a pas d'objet contribue à la santé, fortifie le corps; il n'emploie pas nos forces, mais il nous apprend à les employer : des vérités isolées peuvent être indifférentes, mais aucun système, aucun ordre de vérités ne peuvent l'être; il n'en est point dont une main sage et industrieuse ne sache tirer quelque jour une utilité réelle.

D'Alembert avait appliqué l'esprit de raisonnement et de discussion à la littérature et aux principes du goût; avec une philosophie plus profonde que Fontenelle et la Motte, il avait marché sur leurs traces, en évitant les erreurs où l'amour du paradoxe et l'esprit de parti avaient pu les entraîner : il ne croyait pas qu'il y eût en littérature des lois générales fondées sur la raison. Écrire simplement, et surtout avec clarté; n'employer que des mots dont le sens soit précis, ou du moins déterminé par l'usage qu'on en a fait; éviter ce qui offense l'oreille, ce qui choque les convenances, le simple bon sens a dicté ses règles, et il n'en voulait point d'autres : « L'art d'écrire, disait-il, n'est « que l'art de penser, et celui de l'éloquence n'est que le don « de réunir une logique exacte et une âme passionnée. » Quant à la poésie, dont le but principal est de plaire, d'Alembert ajoutait seulement à ses règles la nécessité de se soumettre aux lois de conventions établies; il faut craindre de blesser les hommes dont on veut captiver les suffrages, et l'on doit respecter alors les jugements de leurs préjugés presque autant que ceux de leur raison. Ces opinions furent combattues par beaucoup de littérateurs, qui apparemment croyaient qu'ils auraient trop à perdre si l'on voulait borner leur mérite à celui de leurs idées. Les poëtes surtout furent indignés d'être jugés par un géomètre. La sécheresse des mathématiques leur semblait devoir éteindre l'imagination; et ils ignoraient sans doute qu'Archimède et Euler

en ont mis autant dans leurs ouvrages qu'Homère ou l'Arioste en ont montré dans leurs poésies.

Cependant d'Alembert avait aussi fait des vers, mais en petit nombre : il réussissait surtout dans ceux qui, placés au bas d'un portrait, doivent renfermer en peu de mots une pensée vraie, fine, profonde, exprimée d'une manière forte ou piquante, et rendre, par un petit nombre de traits, le caractère, les talents, les vertus d'un homme célèbre.

Sage sans être timide, alliant la prudence et l'amour de la vérité, d'Alembert semblait pouvoir espérer que son repos ne serait pas troublé. L'Encyclopédie en fut l'écueil : un seul article de ce dictionnaire (l'article *Genève*) lui suscita deux disputes très-vives. Cette ville, que Calvin et Bèze avaient rendue célèbre dans le seizième siècle, était devenue une seconde fois, par le séjour de Voltaire, l'objet de l'attention de l'Europe. D'Alembert avait fait l'éloge de la constitution que Genève avait alors, de la douceur de ses lois, de l'équité de ses magistrats, de l'esprit philosophique qui s'était répandu même parmi le peuple, mais il montrait quelque doute sur l'orthodoxie de ses pasteurs, et regrettait que la proscription prononcée par Calvin contre les spectacles fût encore respectée.

Il était en effet singulier que les pasteurs genevois, ou leurs protecteurs, prétendissent au droit d'empêcher des citoyens libres de se livrer à un amusement qui n'a rien de contraire aux droits des autres hommes. Cette liberté était le seul objet de la réclamation de d'Alembert; il ne proposait point de sacrifier une partie du trésor public pour dissiper l'ennui qui poursuit les gens oisifs, et de faire payer par une nation libre les plaisirs de ses chefs; mais il croyait que, puisque les hommes ont besoin d'amusement, un plaisir dont le goût, même excessif, n'expose point au risque de perdre ou sa fortune, ou son temps, ou sa santé; un plaisir qui exerce l'esprit, donne le goût de la littérature, et peut, s'il est bien dirigé, inspirer des vertus ou détruire des préjugés, devait mériter quelque indulgence, ou même quelque encouragement. Rousseau combattit l'opinion de d'Alembert avec beaucoup d'éloquence et de chaleur; cet écrit

contre les théâtres, composé par un auteur qui avait fait une comédie et un opéra, eut en France un succès prodigieux, surtout parmi les gens du monde qui fréquentent le plus les spectacles; il semblait que, pour y aller avec plus de plaisir, ils avaient attendu à être bien sûrs de ne pouvoir retirer aucune utilité réelle. D'Alembert répondit à la lettre de Rousseau, et nous avouerons sans peine que sa réponse eut moins de succès; et c'est, dans toute dispute, le sort des ouvrages dont l'auteur, sachant éviter les deux extrêmes, garde ce juste milieu où se plaît la vérité. Les ennemis de d'Alembert espérèrent un moment que sa querelle avec les pasteurs genevois laisserait quelques doutes sur la pureté de sa conduite, mais ils virent bientôt que cette espérance n'était pas fondée, et la dispute fut oubliée.

Pendant que les éditeurs de l'*Encyclopédie* s'occupaient à rendre ce livre plus digne de son succès; que les défauts qu'on avait reprochés aux premiers volumes s'effaçaient de plus en plus; que les hommes les plus éclairés s'empressaient d'y contribuer, ce même ouvrage essuyait une sorte de persécution. Les deux partis qui avaient longtemps partagé l'Église de France étaient alors dans le moment où la chute de l'un d'eux, devenue inévitable, allait entraîner l'autre avec lui: l'*Encyclopédie* gardait entre eux une neutralité absolue, et tous deux se réunirent contre elle; des libelles enfantés par des écrivains incapables de l'entendre ou d'en profiter persuadèrent à des hommes puissants que ce livre pouvait être dangereux pour la nation, ou du moins pour eux-mêmes. L'accusation d'impiété avait cessé d'être effrayante à force d'avoir été prodiguée; on fit du mot d'*encyclopédiste* et de *philosophe* le nom d'une secte à laquelle on imputa le projet de détruire la morale et d'ébranler les fondements de la paix publique; tous ceux qu'on marquait de ces noms devaient être nécessairement de mauvais citoyens, parce qu'alors la France était ennemie d'un roi philosophe, qui, juste appréciateur du mérite, avait donné des témoignages publics d'estime à quelques-uns des auteurs de l'*Encyclopédie*.

Cette guerre littéraire (qui eut l'honneur de faire quelquefois

oublier aux oisifs de Paris les malheurs d'une guerre plus importante) compromettait le repos de d'Alembert, et réunissait aux ennemis méprisables que son génie lui avait faits d'autres ennemis dont il ne pouvait du moins mépriser le pouvoir. Le roi de Prusse lui offrit, après la paix de 1763, un asile dans sa cour, la place de président de son académie, une fortune fort au-dessus de ses désirs, mais que le plaisir qu'il goûtait à faire le bien pouvait rendre séduisante ; enfin, le repos et la liberté. D'Alembert refusa ces offres; il préféra sa patrie, où il était pauvre et persécuté, à la cour d'un roi qui, dépouillé de l'éclat du trône, eût encore mérité qu'un homme de génie recherchât sa société et son suffrage, et ce sacrifice lui coûta peu : ses amis, la liberté de suivre ses recherches mathématiques suffisaient à son bonheur, et il attendit tranquillement que le temps de l'injustice fût passé.

Ce monarque, qui l'avait vu à Clèves avant la guerre, et qui alors lui avait proposé la survivance de M. de Maupertuis, ne fut point blessé de ce nouveau refus, et voulut que la place de président de son académie restât vacante, tant que l'homme qu'il en avait jugé digne pourrait l'occuper; d'Alembert crut lui devoir l'hommage de sa reconnaissance, et, après l'avoir été trouver dans ses États de Westphalie, il le suivit à Berlin, où il passa plusieurs mois. On vit un philosophe paisible, appelé sans aucun titre dans une cour guerrière, et admis dans la familiarité d'un roi qui, après avoir résisté à une ligue formidable, venait de couronner ses victoires par une paix glorieuse. Aucun capitaine de son siècle n'avait gagné tant de batailles; et lui seul avait enrichi par des découvertes cet art destructeur de la guerre, dont les progrès sont pourtant le seul moyen de faire jouir les peuples d'une paix perpétuelle; car telle est la nature de l'homme, que sa fureur pour les jeux de toute espèce diminue à mesure que l'on y affaiblit l'influence du hasard. Cependant ce prince n'était enivré ni de ses triomphes, ni du bruit de sa renommée; il se plaisait à cultiver, dans la paix, la philosophie et les arts; parlant avec simplicité de ses succès, de ses revers, de ses dangers, de ses ressources, et même de ses

fautes, il comparait la gloire d'avoir fait *Athalie* à celle de ses victoires, en observant que le poëte ne devait rien au sort ni à d'autres qu'à lui-même; et vivait avec le philosophe français dans cette égalité qui, malgré la différence des rangs, s'établit nécessairement entre les hommes de génie.

D'Alembert avait refusé, peu de temps auparavant, une offre plus brillante; l'impératrice de Russie lui avait proposé de le charger de l'éducation de son fils, et de l'en charger seul: les titres, les récompenses, tous les avantages qui eussent flatté ou séduit un homme ordinaire, étaient prodigués. La gloire d'élever l'héritier d'un grand empire eût pu éblouir un homme d'un esprit supérieur, et l'espérance de contribuer au bonheur de cent peuples réunis sous les mêmes lois pouvait toucher un philosophe : d'Alembert ne fut point ébranlé; il crut qu'il ne devait pas à une nation étrangère le sacrifice de son repos; que, si ses talents pouvaient être utiles, ils appartenaient à sa patrie, et qu'une cour orageuse, où, dans l'espace de vingt ans, deux révolutions avaient renversé le trône, et où le changement du ministère avait été souvent aussi funeste qu'une révolution, ne devait pas être le séjour d'un philosophe qui était bien sûr de n'avoir aucun des talents nécessaires pour s'y conduire.

Il refusa donc cet honneur, comme il l'aurait accepté, sans orgueil et sans ostentation ; cependant ces offres lui furent utiles : elles servirent à faire mieux connaître à la nation française la valeur de ce qu'elle possédait, et la jalousie littéraire, la haine des partis furent envenimées, mais subjuguées par la force de l'opinion publique.

Les mathématiques offrent souvent des questions où les résultats des calculs présentent des difficultés que le calcul ne peut résoudre seul; il faut qu'il emploie le secours quelquefois dangereux de la métaphysique ; ce n'est plus seulement du génie de la géométrie que dépend la solution des difficultés, mais de la finesse, de la justesse naturelle de l'esprit. D'Alembert a discuté, dans ses opuscules, quelques-unes de ces questions.

Telle fut celle de la nature des logarithmes des quantités négatives ; Leibnitz et Jean-Bernoulli l'avaient agitée, Euler et

d'Alembert la renouvelèrent : le premier soutint l'avis de Leibnitz, le second celui de Bernoulli ; ils se servirent de toutes les raisons que les nouvelles vérités découvertes dans l'analyse pouvaient leur offrir ; avec un génie égal à celui des deux premiers combattants, ils employèrent des armes plus fortes; cependant la victoire resta encore indécise, et l'on peut juger de la difficulté d'une question dont de tels hommes n'ont pu dissi per tous les nuages.

D'Alembert eut une autre discussion du même genre, avec M. de La Grange et Euler, sur la discontinuité des fonctions arbitraires qui entrent dans les intégrales des équations aux différences partielles : question plus importante, et sur laquelle leurs ouvrages ont répandu plus de lumière.

Les premiers principes du mouvement, comme la loi du levier, celle de la décomposition des forces, paraissent d'une vérité si naturelle, si palpable, qu'il faut déjà de la sagacité pour sentir qu'elles ont besoin d'être prouvées, et que la démonstration rigoureuse en est difficile ; d'Alembert l'a cherchée avec succès dans la théorie générale des fonctions analytiques : c'est sans doute un spectacle bien intéressant pour les philosophes de voir, dans les objets soumis au calcul, des questions très-compliquées, résolues avec facilité et d'un trait de plume ; tandis que les vérités, en apparence les plus simples, exigent un appareil singulier de preuves établies sur des théories savantes dont on n'avait pas encore la première idée, longtemps après que ces vérités, déjà découvertes et admises par tous les savants, étaient devenues d'un usage universel et commun.

Son amitié était active et même inquiète, les affaires de ses amis l'occupaient, l'agitaient, et souvent troublaient son repos encore plus que le leur ; il était étonné de l'indifférence, de la tranquillité qu'ils montraient, leur en faisait des reproches ; et quelquefois son intérêt était si vif, qu'il les forçait de désirer le succès pour lui plus encore que pour eux-mêmes.

Peu d'hommes ont été aussi bienfaisants, et il regardait cette bienfaisance comme un devoir de justice ; il ne croyait pas (comme nous l'avons dit) qu'il fût permis d'avoir du superflu

lorsque d'autres hommes n'ont pas même le nécessaire; mais ses dons, si peu proportionnés à la médiocrité de sa fortune, ne suffisaient pas au besoin que son cœur avait de faire du bien; son temps, le crédit de ses amis, l'autorité que lui donnait son génie et ses vertus, tout appartenait également aux malheureux et aux opprimés. En lisant ses ouvrages, on est étonné que la vie d'un seul homme ait suffi à tant de travaux, et les soins de la bienfaisance et de l'amitié en ont rempli la moitié; et il y sacrifiait sans peine, nous ne disons pas une partie de sa gloire, ce sacrifice coûte peu aux hommes capables de véritables affections, mais l'attrait puissant qui l'entraînait au travail. Son zèle pour le progrès des sciences et la gloire des lettres ne se bornait pas à y contribuer par ses ouvrages, il devenait le bienfaiteur, l'appui, le conseil de tous ceux qui, dans leur jeunesse, annonçaient du talent, ou montraient du zèle pour l'étude : souvent il a éprouvé de l'ingratitude; mais l'amitié, qu'il a trouvée quelquefois pour prix de ses services et de ses leçons, le consolait, et il ne se croyait pas malheureux d'avoir fait cent ingrats pour acquérir un ami. Vers la fin de sa vie, à mesure qu'il voyait successivement se briser les liens formés dans sa jeunesse, c'est parmi ses anciens disciples qu'il avait choisi ses amis les plus chers, ceux qui étaient pour lui l'objet d'un sentiment plus tendre, et sur l'amitié desquels il comptait le plus; et, comme il avait toujours préféré la géométrie à toute autre étude, c'est sur deux géomètres de l'Académie que le choix de son cœur s'était surtout arrêté.

Ami de l'humanité, les intérêts, les droits des hommes étaient pour lui des objets sacrés, souvent il les a défendus, et jamais il ne les a trahis. Si l'on ne mérite pas le nom de citoyen en flattant bassement l'autorité, de quelque manière qu'elle s'exerce, en exaltant toujours les vertus et les actions de ceux qui gouvernent, au risque de louer tour à tour des principes contradictoires, on s'en rend également indigne en blâmant tout au hasard, en donnant pour patriotisme son attachement à une cabale dont on espère partager le crédit, en cachant, sous l'apparence de l'amour naturel et légitime de la liberté, l'humeur

secrète de n'avoir pas d'empire sur celle des autres. Un bon citoyen s'intéresse vivement au bonheur général, s'élève avec courage contre ceux qui font le mal ou qui le permettent, il obéit aux lois, mais en réclamant contre celles qui blessent l'humanité et la justice; soumis à l'autorité, il respecte ceux qui en sont les dépositaires, mais il les juge; il combat toutes les erreurs qui peuvent troubler la paix, ou attenter aux droits des hommes; il désire enfin qu'ils soient éclairés sur leurs vrais intérêts comme sur leurs droits, parce que leur félicité commune et la tranquillité publique dépendent de la liberté qu'ils ont de s'instruire, et de la destruction des préjugés : tel fut constamment d'Alembert, mauvais citoyen pour l'homme puissant et corrompu, mais bon patriote aux yeux des ministres justes et éclairés, comme aux yeux de la nation.

Il avait prouvé, par des traits éclatants, qu'il était inaccessible à l'intérêt autant qu'à la vanité ; mais les augmentations successives, et toujours très-modiques, que reçut son revenu, n'étaient pas reçues avec l'indifférence à laquelle on aurait pu s'attendre : elles lui donnaient plus de facilité pour acquitter des dettes de bienfaisance qu'il regardait comme de véritables obligations ; ses inquiétudes sur ses affaires n'avaient jamais d'autres objets, et *je serai forcé de retrancher sur ce que je donne*, était la seule crainte qu'il confiât à ses amis lorsque des circonstances imprévues le menaçaient de quelque retardement. Avec de tels sentiments, il ne devait avoir et il n'eut jamais qu'une fortune médiocre : on ne parvient pas à s'enrichir quand c'est pour les autres seulement qu'on veut être riche, et ceux qui, en accumulant des trésors, parlent encore de leur mépris pour les richesses, prouvent seulement qu'ils joignent l'hypocrisie à leurs autres vices.

Le caractère de d'Alembert était franc, vif et gai ; il se livrait à ses premiers mouvements, mais il n'en avait point qu'il eût intérêt de cacher. Dans ses dernières années, une inquiétude habituelle avait altéré sa gaieté ; il s'irritait facilement, mais revenait plus facilement encore ; cédait à un mouvement de colère, mais ne gardait point d'humeur. Malgré la tournure

quelquefois maligne de son esprit, on n'a jamais eu à lui reprocher la plus petite méchanceté, et il n'a jamais affligé, même ses ennemis, que par son mépris et son silence. Après avoir demeuré près de quarante ans dans la maison de sa nourrice, sa santé l'obligea de quitter le logement qu'il occupait chez elle, et l'âge de cette femme respectable ne lui permit pas de le suivre. Tant qu'elle vécut, deux fois chaque semaine il se rendait auprès d'elle, s'assurait par ses yeux des soins qu'on avait de sa vieillesse, cherchait à prévenir, à deviner ce qui pouvait rendre plus douce la fin d'une vie sur laquelle sa reconnaissance et sa tendresse avaient répandu l'aisance et le bonheur. En quittant cette maison, il chercha un asile dans l'amitié, dans la société habituelle d'une femme aimable, qui, par une sensibilité simple et vraie, par les grâces piquantes et naturelles de son esprit, par la force de son âme et de son caractère, avait fait naître en lui un sentiment que les malheurs qu'elle avait longtemps éprouvés rendirent plus profond et plus tendre, et qui eût été la consolation de la vie de d'Alembert s'il n'avait pas eu le malheur de lui survivre.

Les savants et les écrivains les plus célèbres, des étrangers distingués par leurs lumières, des hommes de tous les ordres, mais choisis parmi ceux qui aimaient la vérité, et qui étaient dignes de l'entendre, lui formèrent alors une société nombreuse, où se joignait une foule de jeunes littérateurs et de gens du monde, que le désir de voir un grand homme, ou la vanité de dire qu'ils l'avaient vu, attirait auprès de lui. Cette société rassemblait, pour ainsi dire, tous les hommes qui, zélés pour les intérêts de l'humanité, mais différents par leurs occupations, leurs goûts, leurs opinions, n'étaient rapprochés que par un désir égal de hâter le progrès des lumières, un même amour pour le bien, et un respect commun pour l'homme illustre que son génie et sa gloire avaient naturellement placé à leur tête; elle offrait aux jeunes gens qui entraient dans la carrière des lettres les moyens de faire des connaissances utiles à leur avancement ou à leur fortune, sans se livrer à une dissipation d'autant plus funeste pour le talent, qu'il est encore moins formé ;

ils y trouvaient les encouragements que donne le suffrage libre et éclairé des hommes supérieurs, les lumières utiles qui s'échappent de leur conversation, enfin la crainte salutaire pour la jeunesse de perdre par sa conduite l'estime d'une société qu'on respecte et qu'on recherche. Ce n'est point ici mon jugement que j'expose, c'est l'expression fidèle des sentiments de plusieurs de ceux qui étaient admis chez d'Alembert, telle qu'elle leur est échappée au milieu de leurs regrets.

La constitution de d'Alembert était naturellement faible; le régime le plus exact, l'abstinence absolue de toute liqueur fermentée, l'habitude de ne manger que seul d'un très-petit nombre de mets sains et apprêtés simplement, ne purent le préserver d'éprouver avant l'âge les infirmités et le dépérissement de la vieillesse; il ne lui restait depuis longtemps que deux plaisirs: le travail et la conversation; son état de faiblesse lui enlevait celui des deux qui lui était le plus cher. Cette privation altéra un peu son humeur, son penchant à l'inquiétude augmenta; son âme paraissait comme ses organes, mais cette faiblesse n'était qu'apparente; on le croyait accablé par la douleur, et on ignorait qu'il en employait les intervalles à discuter quelques questions mathématiques qui avaient piqué sa curiosité, à perfectionner son *Histoire de l'Académie*, à augmenter sa traduction de Tacite, et à la corriger; on ne devinait pas que, dans le moment où il verrait que son terme approchait, et qu'il n'avait plus qu'à quitter la vie, il reprendrait tout son courage. Dans ses derniers jours, au milieu d'une société nombreuse, écoutant la conversation, l'animant encore quelquefois par des plaisanteries ou par des contes, lui seul était tranquille, lui seul pouvait s'occuper d'un autre objet que de lui-même, et avait la force de se livrer à la gaieté et à des amusements frivoles.

Illustre par plusieurs de ces grandes découvertes qui assurent au siècle où elle ont été dévoilées l'honneur de former une époque dans la suite éternelle des siècles; digne par sa modération, son désintéressement, la candeur et la noblesse de son caractère, de servir de modèle à ceux qui cultivent les sciences, et d'exemple aux philosophes qui cherchent le bonheur; ami

constant de la vérité et des hommes; fidèle jusqu'au scrupule aux devoirs communs de la morale, comme aux devoirs que son cœur lui avait prescrits; défenseur courageux de la liberté et de l'égalité dans les sociétés savantes ou littéraires dont il était membre; admirateur impartial et sensible de tous les vrais talents; appui zélé de quiconque avait du mérite ou des vertus; aussi éloigné de toute jalousie que de toute vanité; n'ayant d'ennemis que parce qu'il avait combattu des partis, aimé la vérité et pratiqué la justice; ami assez tendre pour que la supériorité de son génie, loin de refroidir l'amitié en blessant l'amour-propre, ne fît qu'y ajouter un charme plus touchant, il a mérité de vivre dans le cœur de ses amis, comme dans la mémoire des hommes.

D'Alembert est mort le 29 octobre 1783.

CONDORCET.

---

Voici ce que Grimm écrivait en septembre 1783 :

« Nous sommes sur le point de perdre MM. d'Alembert et Diderot * : le premier, d'un marasme joint à une maladie de vessie; le second, d'une hydropisie. Il est bien singulier que deux hommes qui ont donné ensemble le ton à leur siècle, qui ont élevé ensemble l'édifice d'un ouvrage qui leur assure l'immortalité, semblent se réunir encore pour descendre dans le tombeau. M. le marquis de Condorcet, qui rend à M. d'Alembert les devoirs qu'un père pourrait attendre d'un fils, est secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et, dans ce moment, directeur de l'Académie française; M. d'Alembert, en le chargeant de ses dernières dispositions (il le fait son légataire universel), « lui dit en riant, malgré ses douleurs : « Mon ami, vous ferez « mon Éloge dans les deux Académies; vous n'avez pas de temps « à perdre pour cette double besogne. »

* Diderot ne mourut que le 30 juillet suivant.

« On recueille avec un intérêt mêlé de respect les dernières paroles d'un philosophe mourant; elles deviennent plus précieuses encore quand elles nous peignent la tranquillité de son âme dans ces derniers instants. Nous avons cru devoir les transcrire. »

Et, en novembre de la même année, Grimm ajoute :

« L'Europe savante vient de perdre M. d'Alembert; la philosophie, les sciences et les lettres regretteront longtemps cet homme célèbre. Nous nous bornerons dans cet instant à recueillir quelques circonstances de ses derniers moments, et nous y joindrons l'espèce d'éloge qu'en a fait M. le marquis de Condorcet à l'ouverture de la séance publique de l'Académie des sciences.

« M. d'Alembert est mort, le 29 octobre, âgé de près de soixante-six ans, d'un marasme, suite des douleurs occasionnées par la pierre. Il n'avait jamais voulu permettre qu'on le sondât, déterminé à ne pas souffrir une opération qui seule eût pu le conserver à la vie. Il redoutait de s'assurer de la cause de ses souffrances, et le nom seul de lithotome le faisait frémir. On a quelque peine à pardonner au coryphée des philosophes d'avoir montré si peu de fermeté lorsqu'un pauvre archevêque de quatre-vingts ans lui en avait donné un si bel exemple *; mais cette disposition tient moins sans doute au caractère de nos idées qu'à celui de nos sentiments; peut-être même un géomètre a-t-il l'esprit trop juste pour avoir du courage. Des douleurs aussi aiguës que celles qu'il devait souffrir depuis longtemps étaient une source d'impatiences qui pouvait bien les rendre excusables, et ce sont ces douleurs, bien plus que l'approche de sa mort, sur laquelle il ne se faisait point d'illusion, qui avaient excessivement aigri son caractère. Il n'a pas cessé cependant un seul jour de voir ses amis. Le curé de sa paroisse s'étant présenté chez lui la veille de sa mort, il lui fit dire par son domestique que l'état où il se trouvait ne lui permettait pas

* M. Christophe de Beaumont, taillé très-heureusement à quatre-vingts ans passés. (*Note de Grimm.*)

de le voir dans ce moment, mais qu'il le reverrait avec plaisir le lendemain. Il acheva de vivre et de souffrir pendant la nuit. On a présumé avec quelque raison que le philosophe géomètre avait calculé, d'après son affaissement, que ce laps de temps lui suffisait pour s'épargner des formules d'exhortations que le curé devait au ministère qu'il remplissait, et que le caractère du malade ne pouvait lui rendre que fort fatigantes et plus sûrement encore très-inutiles. M. d'Alembert a été porté dans le cimetière de sa paroisse sans cortége et sans bruit. Ses amis ont tenté vainement plusieurs démarches auprès de M. l'archevêque pour obtenir qu'il fût enterré dans l'église comme l'est tout citoyen aisé qui veut bien payer cette imbécile distinction; M. l'archevêque l'a refusé constamment; mais au moins a-t-il eu le bon esprit de ne pas donner le scandale, plus préjudiciable à la religion qu'humiliant pour la philosophie, de défendre, ainsi que son prédécesseur le fit à l'égard de M. de Voltaire, l'inhumation en terre sainte d'un catholique qui n'a fait aucun acte d'un culte différent, et que, malgré la perversité de ses opinions, le mouvement de contrition le plus intérieur, le plus secret, et fait au moment où il s'éteint, porte nécessairement en paradis. Peut-être M. l'archevêque a-t-il cru devoir à ce principe très-orthodoxe un coin dans le cimetière à M. d'Alembert; mais peut-être aussi s'est-il cru obligé en même temps de lui refuser une tombe dans l'église, vu la publicité persévérante de ses opinions, crainte que cette faveur si commune ne fût regardée comme un tolérance dangereuse, et que la pierre ou le marbre sur lequel on eût pu transmettre son nom à nos neveux n'en parût consacrer en quelque manière le souvenir..Les bons esprits ont trouvé de la sagesse dans cette conduite; mais ce *mezzo termine* a mécontenté également les dévots et les philosophes. Il est assez étrange que ces derniers trouvent tant de plaisir à être dans l'église après leur mort, et tant de gloire à n'y être pas de leur vivant.

« M. d'Alembert a laissé et dû laisser peu de fortune; il jouissait de 14,000 livres de rentes en pensions. Il n'aurait eu qu'à le désirer pour en avoir davantage; mais ses besoins ont tou-

jours été la mesure de son ambition. Il a nommé M. le marquis de Condorcet son légataire universel; il a légué 6,000 livres à un de ses domestiques, et 4,000 à l'autre; il charge son légataire de leur en donner davantage si le produit de la succession le permet. On craint beaucoup que le marquis de Condorcet ne prenne dans sa bourse pour remplir cette partie du testament, les meubles, livres et papiers du testateur n'équivalent pas à ces deux legs!!! Il a nommé M. Remy, maître des comptes, son ami de collége, et M. Watelet ses exécuteurs testamentaires; il leur légue, ainsi qu'à quelques autres amis, des porcelaines, des tableaux et des gravures. On a trouvé singulier que son testament commençât par ces mots : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;* formule qui n'est point de rigueur dans cet acte, et qui, de la part d'un philosophe, a presque l'air d'une mauvaise plaisanterie.

---

Il est impossible d'écrire la vie de d'Alembert sans parler de mademoiselle de Lespinasse. L'éloge de Condorcet est incomplet; il n'a peint que le philosophe.

---

# MADEMOISELLE DE LESPINASSE

---

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Les femmes décident de tout en France,* voilà ce que mademoiselle de Lespinasse avait écrit vaillamment sur sa bannière. Au point de départ elle ne semblait pas destinée à décider de grand'chose ici-bas : elle n'avait ni naissance, ni fortune, ni beauté. Quand une femme a la beauté, elle a bien vite la fortune, partant la naissance. Mademoiselle de Lespinasse n'avait

que l'esprit; mais l'esprit est encore un point d'appui qui peut soulever le monde. Mademoiselle de Lespinasse ne fut pas précisément un Atlas, mais elle fut un des ornements qui supportèrent ce temple de la philosophie moderne qui s'appelait hier l'Encyclopédie, et qui s'appelle aujourd'hui la liberté de penser.

Mademoiselle de Lespinasse est née à Lyon en 1732. Ce nom n'était pas le sien. Une femme du beau monde, célèbre par ses galanteries, madame d'Albon, la mit au monde comme un livre anonyme. Elle ne voulut jamais la reconnaître; plus tard elle tenta de la doter, mais la fille refusa l'argent de celle qui lui avait refusé un nom.

On comprend tout de suite sa liaison avec d'Alembert, qui lui-même n'avait pas de nom. Les deux célèbres enfants trouvés du dix-huitième siècle s'étaient réunis pour se consoler plutôt que pour protester.

Mademoiselle de Lespinasse pensa d'abord à donner sa jeunesse à Dieu; mais un grain de philosophie avait germé dans son cœur : elle manquait de l'enthousiasme qui précipite les filles de Dieu au pied de l'autel; la curiosité l'entraînait dans tous les périls de la vie. Plus tard elle eut l'enthousiasme de la passion. Ce fut une autre Sapho et une autre Héloïse.

Le hasard, qui fait souvent bien ce qu'il fait, la plaça d'abord comme demoiselle de compagnie chez madame du Deffant. Ce fut là qu'elle rencontra toute la société littéraire et philosophique du dix-huitième siècle.

Dès son entrée dans cet autre hôtel Rambouillet, où l'esprit remplaçait la manière, où l'épigramme remplaçait le madrigal, elle fut admise à dire son opinion sur les hommes et les choses.

Peu à peu madame du Deffant s'aperçut que la demoiselle de compagnie devenait la dame de la maison. La rivalité ne dura pas longtemps : mademoiselle de Lespinasse s'en alla ouvrir ailleurs un bureau d'esprit.

On se demanda aux frais de qui?

Au bout de quelque temps, d'Alembert, qui avait quitté ma-

dame du Deffant pour mademoiselle de Lespinasse, alla s'installer avec ses livres et ses oiseaux dans la maison de celle-ci, tellement porte à porte, que les étrangers se trompaient quelquefois de porte.

Mademoiselle de Lespinasse n'était pas belle, et d'Alembert n'était pas né pour l'amour; aussi les hommes n'enviaient pas d'Alembert, et les femmes n'enviaient pas mademoiselle de Lespinasse. Savez-vous quelle fut le premier ouvrage qu'elle inspira à d'Alembert? Un volume in-quarto sur la vaccine : mademoiselle de Lespinasse était outragée par la petite vérole. C'était s'y prendre un peu tard.

Ce mariage de raison dura quelque vingt ans. D'Alembert était heureux sans savoir pourquoi; il ne comprenait rien aux inquiétudes, aux irritations, aux colères, aux bourrasques, aux larmes, aux orages, aux déchirements de cette femme, qui semblait dominer par son esprit, mais qui n'écoutait que les faiblesses de son cœur. D'Alembert n'était là pour elle que le pain quotidien de l'amour; mais elle ne se contentait pas de ce repas platonique. Elle subit trois ou quatre passions violentes qui la tuèrent peu à peu. En effet, après avoir longtemps pleuré le comte de Mora, elle ne survécut pas à l'abandon de M. de Guibert, qui s'était laissé prendre un jour de distraction, mais qui n'avait pu s'élever à cette passion toute pleine de tempêtes.

Ce brave d'Alembert continuait de réciter ses éloges à l'Académie et d'écrire pour la gloire de l'église encyclopédique, sans s'imaginer qu'une femme qui demeurait dans sa maison pût penser à un autre homme que lui. Celui-là n'était pas fils de sa mère. Il y en a qui s'imaginent que toutes les femmes sont perverses, hormis leur mère. D'Alembert s'imaginait que, hormis sa mère, toutes les femmes étaient des chefs-d'œuvre de vertu.

Mademoiselle de Lespinasse nomma d'Alembert son exécuteur testamentaire, elle lui légua ses meubles, elle donna ses cheveux, tout ce qu'elle avait, aux fidèles de son cercle, elle légua ses dettes à l'archevêque de Toulouse, et s'endormit dans l'éternité.

A ses derniers jours elle tendit la main à d'Alembert, qui ne la quittait pas.

— Mon ami, lui dit-elle tristement, il y a vingt ans que vous m'aimez, il y a vingt ans que vous m'avez sacrifié toutes les libertés de votre cœur, il y a vingt ans que je vous trompe.

Cette confession fut un coup de foudre pour d'Alembert, ce coup de foudre fut un trait de lumière. Il vit passer les figures des amants de mademoiselle de Lespinasse.

— J'y avais songé, dit-il, mais pouvais-je le croire? Je ne le crois pas encore!

— Oui, mon ami, vous avez vécu avec le mensonge. J'ai toujours remis au lendemain cette confession des faiblesses de mon cœur : au point où j'en suis, le lendemain c'est le tombeau; je ne veux pas y emporter ce secret de ma trahison : le tombeau lui-même a ses remords. Pardonnez-moi, mon ami, je vous aimais; mais je me suis laissée prendre à ces passions violentes qui nous emportent hors de nous-mêmes. Cette maison, où j'aurais dû être si heureuse avec vous, où je vous voyais heureux en dévorant mes larmes, n'a été pour moi qu'une mer agitée; en vain je croyais jeter l'ancre en me jetant dans vos bras, mais la vague m'emportait toujours. Je reviens à vous, mais toute brisée par les secousses de la tempête.

— Vous revenez à moi! dit d'Alembert tristement, mais avec un éclair d'espérance.

— Oui, dit mademoiselle de Lespinasse en lui pressant la main.

Puis, se reprenant tout à coup, car l'image de M. de Guibert avait passé devant elle : — Je vous dirai tout, mon ami. Plaignez-moi d'être si coupable, plaignez-moi d'être si faible dans le repentir. A cette heure suprême, je n'ai plus qu'un seul ami : c'est vous. Mais, j'ai beau faire, je ne puis me défendre d'aimer encore M. de Guibert. O d'Alembert! mon pauvre philosophe, retenez bien ceci de la bouche d'une mourante : la raison humaine n'est qu'un fantôme qui s'évanouit chaque fois que Dieu nous jette un rayon de sa lumière. Voyez ce que ma raison a pu contre l'amour.

— Oh! oui, dit d'Alembert en éclatant dans sa douleur et en

pleurant comme un enfant, c'est une leçon suprême que Dieu m'a donnée à moi qui, dans mon orgueil, voulais m'élever aussi haut que son intelligence.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

ARSÈNE HOUSSAYE.

---

Nous imprimons ici toutes les larmes de D'Alembert :

---

## AUX MANES

# DE MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

---

« O vous qui ne pouvez plus m'entendre; vous que j'ai si « tendrement et si constamment aimée, vous dont j'ai cru être « aimé quelques moments, vous que j'ai préférée à tout, vous « qui m'auriez tenu lieu de tout si vous l'aviez voulu; hélas ! « s'il peut vous rester encore quelque sentiment dans ce séjour « de la mort après lequel vous avez tant soupiré, et qui bientôt « sera le mien, voyez mon malheur et mes larmes, la solitude « de mon âme, le vide affreux que vous y avez fait, et l'abandon « cruel où vous me laissez ! Mais pourquoi vous parler de la « solitude où je me vois depuis que vous n'êtes plus? Ah ! mon « injuste et cruelle amie, il n'a pas tenu à vous que cette soli- « tude accablante n'ait commencé pour moi dans le temps où « vous existiez encore. Pourquoi me répétiez-vous, dix mois « avant votre mort, que j'étais toujours ce que vous chérissiez « le plus, l'objet le plus nécessaire à votre bonheur, le seul « qui vous attachât à la vie, lorsque vous étiez à la veille de « me prouver si cruellement le contraire? Par quel motif, que « je ne puis ni comprendre, ni soupçonner, ce sentiment si

« doux pour moi, que vous éprouviez peut-être encore dans le « dernier moment où vous m'en avez assuré, s'est-il changé tout « à coup en éloignement et en aversion? qu'avais-je fait pour « vous déplaire? que ne vous plaigniez-vous à moi, si vous « aviez à vous en plaindre? vous auriez vu le fond de mon « cœur, de ce cœur qui n'a jamais cessé d'être à vous, lors « même que vous en doutiez, que vous le rebutiez avec tant de « dureté et de sécheresse; ou plutôt, ma chère Julie (car je ne « pouvais avoir de tort avec vous), aviez-vous avec moi quelque « tort que j'ignorais, et que j'aurais eu tant de douceur à vous « pardonner si je l'avais su? Vous avez dit à un de mes amis, « qui vous reprochait la manière dont vous me traitiez, et dont « vous vous accusiez vous-même, que la cause de votre chagrin « contre moi était de ne pouvoir m'ouvrir votre âme, et me « faire voir les plaies qui la déchiraient : ah! vous saviez par « expérience que je les avais fermées plus d'une fois, de quel- « que nature qu'elles fussent; et, si vous aviez manqué à ma « tendresse, vous m'avez ôtez le plaisir si doux de vous dire « comme Orosmane :

Ta grâce est dans mon cœur; prononce, elle t'attend.

« Mais pourquoi ai-je ignoré moi-même la peine que vous « éprouviez de ne pouvoir me parler de vos maux; pourquoi « n'ai-je pas été au-devant de votre confiance, et prévenu par « toute la mienne l'épanchement où vous désiriez de vous aban- « donner avec moi? J'ai vingt fois été au moment de me jeter « entre vos bras, et de vous demander quel était mon crime; « mais j'ai craint que vos bras ne repoussassent les miens que « j'aurais tendus vers vous. Votre contenance, vos discours, « votre silence même, tout semblait me défendre de vous ap- « procher. Je me flattais quelquefois de vous rappeler par mes « larmes; mais le triste état de votre machine souffrante et dé- « truite me faisait craindre même de vous attendrir. Pendant « neuf mois j'ai cherché le moment de vous dire tout ce que je « souffrais et tout ce que je sentais; mais pendant neuf mois je

« vous ai toujours trouvée trop faible pour résister à la triste « peinture et aux tendres reproches que j'avais à vous faire. « Le seul instant où j'aurais pu vous montrer à découvert mon « âme abattue et consternée a été l'instant funeste où, quel- « ques heures avant de mourir, vous m'avez demandé ce par- « don déchirant, dernier témoignage de votre amour, et dont « le souvenir cher et cruel restera toujours au fond de mon « cœur. Mais vous n'aviez plus la force ni de me parler, ni de « m'entendre ; il a fallu, comme Phèdre, me priver de mes « pleurs, qui auraient troublé vos derniers moments, et j'ai « perdu sans retour l'instant de ma vie qui m'eût été le plus « précieux ; celui de vous dire encore combien vous m'étiez « chère, combien je partageais vos maux, combien je désirais « de finir avec vous les miens. Je payerais de tout ce qui me « reste à vivre cet instant que je ne retrouverai plus, et qui, en « vous montrant toute la tendresse de mon cœur, m'aurait « peut-être rendu toute celle du vôtre. Mais vous n'êtes plus ! « vous êtes descendue dans le tombeau, persuadée que mes re- « grets ne vous y suivraient pas ! Ah ! si vous m'aviez seule- « ment témoigné quelque douleur de vous séparer de moi, avec « quelles délices je vous aurais suivie dans l'asile éternel que « vous habitez ! Mais je n'oserais pas même demander à y être « mis auprès de vous, quand la mort aura fermé mes yeux et tari « mes larmes ; je craindrais que votre ombre ne repoussât la « mienne, et ne prolongeât ma douleur au delà de ma vie. « Hélas ! vous m'avez tout ôté, et la douceur de vivre, et la « douceur même de mourir. Cruelle et malheureuse amie ! il « semble qu'en me chargeant de l'exécution de vos dernières « volontés, vous ayez encore voulu ajouter à ma peine. Pour- « quoi les devoirs que cette exécution m'imposait m'ont-ils « appris ce que je ne devais point savoir, et ce que j'aurais dé- « siré d'ignorer ? Pourquoi ne m'avez-vous pas ordonné de brû- « ler, sans l'ouvrir, ce manuscrit funeste, que j'ai cru pouvoir « lire sans y trouver de nouveaux sujets de douleur, et qui « m'a appris que, depuis huit ans au moins, je n'etais plus le « premier objet de votre cœur, malgré toute l'assurance que

« vous m'en aviez si souvent donnée? Qui peut me répondre,
« après cette affligeante lecture, que pendant les huit ou dix
« autres années que je me suis cru tant aimé de vous vous n'avez
« pas encore trompé ma tendresse? Hélas! n'ai-je pas eu sujet
« de le croire, lorsque j'ai vu que, dans cette multitude im-
« mense de lettres que vous m'avez chargé de brûler, vous n'en
« aviez pas gardé une seule des miennes? Par quel malheur
« pour moi vous étaient-ell s devenues si indifférentes, malgré
« les expressions de sensibilité, d'abandon et de dévouement
« dont elles étaient remplies? Pourquoi dans ce testament, dont
« vous m'avez fait le malheureux exécuteur, avez-vous laissé à
« un autre ce qui devait m'être le plus cher, ces manuscrits
« qui vous auraient rappelée sans cesse à moi, et où il y avait
« tant de choses écrites de ma main et de la vôtre? Qui avait
« donc pu vous refroidir à ce point pour l'infortuné à qui vous
« disiez, il y a dix ans, que votre sentiment pour lui vous ren-
« dait heureuse jusqu'à être effrayée de votre bonheur? Vous
« vous êtes plainte, je le sais, et plainte avec amertume, sur-
« tout dans les derniers mois de votre vie, de ma bienfaisance
« pour la malheureuse famille d'un domestique coupable; vous
« avez laissé croire que ma compassion pour de pauvres enfants
« innocents que ce misérable laissait dans l'abandon et dans
« l'indigence tenait à un principe moins louable que mon in-
« vincible pitié pour les malheureux : vous n'avez pas rougi de
« penser, et peut-être de dire, que j'étais le *père* de ces créa-
« tures infortunées; vous avez fait cette cruelle injure à l'hon-
« nêteté de mon âme, dont vous avez vu tant de preuves, et à
« celles de mes sentiments pour vous; et vous avez supposé le
« motif le plus vil à l'action peut-être la plus vertueuse de
« ma vie. Mais pourquoi vous faire des reproches dont vous ne
« pouvez plus vous justifier si vous ne les méritez pas? pour-
« quoi troubler vos cendres de mes regrets, que vous ne pou-
« vez plus soulager? Adieu, adieu, pour jamais! hélas, pour
« jamais! ma chère et infortunée Julie! Ces deux titres m'in-
« téressent bien plus que vos fautes à mon égard ne peuvent
« m'offenser; jouissez enfin, et pour mon malheur, jouissez

« sans moi de ce repos que mon amour et mes soins n'ont pu
« vous procurer pendant votre vie. Hélas! pourquoi n'avez-
« vous pu ni aimer, ni être aimée en paix! Vous m'avez dit tant
« de fois, et vous m'avez encore avoué en soupirant, quelques
« mois avant de mourir, que de tous les sentiments que vous
« avez inspirés, le mien pour vous et le vôtre pour moi étaient
« les seuls qui ne vous eussent pas rendue malheureuse! Pour-
« quoi ce sentiment ne vous a t-il pas suffi? pourquoi a-t-il
« fallu que l'amour, fait pour adoucir aux autres les maux de
« la vie, fût le tourment et le désespoir de la vôtre? pourquoi,
« lorsque je vous donnai mon portrait, il y a un an, avec ces
« vers si pleins de tendresse,

Et dites quelquefois, en voyant cette image :
De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui!

« pourquoi n'y avez-vous pas vu tout ce que j'étais encore pour
« vous, tout ce que je voulais être? pourquoi n'avez-vous trouvé
« dans ces vers que de la *bonté*, et ne les avez-vous loués que
« par ce mot cruel? mais surtout, pourquoi n'avez-vous cru
« trouver que dans la mort le bonheur et la tranquillité? Hélas!
« s'il reste encore quelque chose de vous, puissiez-vous jouir
« de ce bonheur que votre vie m'a fait goûter si peu, et que
« votre mort m'a fait perdre pour jamais! Vous me faites
« éprouver, ma chère Julie, que le plus grand malheur n'est
« pas de pleurer ce qu'on aimait, mais de pleurer ce qui ne
« nous aimait plus, et ce que pourtant on ne peut plus retrou-
« ver. Hélas! j'ai perdu avec vous seize ans de ma vie; qui
« remplira et consolera le peu d'années qui me restent? O vous,
« qui que vous soyez, qui pourriez sécher mes larmes, dans
« quel endroit de la terre êtes-vous? j'irais vous chercher au
« bout du monde! Ah! quelque part que vous existiez, si je
« suis assez heureux pour que vous existiez quelque part, en-
« tendez mes soupirs, voyez mon cœur, et venez à moi ou m'ap-
« pelez à vous. Délivrez-moi de la situation accablante où je
« suis, de l'affreux abandon qui me fait dire à chaque moment

« que je rentre dans ma triste demeure : « Personne ne m'at« tend et ne m'attendra plus. » Tout ce qui s'offre à moi ne « sert qu'à me rendre ma solitude plus amère. Tout ce que je « vois, tout ce que je rencontre, a un premier objet, un atta« chement qui occupe et remplit sa vie ; et moi je n'en ai plus, « je n'ose plus même en espérer : il n'y a plus de place pour « moi dans le cœur de personne. Ah ! ma pauvre nourrice, vous « qui avez eu tant de soin de mon enfance, qui m'avez mieux « aimé que vos propres enfants ; vous avec qui j'ai passé vingt« cinq années, les plus douces de ma vie ; vous que j'ai quittée « pour obéir à un sentiment plus tendre ; vous que j'aurais dû « ne quitter jamais ; vous que j'ai perdue à quatre-vingt-douze « ans, pourquoi n'existez-vous plus ? j'irais demeurer avec vous, « j'irais fermer vos yeux ou mourir entre vos bras ; et j'aurais « du moins encore, pendant quelques moments, la consolation « de penser qu'il est quelqu'un au monde qui me préfère à tout « le reste. Et vous, ma chère et cruelle amie, car je ne puis « m'empêcher de revenir toujours à vous, et mon sentiment « m'entraîne au moment même où je crois que le vôtre me re« pousse ; vous qui m'avez dédaigné après m'avoir aimé, qui « avez cessé de sentir le prix de mon cœur, qui peut-être, hé« las ! ne l'avez senti jamais, où pouviez-vous trouver une âme « plus faite pour la vôtre ? Tout, jusqu'à notre sort commun, « semblait fait pour nous réunir. Tous deux sans parents, sans « famille, ayant éprouvé, dès le moment de notre naissance, « l'abandon, le malheur et l'injustice, la nature semblait nous « avoir mis au monde pour nous chercher, pour nous tenir l'un « à l'autre lieu de tout, pour nous servir d'appui mutuel, comme « deux roseaux qui, battus par la tempête, se soutiennent en « s'attachant l'un à l'autre. Pourquoi avez-vous cherché d'autres « appuis ? Bientôt, pour votre malheur, ces appuis vous ont man« qué ; vous avez expiré en vous croyant seule au monde, lors« que vous n'aviez qu'à étendre la main pour retrouver ce qui « était si près de vous et que vous ne vouliez pas voir. Ah ! si « votre vie eût été prolongée, peut-être la nature, qui nous avait « poussés l'un vers l'autre, nous aurait rapprochés encore pour

« ne nous séparer jamais. Peut-être eussiez-vous senti, car votre « âme, quoique trop ardente, était honnête, combien je vous « étais nécessaire, par le besoin même que j'avais de vous. Peut- « être eussiez-vous enfin cessé de vous faire le reproche que « vous vous faisiez quelquefois, dans des moments de calme et « de justice, d'être aimée comme vous l'étiez par moi, et de « n'être point heureuse. Mais vous n'êtes plus, me voilà seul « dans l'univers! il ne me reste que la funeste consolation de « ceux qui n'en ont point, cette mélancolie qui aime à s'abreu- « ver de larmes et à les répandre sans chercher personne qui « les partage. Dans le triste état où je suis, une maladie serait « un bien pour moi; elle adoucirait mes peines morales en ag- « gravant mes maux physiques, et peut-être me conduirait-elle « bientôt à la fin désirée des unes et des autres. Un pressenti- « ment secret, qui pénètre et adoucit mon âme, m'avertit que « cette fin n'est pas éloignée. Mais, hélas! quand je fermerai « mes yeux pour la dernière fois, ils ne retrouveront plus les « vôtres, ils n'en verront pas même qui donnent des pleurs à « mes derniers moments! Adieu, adieu, ma chère Julie! car ces « yeux que je voudrais fermer pour toujours se remplissent de « larmes en traçant ces dernières lignes, et je ne vois plus le « papier sur lequel je vous écris. »

---

## SUR LA TOMBE

# DE MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

2 SEPTEMBRE 1776.

---

« Je reviens encore à vous, et j'y reviens pour la dernière « fois et pour ne plus vous quitter, ô ma chère et malheureuse

« Julie! vous qui ne m'aimiez plus, il est vrai, quand vous avez
« été délivrée du fardeau de la vie; mais vous qui m'avez aimé,
« par qui du moins j'ai cru l'être; vous à qui je dois quelques
« instants de bonheur et d'illusion; vous enfin, qui, par les an-
« ciennes expressions de votre tendresse, dont la mémoire m'est
« si douce encore, méritez plus la reconnaissance de mon cœur
« que tout ce qui respire autour de moi; car vous m'avez du
« moins aimé quelques instants, et personne ne m'aime ni ne
« m'aimera plus; hélas! pourquoi faut-il que vous ne soyez plus
« que poussière et que cendre! Laissez-moi croire du moins
« que cette cendre, toute froide qu'elle est, est moins insensi-
« ble à mes larmes que tous les cœurs glacés qui m'environ-
« nent. Ah! que ne pouvez-vous m'entendre encore, et voir,
« comme vous l'avez vu tant de fois, votre sein baigné de mes
« pleurs! Vous saviez si bien aimer, votre cœur en avait tant de
« besoin! le mien partage ce besoin, hélas! plus vivement que
« jamais, avec tant de force et de tendresse, que les accents de
« ma douleur pénétreraient votre âme et la ramèneraient à la
« mienne! Mais vous ne m'entendez plus, et tout ce qui vit est
« encore plus sourd que vous à ma voix plaintive et mourante.
« Je pleure, je me consume, j'appelle en vain à moi tout ce qui
« dans l'univers sait aimer : hélas! personne ne me répond; et
« mon âme, resserrée et comme anéantie au centre d'un vide
« immense et affreux, voit s'éloigner d'elle tout ce qui sent et
« qui respire. Il me semble que toutes les femmes à qui je
« pourrais ouvrir cette âme, offrir ce cœur et demander quel-
« que retour, me répondraient comme on fait aux mendiants
« importuns, ou me diraient tout au plus avec une pitié cruelle :
« Vous venez trop tard! » Deux ou trois, il est vrai, ont donné
« des larmes à mon malheur, et, par quelques moments d'in-
« térêt que je leur ai fait éprouver, intérêt à la vérité bien sté-
« rile pour moi, mais toujours doux pour un cœur oppressé,
« m'auraient fait croire un instant qu'elles auraient pu me tenir
« lieu de vous, s'il était sur la terre un être qui pût vous rem-
« placer pour moi. Mais, hélas! elles ne veulent ou ne peuvent
« m'offrir qu'un sentiment froid et vulgaire, une amitié qui

« suffirait peut-être au bonheur d'un autre, mais qui ne ferait « que tourmenter et affamer mon âme active et dévorante! « Ignoraient-elles, pour leur bonheur ou pour leur malheur, « que l'*amour*, comme le dit l'Écriture, *est fort comme la* « *mort;* que ce sentiment doux et terrible repousse tout ce qui « n'est pas lui, et plus encore tout ce qui voudrait en tenir la « place; que, dans un cœur qui en est aussi pénétré que le « mien, même lorsqu'il n'a plus d'objet, la simple amitié est « une affection bien languissante, et que celle qu'on lui offre « est presque un outrage? Ah! le véritable amour est sans « doute bien caractérisé par ce vers charmant du Tasse :

*Brama assai, poco spera, e nulla chiede.*
Désire, a peu d'espoir, et ne demande rien.

« Mais, moins il espère, moins il demande; plus il s'offense et « s'afflige quand on lui offre autre chose que ce qu'il désire et « qu'il n'a plus. Que dis-je, et de quoi puis-je me plaindre? « Ces créatures douces, honnêtes et sensibles à qui je raconte « mes peines, et qui veulent bien les entendre et les sentir, me « donnent tout ce qu'elles peuvent me donner, et plus encore « que je n'ai mérité d'elles; si j'étais assez heureux pour qu'el- « les éprouvassent à mon égard ce sentiment qui ferait mon « bonheur, pourquoi se refuseraient-elles au plaisir si doux de « me le montrer, à celui de prononcer ces mots célestes : « Je « vous aime, » les seuls qu'aujourd'hui je désire d'entendre « dans la nature devenue sourde et muette pour moi? Quelle « différence de ce plaisir divin au petit manége de la coquette- « rie et aux froids ménagements de la réserve, si indignes d'un « cœur fait pour aimer! Ah ciel! quelle douceur une âme ai- « mante eût répandue sur des jours qui ne vont plus être rem- « plis que d'amertume! avec quelle tendresse, quel abandon, « quel respect, quelle délicatesse, elle aurait été aimée! Mais « où m'égare une vaine illusion? Ah! si aucune créature ne « prononce pour moi ces mots : « Je vous aime, » c'est qu'au- « cune ne les sent pour moi. Eh! malheureux que je suis! pour-

« quoi les sentirait-elle? de quel droit, à quel titre, oserais-je « l'exiger ou l'espérer? Je ne saurais trop me redire ces mots « de la romance d'Aspasie, que je relis tous les jours :

Si réclamez sa douce fantaisie,
Elle dira : Que ne l'inspirez-vous!

« Et, ce qui rendra mon malheur éternel, je n'espère plus re« trouver dans aucun autre cœur ce que j'avais obtenu quelques « moments du vôtre. La cruelle destinée qui me poursuit dès « ma naissance, cette destinée affreuse qui m'a ôté jusqu'à l'a« mour de ma mère, qui m'a envié cette douceur dès mes pre« mières années, me ravit encore la consolation des dernières. « O nature! ô destinée! je me soumets à ce fatal arrêt de mon « sort, comme une innocente et malheureuse victime; je vois, « avec Horace, la fatalité enfoncer ses *clous de fer* sur ma tête « infortunée; je me plonge, tête baissée, dans le malheur qui « m'environne de toutes parts et qui semble prêt à m'englou« tir. Non-seulement je n'espère plus le bonheur, je ne songe « pas même à le rechercher : je m'en ferais un reproche et pres« que un crime. Non, non, non, ma chère Julie, je ne veux, « après vous, être aimé de personne : je me mépriserais d'en « aimer une autre que vous. Je n'ai plus besoin d'aucun être « vivant; mon affliction profonde suffit à mon âme pour la pé« nétrer et la remplir; et, dans mon malheur, je rends encore « quelques grâces à la nature, qui, en nous condamnant à vi« vre, nous a laissé deux précieuses ressources : la mort pour « finir les maux qui nous déchirent, et la mélancolie pour nous « faire supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. « Douce et chère mélancolie, vous serez donc aujourd'hui mon « seul bien, ma seule consolation, ma seule compagne! vous « me ferez sentir bien douloureusement, mais bien vivement, « ma cruelle existence; vous me ferez presque chérir mon mal« heur! Ah! celui qui a dit que « le malheur était le grand « maître de l'homme, » a dit bien plus vrai qu'il n'a cru : il n'a « vu dans le malheur qu'un maître de sagesse et de conduite;

« il n'y a pas vu tout ce qu'il est, un plus grand maître de ré« flexions et de pensées. Oh! combien une douleur profonde et « pénétrante étend et agrandit l'âme! combien elle fait naître « d'idées et d'impressions qu'on n'aurait jamais eues sans elle, « mais dont, à la vérité, on se serait bien passé pour son bon« heur! combien elle embellit les objets du sentiment et anéan« tit tous les autres! Toute la nature va se couvrir pour moi « d'un crêpe funèbre; mais elle ne me manquera pas, elle ne « sera plus rien pour moi. En rentrant tous les jours dans ma « triste et sombre retraite, si propre à l'état de mon cœur, « je croirai voir écrites sur la porte les terribles paroles que « le Dante a mises sur la porte de son enfer: « Malheureux qui « entrez ici, renoncez à l'espérance! » Je serai tout entier au « sentiment de mon malheur, au souvenir de ce que la mort « m'a fait perdre; ma dernière pensée sera pour vous, ma chère « Julie, et tous les sentiments de ma vie vous auront pour ob« jet. Que ne puis-je en ce moment expirer sur ce tombeau que « j'arrose de mes larmes, et dire comme Jonathas: « J'ai goûté « un peu de miel et je meurs! »

---

D'Alembert pouvait pleurer mademoiselle de Lespinasse, mais avait-il le droit de se plaindre d'elle? Voyez cette note d'un contemporain:

« Nous n'avons vu aucun portrait de M. d'Alembert qui fût bien ressemblant, et cette ressemblance n'était pas facile à saisir; la forme de ses traits avait quelque chose de fort commun, et sa physionomie un caractère passablement indécis. Un Lavater eût cependant aperçu dans les replis de son front, dans le mouvement inquiet de ses sourcils, dans la partie inférieure d'un nez tout à la fois gros et pointu, plusieurs traces d'une expression assez fortement prononcée. Il avait les yeux petits, mais le regard vif; la bouche grande, mais son sourire avait de

la finesse, de l'amertume et je ne sais quoi d'impérieux. Ce qu'il était le plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure, c'était l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine. Sa nature était petite et fluette; le son de sa voix si clair, si perçant, qu'on le soupçonnait beaucoup d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir. Tout Paris sut dans le temps la réponse d'un homme du monde à qui sa maîtresse s'efforçait de donner de la jalousie en faisant l'éloge le plus pompeux de toutes les qualités de notre philosophe; ne trouvant plus d'exagération assez forte, elle finit par lui dire : « Oui, c'est un Dieu. — *Ah! s'il était « Dieu, madame, il commencerait par se faire homme...* » Son extérieur était de la plus extrême simplicité; il était presque toujours habillé, comme Jean-Jacques, de la tête aux pieds, d'une seule couleur; mais les jours de cérémonie et de représentations académiques, il affectait de s'habiller, comme tout le monde, avec une perruque à bourse et un nœud de ruban à la Soubise. Ce n'est que dans les lieux où il pouvait se croire moins connu qu'il n'était pas fâché sans doute de se distinguer par un costume particulier, devenu pour ainsi dire le manteau philosophique, manteau qui n'est pas toujours à l'abri du ridicule, mais qui ne laisse pas d'avoir son prix, et dont l'usage est même assez commode. »

---

# DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

# DE L'ENCYCLOPÉDIE.

---

L'ouvrage que nous commençons (et que nous désirons de finir) a deux objets : comme *encyclopédie*, il doit exposer, autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines; comme *dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, il doit contenir, sur chaque science et sur chaque art, soit libéral, soit mécanique, des principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance. Ces deux points de vue, d'*encyclopédie* et de *dictionnaire raisonné*, formeront donc le plan et la division du discours préliminaire. Nous allons les envisager, les suivre l'un après l'autre, et rendre compte des moyens par lesquels on a tâché de satisfaire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur la liaison que les découvertes ont entre elles, il est facile de s'apercevoir que les sciences et les arts se prêtent mutuellement des secours, et

6.

qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais il est souvent difficile de réduire à un petit nombre de règles ou de notions générales chaque science ou chaque art en particulier; il ne l'est pas moins de renfermer, dans un système qui soit un, les branches infiniment variées de la science humaine.

Le premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche est d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie et la filiation de nos connaissances, les causes qui ont dû les faire naître et les caractères qui les distinguent; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine et à la génération de nos idées. Indépendamment des secours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des sciences et des arts, il ne saurait être déplacé à la tête d'un dictionnaire raisonné des connaissances humaines.

On peut diviser toutes nos connaissances en directes et en réfléchies. Les directes sont celles que nous recevons immédiatement sans aucune opération de notre volonté, qui, trouvant ouvertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes de notre âme, y entrent sans résistance et sans effort. Les connaissances réfléchies sont celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant et en les combinant.

Toutes nos connaissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens; d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers philosophes a été longtemps regardé comme un axiome par les scolastiques; pour qu'ils lui fissent cet honneur, il suffisait qu'il fût ancien, et ils auraient défendu avec la même chaleur les formes substantielles ou les qualités occultes. Aussi cette vérité fut-elle traitée, à la renaissance de la philosophie, comme les opinions absurdes dont on aurait dû la distinguer; on la pro-

scrivit avec ces opinions parce que rien n'est si dangereux pour le vrai et ne l'expose tant à être méconnu, que l'alliage ou le voisinage de l'erreur. Le système des idées innées, séduisant à plusieurs égards, et plus frappant peut-être parce qu'il était moins connu, a succédé à l'axiome des scolastiques; et, après avoir longtemps régné, il conserve encore quelques partisans : tant la vérité a de peine à reprendre sa place quand les préjugés ou le sophisme l'en ont chassée. Enfin, depuis assez peu de temps, on convient presque généralement que les anciens avaient raison, et ce n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.

Rien n'est plus incontestable que l'existence de nos sensations; ainsi, pour prouver qu'elles sont le principe de toutes nos connaissances, il suffit de démontrer qu'elles peuvent l'être. Car, en bonne philosophie, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnues, est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypothèses, même ingénieuses. Pourquoi supposer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, si nous n'avons besoin, pour les former, que de réfléchir sur nos sensations? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point, en effet, d'autre origine.

La première chose que nos sensations nous apprennent, et qui même n'en est pas distinguée, c'est notre existence; d'où il s'ensuit que nos premières idées réfléchies doivent tomber sur nous, c'est-à-dire sur ce principe pensant qui constitue notre nature, et qui n'est point différent de nous-mêmes. La seconde connaissance que nous devons à nos sensations est l'existence des objets extérieurs, parmi lesquels notre propre corps doit être compris, puisqu'il nous est, pour ainsi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui pense en nous. Ces ob-

jets innombrables produisent sur nous un effet si puissant, si continu, et qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier instant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous sommes forcés d'en sortir par les sensations qui nous assiégent de toutes parts, et qui nous arrachent à la solitude où nous resterions sans elles. La multiplicité de ces sensations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y observons; les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination volontaire qui préside à nos idées réfléchies, et qui n'opère que sur nos sensations même ; tout cela forme en nous un penchant insurmontable à assurer l'existence des objets auxquels nous rapportons ces sensations, et qui nous paraissent en être la cause ; penchant que bien des philosophes ont regardé comme l'ouvrage d'un être supérieur et comme l'argument le plus convaincant de l'existence de ces objets. En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque sensation et l'objet qui l'occasionne, ou du moins auquel nous le rapportons, il ne paraît pas qu'on puisse trouver, par le raisonnement, de passage possible de l'un à l'autre : il n'y a qu'une espèce d'instinct, plus sûr que la raison même, qui puisse nous forcer à franchir un si grand intervalle ; et cet instinct est si vif en nous, que, quand on supposerait pour un moment qu'il subsistât pendant que les objets extérieurs seraient anéantis, ces mêmes objets, reproduits tout à coup, ne pourraient augmenter sa force. Jugeons donc, sans balancer, que nos sensations ont, en effet, hors de nous la cause que nous leur supposons, puisque le fait qui peut résulter de l'existence réelle de cette cause ne saurait différer en aucune manière de celui que nous éprouvons. Et n'imitons point ces philosophes dont parle Montaigne, qui, interrogés sur le principe des actions humaines, cherchent

encore s'il y a des hommes. Loin de vouloir répandre des nuages sur une vérité reconnue des sceptiques, même lorsqu'ils ne disputent pas, laissons aux métaphysiciens éclairés le soin d'en développer le principe : c'est à eux à déterminer, s'il est possible, quelle gradation observe notre âme dans ce premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, poussée, pour ainsi dire, et retenue tout à la fois par une foule de perceptions qui, d'un côté, l'entraînent vers les objets extérieurs, et qui, de l'autre, n'appartenant proprement qu'à elle, semblent lui circonscrire un espace étroit dont elles ne lui permettent pas de sortir.

De tous les objets qui nous affectent par leur présence, notre propre corps est celui dont l'existence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimement ; mais, à peine sentons-nous l'existence de notre corps, que nous nous apercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les dangers qui l'environnent. Sujet à mille besoins, et sensible au dernier point à l'action des corps extérieurs, il serait bientôt détruit si le soin de sa conservation ne nous occupait. Ce n'est pas que tous les corps extérieurs nous fassent éprouver des sensations désagréables, quelques-uns semblent nous dédommager par le plaisir que leur action nous procure ; mais, tel est le malheur de la condition humaine, que la douleur est en nous le sentiment le plus vif : le plaisir nous touche moins qu'elle, et ne suffit presque jamais pour nous en consoler. En vain quelques philosophes soutenaient, en retenant leurs cris au milieu des souffrances, que la douleur n'était point un mal ; en vain quelques autres plaçaient le bonheur suprême dans la volupté, à laquelle ils ne laissaient pas de se refuser par la crainte de ses suites : tous auraient mieux connu notre nature s'ils s'étaient contentés de borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie pré-

sente, et de convenir que, sans pouvoir atteindre à ce souverain bien, il nous était seulement permis d'en approcher plus ou moins, à proportion de nos soins et de notre vigilance. Des réflexions si naturelles frapperont infailliblement tout homme abandonné à lui-même et libre des préjugés, soit d'éducation, soit d'étude : elles seront la suite de la première impression qu'il recevra des objets, et on peut les mettre au nombre de ces premiers mouvements de l'âme, précieux pour les vrais sages et dignes d'être observés par eux, mais négligés ou rejetés par la philosophie ordinaire, dont ils démentent presque toujours les principes.

La nécessité de garantir notre propre corps de la douleur et de la destruction nous fait examiner, parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuisibles, pour rechercher les uns et fuir les autres. Mais, à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paraissent entièrement semblables à nous, c'est-à-dire dont la forme est toute pareille à la nôtre, et qui, autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, semblent avoir les mêmes perceptions que nous : tout nous porte donc à penser qu'ils ont aussi les mêmes besoins que nous éprouvons, et, par conséquent, le même intérêt à les satisfaire; d'où il résulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux pour démêler dans la nature ce qui peut nous conserver ou nous nuire. La communication des idées est le principe et le soutien de cette union, et demande nécessairement l'invention des signes : telle est l'origine de la formation des sociétés avec laquelle les langues ont dû naître.

Ce commerce, que tant de motifs puissants nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bientôt l'étendue de nos idées, et nous en fait naître de très-nou-

velles pour nous, et de très-éloignées, selon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes sans un tel secours. C'est aux philosophes à juger si cette communication réciproque, jointe à la ressemblance que nous apercevons entre nos sensations et celles de nos semblables, ne contribue pas beaucoup à former ce penchant invincible que nous avons à supposer l'existence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon sujet, je remarquerai seulement que l'agrément et l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, soit à faire part de nos idées aux autres hommes, soit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à resserrer de plus en plus les liens de la société commencée, et à la rendre la plus utile pour nous qu'il est possible. Mais chaque membre de la société cherchant ainsi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, et ayant à combattre dans chacun des autres membres un empressement égal, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y aient le même droit. Un droit si légitime est donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appelé loi du plus fort, dont l'usage semble nous confondre avec les animaux, et dont il est pourtant si difficile de ne pas abuser. Ainsi, la force, donnée par la nature à certains hommes, et qu'ils ne devraient sans doute employer qu'au soutien et à la protection des faibles, est, au contraire, l'origine de l'oppression de ces derniers. Mais, plus l'oppression est violente, plus ils la souffrent impatiemment, parce qu'ils sentent que rien n'a dû les y assujettir. De là la notion de l'injuste, et, par conséquent, du bien et du mal moral, dont tant de philosophes ont cherché le principe, et que le cri de la nature, qui retentit dans tout homme, fait entendre chez les peuples même les plus sauvages. De là aussi cette loi naturelle que nous trouvons au dedans de nous, source des premiè-

res lois que les hommes ont dû former; sans le secours même de ces lois, elle est quelquefois assez forte, sinon pour anéantir l'oppression, au moins pour la contenir dans certaines bornes. C'est ainsi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos semblables produit en nous la connaissance réfléchie des vertus opposées à ces vices, connaissance précieuse dont une union et une égalité parfaite nous auraient peut-être privés.

Par l'idée acquise du juste et de l'injuste, et conséquemment de la nature morale des actions, nous sommes naturellement amenés à examiner quel est en nous le principe qui agit, ou, ce qui est la même chose, la substance qui veut et qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre corps et l'idée que nous en avons pour reconnaître qu'il ne saurait être cette substance, puisque les propriétés que nous observons dans la matière n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir et de penser; d'où il résulte que cet être appelé *nous* est formé de deux principes de différente nature tellement unis, qu'il règne entre les mouvements de l'un et les affections de l'autre une correspondance que nous ne saurions ni suspendre ni altérer, et qui les tient dans un assujettissement réciproque. Cet esclavage si indépendant de nous, joint aux réflexions que nous sommes forcés de faire sur la nature des deux principes et sur leur imperfection, nous élève à la contemplation d'une intelligence toute-puissante à qui nous devons ce que nous sommes, et qui exige par conséquent notre culte : son existence, pour être reconnue, n'aurait besoin que de notre sentiment intérieur, quand même le témoignage universel des autres hommes, et celui de la nature entière, ne s'y joindraient pas.

Il est donc évident que les notions purement intellectuelles du vice et de la vertu, le principe et la nécessité des

lois, la spiritualité de l'âme, l'existence de Dieu et nos devoirs envers lui ; en un mot, les vérités dont nous avons le besoin le plus prompt et le plus indispensable sont le fruit des premières idées réfléchies que nos sensations occasionnent.

Quelque intéressantes que soient ces premières vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle est unie nous ramène bientôt à lui par la nécessité de pourvoir à des besoins qui se multiplient sans cesse. Sa conservation doit avoir pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il est atteint. C'est à quoi nous cherchons à satisfaire par deux moyens; savoir, par nos découvertes particulières, et par les recherches des autres hommes; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De là ont dû naître d'abord l'agriculture, la médecine, enfin tous les arts les plus absolument nécessaires. Ils ont été en même temps et nos connaissances primitives, et la source de toutes les autres, même de celles qui en paraissent très-éloignées par leur nature : c'est ce qu'il faut développer plus en détail.

Les premiers hommes, en s'aidant mutuellement de leurs lumières, c'est-à-dire de leurs efforts séparés ou réunis, sont parvenus, peut-être en assez peu de temps, à découvrir une partie des usages auxquels ils pouvaient employer les corps. Avides de connaissances utiles, ils ont dû écarter d'abord toute spéculation oisive, considérer rapidement les uns après les autres les différents êtres que la nature leur présentait, et les combiner, pour ainsi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes et les plus palpables. A cette première combinaison, il a dû en succéder une autre plus recherchée, mais toujours relative à leurs besoins, et qui a principalement consisté dans une

étude plus approfondie de quelques propriétés moins sensibles dans l'altération et la décomposition des corps, et dans l'usage qu'on en pouvait tirer.

Cependant, quelque chemin que les hommes dont nous parlons et leurs successeurs aient été capables de faire, excités par un objet aussi intéressant que celui de leur propre conservation, l'expérience et l'observation de ce vaste univers leur ont fait rencontrer bientôt des obstacles que leurs plus grands efforts n'ont pu franchir. L'esprit, accoutumé à la méditation, et avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une espèce de ressource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuse, découverte qui ne connaît point de bornes. En effet, si un grand nombre de connaissances agréables suffisait pour consoler de la privation d'une vérité utile, on pourrait dire que l'étude de la nature, quand elle nous refuse le nécessaire, fournit du moins avec profusion à nos plaisirs : c'est une espèce de superflu qui supplée, quoique très-imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos besoins et des objets de nos passions, le plaisir tient une des premières places, et la curiosité est un besoin pour qui sait penser, surtout lorsque ce désir inquiet est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir entièrement se satisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connaissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui nous seraient d'une plus grande necessité. Un autre motif sert à nous soutenir dans un pareil travail; si l'utilité n'en est pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connaissances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine et

la cause des progrès de cette vaste science, appelée en général *physique* ou *étude de la nature*, qui comprend tant de parties différentes : l'agriculture et la médecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en sont plus aujourd'hui que des branches. Aussi, quoique les plus essentielles et les premières de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées et obscurcies par les autres.

Dans cette étude que nous faisons de la nature, en partie par nécessité, en partie par amusement, nous remarquons que les corps ont un grand nombre de propriétés, mais tellement unies pour la plupart dans un même sujet, qu'afin de les étudier chacune plus à fond, nous sommes obligés de les considérer séparément. Par cette opération de notre esprit, nous découvrons bientôt des propriétés qui paraissent appartenir à tous les corps, comme la faculté de se mouvoir ou de rester en repos, et celle de se communiquer du mouvement, source des principaux changements que nous observons dans la nature. L'examen de ces propriétés, et surtout de la dernière, aidé par nos propres sens, nous fait bientôt découvrir une autre propriété dont elles dépendent; c'est l'impénétrabilité ou cette espèce de force par laquelle chaque corps en exclut tout autre du lieu qu'il occupe, de manière que deux corps, rapprochés le plus qu'il est possible, ne peuvent jamais occuper un espace moindre que celui qu'ils remplissaient étant désunis. L'impénétrabilité est la propriété principale par laquelle nous distinguons les corps des parties de l'espace indéfini où nous imaginons qu'ils sont placés; du moins c'est ainsi que nos sens nous font juger, et, s'ils nous trompent sur ce point, c'est une erreur si métaphysique, que notre existence et notre conservation n'en ont rien à craindre, et que nous y revenons continuellement comme malgré nous par

notre manière ordinaire de concevoir. Tout nous porte à regarder l'espace comme le lieu des corps, sinon réel, au moins supposé; c'est en effet par le secours des parties de cet espace considérées comme pénétrables et immobiles, que nous parvenons à nous former l'idée la plus nette que nous puissions avoir du mouvement. Nous sommes donc comme naturellement contraints à distinguer, au moins par l'esprit, deux sortes d'étendue, dont l'une est impénétrable, et l'autre constitue le lieu des corps. Ainsi, quoique l'impénétrabilité entre nécessairement dans l'idée que nous nous formons des portions de la matière, cependant, comme c'est une propriété relative, c'est-à-dire dont nous n'avons l'idée qu'en examinant deux corps ensemble, nous nous accoutumons bientôt à la regarder comme distinguée de l'étendue, et à considérer celle-ci séparément de l'autre.

Par cette nouvelle considération nous ne voyons plus les corps que comme des parties figurées et étendues de l'espace; point de vue le plus général et le plus abstrait sous lequel nous puissions les envisager. Car l'étendue où nous ne distinguerions point de parties figurées ne serait qu'un tableau lointain et obscur, où tout nous échapperait, parce qu'il nous serait impossible d'y rien discerner. La couleur et la figure, propriétés toujours attachées aux corps, quoique variables pour chacun d'eux, nous servent en quelque sorte à les détacher du fond de l'espace; l'une de ces deux propriétés est même suffisante à cet égard : aussi, pour considérer les corps sous la forme la plus intellectuelle, nous préférons la figure à la couleur, soit parce que la figure nous est plus familière étant à la fois connue par la vue et par le toucher, soit parce qu'il est plus facile de considérer dans un corps la figure sans la couleur, que la couleur sans la figure; soit enfin parce que la figure

sert à fixer plus aisément, et d'une manière moins vague, les parties de l'espace.

Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue, simplement en tant que figurée. C'est l'objet de la *géométrie*, qui, pour y parvenir plus facilement, considère d'abord l'étendue limitée par une seule dimension, ensuite par deux, et enfin sous les trois dimensions qui constituent l'essence du corps intelligible, c'est-à-dire d'une portion de l'espace terminée en tout sens par des bornes intellectuelles.

Ainsi, par des opérations et des abstractions successives de notre esprit, nous dépouillons la matière de presque toutes ses propriétés sensibles pour n'envisager en quelque manière que son fantôme; et on doit sentir d'abord que les découvertes auxquelles cette recherche nous conduit ne pourront manquer d'être fort utiles toutes les fois qu'il ne sera point nécessaire d'avoir égard à l'impénétrabilité des corps; par exemple, lorsqu'il sera question d'étudier leur mouvement, en les considérant comme des parties de l'espace, figurées, mobiles, et distantes les unes des autres.

L'examen que nous faisons de l'étendue figurée nous présentant un grand nombre de combinaisons à faire, il est nécessaire d'inventer quelque moyen qui nous rende ces combinaisons plus faciles; et, comme elles consistent principalement dans le calcul et le rapport des différentes parties dont nous imaginons que les corps géométriques sont formés, cette recherche nous conduit bientôt à l'*arithmétique* ou *science des nombres*. Elle n'est autre chose que l'art de trouver d'une manière abrégée l'expression d'un rapport unique qui résulte de la comparaison de plusieurs autres. Les différentes manières de comparer ces rapports donnent les différentes règles de l'*arithmétique*.

De plus, il est bien difficile qu'en réfléchissant sur ces

règles, nous n'apercevions pas certains principes ou propriétés générales des rapports, par le moyen desquelles nous pouvons, en exprimant ces rapports d'une manière universelle, découvrir les différentes combinaisons qu'on en peut faire. Les résultats de ces combinaisons, réduits sous une forme générale, ne seront, en effet, que des calculs arithmétiques indiqués et représentés par l'expression la plus simple et la plus courte que puisse souffrir leur état de généralité. La science ou l'art de désigner ainsi les rapports est ce qu'on nomme *algèbre*. Ainsi, quoiqu'il n'y ait proprement de calcul possible que par les nombres, ni de grandeur mesurable que l'étendue (car sans l'espace nous ne pourrions mesurer exactement le temps), nous parvenons, en généralisant toujours nos idées, à cette partie principale des mathématiques, et de toutes les sciences naturelles, qu'on appelle ***science des grandeurs en général;*** elle est le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire sur la quantité, c'est-à-dire sur tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution.

Cette science est le terme le plus éloigné où la contemplation des propriétés de la matière puisse nous conduire, et nous ne pourrions aller plus loin sans sortir tout à fait de l'univers matériel. Mais telle est la marche de l'esprit dans ses recherches, qu'après avoir généralisé ses perceptions jusqu'au point de ne pouvoir plus les décomposer davantage, il revient ensuite sur ses pas, recompose de nouveau ces perceptions mêmes, et en forme peu à peu et par gradation les êtres réels qui sont l'objet immédiat et direct de nos sensations. Ces êtres, immédiatement relatifs à nos besoins, sont aussi ceux qu'il nous importe le plus d'étudier; les abstractions mathématiques nous en facilitent la connaissance; mais elles ne sont utiles qu'autant qu'on ne s'y borne pas.

C'est pourquoi, ayant en quelque sorte épuisé par les spéculations géométriques les propriétés de l'étendue figurée, nous commençons par lui rendre l'impénétrabilité, qui constitue le corps physique, et qui était la dernière qualité sensible dont nous l'avions dépouillé. Cette nouvelle considération entraîne celle de l'action des corps les uns sur les autres, car les corps n'agissent qu'en tant qu'ils sont impénétrables; et c'est de là que se déduisent les lois de l'équilibre et du mouvement, objet de la *mécanique.* Nous étendons même nos recherches jusqu'au mouvement des corps animés par des forces ou causes motrices inconnues, pourvu que la loi suivant laquelle ces causes agissent soit connue ou supposée l'être.

Rentrés enfin tout à fait dans le monde corporel, nous apercevons bientôt l'usage que nous pouvons faire de la *géométrie* et de la *mécanique*, pour acquérir sur les propriétés des corps les connaissances les plus variées et les plus profondes. C'est à peu près de cette manière que sont nées toutes les sciences appelées *physico-mathématiques.* On peut mettre à leur tête l'*astronomie*, dont l'étude, après celle de nous-mêmes, est la plus digne de notre application par le spectacle magnifique qu'elle nous présente. Joignant l'observation au calcul, et les éclairant l'un par l'autre, cette science détermine avec une exactitude digne d'admiration les distances et les mouvements les plus compliqués des corps célestes; elle assigne jusqu'aux forces mêmes par lesquelles ces mouvements sont produits ou altérés. Aussi peut-on la regarder à juste titre *comme l'application la plus sublime et la plus sûre de la géométrie et de la mécanique réunies;* et ses progrès *comme le monument le plus incontestable du succès auquel l'esprit humain peut s'élever par ses efforts.*

L'usage des connaissances mathématiques n'est pas

moins grand dans l'examen des corps terrestres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous observons dans ces corps ont entre elles des rapports plus ou moins sensibles pour nous : la connaissance ou la découverte de ces rapports est presque toujours le seul objet auquel il nous soit permis d'atteindre, et le seul par conséquent que nous devions nous proposer. Ce n'est donc point par des hypothèses vagues et arbitraires que nous pouvons espérer de connaître la nature, c'est par l'étude réfléchie des phénomènes, par la comparaison que nous ferons des uns avec les autres, par l'art de réduire, autant qu'il sera possible, un grand nombre de phénomènes à un seul qui puisse en être regardé comme le principe. En effet, plus on diminue le nombre des principes d'une science, plus on leur donne d'étendue; puisque l'objet d'une science étant nécessairement déterminé, les principes appliqués à cet objet seront d'autant plus féconds qu'ils seront en plus petit nombre. Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à saisir, constitue le véritable esprit systématique, qu'il faut bien se garder de prendre pour l'esprit de système, avec lequel il ne se rencontre pas toujours. Nous en parlerons plus au long dans la suite.

Mais, à proportion que l'objet qu'on embrasse est plus ou moins difficile et plus ou moins vaste, la réduction dont nous parlons est plus ou moins pénible : on est donc aussi plus ou moins en droit de l'exiger de ceux qui se livrent à l'étude de la nature. L'aimant, par exemple, un des corps qui a été le plus étudié, et sur lequel on a fait des découvertes si surprenantes, a la propriété d'attirer le fer, celle de lui communiquer sa vertu, celle de se tourner vers les pôles du monde, avec une variation qui est elle-même sujette à des règles, et qui n'est pas moins étonnante que ne le serait une direction plus exacte; enfin la propriété de

s'incliner en formant avec la ligne horizontale un angle plus ou moins grand, selon le lieu de la terre où il est placé. Toutes ces propriétés singulières, dépendantes de la nature de l'aimant, tiennent vraisemblablement à quelque propriété générale, qui en est l'origine, qui jusqu'ici nous est inconnue, et peut-être le restera longtemps. Au défaut d'une telle connaissance, et des lumières nécessaires sur la cause physique des propriétés de l'aimant, ce serait sans doute une recherche bien digne d'un philosophe que de réduire, s'il était possible, toutes ses propriétés à une seule, en montrant la liaison qu'elles ont entre elles. Mais plus une telle découverte serait utile aux progrès de la physique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit refusée à nos efforts. J'en dis autant d'un grand nombre d'autres phénomènes dont l'enchaînement tient peut-être au système général du monde.

La seule ressource qui nous reste donc dans une recherche si pénible, quoique si nécessaire, et même si agréable, c'est d'amasser le plus de faits qu'il nous est possible, de les disposer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeler à un certain nombre de faits principaux dont les autres ne soient que des conséquences. Si nous osons quelquefois nous élever plus haut, que ce soit avec cette sage circonspection qui sied si bien à une vue aussi faible que la nôtre.

Tel est le plan que nous devons suivre dans cette vaste partie de la physique, appelée *physique générale et expérimentale*. Elle diffère des sciences physico-mathématiques, en ce qu'elle n'est proprement qu'un recueil raisonné d'expériences et d'observations; au lieu que celles-ci, par l'application des calculs mathématiques à l'expérience, déduisent quelquefois d'une seule et unique observation un grand nombre de conséquences qui tiennent de bien

près par leur certitude aux vérités géométriques. Ainsi une seule expérience sur la réflexion de la lumière donne toute la *catoptrique* ou *science des propriétés des miroirs;* une seule sur la réfraction de la lumière produit l'explication mathématique de l'arc-en-ciel, la théorie des couleurs, et toute la *dioptrique* ou *science des propriétés des verres concaves et convexes;* d'une seule observation sur la pression des fluides, on tire toutes les lois de l'équilibre et du mouvement de ces corps; enfin, une expérience unique sur l'accélération des corps qui tombent fait découvrir les lois de leur chute sur des plans inclinés, et celles du mouvement des pendules.

Il faut avouer pourtant que les géomètres abusent quelquefois de cette application de l'algèbre à la physique. Au défaut d'expériencespropres à servir de base à leur calcul, ils se permettent des hypothèses, les plus commodes à la vérité qu'il leur est possible, mais souvent très-éloignées de ce qui est réellement dans la nature. On a voulu réduire en calcul jusqu'à l'art de guérir; et le corps humain, cette machine si compliquée, a été traité par nos médecins algébristes comme le serait la machine la plus simple ou la plus facile à décomposer. C'est une chose singulière de voir ces auteurs résoudre d'un trait de plume des problèmes d'hydraulique et de statique capables d'arrêter toute leur vie les plus grands géomètres. Pour nous, plus sages ou plus timides, contentons-nous d'envisager la plupart de ces calculs et de ces suppositions vagues comme des jeux d'esprit auxquels la nature n'est pas obligée de se soumettre; et concluons que la seule et vraie manière de philosopher en physique consiste ou dans l'application de l'analyse mathématique aux expériences, ou dans l'observation seule, éclairée par l'esprit de méthode, aidée quelquefois par des conjectures lorsqu'elles peuvent fournir des vues,

mais sévèrement dégagée de toute hypothèse arbitraire.

Arrêtons-nous un moment ici, et jetons les yeux sur l'espace que nous venons de parcourir. Nous y remarquerons deux limites où se trouvent, pour ainsi dire, concentrées presque toutes les connaissances certaines accordées à nos lumières naturelles. L'une de ces limites, celle d'où nous sommes partis, est l'idée de nous-mêmes, qui conduit à celle de l'Être tout-puissant et de nos principaux devoirs. L'autre est cette partie des mathématiques qui a pour objet les propriétés générales des corps, de l'étendue et de la grandeur. Entre ces deux termes est un intervalle immense, où l'intelligence suprême semble avoir voulu se jouer de la curiosité humaine, tant par les nuages qu'elle y a répandus sans nombre, que par quelques traits de lumière qui semblent s'échapper de distance en distance pour nous attirer. On pourrait comparer l'univers à certains ouvrages d'une obscurité sublime, dont les auteurs, en s'abaissant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui persuader qu'il entend tout à peu près. Heureux donc, si nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter la véritable route! autrement les éclairs destinés à nous y conduire ne serviraient souvent qu'à nous en écarter davantage.

Il s'en faut bien d'ailleurs que le petit nombre de connaissances certaines sur lesquelles nous pouvons compter, et qui sont, si on peut s'exprimer de la sorte, reléguées aux deux extrémités de l'espace dont nous parlons, soit suffisant pour satisfaire à tous nos besoins. La nature de l'homme, dont l'étude est si nécessaire, est un mystère impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule; et les plus grands génies, à force de réflexions sur une matière si importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste

des autres hommes. On peut en dire autant de notre existence présente et future, de l'essence de l'Être auquel nous la devons, et du genre de culte qu'il exige de nous.

Rien ne nous est donc plus nécessaire qu'une religion révélée qui nous instruise sur tant de divers objets. Destinée à servir de supplément à la connaissance naturelle, elle nous montre une partie de ce qui nous était caché; mais elle se borne à ce qu'il nous est absolument nécessaire de connaître : le reste est fermé pour nous, et apparemment le sera toujours. Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la religion révélée se réduit : néanmoins, à la faveur des lumières qu'elle a communiquées au monde, le peuple même est plus ferme et plus décidé sur un grand nombre de questions intéressantes, que ne l'ont été toutes les sectes des philosophes.

A l'égard des sciences mathématiques, qui constituent la seconde des limites dont nous avons parlé, leur nature et leur nombre ne doivent point nous en imposer. C'est à la simplicité de leur objet qu'elles sont principalement redevables de leur certitude. Il faut même avouer que comme toutes les parties des mathématiques n'ont pas un objet également simple, aussi la certitude proprement dite, celle qui est fondée sur des principes nécessairement vrais et évidents par eux-mêmes, n'appartient ni également ni de la même manière à toutes ces parties. Plusieurs d'entre elles, appuyées sur des principes physiques, c'est-à-dire sur des vérités d'expérience ou sur de simples hypothèses, n'ont, pour ainsi dire, qu'une certitude d'expérience ou même de pure supposition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs et des propriétés générales de l'étendue, c'est-à-dire l'*algèbre*, la *géométrie* et la *mécanique*, qu'on puisse regarder

comme marquées au sceau de l'évidence. Encore y a-t-il, dans la lumière que ces sciences présentent à notre esprit, une espèce de gradation, et, pour ainsi dire, de nuance à observer. Plus l'objet qu'elles embrassent est étendu, et considéré d'une manière générale et abstraïte, plus aussi leurs principes sont exempts de nuages; c'est par cette raison que la géométrie est plus simple que la mécanique, et l'une et l'autre moins simples que l'algèbre. Ce paradoxe n'en sera point un pour ceux qui ont étudié ces sciences en philosophes; les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent celles qui portent avec elles une plus grande lumière; l'obscurité s'empare de nos idées à mesure que nous examinons dans un objet plus de propriétés sensibles. L'impénétrabilité, ajoutée à l'idée de l'étendue, semble ne nous offrir qu'un mystère de plus; la nature du mouvement est une énigme pour les philosophes; le principe métaphysique des lois de la percussion ne leur est pas moins caché; en un mot, plus ils approfondissent l'idée qu'ils se forment de la matière et des propriétés qui la représentent, plus cette idée s'obscurcit et paraît vouloir leur échapper.

On ne peut donc s'empêcher de convenir que l'esprit n'est pas satisfait au même degré par toutes les connaissances mathématiques : allons plus loin, et examinons sans prévention à quoi ces connaissances se réduisent. Envisagées d'un premier coup d'œil, elles sont sans doute en fort grand nombre, et même en quelque sorte inépuisables : mais, lorsqu'après les avoir accumulées on en fait le dénombrement philosophique, on s'aperçoit qu'on est en effet beaucoup moins riche qu'on ne croyait l'être. Je ne parle point ici du peu d'application et d'usage qu'on peut faire de plusieurs de ces vérités ; ce serait peut-être un ar-

gument assez faible contre elles : je parle de ces vérités considérées en elles-mêmes. Qu'est-ce que la plupart de ces axiomes dont la géométrie est si orgueilleuse, si ce n'est l'expression d'une même idée simple par deux signes ou mots différents? Celui qui dit que *deux et deux font quatre* a-t-il une connaissance de plus que celui qui se contenterait de dire que *deux et deux font deux et deux ?* Les idées de tout, de partie, de plus grand et de plus petit, ne sont-elles pas, à proprement parler, la même idée simple et individuelle, puisqu'on ne saurait avoir l'une sans que les autres se présentent toutes en même temps ? Nous devons, comme l'ont observé quelques philosophes, bien des erreurs à l'abus des mots; c'est peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. Je ne prétends point cependant en condamner absolument l'usage : je veux seulement faire observer à quoi il se réduit ; c'est à nous rendre les idées simples plus familières par l'habitude, et plus propres aux différents usages auxquels nous pouvons les appliquer. J'en dis à peu près autant, quoiqu'avec les restrictions convenables, des théorèmes mathématiques. Considérés sans préjugé, ils se réduisent à un assez petit nombre de vérités primitives. Qu'on examine une suite de propositions de géométrie déduites les unes des autres, en sorte que deux propositions voisines se touchent immédiatement et sans aucun intervalle, on s'apercevra qu'elles ne sont toutes que la première proposition qui se défigure, pour ainsi dire, successivement et peu à peu dans le passage d'une conséquence à la suivante, mais qui pourtant n'a point été réellement multipliée par cet enchaînement, et n'a fait que recevoir différentes formes. C'est à peu près comme si on voulait exprimer cette proposition par le moyen d'une langue qui se serait insensiblement dénaturée, et qu'on l'exprimât successivement de diverses ma-

nières, qui représentassent les différents états par lesquels la langue a passé. Chacun de ces états se reconnaîtrait dans celui qui en serait immédiatement voisin ; mais dans un état plus éloigné, on ne le démêlerait plus, quoiqu'il fût toujours dépendant de ceux qui l'auraient précédé, et destiné à transmettre les mêmes idées. On peut donc regarder l'enchaînement de plusieurs vérités géométriques comme des traductions plus ou moins différentes et plus ou moins compliquées de la même proposition, et souvent de la même hypothèse. Ces traductions sont au reste fort avantageuses par les divers usages qu'elles nous mettent à portée de faire du théorème qu'elles expriment ; usages plus ou moins estimables à proportion de leur importance et de leur étendue. Mais, en convenant du mérite réel de la traduction mathématique d'une proposition, il faut reconnaître aussi que ce mérite réside originairement dans la proposition même. C'est ce qui doit nous faire sentir combien nous sommes redevables aux génies inventeurs qui, en découvrant quelqu'une de ces vérités fondamentales, source, et pour ainsi dire, original d'un grand nombre d'autres, ont réellement enrichi la géométrie et étendu son domaine.

Il en est de même des vérités physiques et des propriétés des corps dont nous apercevons la liaison. Toutes ces propriétés bien rapprochées ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connaissance simple et unique. Si d'autres en plus grand nombre sont détachées pour nous, et forment des vérités différentes, c'est à la faiblesse de nos lumières que nous devons ce triste avantage ; et l'on peut dire que notre abondance à cet égard est l'effet de notre indigence même. Les corps électriques, dans lesquels on a découvert tant de propriétés singulières, mais qui ne paraissent pas tenir l'une à l'autre, sont peut-être en un sens les corps les moins connus, parce qu'ils paraissent l'être

davantage. Cette vertu qu'ils acquièrent, étant frottés, d'attirer de petits corpuscules, et celle de produire dans les animaux une commotion violente, sont deux choses pour nous; c'en serait une seule si nous pouvions remonter à la première cause. L'univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité.

Les différentes connaissances, tant utiles qu'agréables, dont nous avons parlé jusqu'ici, et dont nos besoins ont été la première origine, ne sont pas les seules que l'on ait dû cultiver. Il en est d'autres qui leur sont relatives, et auxquelles par cette raison les hommes se sont appliqués dans le même temps qu'ils se livraient aux premières. Aussi nous aurions en même temps parlé de toutes si nous n'avions cru plus à propos et plus conforme à l'ordre philosophique de ce discours d'envisager d'abord sans interruption l'étude générale que les hommes ont faite des corps, parce que cette étude est celle par laquelle ils ont commencé, quoique d'autres s'y soient bientôt jointes. Voici à peu près dans quel ordre ces dernières ont dû se succéder.

L'avantage que les hommes ont trouvé à étendre la sphère de leurs idées, soit par leurs propres efforts, soit par le secours de leurs semblables, leur a fait penser qu'il serait utile de réduire en art la manière même d'acquérir des connaissances, et celle de se communiquer réciproquement leurs propres pensées; cet art a donc été trouvé, et nommé *logique*. Il enseigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décomposer celles qui en renferment un trop grand nombre de simples, à les envisager par toutes leurs faces, enfin à les présenter aux autres sous une forme qui les leur rende faciles à saisir. C'est en cela que consiste cette science du

raisonnement qu'on regarde avec raison comme la clef de toutes nos connaissances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention. L'art de raisonner est un présent que la nature fait d'elle-même aux bons esprits; et on peut dire que les livres qui en traitent ne sont guère utiles qu'à celui qui se peut passer d'eux. On a fait un grand nombre de raisonnements justes longtemps avant que la logique réduite en principes apprît à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme subtile et trompeuse.

Cet art si précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, et de faciliter en conséquence le passage des unes aux autres, fournit en quelque manière le moyen de rapprocher jusqu'à un certain point les hommes qui paraissent différer le plus. En effet, toutes nos connaissances se réduisent primitivement à des sensations, qui sont à peu près les mêmes dans tous les hommes : et l'art de combiner et de rapprocher des idées directes n'ajoute proprement à ces mêmes idées qu'un arrangement plus ou moins exact, et une énumération qui peut être rendue plus ou moins sensible aux autres. L'homme qui combine aisément des idées ne diffère guère de celui qui les combine avec peine que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'envisageant diffère de celui qui a besoin pour l'apprécier qu'on lui en fasse observer successivement toutes les parties : l'un et l'autre, en jetant un premier coup d'œil, ont eu les mêmes sensations, mais elles n'ont fait, pour ainsi dire, que glisser sur le second; et il n'eût fallu que l'arrêter et le fixer plus longtemps sur chacune pour l'amener au même point où l'autre s'est trouvé tout d'un coup. Par ce moyen, les idées réfléchies du premier seraient devenues aussi à portée du second que des idées directes. Ainsi, il est peut-être vrai de dire

8.

qu'il n'y a presque point de science ou d'art dont on ne pût à la rigueur, et avec une bonne logique, instruire l'esprit le plus borné; parce qu'il y en a peu dont les propositions ou les règles ne puissent être réduites à des notions simples, et disposées entre elles dans un ordre si immédiat, que la chaîne ne se trouve nulle part interrompue. La lenteur plus ou moins grande des opérations de l'esprit exige plus ou moins cette chaîne, et l'avantage des plus grands génies se réduit à en avoir moins besoin que les autres, ou plutôt à la former rapidement et presque sans s'en apercevoir.

La science de la communication des idées ne se borne pas à mettre de l'ordre dans les idées mêmes; elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la manière la plus nette qu'il est possible, et par conséquent à perfectionner les signes qui sont destinés à la rendre : c'est aussi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les langues, nées avec les sociétés, n'ont sans doute été d'abord qu'une collection assez bizarre de signes de toute espèce, et les corps naturels qui tombent sous nos sens ont été en conséquence les premiers objets que l'on ait désignés par des noms. Mais, autant qu'il est permis d'en juger, les langues dans cette première formation, destinées à l'usage le plus pressant, ont dû être fort imparfaites, peu abondantes, et assujetties à bien peu de principes certains; et les arts ou les sciences absolument nécessaires pouvaient avoir fait beaucoup de progrès lorsque les règles de la diction et du style étaient encore à naître. La communication des idées ne souffrait pourtant guère de ce défaut de règles, et même de la disette des mots; ou plutôt elle n'en souffrait qu'autant qu'il était nécessaire pour obliger chacun des hommes à augmenter ses propres connaissances par un travail opiniâtre, sans trop se reposer sur les autres. Une communi-

cation trop facile peut tenir quelquefois l'âme engourdie et nuire aux efforts dont elle serait capable. Qu'on jette les yeux sur les prodiges des aveugles-nés et des sourds et muets de naissance; on verra ce que peuvent produire les ressorts de l'esprit, pour peu qu'ils soient vifs et mis en action par des difficultés à vaincre.

Cependant la facilité de rendre et de recevoir des idées par un commerce mutuel ayant aussi de son côté des avantages incontestables, il n'est pas surprenant que les hommes aient cherché de plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela ils ont commencé par réduire les signes aux mots, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, les symboles que l'on a le plus aisément sous la main. De plus, l'ordre de la génération des mots a suivi l'ordre des opérations de l'esprit : après les individus, on a nommé les qualités sensibles, qui, sans exister par elles-mêmes, existent dans ces individus, et sont communes à plusieurs; peu à peu l'on est enfin venu à ces termes abstraits, dont les uns servent à lier ensemble les idées, d'autres à désigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement spirituelles. Tous ces termes, que les enfants sont si longtemps à apprendre, ont coûté sans doute encore plus de temps à trouver. Enfin, réduisant l'usage des mots en préceptes, on a formé la *grammaire*, que l'on peut regarder comme une des branches de la logique. Éclairée par une métaphysique fine et déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à distinguer ces nuances par des signes différents, donne des règles pour faire de ces signes l'usage le plus avantageux, découvre souvent, par cet esprit philosophique qui remonte à la source de tout, les raisons du choix bizarre en apparence qui fait préférer un signe à un autre, et ne laisse enfin à ce caprice national qu'on appelle *usage* que ce qu'elle ne peut absolument lui ôter.

Les hommes, en se communiquant leurs idées, cherchent aussi à se communiquer leurs passions. C'est par l'éloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au sentiment, comme la logique et la grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même; et les prodiges qu'elle opère souvent entre les mains d'un seul sur toute une nation sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des règles à un talent si rare. C'est à peu près comme si on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devait les orateurs à l'art, ou n'était pas du nombre, ou était bien ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent; les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour y réussir, les grands modèles sont le second; et tout ce que ces écrivains illustres nous ont laissé de philosophique et de réfléchi sur le talent de l'orateur ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carrière, ils ne voulaient sans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédantesques qu'on a honorées du nom de *rhétorique*, ou plutôt qui n'ont servi qu'à rendre ce nom ridicule, et qui sont à l'art oratoire ce que la scolastique est à la vraie philosophie, elles ne sont propres qu'à donner de l'éloquence l'idée la plus fausse et la plus barbare. Cependant, quoiqu'on commence assez universellement à en reconnaître l'abus, la possession où elles sont depuis longtemps de former une branche distinguée de la connaissance humaine ne permet pas encore de les en bannir : pour l'honneur de notre discernement, le temps en viendra peut-être un jour.

Ce n'est pas assez pour nous de vivre avec nos contemporains et de les dominer. Animés par la curiosité et par

l'amour-propre, et cherchant par une avidité naturelle à embrasser à la fois le passé, le présent et l'avenir, nous désirons en même temps de vivre avec ceux qui nous suivront, et d'avoir vécu avec ceux qui nous ont précédés. De là l'origine et l'étude de l'histoire, qui, nous unissant aux siècles passés par le spectacle de leurs vices et de leurs vertus, de leurs connaissances et de leurs erreurs, transmet les nôtres aux siècles futurs. C'est là qu'on apprend à n'estimer les hommes que par le bien qu'ils font, et non par l'appareil imposant qui les environne : les souverains, ces hommes assez malheureux pour que tout conspire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes se juger d'avance à ce tribunal intègre et terrible ; le témoignage que rend l'histoire à ceux de leurs prédécesseurs qui leur ressemblent est l'image de ce que la postérité dira d'eux.

La chronologie et la géographie sont les deux rejetons et les deux soutiens de la science dont nous parlons : l'une place les hommes dans le temps ; l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la terre et de celle des cieux, c'est-à-dire des faits historiques et des observations célestes ; et, s'il était permis d'emprunter ici le langage des poëtes, on pourrait dire que *la science des temps* et *celle des lieux* sont filles de l'astronomie et de l'histoire.

Un des principaux fruits de l'étude des empires et de leurs révolutions est d'examiner comment les hommes, séparés, pour ainsi dire, en plusieurs grandes familles, ont formé diverses sociétés ; comment ces différentes sociétés ont donné naissance aux différentes espèces de gouvernements ; comment elles ont cherché à se distinguer les unes des autres, tant par les lois qu'elles se sont données, que par les signes particuliers que chacune a imaginés pour que ses membres communiquassent plus facilement

entre eux. Telle est la source de cette diversité de langues et de lois, qui est devenue, pour notre malheur, un objet considérable d'étude. Telle est encore l'origine de la politique, espèce de morale d'un genre particulier et supérieur, à laquelle les principes de la morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de finesse, et qui, pénétrant dans les ressorts principaux du gouvernement des États, démêle ce qui peut les conserver, les affaiblir ou les détruire : étude peut-être la plus difficile de toutes, par les connaissances qu'elle exige qu'on ait sur les peuples et sur les hommes, et par l'étendue et la variété des talents qu'elle suppose, surtout quand le politique ne veut point oublier que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particulières, est aussi la première loi des peuples, et que, pour être homme d'État, on ne doit point cesser d'être homme.

Voilà les branches principales de cette partie de la connaissance humaine qui consiste ou dans les idées directes que nous avons reçues par les sens, ou dans la combinaison et la comparaison de ces idées, combinaison qu'en général on appelle *philosophie*. Ces branches se subdivisent en une infinité d'autres dont l'énumération serait immense et appartient plus à l'*Encyclopédie* même qu'à sa préface.

La première opération de la réflexion consistant à rapprocher et à unir les notions directes, nous avons dû commencer dans ce discours par envisager la réflexion de ce côté-là, et parcourir les différentes sciences qui en résultent. Mais les notions formées par la combinaison des idées primitives ne sont pas les seules dont notre esprit soit capable; il est une autre espèce de connaissances réfléchies dont nous devons maintenant parler : elles consistent dans les idées que nous nous formons à nous-mêmes, en imaginant et en composant des êtres semblables à ceux qui sont

l'objet de nos idées directes : c'est ce qu'on appelle l'*imitation de la nature*, si connue et si recommandée par les anciens. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement sont celles dont nous conservons le plus aisément le souvenir, ce sont aussi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que simplement représentés, ce qu'ils perdent d'agrément en ce dernier cas est en quelque manière compensé par celui qui résulte du plaisir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteraient, étant réels, que des sentiments tristes ou tumultueux, leur imitation est plus agréable que les objets mêmes, parce qu'elle nous place à cette juste distance où nous éprouvons le plaisir de l'émotion sans en ressentir le désordre. C'est dans cette imitation des objets capables d'exciter en nous des sentiments vifs ou agréables, de quelque nature qu'ils soient, que consiste en général l'imitation de la belle nature, sur laquelle tant d'auteurs ont écrit sans en donner d'idée nette, soit parce que la belle nature ne se démêle que par un sentiment exquis, soit aussi parce que, dans cette matière, les limites qui distinguent l'arbitraire du vrai ne sont pas encore bien fixées et laissent quelque espace libre à l'opinion.

A la tête des connaissances qui consistent dans l'imitation doivent être placées la peinture et la sculpture, parce que ce sont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle représente, et parle le plus directement aux sens. On peut y joindre cet art, né de la nécessité et perfectionné par le luxe, l'architecture, qui, s'étant élevée par degrés des chaumières aux palais, n'est, aux yeux du philosophe, si on peut parler ainsi, que le masque embelli d'un de nos plus grands besoins. L'imitation de la belle nature y est moins frappante et plus resserrée que dans les

deux autres arts dont nous venons de parler; ceux-ci expriment indifféremment et sans restriction toutes les parties de la belle nature, et la représentent telle qu'elle est, uniforme ou variée; l'architecture, au contraire, se borne à imiter, par l'assemblage et l'union des différents corps qu'elle emploie, l'arrangement symétrique que la nature observe plus ou moins sensiblement dans chaque individu, et qui contraste si bien avec la belle variété de tout ensemble.

La poésie, qui vient après la peinture et la sculpture, et qui n'emploie, pour l'imitation, que les mots disposés suivant une harmonie agréable à l'oreille, parle plutôt à l'imagination qu'aux sens; elle lui représente d'une manière vive et touchante les objets qui composent cet univers, et semble plutôt les créer que les peindre par la chaleur, le mouvement et la vie qu'elle sait leur donner. Enfin la musique, qui parle à la fois à l'imagination et aux sens, tient le dernier rang dans l'ordre de l'imitation : non que son imitation soit moins parfaite dans les objets qu'elle se propose de représenter, mais parce qu'elle semble bornée jusqu'ici à un plus petit nombre d'images, ce qu'on doit moins attribuer à sa nature qu'à trop peu d'invention et de ressource dans la plupart de ceux qui la cultivent. Il ne sera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La musique, qui, dans son origine, était peut-être destinée à ne représenter que du bruit, est devenue peu à peu une espèce de discours et même de langue par laquelle on exprime les différents sentiments de l'âme, ou plutôt ses différentes passions. Mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, et ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations mêmes? Quoique les perceptions que nous recevons par divers organes diffèrent entre elles autant que leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre

point de vue qui leur est commun, c'est-à-dire par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre âme. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pouvons, jusqu'à un certain point, les rapprocher, et que nous désignons souvent, dans l'un ou l'autre cas, ou par le même nom ou par des noms synonymes. Je ne vois donc point pourquoi un musicien, qui aurait à peindre un objet effrayant, ne pourrait pas y réussir, en cherchant dans la nature l'espèce de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus semblable à celle que cet objet y excite : j'en dis autant des sensations agréables. Penser autrement, ce serait vouloir resserrer les bornes de l'art et de nos plaisirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit exige une étude fine et approfondie des nuances qui distinguent nos sensations : mais aussi ne faut-il pas espérer que ces nuances soient démêlées par un talent ordinaire. Saisies par l'homme de génie, senties par l'homme de goût, aperçues par l'homme d'esprit, elles sont perdues pour la multitude. Toute musique qui ne peint rien n'est que du bruit; et, sans l'habitude, qui dénature tout, elle ne ferait guère plus de plaisir qu'une suite de mots harmonieux et sonores dénués d'ordre et de liaison. Il est vrai qu'un musicien attentif à tout peindre nous présenterait, dans plusieurs circonstances, des tableaux d'harmonie qui ne seraient point faits pour des sens vulgaires; mais, tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'après avoir fait un art d'apprendre la musique, on devrait bien en faire un de l'écouter.

Nous terminerons ici l'énumération de nos principales connaissances. Si on les envisage maintenant toutes ensemble, et qu'on cherche les points de vue généraux qui peuvent servir à les discerner, on trouve que les unes, purement pratiques, ont pour but l'exécution de quelque

chose; que d'autres, simplement spéculatives, se bornent à l'examen de leur objet et à la contemplation de ses propriétés; qu'enfin d'autres tirent de l'étude spéculative de leur objet l'usage qu'on en peut faire dans la pratique. La spéculation et la pratique constituent la principale différence qui distingue les *sciences* d'avec les *arts;* et c'est à peu près en suivant cette notion qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connaissances. Il faut cependant avouer que nos idées ne sont pas encore bien fixées sur ce sujet. On ne sait souvent quel nom donner à la plupart des connaissances où la spéculation se réunit à la pratique; et l'on dispute, par exemple, tous les jours dans les écoles si la logique est un art ou une science : le problème serait bientôt résolu, en répondant qu'elle est à la fois l'une et l'autre. Qu'on s'épargnerait de questions et de peines si on déterminait enfin la signification des mots d'une manière nette et précise!

On peut en général donner le nom d'*arts* à tout système de connaissances qu'il est permis de réduire à des règles positives, invariables et indépendantes du caprice ou de l'opinion; et il serait permis de dire, en ce sens, que plusieurs de nos sciences sont des arts, étant envisagées par leur côté pratique. Mais, comme il y a des règles pour les opérations de l'esprit ou de l'âme, il y en a aussi pour celles du corps, c'est-à-dire pour celles qui, bornées aux corps extérieurs, n'ont besoin que de la main seule pour être exécutées. De là la distinction des *arts* en *libéraux* et en *mécaniques*, et la supériorité qu'on accorde aux premiers sur les seconds. Cette supériorité est sans doute injuste à plusieurs égards. Néanmoins, parmi les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en est point qui n'ait sa raison, ou, pour parler plus exactement, son origine; et la philosophie, souvent impuissante pour corriger les

abus, peut au moins en démêler la source. La force du corps ayant été le premier principe qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avaient d'être égaux, les plus faibles, dont le nombre est toujours le plus grand, se sont joints ensemble pour la réprimer. Ils ont donc établi, par le secours des lois et des différentes sortes de gouvernements, une inégalité de convention dont la force a cessé d'être le principe. Cette dernière inégalité étant bien affermie, les hommes, en se réunissant avec raison pour la conserver, n'ont pas laissé de réclamer secrètement contre elle par ce désir de supériorité que rien n'a pu détruire en eux. Ils ont donc cherché une sorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire; et la force corporelle, enchaînée par les lois, ne pouvant plus offrir aucun moyen de supériorité, ils ont été réduits à chercher dans la différence des esprits un principe d'inégalité aussi naturel, plus paisible et plus utile à la société. Ainsi la partie la plus noble de notre être s'est en quelque manière vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avait usurpés, et les talents de l'esprit ont été généralement reconnus pour supérieurs à ceux du corps. Les arts mécaniques dépendants d'une opération manuelle, et asservis, qu'on me permette ce terme, à une espèce de routine, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la classe la plus inférieure. L'indigence, qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus souvent que le goût et le génie ne les y ont entraînés, est devenue ensuite une raison pour les mépriser, tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'esprit, elles ont été le partage de ceux qui se sont crus sur ce point les plus favorisés de la nature. Cependant l'avantage que les arts libéraux ont sur les arts mécaniques, par le travail que les

premiers exigent de l'esprit, et par la difficulté d'y exceller, est suffisamment compensé par l'utilité bien supérieure que les derniers nous procurent pour la plupart. C'est cette utilité même qui a forcé de les réduire à des opérations purement machinales pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la société, en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la boussole n'est pas moins avantageuse au genre humain que ne le serait à la physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à considérer en lui-même le principe de la distinction dont nous parlons, combien de savants prétendus dont la science n'est proprement qu'un art mécanique? et quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits sans ordre, sans usage et sans liaison, et l'instinct d'un artisan réduit à l'exécution machinale?

Le mépris qu'on a pour les arts mécaniques semble avoir influé jusqu'à un certain point sur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus, tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire des conquérants, n'est ignorée de personne. Cependant c'est peut-être chez les artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la sagacité de l'esprit, de sa patience et de ses ressources. J'avoue que la plupart des arts n'ont été inventés que peu à peu, et qu'il a fallu une assez longue suite de siècles pour porter les montres, par exemple, au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en est-il pas de même des sciences? combien de découvertes qui ont immortalisé leurs auteurs avaient été préparées par les travaux des siècles précédents, souvent même amenées à leur maturité, au point de ne demander plus qu'un pas à faire? et, pour ne

point sortir de l'horlogerie, pourquoi ceux à qui nous devons la fusée des montres, l'échappement et la répétition, ne sont-ils pas aussi estimés que ceux qui ont travaillé successivement à perfectionner l'algèbre? D'ailleurs, si j'en crois quelques philosophes que le mépris de la multitude pour les arts n'a point empêchés de les étudier, il est certaines machines si compliquées, et dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre, qu'il est difficile que l'invention en soit due à plus d'un seul homme. Ce génie rare, dont le nom est enseveli dans l'oubli, n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'esprits créateurs qui nous ont ouvert dans les sciences des routes nouvelles?

Parmi les arts libéraux qu'on a réduits à des principes, ceux qui se proposent l'imitation de la nature ont été appelés *beaux-arts*, parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet. Mais ce n'est pas la seule chose qui les distingue des arts libéraux plus nécessaires ou plus utiles, comme la grammaire, la logique et la morale. Ces derniers ont des règles fixes et arrêtées, que tout homme peut transmettre à un autre : au lieu que la pratique des beaux-arts consiste principalement dans une invention qui ne prend guère ses lois que du génie; les règles qu'on a écrites sur ces arts n'en sont proprement que la partie mécanique; elles produisent à peu près l'effet du télescope, elles n'aident que ceux qui voient.

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici que les différentes manières dont notre esprit opère sur les objets et les différents usages qu'il tire de ces objets mêmes sont le premier moyen qui se présente à nous pour discerner en général nos connaissances les unes des autres. Tout s'y rapporte à nos besoins, soit de nécessité absolue, soit de convenance et d'agrément, soit même d'usage et de

caprice. Plus les besoins sont éloignés ou difficiles à satisfaire, plus les connaissances destinées à cette fin sont lentes à paraître. Quels progrès la médecine n'aurait-elle pas faits aux dépens des sciences de pure spéculation si elle était aussi certaine que la géométrie? Mais il est encore d'autres caractères très-marqués dans la manière dont nos connaissances nous affectent et dans les différents jugements que notre âme porte de ces idées : ces jugements sont désignés par les mots d'*évidence*, de *certitude*, de *probabilité*, de *sentiment* et de *goût*.

L'*évidence* appartient proprement aux idées dont l'esprit aperçoit la liaison tout d'un coup; la *certitude*, à celles dont la liaison ne peut être connue que par le secours d'un certain nombre d'idées intermédiaires, ou, ce qui est la même chose, aux propositions dont l'identité avec un principe évident par lui-même ne peut être découverte que par un circuit plus ou moins long; d'où il s'ensuit que, selon la nature des esprits, ce qui est évident pour l'un peut quelquefois n'être que certain pour un autre. On pourrait encore dire, en prenant les mots d'*évidence* et de *certitude* dans un autre sens, que la première est le résultat des opérations seules de l'esprit, et se rapporte aux opérations métaphysiques et mathématiques; et que la seconde est plus propre aux objets physiques, dont la connaissance est le fruit du rapport constant et invariable de nos sens. La *probabilité* a principalement lieu pour les faits historiques, en général pour tous les événements passés, présents et à venir, que nous attribuons à une sorte de hasard, parce que nous n'en démêlons pas les causes. La partie de cette connaissance qui a pour objet le présent et le passé, quoiqu'elle ne soit fondée que sur le simple témoignage, produit souvent en nous une persuasion aussi forte que celle qui naît des axiomes. Le *sentiment* est de

deux sortes. L'un, destiné aux vérités de morale, s'appelle *conscience :* c'est une suite de la loi naturelle et de l'idée que nous avons du bien et du mal ; et on pourrait le nommer *évidence du cœur*, parce que, tout différent qu'il est de l'évidence de l'esprit attachée aux vérités spéculatives, il nous subjugue avec le même empire. L'autre espèce de sentiment est particulièrement affectée à l'imitation de la belle nature et à ce qu'on appelle *beautés d'expressions.* Il saisit avec transport les beautés sublimes et frappantes, démêle avec finesse les beautés cachées, et proscrit ce qui n'en a que l'apparence. Souvent même il prononce des arrêts sévères sans se donner la peine d'en détailler les motifs, parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées difficiles à développer sur-le-champ, et plus encore à transmettre aux autres. C'est à cette espèce de sentiment que nous devons le *goût* et le *génie*, distingués l'un de l'autre en ce que le *génie* est le sentiment qui crée, et le *goût*, le sentiment qui juge.

Après le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connaissances et sur les caractères qui les distinguent, il ne nous reste plus qu'à former un arbre généalogique ou encyclopédique qui les rassemble sous un même point de vue, et qui serve à marquer leur origine et les liaisons qu'elles ont entre elles. Nous expliquerons dans un moment l'usage que nous prétendons faire de cet arbre. Mais l'exécution n'en est pas sans difficulté. Quoique l'histoire philosophique que nous venons de donner de l'origine de nos idées soit fort utile pour faciliter un pareil travail, il ne faut pas croire que l'arbre encyclopédique doive ni puisse même être servilement assujetti à cette histoire. Le système général des sciences et des arts est une espèce de labyrinthe, de chemin tortueux, où l'esprit s'engage sans trop connaître la route qu'il doit tenir. Pressé

par ses besoins, par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui; pénètre le plus avant qu'il peut dans la connaissance de ces objets; rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, et, soit par l'espérance ou même par le désespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route; revient ensuite sur ses pas; franchit quelquefois les premières barrières pour en rencontrer de nouvelles; et, passant d'un objet à un autre, fait sur chacun de ces objets, à différents intervalles et comme par secousses, une suite d'opérations dont la discontinuité est un effet nécessaire de la génération même de ses idées. Mais ce désordre, tout philosophique qu'il est de la part de l'esprit, défigurerait, ou plutôt anéantirait entièrement un arbre encyclopédique dans lequel on voudrait le représenter.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait sentir au sujet de la logique, la plupart des sciences qu'on regarde comme renfermant les principes de toutes les autres, et qui doivent par cette raison occuper les premières places dans l'ordre encyclopédique, n'observent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées; parce qu'elles n'ont pas été inventées les premières. En effet, notre étude primitive a dû être celle des individus; ce n'est qu'après avoir considéré leurs propriétés particulières et palpables que nous avons, par abstraction de notre esprit, envisagé leurs propriétés générales et communes, et formé la métaphysique et la géométrie; ce n'est qu'après un long usage des premiers signes que nous avons perfectionné l'art de ces signes au point d'en faire une science; ce n'est enfin qu'après une longue suite d'opérations sur les objets de nos idées que nous avons par la réflexion donné des règles à ces opérations mêmes.

Enfin le système de nos connaissances est composé de

différentes branches, dont plusieurs ont un même point de réunion ; et, comme en partant de ce point il n'est pas possible de s'engager à la fois dans toutes les routes, c'est la nature des différents esprits qui détermine le choix. Aussi est-il assez rare qu'un même esprit en parcoure à la fois un grand nombre. Dans l'étude de la nature, les hommes se sont d'abord appliqués, tous comme de concert, à satisfaire les besoins les plus pressants; mais, quand ils en sont venus aux connaissances moins absolument nécessaires, ils ont dû se les partager, et y avancer chacun de son côté à peu près d'un pas égal. Ainsi plusieurs sciences ont été, pour ainsi dire, contemporaines; mais, dans l'ordre historique des progrès de l'esprit, on ne peut les embrasser que successivement.

Il n'en est pas de même de l'ordre encyclopédique de nos connaissances. Ce dernier consiste à les rassembler dans le plus petit espace possible, et à placer, pour ainsi dire, le philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe dans un point de vue fort élevé d'où il puisse apercevoir à la fois les sciences et les arts principaux ; voir d'un coup d'œil les objets de ses spéculations, et les opérations qu'il peut faire sur ces objets ; distinguer les branches générales des connaissances humaines, les points qui les séparent ou qui les unissent, et entrevoir même quelquefois les routes secrètes qui les rapprochent. C'est une espèce de mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position et leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre, chemin souvent coupé par mille obstacles, qui ne peuvent être connus sur chaque pays que des habitants ou des voyageurs, et qui ne sauraient être montrés que dans des cartes particulières fort détaillées. Ces cartes particulières seront les différents articles de l'*Encyclopédie*, et l'arbre ou système figuré en sera la mappemonde.

Mais, comme dans les cartes générales du globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, et présentent un coup d'œil différent selon le point de vue où l'œil est placé par le géographe qui construit la carte, de même la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systèmes différents de la connaissance humaine que de mappemondes de différentes projections; et chacun de ces systèmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier. Il n'est guère de savants qui ne placent volontiers au centre de toutes les sciences celle dont ils s'occupent, à peu près comme les premiers hommes se plaçaient au centre du monde, persuadés que l'univers était fait pour eux. La prétention de plusieurs de ces savants, envisagée d'un œil philosophique, trouverait peut-être, même hors de l'amour-propre, d'assez bonnes raisons pour se justifier.

Quoi qu'il en soit, celui de tous les arbres encyclopédiques qui offrirait le plus grand nombre de liaisons et de rapports entre les sciences méritait sans doute d'être préféré. Mais peut-on se flatter de le saisir? La nature, nous ne saurions trop le répéter, n'est composée que d'individus qui sont l'objet primitif de nos sensations et de nos perceptions directes Nous remarquons, à la vérité, dans ces individus, des propriétés communes par lesquelles nous les comparons, et des propriétés dissemblables par lesquelles nous les discernons; et ces propriétés, désignées par des noms abstraits, nous ont conduits à former différentes classes où ces objets ont été placés. Mais souvent tel objet qui, par une ou plusieurs de ces propriétés, a été placé dans une classe, tient à une autre classe par d'autres propriétés, et aurait pu tout aussi bien y avoir place. Il reste donc nécessairement de l'arbitraire dans la division géné-

rale. L'arrangement le plus naturel serait celui où les objets se succéderaient par les nuances insensibles qui servent tout à la fois à les séparer et à les unir. Mais le petit nombre d'êtres qui nous sont connus ne nous permet pas de marquer ces nuances. L'univers n'est qu'un vaste océan, sur la surface duquel nous apercevons quelques îles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée.

On pourrait former l'arbre de nos connaissances en les divisant, soit en naturelles et en révélées, soit en utiles et agréables, soit en spéculatives et pratiques, soit en évidentes, certaines, probables et sensibles, soit en connaissances des choses et connaissances des signes, et ainsi à l'infini. Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connaissances et à leur ordre généalogique. Nous devons cette division à un auteur célèbre dont nous parlerons dans la suite de ce discours : nous avons pourtant cru y devoir faire quelques changements, dont nous rendrons compte. Mais nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division pour croire que notre système soit l'unique ou le meilleur ; il nous suffira que notre travail ne soit pas entièrement désapprouvé par les bons esprits. Nous ne voulons point ressembler à cette foule de naturalistes qu'un philosophe moderne a eu tant de raison de censurer, et qui, occupés sans cesse à diviser les productions de la nature en genres et en espèces, ont consumé dans ce travail un temps qu'ils auraient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions mêmes. Que dirait-on d'un architecte qui, ayant à élever un édifice immense, passerait toute sa vie à en tracer le plan; ou d'un curieux qui, se proposant de parcourir un vaste palais, emploierait tout son temps à en observer l'entrée.

Les objets dont notre âme s'occupe sont ou *spirituels* ou *matériels*, et notre âme s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le système des connaissances directes ne peut consister que dans la collection purement passive et comme machinale de ces mêmes connaissances; c'est ce qu'on appelle *mémoire*. La réflexion est de deux sortes, nous l'avons déjà observé : ou elle raisonne sur les objets des idées directes, ou elle les imite.

Ainsi la *mémoire*, la *raison* proprement dite, et l'*imagination*, sont les trois manières différentes dont notre âme opère sur les objets de ses pensées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de se représenter les objets, parce que cette faculté n'est autre chose que la mémoire même des objets sensibles, mémoire qui serait dans un continuel exercice si elle n'était soulagée par l'invention des signes. Nous prenons l'imagination dans un sens plus noble et plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système, et les trois objets généraux des connaissances humaines; l'*histoire*, qui se rapporte à la mémoire; la *philosophie*, qui est le fruit de la raison ; et les *beaux-arts*, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raison avant l'imagination, cet ordre nous paraît bien fondé et conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit : l'imagination est une faculté créatrice, et l'esprit, avant de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit et ce qu'il connaît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raison avant l'imagination, c'est que, dans cette dernière faculté de l'âme, les deux autres se trouvent réunies jusqu à un certain point, et que la raison s'y joint à la memoire. L'esprit ne crée et n'imagine des objets qu'en tant qu'ils sont semblables à ceux qu'il a connus par

des idées directes et par des sensations : plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme sont bizarres et peu agréables. Ainsi, dans l'imitation de la nature, l'invention même est assujettie à certaines règles ; et ce sont ces règles qui forment principalement la partie philosophique des beaux-arts, jusqu'à présent assez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, et que le génie aime mieux créer que discuter.

Enfin, si on examine le progrès de la raison dans ses opérations successives, on se convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés ; puisque la raison, par les dernières opérations qu'elle fait sur les objets, conduit en quelque sorte à l'imagination : car ces opérations ne consistent qu'à créer, pour ainsi dire, des êtres généraux, qui, séparés de leur sujet par abstraction, ne sont plus du ressort immédiat de nos sens. Aussi la métaphysique et la géométrie sont de toutes les sciences qui appartiennent à la raison, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux esprits détracteurs de la géométrie ; ils ne se croyaient pas sans doute si près d'elle, et il n'y a peut-être que la métaphysique qui les en sépare. L'imagination, dans un géomètre qui crée, n'agit pas moins que dans un poëte qui invente. Il est vrai qu'ils opèrent différemment sur leur objet : le premier le dépouille et l'analyse ; le second le compose et l'embellit. Il est encore vrai que cette manière différente d'opérer n'appartient qu'à différentes sortes d'esprits, et c'est pour cela que les talents du grand géomètre et du grand poëte ne se trouveront peut-être jamais ensemble ; mais, soit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne sont nullement en droit de se mépriser réciproquement. De tous les grands hommes de l'antiquité, Archimède est peut-être celui qui mérite le plus d'être placé à côté

d'Homère. J'espère qu'on pardonnera cette digression à un géomètre qui aime son art, mais qu'on n'accusera point d'être admirateur outré; et je reviens à mon sujet.

La distribution générale des êtres en *spirituels* et en *matériels* fournit la sous-division de trois branches générales. L'histoire et la philosophie s'occupent également de ces deux espèces d'êtres, et l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels : nouvelle raison pour la placer la dernière dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres spirituels est *Dieu*, qui doit tenir le premier rang par sa nature et par le besoin que nous avons de le connaître; au-dessous de cet Être suprême sont les *esprits créés*, dont la révélation nous apprend l'existence; ensuite vient l'*homme*, qui, composé de deux principes, tient par son âme aux esprits, et par son corps au monde matériel; et enfin ce vaste *univers* que nous appelons *monde corporel* ou la *nature*. Nous ignorons pourquoi l'auteur célèbre qui nous sert de guide dans cette distribution a placé la nature avant l'homme dans son système : il semble, au contraire, que tout engage à placer l'homme sur le passage qui sépare Dieu et les esprits d'avec les corps.

L'histoire, en tant qu'elle se rapporte à Dieu, renferme ou la *révélation* ou la *tradition*, et se divise, sous ces deux points de vue, en *histoire sacrée* et en *histoire ecclésiastique*. L'histoire de l'homme a pour objet ou ses *actions*, ou ses *connaissances*, et elle est par conséquent *civile* ou *littéraire*, c'est-à-dire se partage entre les grandes nations et les grands génies, entre les rois et les gens de lettres, entre les conquérants et les philosophes. Enfin, l'histoire de la nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, et forme une quantité de branches presque égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces

différentes branches doit être placée avec distinction l'*histoire des arts*, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont fait des productions de la nature pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité.

Tels sont les objets principaux de la mémoire. Venons présentement à la faculté qui réfléchit et raisonne. Les êtres, tant spirituels que matériels, sur lesquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'existence, la possibilité, la durée. L'examen de ces propriétés forme d'abord cette branche de la philosophie dont toutes les autres empruntent en partie leurs principes : on la nomme l'*ontologie* ou *science de l'être*, ou *métaphysique générale*. Nous descendons de là aux différents êtres particuliers, et les divisions que fournit la science de ces différents êtres sont formées sur le même plan que celle de l'histoire.

La science de Dieu, appelée *théologie*, a deux branches. La théologie naturelle n'a de connaissance de Dieu que celle que produit la raison seule, connaissance qui n'est pas d'une fort grande étendue; la théologie révélée tire de l'histoire sacrée une connaissance beaucoup plus parfaite de cet Être. De cette même théologie révélée résulte la science des esprits créés. Nous avons cru encore ici devoir nous écarter de notre auteur. Il nous semble que la science, considérée comme appartenant à la raison, ne doit point être divisée, comme elle l'a été par lui, en théologie et en philosophie; car la théologie révélée n'est autre chose que *la raison appliquée aux faits révélés* : on peut dire qu'elle tient à l'histoire par les dogmes qu'elle enseigne, et à la philosophie par les conséquences qu'elle tire de ces dogmes. Ainsi, séparer la théologie de la philosophie, ce serait arracher du tronc un rejeton qui de lui-même y est uni. Il semble aussi que la science des es-

prits appartient bien plus intimement à la théologie révélée qu'à la théologie naturelle.

La première partie de la science de l'homme est celle de l'âme, et cette science a pour but ou la connaissance spéculative de l'âme humaine, ou celle de ses opérations. La connaissance spéculative de l'âme dérive en partie de la théologie naturelle, et en partie de la théologie révélée, et s'appelle *pneumatologie* ou *métaphysique particulière*. La connaissance de ses opérations se subdivise en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui est le but de la logique, produit l'art de la transmettre aux autres. Ainsi, l'usage que nous faisons de la logique est en partie pour notre propre avantage, en partie pour celui des êtres semblables à nous. Les règles de la morale se rapportent moins à l'homme isolé, et le supposent nécessairement en société avec les autres hommes.

La science de la nature n'est autre que celle du corps; mais, les corps ayant des propriétés générales qui leur sont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité et l'étendue, c'est encore par l'étude de ces propriétés que la science de la nature doit commencer. Elles ont, pour ainsi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immense aux spéculations de l'esprit, et un côté matériel et sensible par lequel on peut les mesurer. La spéculation intellectuelle appartient à la physique générale, qui n'est proprement que la métaphysique des corps; et la mesure est l'objet des mathématiques, dont les divisions s'étendent presque à l'infini.

Ces deux sciences conduisent à la physique particulière, qui étudie les corps en eux-mêmes, et qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe

de connaître les propriétés, le nôtre doit tenir le premier rang, et il est immédiatement suivi de ceux dont la connaissance est le plus nécessaire à notre conservation : d'où résultent l'anatomie, l'agriculture, la médecine et leurs différentes branches. Enfin, tous les corps naturels soumis à notre examen produisent les autres parties innombrables de la physique raisonnée.

La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, la musique et leurs différentes divisions, composent la troisième distribution générale, qui naît de l'imagination, et dont les parties sont comprises sous le nom de *beaux-arts*. On pourrait aussi les renfermer sous le titre général de *peinture*, puisque tous les beaux-arts se réduisent à peindre, et ne diffèrent que par les moyens qu'ils emploient; enfin, on pourrait les rapporter tous à la *poésie*, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'*invention* ou *création*.

Telles sont les principales parties de notre arbre eneyclopédique. On les trouvera plus en détail à la fin de ce discours préliminaire; nous en avons formé une espèce de carte à laquelle nous avons joint une explication plus étendue que celle qui vient d'être donnée. Cette carte et cette explication ont été déjà publiées dans le *prospectus*, comme pour pressentir le goût du public; nous y avons fait quelques changements dont il sera facile de s'apercevoir, et qui sont le fruit ou de nos réflexions, ou des conseils de quelques philosophes assez bons citoyens pour prendre intérêt à notre ouvrage. Si le public éclairé donne son approbation à ces changements, elle sera la récompense de notre docilité; et, s'il ne les approuve pas, nous n'en serons que plus convaincu de l'impossibilité de former un arbre encyclopédique qui soit au gré de tout le monde.

La division générale de nos connaissances suivant nos

trois facultés a cet avantage qu'elle pourrait fournir aussi les trois divisions du monde littéraire en *érudits*, *philosophes* et *beaux esprits :* en sorte qu'après avoir formé l'arbre des sciences on pourrait former sur le même plan celui des gens de lettres. La mémoire est le talent des premiers; la sagacité appartient aux seconds, et les derniers ont l'agrément en partage. Ainsi, en regardant la mémoire comme un commencement de réflexion, et en y joignant la réflexion qui combine et celle qui imite, on pourrait dire, en général, que le nombre plus ou moins grand d'idées réfléchies, et la nature de ces idées, constituent la différence plus ou moins grande qu'il y a entre les hommes; que la réflexion, prise dans le sens le plus étendu qu'on puisse lui donner, forme le caractère de l'esprit, et qu'elle en distingue les différents genres. Du reste, les trois espèces de républiques dans lesquelles nous venons de distribuer les gens de lettres n'ont, pour l'ordinaire, rien de commun que de faire assez peu de cas les unes des autres. Le poëte et le philosophe se traitent mutuellement d'insensés qui se repaissent de chimères; l'un et l'autre regardent l'érudit comme une espèce d'avare qui ne pense qu'à amasser sans jouir, et qui entasse sans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux; et l'érudit, qui ne voit que des mots partout où il ne lit point des faits, méprise le poëte et le philosophe comme des gens qui se croient riches parce que leur dépense excède leurs fonds.

C'est ainsi qu'on se venge des avantages qu'on n'a pas. Les gens de lettres entendraient mieux leurs intérêts si, au lieu de chercher à s'isoler, ils reconnaissaient le besoin réciproque qu'ils ont de leurs travaux et les secours qu'ils en tirent. La société doit sans doute aux beaux esprits ses principaux agréments, et ses lumières aux philosophes;

mais ni les uns ni les autres ne sentent combien ils sont redevables à la mémoire : elle renferme la matière première de toutes nos connaissances, et les travaux de l'érudit ont souvent fourni au philosophe et au poëte les sujets sur lesquels ils s'exercent. Lorsque les anciens ont appelé les Muses *Filles de Mémoire*, a dit un auteur moderne, ils sentaient peut-être combien cette faculté de notre âme est nécessaire à toutes les autres, et les Romains lui élevaient des temples comme à la Fortune.

Il nous reste à montrer comment nous avons tâché de concilier, dans notre Dictionnaire, l'ordre encyclopédique avec l'ordre alphabétique. Nous avons employé pour cela trois moyens : le système figuré qui est à la tête de l'ouvrage, la science à laquelle chaque article se rapporte, et la manière dont l'article est traité. On a placé, pour l'ordinaire, après le mot qui fait le sujet de l'article, le nom de la science dont cet article fait partie. Il ne faut plus que voir, dans le système figuré, quel rang cette science y occupe, pour connaître la place que l'article doit avoir dans l'*Encyclopédie*. S'il arrive que le nom de la science soit omis dans l'article, la lecture suffira pour connaître à quelle science il se rapporte ; et, quand nous aurions, par exemple, oublié d'avertir que le mot *Bombe* appartient à l'art militaire, et le nom d'une ville ou d'un pays à la géographie, nous comptons assez sur l'intelligence de nos lecteurs pour espérer qu'ils ne seraient pas choqués d'une pareille omission. D'ailleurs, par la disposition des matières dans chaque article, surtout lorsqu'il est un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une science différente, celui-là à un troisième, et ainsi de suite. On a tâché que l'exactitude et la fréquence des renvois ne laissassent là-dessus rien à désirer, car les renvois, dans ce Dictionnaire, ont cela de

particulier qu'ils servent principalement à indiquer la liaison des matières, au lieu que, dans les autres ouvrages de cette espèce, ils ne sont destinés qu'à expliquer un article par un autre. Souvent même nous avons omis le renvoi, parce que les termes d'*art* ou de *science* sur lesquels il aurait pu tomber se trouvent expliqués à leur article, que le lecteur ira chercher de lui-même. C'est surtout dans les articles généraux des sciences qu'on a tâché d'expliquer les secours mutuels qu'elles se prêtent. Ainsi, trois choses forment l'ordre encyclopédique : *le nom de la science à laquelle l'article appartient; le rang de cette science dans l'arbre; la liaison de l'article avec d'autres dans la même science* ou *dans une science différente*, liaison indiquée par les renvois, ou facile à sentir au moyen des termes techniques, expliqués suivant leur ordre alphabétique. Il ne s'agit point ici des raisons qui nous ont fait préférer, dans cet ouvrage, l'ordre alphabétique à tout autre; nous les exposerons plus bas, lorsque nous envisagerons cette collection comme Dictionnaire des sciences et des arts.

Au reste, sur la partie de notre travail qui consiste dans l'ordre encyclopédique, et qui est plus destiné aux gens éclairés qu'à la multitude, nous observerons deux choses. La première, c'est qu'il serait souvent absurde de vouloir trouver une liaison immédiate entre un article de ce Dictionnaire et un autre article pris à volonté. C'est ainsi qu'on chercherait en vain par quels liens secrets *section conique* peut être rapprochée d'*accusatif*. L'ordre encyclopédique ne suppose point que toutes les sciences tiennent directement les unes aux autres. Ce sont des branches qui partent d'un même tronc, savoir : de l'entendement humain; ces branches n'ont souvent entre elles aucune liaison immédiate, et plusieurs ne sont réunies que par le tronc même. Ainsi, *section conique* appartient à la géomé-

trie; la géométrie conduit à la physique particulière, celle-ci à la physique générale, la physique générale à la métaphysique, et la métaphysique est bien près de la grammaire, à laquelle le mot *accusatif* appartient; mais, quand on est arrivé à ce dernier terme par la route que nous venons d'indiquer, on se trouve si loin de celui d'où l'on est parti, qu'on l'a tout à fait perdu de vue.

La seconde remarque que nous avons à faire, c'est qu'il ne faut pas attribuer à notre arbre encyclopédique plus d'avantage que nous ne prétendons lui en donner. L'usage des divisions générales est de rassembler un fort grand nombre d'objets : mais il ne faut pas croire qu'il puisse suppléer à l'étude de ces objets mêmes. C'est une espèce de dénombrement des connaissances qu'on peut acquérir; dénombrement frivole pour qui voudrait s'en contenter, utile pour qui désire d'aller plus loin. Un seul article raisonné sur un objet particulier de *science* ou d'*art*, renferme plus de substance que toutes les divisions et subdivisions qu'on peut faire des termes généraux; et pour ne point sortir de la comparaison que nous avons tirée plus haut des cartes géographiques, celui qui s'en tiendrait à l'arbre encyclopédique pour toute connaissance, n'en saurait guère plus que celui qui, pour avoir acquis par les mappemondes une idée générale du globe et de ses parties principales, se flatterait de connaître les différents peuples qui l'habitent, et les États particuliers qui le composent. Ce qu'il ne faut point oublier surtout, en considérant notre système figuré, c'est que l'ordre encyclopédique qu'il présente est très-différent de l'ordre généalogique des opérations de l'esprit; que les sciences qui s'occupent des êtres généraux, ne sont utiles qu'autant qu'elles mènent à celles dont les êtres particuliers sont l'objet; qu'il n'y a véritablement que ces êtres particuliers qui existent, et que si

notre esprit a créé les êtres généraux, ça été pour pouvoir étudier plus facilement l'une après l'autre les propriétés qui par leur nature existent à la fois dans une même substance, et qui ne peuvent physiquement être séparées. Ces réflexions doivent être le fruit et le résultat de tout ce que nous avons dit jusqu'ici ; et c'est aussi par là que nous terminerons la première partie de ce discours.

---

Nous allons présentement considérer cet ouvrage comme *dictionnaire raisonné des sciences et des arts*. L'objet est d'autant plus important, que c'est sans doute celui qui peut intéresser davantage la plus grande partie de nos lecteurs, et qui, pour être rempli, a demandé le plus de soins et de travail. Mais, avant que d'entrer, sur ce sujet, dans tout le détail qu'on est en droit d'exiger de nous, il ne sera pas inutile d'examiner avec quelque étendue l'état présent des sciences et des arts, et de montrer par quelle gradation on y est arrivé. L'exposition métaphysique de l'origine et de la liaison des sciences nous a été d'une grande utilité pour en former l'arbre encyclopédique ; l'exposition historique de l'ordre dans lequel nos connaissances se sont succédées, ne sera pas moins avantageuse pour nous éclairer nous-mêmes sur la manière dont nous devons transmettre ces connaissances à nos lecteurs. D'ailleurs l'histoire des sciences est naturellement liée à celle du petit nombre de grands génies dont les ouvrages ont contribué à répandre la lumière parmi les hommes, et ces ouvrages ayant fourni pour le nôtre les secours généraux, nous devons commencer à en parler avant que de rendre compte des secours particuliers que nous avons obtenus.

Pour ne point remonter trop haut, fixons-nous à la renaissance des lettres.

Quand on considère les progrès de l'esprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès se sont faits dans l'ordre qu'ils devaient naturellement suivre. On a commencé par l'érudition, continué par les belles-lettres, et fini par la philosophie. Cet ordre diffère à la vérité de celui que doit observer l'homme abandonné à ses propres lumières, ou borné au commerce de ses contemporains, tel que nous l'avons principalement considéré dans la première partie de ce discours : en effet, nous avons fait voir que l'esprit isolé doit rencontrer dans sa route la philosophie avant les belles-lettres. Mais en sortant d'un long intervalle d'ignorance que des siècles de lumière avaient précédé, la régénération des idées, si on peut parler ainsi, a dû nécessairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire sentir.

Les chefs-d'œuvre que les anciens nous avaient laissés dans presque tous les genres, avaient été oubliés pendant douze siècles. Les principes des sciences et des arts étaient perdus, parce que le beau et le vrai qui semblent se montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guère à moins qu'ils n'en soient avertis. Ce n'est pas que ces temps malheureux aient été plus stériles que d'autres en génies rares; la nature est toujours la même; mais que pouvaient faire ces grands hommes, semés de loin en loin comme ils le sont toujours, occupés d'objets différents, et abandonnés sans culture à leurs seules lumières! Les idées qu'on acquiert par la lecture et par la société, sont le germe de presque toutes les découvertes. C'est un air que l'on respire sans y penser, et auquel on doit la vie; et les hommes dont nous parlons étaient privés d'un tel secours. Ils ressemblaient aux premiers créateurs des sciences et des

arts, que leurs illustres successeurs ont fait oublier, et qui, précédés par ceux-ci, les auraient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues et les pignons, eût inventé les montres dans un autre siècle, et Gerbert placé au temps d'Archimède l'aurait peut-être égalé.

Cependant la plupart des beaux esprits de ces temps ténébreux se faisaient appeler *poëtes* ou *philosophes*. Que leur en coûtait-il en effet pour usurper deux titres dont on se pare à si peu de frais, et qu'on se flatte toujours de ne guère devoir à des lumières empruntées? Ils croyaient qu'il était inutile de chercher les modèles de la poésie dans les ouvrages des Grecs et des Romains, dont la langue ne se parlait plus; et ils prenaient pour la véritable philosophie des anciens une tradition barbare qui la défigurait. La poésie se réduisait pour eux à un mecanisme puéril : l'examen approfondi de la nature, et la grande étude de l'homme, étaient remplacés par mille questions frivoles sur des êtres abstraits et métaphysiques; questions dont la solution, bonne ou mauvaise, demandait souvent beaucoup de subtilité, et par conséquent un grand abus de l'esprit. Qu'on joigne à ce désordre l'état d'esclavage où presque toute l'Europe était plongée, les ravages de la superstition qui naît de l'ignorance, et qui la reproduit à son tour, et on verra que rien ne manquait aux obstacles qui éloignaient le retour de la raison et du goût; car il n'y a que la liberté d'agir et de penser qui soit capable de produire de grandes choses, et elle n'a besoin que de lumières pour se préserver des excès.

Aussi fallut-il au genre humain, pour sortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle : l'Empire grec est détruit, sa ruine fait refluer en Europe le peu de connaissances qui restaient encore au monde : l'invention de l'imprimerie, la protec-

tion des Médicis et de François Ier raniment les esprits; et la lumière renaît de toutes parts.

L'étude des langues et de l'histoire, abandonnée par nécessité durant les siècles d'ignorance, fut la première à laquelle on se livra. L'esprit humain se trouvait, au sortir de la barbarie, dans une espèce d'enfance, avide d'accumuler des idées, et incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre par l'espèce d'engourdissement où les facultés de l'âme avaient été si longtemps. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle est la plus facile à satisfaire, et que les connaissances qu'on obtient par son secours, sont celles qui peuvent le plus aisément être entassées. On ne commença donc point par étudier la nature, ainsi que les premiers hommes avaient dû faire : on jouissait d'un secours dont ils étaient dépourvus, celui des ouvrages des anciens, que la générosité des grands et l'impression commençaient à rendre communs : on croyait n'avoir qu'à lire pour devenir savant; et il est bien plus aisé de lire que de voir. Ainsi on dévora sans distinction tout ce que les anciens nous avaient laissé dans chaque genre : on les traduisit, on les commenta; et par une espèce de reconnaissance on se mit à les adorer, sans connaître à beaucoup près ce qu'ils valaient.

De là cette foule d'érudits profonds dans les langues savantes, jusqu'à dédaigner la leur, qui, comme l'a dit un auteur célèbre, connaissaient tout dans les anciens, hors la grâce et la finesse, et qu'un vain étalage d'érudition rendait si orgueilleux; parce que les avantages qui coûtent le moins sont pour l'ordinaire ceux dont on aime le plus à se parer. C'était une espèce de grands seigneurs, qui, sans ressembler par le mérite réel à ceux dont ils tenaient la vie, tiraient beaucoup de vanité de croire leur apparte-

nir. D'ailleurs cette vanité n'était point sans quelque espèce de prétexte. Le pays de l'érudition et des faits est inépuisable; on croit, pour ainsi dire, voir tous les jours augmenter sa substance par les acquisitions que l'on y fait sans peine. Au contraire, le pays de la raison et des découvertes est d'une assez petite étendue; et souvent, au lieu d'y apprendre ce que l'on ignorait, on ne parvient à force d'étude qu'à désapprendre ce qu'on croyait savoir. C'est pourquoi, à mérite fort inégal, un érudit doit être beaucoup plus vain qu'un philosophe, et peut-être qu'un poëte : car l'esprit qui invente est toujours mécontent de ses progrès, parce qu'il voit au-delà; et les plus grands génies trouvent souvent dans leur amour-propre même un juge secret, mais sévère, que l'approbation des autres fait taire pour quelques instants, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les savants dont nous parlons missent tant de gloire à jouir d'une science hérissée, souvent ridicule, et quelquefois barbare.

Il est vrai que notre siècle, qui se croit destiné à changer les lois en tout genre, et à faire justice, ne pense pas fort avantageusement de ces hommes autrefois si célèbres. C'est une espèce de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas; et c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Il semble que par le mépris qu'on a pour ces savants, on cherche à les punir de l'estime outrée qu'ils faisaient d'eux-mêmes, ou du suffrage peu éclairé de leurs contemporains, et qu'en foulant aux pieds ces idoles, on veuille en faire oublier jusqu'aux noms. Mais tout excès est injuste. Jouissons plutôt avec reconnaissance du travail de ces hommes laborieux. Pour nous mettre à portée d'extraire des ouvrages des anciens tout ce qui pouvait nous être utile, il a fallu qu'ils en tirassent aussi ce qui ne l'é-

tait pas ; on ne saurait tirer l'or d'une mine sans en faire sortir en même temps beaucoup de matières viles ou moins précieuses ; ils auraient fait comme nous la séparation, s'ils étaient venus plus tard. L'érudition était donc nécessaire pour nous conduire aux belles-lettres.

En effet, il ne fallut pas se livrer longtemps à la lecture des anciens, pour se convaincre que dans ces ouvrages même où l'on ne cherchait que des faits ou des mots, il y avait mieux à apprendre. On aperçut bientôt les beautés que leurs auteurs y avaient répandues ; car si les hommes, comme nous l'avons dit plus haut, ont besoin d'être avertis du vrai, en récompense ils n'ont besoin que de l'être. L'admiration qu'on avait eue jusqu'alors pour les anciens ne pouvait être plus vive ; mais elle commença à devenir plus juste : cependant elle était encore bien loin d'être raisonnable. On crut qu'on ne pouvait les imiter qu'en les copiant servilement, et qu'il n'était possible de bien dire que dans leur langue. On ne pensait pas que l'étude des mots est une espèce d'inconvénient passager, nécessaire pour faciliter l'étude des choses, mais qu'elle devient un mal réel, quand elle retarde cette étude ; qu'ainsi on aurait dû se borner à se rendre familiers les auteurs grecs et romains, pour profiter de ce qu'ils avaient pensé de meilleur ; et que le travail auquel il fallait se livrer pour écrire leur langue, était autant de perdu pour l'avancement de la raison. On ne voyait pas d'ailleurs, que s'il y a dans les anciens un grand nombre de beautés de style perdues pour nous, il doit y avoir aussi, par la même raison, bien des défauts qui échappent, et que l'on court risque de copier comme des beautés ; qu'enfin tout ce qu'on pourrait espérer par l'usage servile de la langue des anciens, ce serait de se faire un style bizarrement assorti d'une infinité de styles différents, très-correct et admirable même pour nos

modernes, mais que Cicéron ou Virgile auraient trouvé ridicule. C'est ainsi que nous ririons d'un ouvrage écrit en notre langue, et dans lequel l'auteur aurait rassemblé des phrases de Bossuet, de La Fontaine, de La Bruyère et de Racine, persuadé avec raison que chacun de ces écrivains en particulier est un excellent modèle.

Ce préjugé des premiers savants a produit dans le seizième siècle une foule de poëtes, d'orateurs et d'historiens latins, dont les ouvrages, il faut l'avouer, tirent trop souvent leur principal mérite d'une latinité dont nous ne pouvons guère juger. On peut en comparer quelques-uns aux harangues de la plupart de nos rhéteurs, qui, vides de choses, et semblables à des corps sans substance, n'auraient besoin que d'être mises en français pour n'être lues de personne.

Les gens de lettres sont enfin revenus peu à peu de cette espèce de manie. Il y a apparence qu'on doit leur changement, du moins en partie, à la protection des grands, qui sont bien aises d'être savants, à condition de le devenir sans peine, et qui veulent pouvoir juger sans étude d'un ouvrage d'esprit, pour prix des bienfaits qu'ils promettent à l'auteur, ou de l'amitié dont ils croient l'honorer. On commença à sentir que le beau, pour être en langue vulgaire, ne perdait rien de ses avantages; qu'il acquérait même celui d'être plus facilement saisi du commun des hommes, et qu'il n'y avait aucun mérite à dire des choses communes ou ridicules dans quelque langue que ce fût, et à plus forte raison dans celles qu'on devait parler le plus mal. Les gens de lettres pensèrent donc à perfectionner les langues vulgaires; ils cherchèrent d'abord à dire dans ces langues ce que les anciens avaient dit dans les leurs. Cependant, par une suite du préjugé dont on avait eu tant de peine à se défaire, au lieu d'enrichir la langue fran-

çaise, on commença par la défigurer. Ronsard en fit un jargon barbare, hérissé de grec et de latin ; mais heureusement il la rendit assez méconnaissable pour qu'elle en devînt ridicule. Bientôt on sentit qu'il fallait transporter dans notre langue les beautés et non les mots des langues anciennes. Réglée et perfectionnée par le goût, elle acquit assez promptement une infinité de tours et d'expressions heureuses. Enfin on ne se borna plus à copier les Romains et les Grecs, ou même à les imiter, on tâcha de les surpasser, s'il était possible, et de penser d'après soi. Ainsi l'imagination des modernes renaquit peu à peu de celle des anciens ; et on vit éclore presque en même temps tous les chefs-d'œuvre du dernier siècle, en éloquence, en histoire, en poésie, et dans les différents genres de littérature.

Malherbe, nourri de la lecture des excellents poëtes de l'antiquité, et prenant comme eux la nature pour modèle, répandit le premier dans notre poésie une harmonie et des beautés auparavant inconnues. Balzac, aujourd'hui trop méprisé, donna à notre prose de la noblesse et du nombre. Les écrivains du Port-Royal continuèrent ce que Balzac avait commencé ; ils y ajoutèrent cette précision, cet heureux choix des termes, et cette pureté qui ont conservé jusqu'à présent à la plupart de leurs ouvrages un air moderne, et qui les distinguent d'un grand nombre de livres surannés écrits dans le même temps. Corneille, après avoir sacrifié pendant quelques années au mauvais goût dans la carrière dramatique, s'en affranchit enfin, découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les lois du théâtre, et les exposa dans ses discours admirables sur la tragédie, dans ses réflexions sur chacune de ses pièces, mais principalement dans ses pièces mêmes. Racine s'ouvrant une autre route, fit paraître sur le théâtre une passion que les anciens n'y avaient guère connue, et dévelop-

pant les ressorts du cœur humain, joignit à une élégance et une vérité continues quelques traits de sublime. Despréaux, dans son *Art poétique*, se rendit l'égal d'Horace en l'imitant. Molière, par la peinture fine des ridicules et des mœurs de son temps, laissa loin derrière lui la comédie ancienne. La Fontaine fit presque oublier Ésope et Phèdre, et Bossuet alla se placer à côté de Démosthènes.

Les beaux-arts sont tellement unis avec les belles-lettres, que le même goût qui cultive les unes, porte aussi à perfectionner les autres. Dans le même temps que notre littérature s'enrichissait par tant de beaux ouvrages, Poussin faisait ses tableaux, et Puget ses statues; Le Sueur peignait le cloître des Chartreux, et Lebrun les batailles d'Alexandre; enfin Quinault, créateur d'un nouveau genre, s'assurait l'immortalité par ses poëmes lyriques, et Lully donnait à notre musique naissante ses premiers traits.

Il faut avouer pourtant que la renaissance de la peinture et de la sculpture avait été beaucoup plus rapide que celle de la poésie et de la musique; et la raison n'en est pas difficile à apercevoir. Dès qu'on commença à étudier les ouvrages des anciens en tout genre, les chefs-d'œuvre antiques qui avaient échappé en assez grand nombre à la superstition et à la barbarie, frappèrent bientôt les yeux des artistes éclairés; on ne pouvait imiter les Praxitèle et les Phidias, qu'en faisant exactement comme eux; et le talent n'avait besoin que de bien voir : aussi Raphaël et Michel-Ange ne furent pas longtemps sans porter leur art à un point de perfection qu'on n'a point encore passé depuis. En général, l'objet de la peinture et de la sculpture étant plus du ressort des sens, ces arts ne pouvaient manquer de précéder la poésie, parce que les sens ont dû être plus promptement affectés des beautés sensibles et

palpables des statues anciennes, que l'imagination n'a dû apercevoir les beautés intellectuelles et fugitives des anciens écrivains. D'ailleurs, quand elle a commencé à les découvrir, l'imitation de ces mêmes beautés, imparfaite par sa servitude et par la langue étrangère dont elle se servait, n'a pû manquer de nuire aux progrès de l'imagination même. Qu'on suppose pour un moment nos peintres et nos sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avaient de mettre en œuvre la même matière que les anciens : s'ils eussent, comme nos littérateurs, perdu beaucoup de temps à rechercher et à imiter mal cette matière, au lieu de songer à en employer une autre, pour imiter les ouvrages même qui faisaient l'objet de leur admiration, ils auraient fait sans doute un chemin beaucoup moins rapide, et en seraient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la musique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain degré de perfection, parce que c'est un art que les modernes ont été obligés de créer. Le temps a détruit tous les modèles que les anciens avaient pu nous laisser en ce genre, et leurs écrivains, du moins ceux qui nous restent, ne nous ont transmis sur ce sujet que des connaissances très-obscures, ou des histoires plus propres à nous étonner qu'à nous instruire. Aussi plusieurs de nos savants, poussés peut-être par une espèce d'amour de propriété, ont prétendu que nous avons porté cet art beaucoup plus loin que les Grecs ; prétention que le défaut de monuments rend aussi difficile à appuyer qu'à détruire, et qui ne peut être qu'assez faiblement combattue par les prodiges vrais ou supposés de la musique ancienne. Peut-être serait-il permis de conjecturer avec quelque vraisemblance, que cette musique était tout à fait différente de la nôtre; et que si l'ancienne était supérieure par la mélodie, l'harmonie donne à la moderne des avantages.

Nous serions injustes, si, à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne reconnaissions point ce que nous devons à l'Italie; c'est d'elle que nous avons reçu les sciences, qui, depuis, ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe; c'est à elle surtout que nous devons les beaux-arts et le bon goût, dont elle nous a fourni un grand nombre de modèles inimitables.

Pendant que les arts et les belles-lettres étaient en honneur, il s'en fallait beaucoup que la philosophie fît le même progrès, du moins dans chaque nation prise en corps; elle n'a reparu que beaucoup plus tard. Ce n'est pas qu'au fond il soit plus aisé d'exceller dans les belles-lettres que dans la philosophie; la supériorité en tout genre est également difficile à atteindre. Mais la lecture des anciens devait contribuer plus promptement à l'avancement des belles-lettres et du bon goût, qu'à celui des sciences naturelles. Les beautés littéraires n'ont pas besoin d'être vues longtemps pour être senties; et comme les hommes sentent avant que de penser, ils doivent par la même raison juger ce qu'ils sentent avant de juger ce qu'ils pensent. D'ailleurs, les anciens n'étaient pas à beaucoup près aussi parfaits comme philosophes que comme écrivains. En effet, quoique dans l'ordre de nos idées les premières opérations de la raison précèdent les premiers efforts de l'imagination, celle-ci, quand elle a fait les premiers pas, va beaucoup plus vite que l'autre : elle a l'avantage de travailler sur des objets qu'elle enfante; au lieu que la raison, forcée de se borner à ceux qu'elle a devant elle, et de s'arrêter à chaque instant, ne s'épuise que trop souvent en recherches infructueuses. L'univers et les réflexions sont le premier livre des vrais philosophes, et les anciens l'avaient sans doute étudié : il était donc nécessaire de faire comme eux; on ne pouvait suppléer à cette

étude par celle de leurs ouvrages, dont la plupart avaient été détruits, et dont un petit nombre, mutilé par le temps, ne pouvait nous donner sur une matière si vaste que des notions fort incertaines et fort altérées.

La scolastique, qui composait toute la science prétendue des siècles d'ignorance, nuisait encore aux progrès de la vraie philosophie dans ce premier siècle de lumière. On était persuadé, depuis un temps pour ainsi dire immémorial, qu'on possédait dans toute sa pureté la doctrine d'Aristote, commentée par les Arabes, et altérée par mille additions absurdes ou puériles, et on ne pensait pas même à s'assurer si cette philosophie barbare était réellement celle de ce grand homme, tant on avait conçu de respect pour les anciens! C'est ainsi qu'une foule de peuples, nés et affermis dans leurs erreurs par l'éducation, se croient d'autant plus sincèrement dans le chemin de la vérité, qu'il ne leur est pas même venu en pensée de former sur cela le moindre doute. Aussi, dans le temps que plusieurs écrivains, rivaux des orateurs et des poëtes grecs, marchaient à côté de leurs modèles, ou peut-être même les surpassaient, la philosophie grecque, quoique fort imparfaite, n'était pas même bien connue.

Tant de préjugés, qu'une admiration aveugle pour l'antiquité contribuait à entretenir, semblaient se fortifier encore par l'abus qu'osaient faire quelques théologiens de la soumission des peuples. On avait permis aux poëtes de chanter dans leurs ouvrages les divinités du paganisme, parce qu'on était persuadé, avec raison, que les noms de ces divinités ne pouvaient être qu'un jeu dont on n'avait rien à craindre. Si, d'un côté, la religion des anciens, qui animait tout, ouvrait un vaste champ à l'imagination des beaux esprits, de l'autre, les principes en étaient trop absurdes pour qu'on appréhendât de voir ressusciter Jupiter

et Pluton par quelque secte de novateurs; mais l'on craignait ou l'on paraissait craindre les coups qu'une raison aveugle pouvait porter au christianisme. Comment ne voyait-on pas qu'il n'avait point à redouter une attaque aussi faible? Envoyé du ciel aux hommes, la vénération si juste et si ancienne que les peuples lui témoignaient avait été garantie pour toujours par les promesses de Dieu même. D'ailleurs, quelque absurde qu'une religion puisse être (reproche que l'impiété seule peut faire à la nôtre), ce ne sont jamais les philosophes qui la détruisent. Lors même qu'ils enseignent la vérité, ils se contentent de la montrer, sans forcer personne à la connaître. Un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Être tout-puissant. Ce sont les hommes inspirés qui éclairent le peuple, et les enthousiastes qui l'égarent. Le frein qu'on est obligé de mettre à la licence de ces derniers ne doit point nuire à cette liberté si nécessaire à la vraie philosophie, et dont la religion peut tirer les plus grands avantages. Si le christianisme ajoute à la philosophie les lumières qui lui manquent, s'il n'appartient qu'à la grâce de soumettre les incrédules, c'est à la philosophie qu'il est réservé de les réduire au silence; et, pour assurer le triomphe de la foi, les théologiens dont nous parlons n'avaient qu'à faire usage des armes qu'on aurait voulu employer contre elle.

Mais, parmi ces mêmes hommes, quelques-uns avaient un intérêt beaucoup plus réel de s'opposer à l'avancement de la philosophie. Faussement persuadés que la croyance des peuples est d'autant plus ferme qu'on l'exerce sur plus d'objets différents, ils ne se contentaient pas d'exiger pour nos mystères la soumission qu'ils méritent : ils cherchaient à ériger en dogmes leurs opinions particulières, et c'étaient ces opinions mêmes, bien plus que les dogmes, qu'ils voulaient mettre en sûreté. Par là, ils auraient porté

à la religion le coup le plus terrible, si elle eût été l'ouvrage des hommes; car il était à craindre que, leurs opinions étant une fois reconnues pour fausses, le peuple, qui ne discerne rien, ne traitât de la même manière les vérités avec lesquelles on avait voulu les confondre.

D'autres théologiens de meilleure foi, mais aussi dangereux, se joignaient à ces premiers par d'autres motifs. Quoique la religion soit uniquement destinée à régler nos mœurs et notre foi, ils la croyaient faite pour nous éclairer aussi sur le système du monde, c'est-à-dire sur ces matières que le Tout-Puissant a expressément abandonnées à nos disputes. Ils ne faisaient pas réflexion que les livres sacrés et les ouvrages des Pères, faits pour montrer au peuple comme aux philosophes ce qu'il faut pratiquer et croire, ne devaient point, sur les questions indifférentes, parler un autre langage que le peuple. Cependant le despotisme théologique ou le préjugé l'emporta. Un tribunal devenu puissant dans le midi de l'Europe, dans les Indes, dans le Nouveau-Monde, mais que la foi n'ordonne point de croire, ni la charité d'approuver, ou plutôt que la religion réprouve, quoique occupé par ses ministres, et dont la France n'a pu s'accoutumer encore à prononcer le nom sans effroi, condamna un célèbre astronome pour avoir soutenu le mouvement de la terre, et le déclara hérétique : à peu près comme le pape Zacharie avait condamné, quelques siècles auparavant, un évêque pour n'avoir pas pensé comme saint Augustin sur les antipodes, et pour avoir deviné leur existence six cents ans avant que Christophe Colomb les découvrît. C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle, réunie à la temporelle, forçait la raison au silence, et peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser.

Pendant que des adversaires peu instruits ou malinten-

tionnés faisaient ouvertement la guerre à la philosophie, elle se réfugiait, pour ainsi dire, dans les ouvrages de quelques grands hommes qui, sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contem porains, préparaient de loin, dans l'ombre et le silence, la lumière dont le monde devait être éclairé peu à peu et par degrés insensibles.

A la tête de ces illustres personnages doit être placé l'immortel chancelier d'Angleterre François Bacon, dont les ouvrages si justement estimés, et plus estimés pourtant qu'ils ne sont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. A considérer les vues saines et étendues de ce grand homme, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style, qui réunit partout les plus sublimes images avec la précision la plus rigoureuse, on serait tenté de le regarder comme le plus grand, le plus universel et le plus éloquent des philosophes. Bacon, né dans le sein de la nuit la plus profonde, sentit que la philosophie n'était pas encore, quoique bien des gens, sans doute, se flattassent d'y exceller; car, plus un siècle est grossier, plus il se croit instruit de tout ce qu'il peut savoir. Il commença donc par envisager d'une vue générale les divers objets de toutes les sciences naturelles; il partagea ces sciences en différentes branches, dont il fit l'énumération la plus exacte qu'il lui fut possible; il examina ce que l'on savait déjà sur chacun de ces objets, et fit le catalogue immense de ce qui restait à découvrir. C'est le but de son admirable ouvrage *De la dignité et de l'accroissement des connaissances humaines*. Dans son *Nouvel organe des sciences*, il perfectionne les vues qu'il avait données dans le premier ouvrage; il les porte plus loin, et fait connaître la nécessité de la physique expérimentale, à laquelle on ne pensait point en-

core. Ennemi des systèmes, il n'envisage la philosophie que comme cette partie de nos connaissances qui doit contribuer à nous rendre meilleurs ou plus heureux : il semble la borner à la science des choses utiles, et recommande partout l'étude de la nature. Ses autres écrits sont formés sur le même plan; tout, jusqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'esprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire; il invite les savants à étudier et à perfectionner les arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée et la plus essentielle de la science humaine; il expose avec une simplicité noble *ses conjectures et ses pensées* sur les différents objets dignes d'intéresser les hommes, et il eût pu dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui était étranger. Science de la nature, morale, politique, économique, tout semble avoir été du ressort de cet esprit lumineux et profond; et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richesses qu'il répand sur tous les sujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses écrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate sur la médecine, et ils ne seraient ni moins admirés, ni moins lus, si la culture de l'esprit était aussi chère aux hommes que la conservation de la santé; mais il n'y a que les chefs de secte en tout genre dont les ouvrages puissent avoir un certain éclat. Bacon n'a pas été du nombre, et la forme de sa philosophie s'y opposait : elle était trop sage pour étonner personne. La scolastique qui dominait de son temps ne pouvait être renversée que par des opinions hardies et nouvelles, et il n'y a pas d'apparence qu'un philosophe qui se contente de dire aux hommes : « Voilà le peu que vous avez appris, voici ce qui vous reste à chercher, » soit destiné à faire beaucoup de bruit parmi ses contemporains.

Nous oserions même faire quelque reproche au chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, si nous ne savions avec quelle retenue, et pour ainsi dire avec quelle superstition on doit juger un génie si sublime. Quoiqu'il avoue que les scolastiques ont énervé les sciences par leurs questions minutieuses, et que l'esprit doit sacrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il semble pourtant, par l'emploi fréquent qu'il fait des termes de l'école, quelquefois même par celui des principes scolastiques, et par des divisions et subdivisions dont l'usage était alors fort à la mode, avoir marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de son siècle. Ce grand homme, après avoir brisé tant de fers, était encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvait ou n'osait rompre.

Nous déclarons ici que nous devons principalement au chancelier Bacon l'arbre encyclopédique dont nous avons déjà parlé, et que l'on trouvera à la fin de ce discours. Nous en avions fait l'aveu en plusieurs endroits du *prospectus;* nous y revenons encore, et nous ne manquerons aucune occasion de le répéter. Cependant nous n'avons pas cru devoir suivre de point en point le grand homme que nous reconnaissons ici pour notre maître. Si nous n'avons pas placé, comme lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi, dans le système encyclopédique, l'ordre métaphysique des opérations de l'esprit, plutôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des lettres, ordre que l'illustre chancelier d'Angleterre avait peut-être en vue, jusqu'à un certain point, lorsqu'il faisait, comme il le dit, le cens et le dénombrement des connaissances humaines. D'ailleurs, le plan de Bacon étant différent du nôtre, et les sciences ayant fait depuis de grands progrès, on ne doit pas être sur-

pris que nous ayons pris quelquefois une route différente.

Ainsi, outre les changements que nous avons faits dans l'ordre de la distribution générale, et dont nous avons déjà exposé les raisons, nous avons, à certains égards, poussé les divisions plus loin, surtout dans la partie de mathématique et de physique particulière. D'un autre côté, nous nous sommes abstenus d'étendre au même point que lui la division de certaines sciences dont il suit jusqu'aux derniers rameaux. Ces rameaux, qui doivent proprement entrer dans le corps de notre encyclopédie, n'auraient fait, à ce que nous croyons, que charger assez inutilement le système général. On trouvera, immédiatement après notre arbre encyclopédique, celui du philosophe anglais. C'est le moyen le plus court et le plus facile de faire distinguer ce qui nous appartient d'avec ce que nous avons emprunté de lui.

Au chancelier Bacon succéda l'illustre Descartes. Cet homme rare, dont la fortune a tant varié en moins d'un siècle, avait tout ce qu'il fallait pour changer la face de la philosophie : une imagination forte, un esprit très-conséquent, des connaissances puisées dans lui-même plus que dans les livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, et aucune espèce de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui arrive, pour l'ordinaire, à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes et eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'était réfugié dans un pays entièrement libre pour y méditer plus à son aise. Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite, et la vie cachée qu'il menait ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avait em-

ployée pour prouver l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des ministres qui peut-être ne la croyaient pas. Tourmenté et calomnié par des étrangers, et assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suède, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auraient un jour.

On peut considérer Descartes comme géomètre ou comme philosophe. Les mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, font néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide et la moins contestée de sa gloire. L'algèbre, créée en quelque manière par les Italiens, prodigieusement augmentée par notre illustre Viète, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissements. Un des plus considérables est sa *Méthode des indéterminées*, artifice très-ingénieux et très-subtil qu'on a su appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a surtout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'algèbre à la géométrie, idée plus vaste et des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, et qui sera toujours la clef des plus profondes recherches, non-seulement dans la géométrie, mais dans toutes les sciences physico-mathématiques.

Comme philosophe, il a peut-être été aussi grand; mais il n'a pas été si heureux. La géométrie, qui, par la nature de son objet, doit toujours gagner sans perdre, ne pouvait manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très-sensibles et apparents pour tout le monde. La philosophie se trouvait dans un état bien différent : tout y était à commencer; et que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? Le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes, qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent

aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa ***Méthode*** seule aurait suffi pour le rendre immortel; sa ***Dioptrique*** est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la géométrie à la physique; on voit enfin dans ses ouvrages, même les moins lus maintenant, briller partout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces ***Tourbillons*** devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvait alors imaginer rien de mieux. Les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étaient encore imparfaites ou peu constatées : rien n'était plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planètes. Il n'y avait qu'une longue suite de phénomènes, de raisonnements et de calculs, et par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie si séduisante. Elle avait d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du tourbillon même, et je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles et des plus ingénieuses hypothèses que la philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu, pour l'abandonner, que les physiciens aient été entraînés comme malgré eux par la théorie des forces centrales et par des expériences faites longtemps après. Reconnaissons donc que Descartes, forcé de créer une physique toute nouvelle, n'a pu la créer meilleure; qu'il a fallu, pour ainsi dire, passer par les tourbillons pour arriver au vrai système du monde, et que, s'il s'est trompé sur les lois du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devait y en avoir.

Sa métaphysique, aussi ingénieuse et aussi nouvelle que sa physique, a eu le même sort à peu près; et c'est aussi à peu près par les mêmes raisons qu'on peut la justifier, car telle est aujourd'hui la fortune de ce grand homme,

qu'après avoir eu des sectateurs sans nombre il est presque réduit à des apologistes. Il se trompa sans doute en admettant les idées innées; mais, s'il eût retenu de la secte péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignait sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs qui déshonoraient cette vérité par leur alliage auraient été plus difficiles à déraciner. Descartes a osé du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés et de la barbarie; et, par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, il a rendu à la philosophie un service plus essentiel peut-être que tous ceux qu'elle doit à ses illustres successeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés qui a eu le courage de s'élever le premier contre une puissance despotique et arbitraire, et qui, en préparant une révolution éclatante, a jeté les fondements d'un gouvernement plus juste et plus heureux qu'il n'a pu voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout; et les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions absurdes sont invétérées, on est quelquefois forcé, pour désabuser le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorsqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude et la vanité de l'esprit sont telles, qu'il a toujours besoin d'une opinion à laquelle il se fixe. C'est un enfant à qui il faut présenter un jouet pour lui enlever une arme dangereuse. Il quittera de lui-même ce jouet quand le temps de la raison sera venu. En donnant ainsi le change aux philosophes, ou à ceux qui croient l'être, on leur apprend du moins à se défier de leurs lumières, et cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de

son vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.

Newton, à qui la route avait été préparée par Huyghens, parut enfin, et donna à la philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il était temps de bannir de la physique les conjectures et les hypothèses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valaient, et que cette science devait être uniquement soumise aux expériences et à la géométrie. C'est peut-être dans cette vue qu'il commença par inventer le calcul de l'infini et la méthode des suites, dont les usages si étendus dans la géométrie même, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la nature, où tout semble s'exécuter par des espèces de progressions infinies. Les expériences de la pesanteur, et les observations de Képler, firent découvrir au philosophe anglais la force qui retient les planètes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble et à distinguer les causes de leurs mouvements, et à les calculer avec une exactitude qu'on n'aurait pu exiger que du travail de plusieurs siècles. Créateur d'une optique toute nouvelle, il fit connaître la lumière aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajouter à l'éloge de ce grand philosophe, serait fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui à ses découvertes presque innombrables, et à son génie tout à la fois étendu, juste et profond. En enrichissant la philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnaissance; mais il a peut-être plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, et à contenir dans de justes bornes cette espèce d'audace que les circonstances avaient forcé Descartes à lui donner. Sa *Théorie du Monde* (car je ne veux pas dire son *Système*) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on

accuse d'abord les grands hommes de se tromper, et qu'on finit par les traiter de plagiaires. Je laisse à ceux qui trouvent tout dans les ouvrages des anciens, le plaisir de découvrir dans ces ouvrages la gravitation des planètes, quand elle n'y serait pas; mais en supposant même que les Grecs en aient eu l'idée, ce qui n'était chez eux qu'un système hasardé et romanesque, est devenu une démonstration dans les mains de Newton : cette démonstration, qui n'appartient qu'à lui, fait le mérite réel de sa découverte; et l'attraction sans un tel appui serait une hypothèse comme tant d'autres. Si quelque écrivain célèbre s'avisait de prédire aujourd'hui sans aucune preuve qu'on parviendra un jour à faire de l'or, nos descendants auraient-ils droit, sous ce prétexte, de vouloir ôter la gloire du grand œuvre à un chimiste qui en viendrait à bout? Et l'invention des lunettes en appartiendrait-elle moins à ses auteurs, quand même quelques anciens n'auraient pas cru impossible que nous étendissions un jour la sphère de notre vue?

D'autres savants croient faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accusant d'avoir ramené dans la physique les *qualités occultes* des scolastiques et des anciens philosophes. Mais les savants dont nous parlons sont-ils bien sûrs que ces deux mots, vides de sens chez les scolastiques, et destinés à marquer un être dont ils croyaient avoir l'idée, fussent autre chose chez les anciens philosophes que l'expression modeste de leur ignorance? Newton, qui avait étudié la nature, ne se flattait pas d'en savoir plus qu'eux sur la cause première qui produit les phénomènes; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auraient pas manqué d'y attacher une autre idée que lui. Il se contenta de prouver que les tourbillons de Descartes ne pouvaient rendre

raison du mouvement des planètes; que les phénomènes et les lois de la mécanique s'unissaient pour les renverser; qu'il y a une force par laquelle les planètes tendent les unes vers les autres, et dont le principe nous est entièrement inconnu. Il ne rejeta point l'impulsion; il se borna à demander qu'on s'en servît plus heureusement qu'on n'avait fait jusqu'alors pour expliquer les mouvements des planètes : ses désirs n'ont point encore été remplis, et ne le seront peut-être de longtemps. Après tout, quel mal aurait-il fait à la philosophie, en nous donnant lieu de penser que la matière peut avoir des propriétés que nous ne lui soupçonnions pas, et en nous désabusant de la confiance ridicule où nous sommes de les connaître toutes !

A l'égard de la métaphysique, il paraît que Newton ne l'avait pas entièrement négligée. Il était trop grand philosophe pour ne pas sentir qu'elle est la base de nos connaissances, et qu'il faut chercher dans elle seule des notions nettes et exactes de tout : il paraît même, par les ouvrages de ce profond géomètre, qu'il était parvenu à se faire de telles notions sur les principaux objets qui l'avaient occupé. Cependant, soit qu'il fût peu content lui-même des progrès qu'il avait faits dans la métaphysique, soit qu'il crût difficile de donner au genre humain des lumières bien satisfaisantes ou bien étendues sur une science trop souvent incertaine et contentieuse, soit enfin qu'il craignît qu'à l'ombre de son autorité on n'abusât de sa métaphysique comme on avait abusé de celle de Descartes pour soutenir des opinions dangereuses ou erronées, il s'abstint presque absolument d'en parler dans ceux de ses écrits qui sont les plus connus; et on ne peut guère apprendre ce qu'il pensait sur les différents objets de cette science, que dans les ouvrages de ses disciples. Ainsi, comme il n'a

causé sur ce point aucune révolution, nous nous abstiendrons de le considérer de ce côté-là.

Ce que Newton n'avait osé, ou n'aurait peut-être pu faire, Locke l'entreprit et l'exécuta avec succès. On peut dire qu'il créa la métaphysique à peu près comme Newton avait créé la physique. Il conçut que les abstractions et les questions ridicules qu'on avait jusqu'alors agitées, et qui avaient fait comme la substance de la philosophie, étaient la partie qu'il fallait surtout proscrire. Il chercha dans ces abstractions et dans les abus des signes les causes principales de nos erreurs, et les y trouva. Pour connaître notre âme, ses idées et ses affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auraient mal instruit : il se contenta de descendre profondément en lui-même ; et après s'être, pour ainsi dire, contemplé longtemps, il ne fit dans son traité *De l'entendement humain* que présenter aux hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduisit la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la physique expérimentale de l'âme : espèce de physique très-différente de celle des corps, non-seulement par son objet, mais par la manière de l'envisager. Dans celle-ci on peut découvrir, et on découvre souvent des phénomènes inconnus ; dans l'autre, les faits aussi anciens que le monde existent également dans tous les hommes, tant pis pour qui croit en voir de nouveaux. La métaphysique raisonnable ne peut consister, comme la physique expérimentale, qu'à rassembler avec soin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en distinguant ceux qui doivent tenir le premier rang et servir comme de base. En un mot, les principes de la métaphysique, aussi simple que les axiomes, sont les mêmes pour les philosophes et pour le peuple. Mais le peu de progrès que cette science a fait depuis longtemps, montre combien il est rare d'appli-

quer heureusement ces principes, soit par la difficulté que renferme un pareil travail, soit peut-être aussi par l'impatience naturelle qui empêche de s'y borner. Cependant le titre de métaphysicien, et même de grand métaphysicien, est encore assez commun dans notre siècle; car nous aimons à tout prodiguer : mais qu'il y a peu de personnes vétitablement dignes de ce nom! Combien y en a-t-il qui ne le méritent que par le malheureux talent d'obscurcir avec beaucoup de subtilité des idées claires, et de préférer dans les notions qu'ils se forment l'extraordinaire au vrai, qui est toujours simple? Il ne faut pas s'étonner après cela si la plupart de ceux qu'on appelle *métaphysiciens* font si peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne soit bientôt une injure pour nos bons esprits, comme le nom de *sophiste*, qui pourtant signifie *sage*, avili en Grèce par ceux qui le portaient, fut rejeté par les vrais philosophes.

Concluons de toute cette histoire que l'Angleterre nous doit la naissance de cette philosophie que nous avons reçue d'elle. Il y a peut-être plus loin des formes substantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation universelle; comme il y a peut-être un plus grand intervalle entre l'algèbre pure et l'idée de l'appliquer à la géométrie, qu'entre le petit triangle de Barrow et le calcul différentiel.

Tels sont les principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres, et à qui la Grèce eût élevé des statues, quand même elle eût été obligée, pour leur faire place, d'abattre celle de quelques conquérants.

Les bornes de ce discours préliminaire nous empêchent de parler de plusieurs philosophes illustres, qui, sans se proposer des vues aussi grandes que ceux dont nous venons de faire mention, n'ont pas laissé par leurs travaux de

contribuer beaucoup à l'avancement des sciences, et ont pour ainsi dire levé un coin du voile qui nous cachait la vérité. De ce nombre sont Galilée, à qui la géographie doit tant pour ses découvertes astronomiques, et la mécanique pour sa théorie de l'accélération; Harvey, que la découverte de la circulation du sang rendra immortel; Huyghens, que nous avons déjà nommé, et qui, par des ouvrages pleins de force et de génie, a si bien mérité de la géométrie et de la physique; Pascal, auteur d'un traité sur la cycloïde, qu'on doit regarder comme un prodige de sagacité et de pénétration, et d'un traité de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de l'air, qui nous a ouvert une science nouvelle : génie universel et sublime, dont les talents ne pourraient être trop regrettés par la philosophie, si la religion n'en avait pas profité; Malebranche, qui a si bien démêlé les erreurs des sens, et qui a connu celles de l'imagination, comme s'il n'avait pas été souvent trompé par la sienne; Bayle, le père de la physique expérimentale; plusieurs autres enfin, parmi lesquels doivent être comptés avec distinction les Vesale, les Sydenham, les Boerhaave, et une infinité d'anatomistes et de physiciens célèbres.

Entre ces grands hommes il en est un, dont la philosophie, aujourd'hui fort accueillie et fort combattue dans le Nord de l'Europe, nous oblige à ne le point passer sous silence; c'est l'illustre Leibnitz. Quand il n'aurait pour lui que la gloire, ou même que le soupçon d'avoir partagé avec Newton l'invention du calcul différentiel, il mériterait à ce titre une mention honorable. Mais c'est principalement par sa métaphysique que nous voulons l'envisager. Comme Descartes, il semble avoir reconnu l'insuffisance de toutes les solutions qui avaient été données jusqu'à lui des questions les plus élevées, sur l'union du corps et de l'âme, sur la Providence, sur la nature de la matière; il paraît même

avoir eu l'avantage d'exposer avec plus de force que personne les difficultés qu'on peut proposer sur ces questions; mais, moins sage que Locke et Newton, il ne s'est pas contenté de former des doutes, il a cherché à les dissiper, et de ce côté-là il n'a peut-être pas été plus heureux que Descartes. Son principe de *la raison suffisante*, très-beau et très-vrai en lui-même, ne paraît pas devoir être fort utile à des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes sur les raisons premières de toutes choses; ses *Monades* prouvent tout au plus qu'il a vu mieux que personne qu'on ne peut se former une idée nette de la matière, mais elles ne paraissent pas faites pour la donner; son *Harmonie préétablie* semble n'ajouter qu'une difficulté de plus à l'opinion de Descartes sur l'union du corps et de l'âme; enfin son système de l'*optimisme* est peut-être dangereux par le prétendu avantage qu'il a d'expliquer tout. Ce grand homme paraît avoir porté dans la métaphysique plus de sagacité que de lumière; mais, de quelque manière qu'on pense sur cet article, on ne peut lui refuser l'admiration que méritent la grandeur de ses vues en tout genre, l'étendue prodigieuse de ses connaissances, et surtout l'esprit philosophique par lequel il a su les éclairer.

Nous finirons par une observation qui ne paraîtra pas surprenante à des philosophes. Ce n'est guère de leur vivant que les grands hommes dont nous venons de parler ont changé la face des sciences. Nous avons déjà vu pourquoi Bacon n'a point été chef de secte; deux raisons se joignent à celle que nous en avons apportée. Ce grand philosophe a écrit plusieurs de ses ouvrages dans une retraite à laquelle ses ennemis l'avaient forcé, et le mal qu'ils avaient fait à l'homme d'État n'a pu manquer de nuire à l'auteur. D'ailleurs, uniquement occupé d'être utile, il a peut-être embrassé trop de matières, pour que ses contem-

porains dussent se laisser éclairer à la fois sur un si grand nombre d'objets. On ne permet guère aux grands génies d'en savoir tant ; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet borné, mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs. C'est en partie pour cette raison que les ouvrages de Descartes ont essuyé en France après sa mort plus de persécution que leur auteur n'en avait souffert en Hollande pendant sa vie ; ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les écoles ont enfin osé admettre une physique qu'elles s'imaginaient être contraire à celle de Moïse. Newton, il est vrai, a trouvé dans ses contemporains moins de contradiction ; soit que les découvertes géométriques par lesquelles il s'annonça et dont on ne pouvait lui disputer ni la propriété, ni la réalité, eussent accoutumé à l'admiration pour lui, et à lui rendre des hommages qui n'étaient ni trop subits ni trop forcés ; soit que, par sa supériorité, il imposât silence à l'envie, soit enfin, ce qui paraît plus difficile à croire, qu'il eût affaire à une nation moins injuste que les autres. Il a eu l'avantage singulier de voir sa philosophie généralement reçue en Angleterre de son vivant, et d'avoir tous ses compatriotes pour partisans et pour admirateurs. Cependant il s'en fallait bien que le reste de l'Europe fît alors le même accueil à ses ouvrages. Non-seulement ils étaient inconnus en France, mais la philosophie scolastique y dominait encore, lorsque Newton avait déjà renversé la physique cartésienne ; et les tourbillons étaient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi longtemps à les soutenir qu'à les recevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos livres, pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore trente ans qu'on a commencé en France à renoncer au cartésianisme. Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement newtonien, est l'auteur du discours *sur la fi-*

*gure des astres*, qui joint à des connaissances géométriques très-étendues, cet esprit philosophique avec lequel elles ne se trouvent pas toujours, et ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lu ses ouvrages. Maupertuis a cru qu'on pouvait être bon citoyen sans adopter aveuglément la physique de son pays, et pour attaquer cette physique, il a eu besoin d'un courage dont on doit lui savoir gré. En effet, notre nation, singulièrement avide de nouveautés dans les matières de goût, est, en matière de science, très-attachée aux opinions anciennes. Deux dispositions si contraires en apparence ont leurs principes dans plusieurs causes, et surtout dans cette ardeur de jouir qui semble constituer notre caractère. Tout ce qui est du ressort du sentiment n'est pas fait pour être longtemps cherché, et cesse d'être agréable dès qu'il ne se présente pas tout d'un coup; mais aussi l'ardeur avec laquelle nous nous y livrons s'épuise bientôt, et l'âme, dégoûtée aussitôt que remplie, vole vers un nouvel objet qu'elle abandonnera de même. Au contraire, ce n'est qu'à force de méditation que l'esprit parvient à ce qu'il cherche; mais, par cette raison, il veut jouir aussi longtemps qu'il a cherché, surtout lorsqu'il ne s'agit que d'une philosophie hypothétique et conjecturale, beaucoup plus riante que des calculs et des combinaisons exactes. Les physiciens attachés à leurs théories, avec le même zèle et par les mêmes motifs que les artisans à leurs pratiques, ont, sur ce point, beaucoup plus de ressemblance avec le peuple qu'ils ne s'imaginent. Respectons toujours Descartes; mais abandonnons sans peine des opinions qu'il a combattues lui-même un siècle plus tard. Surtout ne confondons point sa cause avec celle de ses sectateurs. Le génie qu'il a montré en cherchant dans la nuit la plus sombre une route nouvelle, quoique trompeuse, n'était qu'à lui : ceux qui l'ont osé suivre

les premiers dans les ténèbres ont au moins marqué du courage; mais il n'y a plus de gloire à s'égarer sur ses traces depuis que la lumière est venue. Parmi le peu de savants qui défendent encore sa doctrine, il eût désavoué lui-même ceux qui n'y tiennent que par un attachement servile à ce qu'ils ont appris dans leur enfance, ou par je ne sais quel préjugé national, la honte de la philosophie. Avec de tels motifs, on peut être le dernier de ses partisans; mais on n'aurait pas eu le mérite d'être son premier disciple, ou plutôt on eût été son adversaire lorsqu'il n'y avait que de l'injustice à l'être. Pour avoir le droit d'admirer les erreurs d'un grand homme, il faut savoir les reconnaître, quand le temps les a mises au grand jour. Aussi les jeunes gens, qu'on regarde d'ordinaire comme d'assez mauvais juges, sont peut-être les meilleurs dans les matières philosophiques et dans beaucoup d'autres, lorsqu'ils ne sont pas dépourvus de lumière; parce que, tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre intérêt que celui de bien choisir.

Ce sont en effet les jeunes géomètres, tant de France que des pays étrangers, qui ont réglé le sort des deux philosophies. L'ancienne est tellement proscrite, que ses plus zélés partisans n'osent plus même nommer ces tourbillons dont ils remplissaient autrefois leurs ouvrages. Si le newtonianisme venait à être détruit de nos jours par quelque cause que ce pût être, injuste ou légitime, les sectateurs nombreux qu'il a maintenant joueraient sans doute alors le même rôle qu'ils ont fait jouer à d'autres. Telle est la nature des esprits; telles sont les suites de l'amour-propre qui gouverne les philosophes, du moins autant que les autres hommes, et de la contradiction que doivent éprouver toutes les découvertes, ou même ce qui en a l'apparence.

Il en a été de Locke à peu près comme de Bacon, de

Descartes et de Newton. Oublié longtemps pour Rohaut et pour Regis, et encore assez peu connu de la multitude, il commence enfin à avoir parmi nous des lecteurs et quelques partisans. C'est ainsi que les personnages illustres, souvent trop au-dessus de leur siècle, travaillent presque toujours en pure perte pour leur siècle même; c'est aux âges suivants qu'il est réservé de recueillir le fruit de leurs lumières. Aussi les restaurateurs des sciences ne jouissent-ils presque jamais de toute la gloire qu'ils méritent; des esprits fort inférieurs la leur arrachent, parce que les grands hommes se livrent à leur génie, et les hommes médiocres à celui de leur nation. Il est vrai que le témoignage que la supériorité ne peut s'empêcher de se rendre à elle-même, suffit pour la dédommager des suffrages vulgaires : elle se nourrit de sa propre substance, et cette réputation, dont on est si avide, ne sert souvent qu'à consoler la médiocrité des avantages que le talent a sur elle. On peut dire en effet que la renommée, qui publie tout, raconte plus souvent ce qu'elle voit, et que les poëtes, qui lui ont donné cent bouches, devaient bien aussi lui donner un bandeau.

La philosophie, qui forme le goût dominant de notre siècle, semble, par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le temps qu'elle a perdu, et se venger de l'espèce de mépris que lui avaient marqué nos pères. Ce mépris est aujourd'hui retombé sur l'érudition, et n'en est pas plus juste pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des ouvrages des anciens tout ce qu'il nous importait de savoir, et sur ce fondement on dispenserait volontiers de leur peine ceux qui vont encore les consulter. Il semble qu'on regarde l'antiquité comme un oracle qui a tout dit, et qu'il est inutile d'interroger; et on ne fait guère plus de cas aujourd'hui de la restitution d'un passage que de la dévouverte d'un petit rameau de veine

dans le corps humain. Mais comme il serait ridicule de croire qu'il n'y a plus rien à découvrir dans l'anatomie, parce que les anatomistes se livrent quelquefois à des recherches inutiles en apparence, et souvent utiles par leurs suites, il ne serait pas moins absurde de vouloir interdire l'érudition, sous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos savants peuvent s'abandonner. C'est être ignorant ou présomptueux de croire que tout soit vu dans quelque matière que ce puisse être, et que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude et de la lecture des anciens.

L'usage de tout écrire aujourd'hui en langue vulgaire, a contribué sans doute à fortifier ce préjugé, et peut-être est plus pernicieux que le préjugé même. Notre langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons cru qu'il était temps de la substituer à la langue latine, qui, depuis la renaissance des lettres, était celle de nos savants. J'avoue qu'un philosophe est beaucoup plus excusable d'écrire en français, qu'un Français de faire des vers latins; je veux bien même convenir que cet usage a contribué à rendre la lumière plus générale, si néanmoins c'est étendre réellement l'esprit d'un peuple, que d'en étendre la superficie. Cependant il résulte de là un inconvénient que nous aurions dû prévoir. Les savants des autres nations, à qui nous avons donné l'exemple, ont cru avec raison qu'ils écriraient encore mieux dans leur langue que dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imités; l'Allemagne, où le latin semblait s'être réfugié, commence insensiblement à en perdre l'usage; je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt suivie par les Suédois, les Danois et les Russes. Ainsi, avant la fin du dix-huitième siècle, un philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit langues différentes,

et, après avoir consumé à les apprendre le temps le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la langue latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matières de goût, ne pourrait être que très-utile dans les ouvrages de philosophie dont la clarté et la précision doivent faire tout le mérite, et qui n'ont besoin que d'une langue universelle et de convention. Il serait donc à souhaiter qu'on rétablît cet usage; mais il n'y a pas lieu de l'espérer. L'abus dont nous osons nous plaindre est trop favorable à la vanité et à la paresse, pour qu'on se flatte de le déraciner. Les philosophes, comme les autres écrivains, veulent être lus, et surtout de leur nation. S'ils se servaient d'une langue moins familière, ils auraient moins de bouches pour les célébrer, et on ne pourrait se vanter de les entendre. Il est vrai qu'avec moins d'admirateurs ils auraient de meilleurs juges, mais c'est un avantage qui touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la distribuent.

En récompense, car il ne faut rien outrer, nos livres de science semblent avoir acquis jusqu'à l'espèce d'avantage qui semblait devoir être particulier aux ouvrages de belles-lettres. Un écrivain respectable, que notre siècle a eu le bonheur de posséder longtemps, et dont je louerais ici les différentes productions si je ne me bornais pas à l'envisager comme philosophe, a appris aux savants à secouer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en leur jour les idées les plus abstraites, il a su, par beaucoup de méthode, de précision et de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on aurait cru les moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la philosophie les ornements qui semblaient lui être les plus étrangers, et qu'elle paraissait devoir s'interdire le plus sévèrement; et cette hardiesse a

été justifiée par le succès le plus général et le plus flatteur. Mais, semblable à tous les écrivains originaux, il a laissé bien loin derrière lui ceux qui ont cru pouvoir l'imiter.

L'auteur de l'*histoire naturelle* a suivi une route toute différente. Rival de Platon et de Lucrèce, il a répandu dans son ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse et cette élévation de style qui sont si propres aux matières philosophiques, et qui dans les écrits du sage doivent être la peinture de son âme.

Cependant la philosophie, en songeant à plaire, paraît n'avoir pas oublié qu'elle est principalement faite pour instruire; c'est par cette raison que le goût des systèmes, plus propre à flatter l'imagination qu'à éclairer la raison, est aujourd'hui presque absolument banni des bons ouvrages. Un de nos meilleurs philosophes, l'abbé de Condillac, semble lui avoir porté les derniers coups. L'esprit d'hypothèse et de conjecture pouvait être autrefois fort utile, et avait même été nécessaire pour la renaissance de la philosophie, parce qu'alors il s'agissait encore moins de bien penser que d'apprendre à penser par soi-même. Mais les temps sont changés, et un écrivain qui ferait parmi nous l'éloge des systèmes viendrait trop tard. Les avantages que cet esprit peut procurer maintenant sont en trop petit nombre pour balancer les inconvénients qui en résultent; et si on prétend prouver l'utilité des systèmes par un très-petit nombre de découvertes qu'ils ont occasionnées autrefois, on pourrait de même conseiller à nos géomètres de s'appliquer à la quadrature du cercle, parce que les efforts de plusieurs mathématiciens pour la trouver, nous ont produit quelques théorèmes. L'esprit de système est dans la physique ce que la métaphysique est dans la géométrie. S'il est quelquefois nécessaire pour nous mettre dans le chemin de la vérité, il est presque toujours incapable de

nous y conduire par lui-même. Éclairé par l'observation de la nature, il peut entrevoir les causes des phénomènes; mais c'est au calcul à assurer, pour ainsi dire, l'existence de ces causes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, et en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous découvre. Toute hypothèse, dénuée d'un tel secours, acquiert rarement ce degré de certitude qu'on doit toujours chercher dans les sciences naturelles, et qui néanmoins se trouve si peu dans ces conjectures frivoles qu'on honore du nom de *systèmes*. S'il ne pouvait y en avoir que de cette espèce, le principal mérite du physicien serait, à proprement parler, d'avoir l'esprit de système et de n'en faire jamais. A l'égard de l'usage dans les autres sciences, mille expériences prouvent combien il est dangereux.

La physique est donc uniquement bornée aux observations et aux calculs; la médecine à l'histoire du corps humain, de ses maladies et de leurs remèdes; l'histoire naturelle à la description détaillée des végétaux, des animaux et des minéraux; la chimie à la composition et à la décomposition expérimentale des corps; en un mot, toutes les sciences, renfermées dans les faits, autant qu'il est possible, et dans les conséquences qu'on en peut déduire, n'accordent rien à l'opinion, que quand elles y sont forcées. Je ne parle point de la géométrie, de l'astronomie et de la mécanique, destinées par leur nature à aller toujours en se perfectionnant de plus en plus.

On abuse des meilleures choses. Cet esprit philosophique, si à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir et ne rien supposer, s'est répandu jusque dans les belles-lettres; on prétend même qu'il est nuisible à leurs progrès, et il est difficile de se le dissimuler. Notre siècle, porté à la combinaison et à l'analyse, semble vouloir introduire les discus-

sions froides et didactiques dans les choses de sentiment. Ce n'est pas que les passions et le goût n'aient une logique qui leur appartient; mais cette logique a des principes tout différents de ceux de la logique ordinaire : ce sont ces principes qu'il faut démêler en nous, et c'est, il faut l'avouer, de quoi une philosophie commune est peu capable. Livrée tout entière à l'examen des perceptions tranquilles de l'âme, il lui est bien plus facile d'en démêler les nuances que celles de nos passions, ou en général des sentiments vifs qui nous affectent. Et comment cette espèce de sentiments ne serait-elle pas difficile à analyser avec justesse? Si, d'un côté, il faut se livrer à eux pour les connaître, de l'autre, le temps où l'âme en est affectée est celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet esprit de discussion a contribué à affranchir notre littérature de l'admiration aveugle des anciens; il nous a appris à n'estimer en eux que les beautés que nous serions contraints d'admirer dans des modernes. Mais c'est peut-être aussi à la même source que nous devons je ne sais quelle métaphysique du cœur, qui s'est emparée de nos théâtres; s'il ne fallait pas l'en bannir entièrement, encore moins fallait-il l'y laisser régner. Cette anatomie de l'âme s'est glissée jusque dans nos conversations; on y disserte, on n'y parle plus; et nos sociétés ont perdu leurs principaux agréments, la chaleur et la gaieté.

Ne soyons donc pas étonnés que nos ouvrages d'esprit soient en général inférieurs à ceux du siècle précédent. On peut même en trouver la raison dans les efforts que nous faisons pour surpasser nos prédécesseurs. Le goût et l'art d'écrire font en peu de temps des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route est ouverte[1]: à peine un grand génie a-t-il entrevu le beau, qu'il l'aperçoit dans toute son étendue; et l'imitation de la belle nature semble

bornée à de certaines limites qu'une génération ou deux tout au plus ont bientôt atteintes ; il ne reste à la génération suivante que d'imiter ; mais elle ne se contente pas de ce partage; les richesses qu'elle a acquises autorisent le désir de les accroître ; elle veut ajouter à ce qu'elle a reçu, et manque le but en cherchant à le passer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumières, plus de bons juges, et moins de bons ouvrages ; on ne dit point d'un livre qu'il est bon, mais que c'est le livre d'un homme d'esprit. C'est ainsi que le siècle de Démétrius de Phalère a succédé immédiatement à celui de Démosthène, le siècle de Lucain et de Sénèque à celui de Cicéron et de Virgile, et le nôtre à celui de Louis XIV.

Je ne parle ici que du siècle en général, car je suis bien éloigné de faire la satire de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La constitution physique du monde littéraire entraîne, comme celle du monde matériel, des révolutions forcées dont il serait aussi injuste de se plaindre que du changement des saisons. D'ailleurs, comme nous devons au siècle de Pline les ouvrages admirables de Quintilien et de Tacite, que la génération précédente n'aurait peut-être pas été en état de produire, le nôtre laissera à la postérité des monuments dont il a droit de se glorifier. Un poëte célèbre par ses talents et par ses malheurs a effacé Malherbe dans ses odes, et Marot dans ses épigrammes et dans ses épîtres. Nous avons vu naître le seul poëme épique que la France puisse opposer à ceux des Grecs, des Romains, des Italiens, des Anglais et des Espagnols. Deux hommes illustres, entre lesquels notre nation semble partagée, et que la postérité saura mettre chacun à sa place, se disputent la gloire du cothurne, et l'on voit encore avec un extrême plaisir leurs tragédies après celles de Corneille et de Racine. L'un de ces deux

hommes, le même à qui nous devons la *Henriade*, sûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands poëtes une place distinguée, et qui n'est qu'à lui, possède en même temps au plus haut degré un talent que n'a eu presque aucun poëte, même dans un degré médiocre : celui d'écrire en prose. Personne n'a mieux connu l'art si rare de rendre sans effort chaque idée par le terme qui lui est propre, d'embellir tout sans se méprendre sur le coloris propre à chaque chose; enfin (ce qui caractérise plus qu'on ne pense les grands écrivains), de n'être jamais ni au-dessus ni au-dessous de son sujet. Son *Essai sur le siècle de Louis XIV* est un morceau d'autant plus précieux que l'auteur n'avait en ce genre aucun modèle, ni parmi les anciens, ni parmi nous; son *Histoire de Charles XII*, par la rapidité et la noblesse du style, est digne du héros qu'il avait à peindre; ses pièces fugitives, supérieures à toutes celles que nous estimons le plus, suffiraient, par leur nombre et par leur mérite, pour immortaliser plusieurs écrivains. Que ne puis-je, en parcourant ici ses nombreux et admirables ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite, qu'il a reçu tant de fois de ses compatriotes, des étrangers et de ses ennemis, et auquel la postérité mettra le comble quand il ne pourra plus en jouir!

Ce ne sont pas là nos seules richesses. Un écrivain judicieux, aussi bon citoyen que grand philosophe, nous a donné sur les principes des lois un ouvrage décrié par quelques Français, applaudi par la nation et admiré de toute l'Europe, ouvrage qui sera un monument immortel du génie et de la vertu de son auteur, et des progrès de la raison dans un siècle dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la philosophie. D'excellents auteurs ont écrit l'histoire ancienne et moderne; des esprits

justes et éclairés l'ont approfondie. La comédie a acquis un nouveau genre qu'on aurait tort de rejeter, puisqu'il en résulte un plaisir de plus, et que d'ailleurs ce genre même n'a pas été aussi inconnu des anciens qu'on voudrait nous le persuader. Enfin, nous avons plusieurs romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier siècle.

Les beaux-arts ne sont pas moins en honneur dans notre nation. Si j'en crois les amateurs éclairés, notre école de peinture est la première de l'Europe, et plusieurs ouvrages de nos sculpteurs n'auraient pas été désavoués par les anciens. La musique est peut-être, de tous ces arts, celui qui a fait, depuis quinze ans, le plus de progrès parmi nous. Grâce aux travaux d'un génie mâle, hardi et fécond, les étrangers, qui ne pouvaient souffrir nos symphonies, commencent à les goûter, et les Français paraissent enfin persuadés que Lulli avait laissé dans ce genre beaucoup à faire. Rameau, en poussant la pratique de son art à un si haut degré de perfection, est devenu tout ensemble le modèle et l'objet de la jalousie d'un grand nombre d'artistes qui le décrient en s'efforçant de l'imiter; mais, ce qui le distingue plus particulièrement, c'est d'avoir réfléchi avec beaucoup de succès sur la théorie de ce même art, d'avoir su trouver dans la base fondamentale le principe de l'harmonie et de la mélodie; d'avoir réduit, par ce moyen, à des lois plus certaines et plus simples, une science livrée avant lui à des règles arbitraires ou dictées par une expérience aveugle. Je saisis avec empressement l'occasion de célébrer cet artiste philosophe dans un discours destiné principalement à l'éloge des grands hommes. Son mérite, dont il a forcé notre siècle à convenir, ne sera bien connu que quand le temps aura fait taire l'envie; et son nom, cher à la partie de notre nation la plus éclairée, ne peut blesser ici personne; mais, dût-il déplaire à quelques pré-

tendus Mécènes, un philosophe serait bien à plaindre si, même en matière de sciences et de goût, il ne se permettait pas de dire la vérité.

Voilà les biens que nous possédons. Quelle idée ne se formera-t-on pas de nos trésors littéraires, si l'on joint aux ouvrages de tant de grands hommes les travaux de toutes les compagnies savantes destinées à maintenir le goût des sciences et des lettres, et à qui nous devons tant d'excellents livres! De pareilles sociétés ne peuvent manquer de produire dans un État de grands avantages, pourvu qu'en les multipliant à l'excès on n'en facilite point l'entrée à un trop grand nombre de gens médiocres; qu'on en bannisse toute inégalité propre à éloigner ou à rebuter des hommes faits pour éclairer les autres; qu'on n'y connaisse d'autre supériorité que celle du génie; que la considération y soit le prix du travail; enfin, que les récompenses y viennent chercher les talents, et ne leur soient point enlevées par l'intrigue : car, il ne faut pas s'y tromper, on nuit plus au progrès de l'esprit en plaçant mal les récompenses qu'en les supprimant. Avouons même, à l'honneur des lettres, que les savants n'ont pas toujours besoin d'être récompensés pour se multiplier : témoin l'Angleterre, à qui les sciences doivent tant, sans que le gouvernement fasse rien pour elles. Il est vrai que la nation les considère, qu'elle les respecte même; et cette espèce de récompense, supérieure à toutes les autres, est sans doute le moyen le plus sûr de faire fleurir les sciences et les arts, parce que c'est le gouvernement qui donne les places, et le public qui distribue l'estime. L'amour des lettres, qui est un mérite chez nos voisins, n'est encore, à la vérité, qu'une mode parmi nous, et ne sera peut-être jamais autre chose; mais, quelque dangereuse que soit cette mode, qui, pour un Mécène éclairé, produit cent amateurs ignorants

et orgueilleux, peut-être lui sommes-nous redevables de n'être pas encore tombés dans la barbarie, où une foule de circonstances tendent à nous précipiter.

On peut regarder comme une des principales cet amour du faux bel-esprit qui protége l'ignorance, qui s'en fait honneur, et qui la répandra universellement tôt ou tard. Elle sera le fruit et le terme du mauvais goût; j'ajoute qu'elle en sera le remède, car tout a des révolutions réglées, et l'obscurité se terminera par un nouveau siècle de lumière. Nous serons plus frappés du grand jour après avoir été quelque temps dans les ténèbres. Elles seront comme une espèce d'anarchie très-funeste par elle-même, mais quelquefois utile par ses suites. Gardons-nous pourtant de souhaiter une révolution si redoutable. La barbarie dure des siècles ; il semble que ce soit notre élément; la raison et le bon goût ne font que passer.

Ce serait peut-être ici le lieu de repousser les traits qu'un écrivain éloquent et philosophe * a lancés depuis peu contre les sciences et les arts, en les accusant de corrompre les mœurs. Il nous siérait mal d'être de son sentiment à la tête d'un ouvrage tel que celui-ci. L'homme de mérite dont nous parlons semble avoir donné son suffrage à notre travail par le zèle et le succès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui reprocherons point d'avoir confondu la culture de l'esprit avec l'abus qu'on en peut faire. Il nous répondra sans doute que cet abus en est inséparable; mais nous le prierons d'examiner si la plupart des maux qu'il attribue aux sciences et aux arts ne sont point dus à des causes toutes différentes, dont l'énumération serait ici

* J.-J. Rousseau, auteur de la partie de l'*Encyclopédie* qui concerne la musique, a composé un discours très-éloquent, pour prouver que le rétablissement des sciences et des arts a corrompu les mœurs.

aussi longue que délicate. Les lettres contribuent certainement à rendre la société plus aimable. Il serait difficile de prouver que les hommes en sont meilleurs et la vertu plus commune; mais c'est un privilége qu'on peut disputer à la morale même, et, pour dire encore plus, faudra-t-il proscrire les lois parce que leur nom sert d'abri à quelques crimes dont les auteurs seraient punis dans une république de sauvages? Enfin, quand nous ferions ici au désavantage des connaissances humaines un aveu dont nous sommes bien éloignés, nous le sommes encore plus de croire qu'on gagnât à les détruire. Les vices nous resteraient, et nous aurions l'ignorance de plus.

Finissons cette histoire des sciences en remarquant que les différentes formes de gouvernement, qui influent tant sur les esprits et sur la culture des lettres, déterminent aussi les espèces de connaissances qui doivent principalement y fleurir, et dont chacune a son mérite particulier. Il doit y avoir en général, dans une république, plus d'orateurs, d'historiens et de philosophes, et, dans une monarchie, plus de poëtes, de théologiens et de géomètres. Cette règle n'est pourtant pas si absolue qu'elle ne puisse être altérée et modifiée par une infinité de causes.

---

# LE SYSTÈME DU MONDE.

Si l'astronomie est une des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, l'astronomie physique est une de celles qui en font le plus à la philosophie moderne. Il a fallu sans doute une longue suite de siècles pour que les hommes pussent parvenir à connaître avec quelque précision le mouvement de ce globe qu'ils habitent, et celui des autres corps de notre système planétaire ; et ce serait un ouvrage très-utile et très-philosophique, que celui où l'on exposerait en détail le progrès de l'astronomie, dans l'ordre ou réel, ou du moins vraisemblable, que ce progrès a dû suivre. Mais ce n'est pas une recherche moins digne d'un philosophe, que celle des différentes causes des phénomènes célestes. Il est même impossible qu'un pareil travail ne contribue très-efficacement à l'avancement rapide de l'astronomie. En effet, on ne pourra se flatter de savoir les véritables causes des mouvements des planètes, que lorsqu'on pourra assigner par le calcul les effets que doivent produire ces causes, et faire voir que ces effets s'accordent avec ceux que l'observation nous a dévoilés ; or la combinaison de ces effets est assez considérable pour qu'il en reste encore beaucoup à découvrir ; par conséquent

dès qu'une fois on en connaîtra bien le principe, les conclusions géométriques qu'on en déduira feront en peu de temps apercevoir et prédire même des phénomènes cachés et fugitifs, qui auraient peut-être eu besoin d'un long travail pour être connus, démêlés et fixés par l'observation seule.

Soit que les anciens ne fussent pas assez exactement instruits des phénomènes célestes pour entreprendre de les expliquer en détail, soit que leur physique consistât plus dans la connaissance des faits que dans la recherche de leurs causes, soit enfin qu'ils n'eussent pas fait assez de progrès dans les sciences physico-mathématiques, pour être en état de réduire aux lois de la mécanique les mouvements des corps célestes, leurs ouvrages n'ont été presque d'aucun secours sur ce point aux philosophes qui sont venus depuis. Il est vrai que les différentes hypothèses imaginées par les modernes pour expliquer le système du monde l'avaient déjà été par les anciens; et on n'en sera pas surpris, si on considère qu'en ce genre les hypothèses vraisemblables se présentent assez naturellement à l'esprit, que les combinaisons d'idées générales doivent être bientôt épuisées, et par une espèce de révolution forcée être successivement remplacées les unes par les autres. C'est par cette raison sans doute, pour le dire en passant, que nous n'avons aujourd'hui dans notre physique presque aucuns principes généraux dont l'énoncé, ou du moins le germe ne se trouve chez les anciens. C'est peut-être aussi pour cela que la philosophie moderne s'est rapprochée sur plusieurs points de ce qu'on a pensé dans le premier âge de la philosophie, parce qu'il semble que la première impression de la nature est de nous donner des idées justes, que l'on abandonne bientôt par incertitude ou par amour de la nouveauté, et auxquelles enfin on est forcé de revenir.

Quoi qu'il en soit, ce que les anciens ont imaginé sur le système du monde, ou du moins ce qui nous reste de leurs opinions là-dessus, est si vague et si mal prouvé qu'on n'en saurait tirer aucune lumière réelle. On n'y trouve point ces détails précis, exacts et profonds, qui sont la pierre de touche de la vérité d'un système, et que quelques auteurs affectent d'en appeler l'appareil, mais qu'on en doit regarder comme le corps et la substance, parce qu'ils en renferment les preuves les plus subtiles et les plus incontestables, et qu'ils en font par conséquent la difficulté et le mérite. En vain un savant illustre, en revendiquant nos hypothèses et nos opinions à l'ancienne philosophie, a cru la venger d'un mépris injuste, que les bons esprits et les vrais savants n'ont jamais eu pour elle. Sa dissertation sur ce sujet * ne fait, ce me semble, ni beaucoup de tort aux modernes, ni beaucoup d'honneur aux anciens, mais seulement beaucoup à l'érudition et aux lumières de son auteur.

Descartes est proprement le premier qui ait traité du système du monde avec quelque soin et quelque étendue. Ce grand philosophe, dans un temps où les observations astronomiques, la mécanique et la géométrie étaient encore très-imparfaites, imagina, pour expliquer les mouvements des planètes, l'ingénieuse et célèbre hypothèse des tourbillons; mais si elle parut au premier coup d'œil conforme au gros des phénomènes, les détails et l'examen approfondi de ces mêmes phénomènes ont fait voir qu'elle ne pouvait subsister; c'est ce qui obligea Newton à lui substituer l'hypothèse de la gravitation universelle, qui a cessé presque entre ses mains d'être une hypothèse, par son accord ad-

* Voyez les *Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, t. XVIII, p. 97.

mirable avec les observations astronomiques les plus délicates et les plus singulières.

Les principes fondamentaux de ce système ont été expliqués dans un si grand nombre de livres, et avec tant de force et de clarté, qu'il serait inutile d'en rien répéter ici. Je les supposerai tels qu'ils sont connus, réservant pour la fin de ce discours quelques réflexions générales sur ces principes même. Mon but principal est d'exposer d'abord le plus exactement et le plus succinctement qu'il me sera possible, le résultat du travail de Newton, ce qui reste à ajouter à ce travail, et l'objet que je me suis proposé dans cet ouvrage.

Je commencerai par la lune, parce qu'elle est, après le soleil, celui de tous les corps de notre système qui nous intéresse le plus; et parce que son mouvement est altéré par des inégalités plus nombreuses, ou du moins plus sensibles que celles d'aucune des autres planètes.

La lune est attirée non-seulement par la terre, mais encore par le soleil; et c'est à cette dernière attraction qu'on doit attribuer les irrégularités de son cours. Il faut pourtant remarquer que si l'attraction que le soleil exerce sur la lune était égale et parallèle à celle qu'il exerce sur la terre, ces irrégularités seraient nulles, du moins pour nous. Car l'effet de l'action du soleil sur les deux planètes étant le même, elles se trouveraient dérangées de la même manière par cette action; ainsi quoique le mouvement de la lune dans l'espace absolu en fût altéré, son mouvement relatif, c'est-à-dire son mouvement par rapport à la terre ne le serait pas : or ce dernier mouvement est le seul que nous ayons besoin de connaître, et dont il soit question ici La cause des irrégularités de la lune vient donc de l'inégalité et de la direction différente des deux attractions; et il n'est pas difficile de comprendre ni la cause de cette

inégalité, ni comment cette inégalité, jointe à la différence des directions, altère les mouvements de cette planète. La lune, par son mouvement autour de la terre, se trouve tantôt plus près, tantôt plus loin du soleil que la terre, et, par conséquent, suivant les lois de l'attraction, elle doit être tantôt plus, tantôt moins attirée par le soleil que la terre; de plus, il est aisé de voir que la ligne menée du soleil à la lune fait presque toujours un angle avec la ligne menée du soleil à la terre, et qu'ainsi quand les deux attractions seraient égales, leurs directions ne seraient presque jamais parallèles.

Cela posé, au lieu de la force simple par laquelle le soleil attire la lune, on peut, par le principe de la décomposition des forces, en substituer deux autres; l'une sera égale et parallèle à l'action du soleil sur la terre, et par conséquent ne produira aucun dérangement dans l'orbite de la lune autour de la terre; et l'autre sera celle par laquelle le mouvement de la lune est altéré.

Mais si on est d'abord naturellement porté à regarder cette dernière force comme la cause des irrégularités de la lune, on ne peut aussi en être pleinement convaincu qu'après avoir calculé les effets qu'elle doit produire, et après s'être assuré qu'ils répondent aux phénomènes; autrement l'hypothèse newtonienne n'aurait aucun avantage sur l'hypothèse des tourbillons, par laquelle on explique à la vérité bien des circonstances du mouvement des planètes, mais d'une manière si incomplète, et pour ainsi dire si lâche, que si les phénomènes étaient tout autres qu'ils ne sont, on les expliquerait toujours de même, très-souvent aussi bien, et quelquefois mieux.

Newton ne s'est donc pas contenté de donner, dans le premier livre de son ouvrage, une explication des principales inégalités de la lune, suffisante à ceux qui, en ma-

tière d'explications physiques, se bornent à une espèce de coup d'œil général, et qui, s'imaginant être instruits sans qu'il leur en coûte, croient satisfaire en même temps la paresse et le désir de savoir. Comme ce grand homme écrivait pour l'avancement réel des sciences, il a jugé nécessaire d'entrer dans une discussion plus sévère, en déterminant la quantité précise des effets que la gravitation de la lune vers le soleil doit produire. C'est l'objet d'une partie du troisième livre de ses *Principes.* Il y calcule plusieurs des inégalités de la lune, et les trouve conformes aux observations.

Rien ne paraît plus propre que ces calculs à assurer au système de Newton toute l'autorité que lui ont donnée tant de sectateurs. Cependant, pour arriver dans cette matière au plus haut degré possible de certitude, il faut que les calculs soient non-seulement exacts, mais appuyés sur des suppositions géométriques certaines ou évidentes par elles-mêmes; il faut de plus que le calcul et l'observation soient d'accord sur toutes les inégalités de la lune. Si on se bornait à n'en examiner qu'un certain nombre, il résulterait sans doute du succès de ce travail une prévention plus ou moins favorable, selon le nombre et l'importance des points qu'on aurait discutés; mais le physicien sage suspendrait encore son jugement, encouragé seulement par ce premier trait de lumière, il n'en mettrait que plus de soin à approfondir le reste. Un seul article où l'observation démentirait le calcul, ferait écrouler l'édifice, et reléguerait la théorie newtonienne dans la classe de tant d'autres systèmes que l'imagination a enfantés, et que l'analyse a détruits.

On n'a point à craindre ici cet abus du calcul et de la géométrie, dans lequel les physiciens ne sont que trop souvent tombés pour défendre ou pour combattre des hypo-

thèses, et dont nous avons nous-mêmes fait sentir les inconvénients en plus d'une occasion. Les planètes étant supposées se mouvoir ou dans le vide ou au moins dans un espace non résistant, et les forces par lesquelles elles agissent les unes sur les autres étant connues, c'est un problème purement mathématique que de déterminer les phénomènes qui en doivent naître; on a donc ici le rare avantage de pouvoir juger irrévocablement de la validité du système newtonien, et cet avantage ne saurait être saisi avec trop d'empressement. Il serait à souhaiter que toutes les questions de la physique pussent être aussi incontestablement décidées.

Les inégalités de la lune dont Newton a donné le calcul, du moins dans un certain détail, sont en premier lieu celle qui est connue sous le nom de ***variation***, qui a été découverte par Tycho, et qui monte à 35′ environ dans les octans, c'est-à-dire lorsque le lieu de la lune est à 45° de celui du soleil ou de la terre ; en second lieu, le mouvement annuel et rétrograde des nœuds, c'est-à-dire des points où l'orbite de la lune coupe l'écliptique; ce mouvement est d'environ 19° par an : en troisième lieu, la principale équation ou inégalité du mouvement des nœuds qui monte à 1° 30′; et enfin la variation de l'inclinaison de l'orbite lunaire au plan de l'écliptique, variation qui est d'environ 8 à 9′, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Dans ces calculs, qui d'ailleurs sont faits avec beaucoup de clarté et de précision, Newton suppose que l'orbite de la lune est à peu près une ellipse, dont il néglige même l'excentricité. Or il n'y a personne tant soit peu au fait de ces matières, qui ne sente que cette supposition aurait besoin d'être démontrée. Il est vrai que si on néglige plusieurs circonstances du mouvement de la lune, on trouve qu'en ayant même égard à l'action du soleil sur elle, elle décrit

autour de la terre à peu près une ellipse * dont le grand axe est mobile. Mais toute cette figure elliptique s'évanouit, si on a égard aux circonstances négligées, circonstances très-importantes en elles-mêmes pour l'exactitude de la solution, et dont les principales sont les inégalités du mouvement de l'apogée et les variations de l'excentricité.

A l'égard des autres équations de la lune, il en est quelques-unes que Newton dit avoir calculées par la théorie de la gravitation, mais sans nous apprendre le chemin qu'il a pris pour y parvenir. Telles sont celles de 11′ 49″ qui dépend de l'équation du centre du soleil, c'est-à-dire de l'inégalité qu'on observe dans le mouvement de cet astre, et celle de 47″ qui dépend de la distance du soleil au nœud de la lune. Il était néanmoins nécessaire que Newton entrât sur ces deux points dans le même détail que sur les autres inégalités; car la manière dont il a calculé celles-ci, fait toujours craindre qu'il n'ait encore employé quelques suppositions gratuites dans celles dont il ne donne que le résultat. En effet, comme on peut s'en assurer, la seconde de ces équations se trouve, par un calcul exact, à peu près le double de 48″, et la première est assez sensiblement différente de 11′ 49″.

Newton fait encore mention de deux autres équations de la lune, l'équation annuelle du mouvement des nœuds, et celle du mouvement de l'apogée. Ici il ne se contente pas d'établir l'une de 9′ 27″, l'autre de 19′ 52″, il expose en peu de mots la méthode par laquelle il est parvenu à les trouver. Mais la question étant très-compliquée, le raisonnement sur lequel cette méthode est appuyée ne me paraît pas propre à satisfaire ceux qui sont déterminés à ne se rendre qu'à l'évidence la plus complète. Car ce raison-

* Voyez les *Mémoires de l'Académie*, 1743, p. 17.

nement consiste en deux propositions que Newton n'a point démontrées, et qui auraient du moins besoin de l'être : l'une, que si le mouvement apparent du soleil était réciproquement proportionnel aux cubes, et non aux carrés des distances, son équation du centre augmenterait dans la raison de 3 à 2 ; l'autre, que l'équation de l'apogée et du nœud de la lune doivent être à l'équation du centre du soleil ainsi augmentée, dans la raison des mouvements moyens de l'apogée et du nœud au mouvement moyen du soleil. Ce sont là, ce me semble, de ces théorèmes qui, quand ils seraient vrais, ne doivent pas être énoncés comme des axiomes. Quelques commentateurs de Newton ont à la vérité tâché de suppléer à cette omission, mais dans leurs démonstrations ils ont négligé tant de circonstances aussi essentielles que délicates, qu'il me paraît qu'on ne peut absolument s'en contenter.

Enfin il y a de très-grandes inégalités du mouvement de la lune que Newton s'est borné à déduire des observations; savoir le mouvement de l'apogée, l'équation considérable de ce mouvement, la variation de l'excentricité, et quelques autres.

Concluons de ce détail, que malgré tout le cas qu'on doit faire de la théorie de Newton sur la lune, malgré les tables qui ont résulté de cette théorie, et qui sont beaucoup plus exactes que toutes les précédentes, il s'en faut beaucoup que cette matière soit épuisée. Peut-être même, si on ose le dire, son illustre auteur n'a fait qu'en ébaucher les premiers traits. Mais la philosophie naturelle a tant d'obligations à ce grand homme, et il montre tant de génie et de sagacité dans les choses mêmes où il a été le moins heureux, que nous ne devons point cesser de l'admirer et de le regarder comme notre maître, même lorsque nous nous écartons de ses principes, ou lorsque nous

ajoutons à ses découvertes. Quelque lumière qu'il ait portée dans le système de l'univers, il n'a pu manquer de sentir qu'il laissait encore beaucoup à faire à ceux qui le suivraient. C'est le sort des pensées d'un grand homme, d'être fécondes non-seulement entre ses mains, mais dans celles des autres. Newton lui-même ne s'est élevé si haut que par l'usage heureux qu'il a su faire de quelques principes trouvés avant lui, et dont les auteurs ou n'avaient pas senti toute l'étendue, ou n'avaient pas eu le temps de l'apercevoir. Il n'y avait qu'un pas de la méthode de Barrow pour les tangentes, au calcul des fluxions; la théorie des forces centrifuges dans le cercle, trouvée par Huyghens, et rapprochée de la théorie des développées du même auteur qui réduit toutes les courbes à des portions d'arc de cercle, conduit immédiatement et comme nécessairement à la théorie générale des forces centrales sur lesquelles le système du monde est appuyé. Newton a fait le premier ces deux pas importants qui, paraissent aujourd'hui si simples; plus heureux ou plus habile que Barrow et qu'Huyghens, il a, en généralisant seulement leurs principes, ouvert une carrière immense à l'avancement de la philosophie; cependant, quelque loin qu'il ait été dans cette carrière, il ne l'a pas, à beaucoup près, entièrement parcourue. L'accord singulier qu'il avait trouvé dans un grand nombre de phénomènes entre la théorie et les observations, a pu l'autoriser à penser que ce même accord aurait lieu dans tous les autres cas; mais il ne nous dispense pas d'examiner si cette conséquence est exacte. D'ailleurs, quoiqu'il se servît de l'analyse très-fréquemment, et avec beaucoup d'adresse et de succès, il a marqué dans ses ouvrages une sorte de prédilection pour la synthèse; et la théorie de la lune dépend d'éléments trop multipliés et trop compliqués, pour qu'il soit

possible de la traiter sans employer le calcul analytique.

Heureusement ce calcul a acquis depuis Newton différents degrés d'accroissement, et étant devenu d'un usage tout à la fois plus étendu et plus commode, il nous met en état de perfectionner l'ouvrage commencé par ce grand philosophe. Il suffit à sa gloire que plus d'un demi-siècle se soit écoulé sans qu'on ait presque rien ajouté à sa théorie de la lune; et il y a peut-être plus loin du point d'où il est parti à celui où il est parvenu, que du point où il en est resté à celui auquel nous pouvons maintenant atteindre.

C'est donc par le calcul analytique, employé avec toute l'attention possible, que j'ai recherché les inégalités du mouvement de la lune. Quand je parle de ces inégalités, j'entends ici seulement celles qui sont produites par l'action du soleil; car il est facile de voir que l'action des planètes sur la terre et sur la lune n'étant pas la même, cette différence doit produire aussi quelque altération dans les mouvements de notre satellite. Mais il y a beaucoup d'apparence que ces inégalités doivent échapper à l'observation, car la plus grande inégalité que l'action du soleil produise dans le mouvement de la lune est à peu près d'un degré et demi; or Jupiter, la plus grosse de toutes les planètes, a environ mille fois moins de masse que le soleil, et en est quatre fois plus loin que la lune; donc, si on supposait en général les inégalités de la lune en raison des masses attirantes et des cubes des distances, on trouverait que Jupiter devrait la déranger soixante-quatre mille fois moins que le soleil; d'où résulteraient des variations tout à fait insensibles. J'avoue que le raisonnement que nous venons de faire sur le rapport des inégalités, n'est peut-être pas exact, et qu'un calcul rigoureux peut seul nous faire connaître ce rapport. Mais

ce calcul étant très-composé et très-rebutant, on ne doit se résoudre à l'entreprendre qu'après s'être bien assuré que l'action seule du soleil ne suffit pas pour produire toutes les variétés sensibles du mouvement de la lune.

La question se réduit donc à déterminer l'orbite que la lune décrit en vertu de l'action que la terre et le soleil exercent sur elle; et cette question, quoique déjà très-réduite dans cet énoncé, renferme encore assez de difficultés, pour qu'on ne soit pas tenté d'y en ajouter de nouvelles. C'est là le fameux problème que les géomètres ont appelé ***problème des trois corps***, parce qu'il consiste à déterminer l'orbite d'un corps céleste attiré par deux autres.

La détermination de l'orbite de la lune autour de la terre dépend de trois éléments : de la projection de cette orbite sur le plan de l'écliptique, qui donne pour chaque instant le lieu de la lune dans l'écliptique même; de la position que doit avoir dans un instant quelconque la ligne des nœuds; enfin de l'inclinaison de l'orbite dans ce même instant : connaissant ces trois éléments, on connaîtra évidemment le lieu de la lune dans le ciel. Il est vrai que la plupart des géomètres qui ont jusqu'ici traité des mouvements de la lune, considèrent d'abord son orbite réelle, qu'ils regardent comme un plan mobile sur l'écliptique, et qu'ensuite ils rapportent à l'écliptique les mouvements de la lune dans ce plan; mais il me paraît beaucoup plus simple et plus commode de considérer d'abord le mouvement de la lune dans l'écliptique même, c'est-à-dire la projection de son orbite sur l'écliptique. Deux raisons me font penser ainsi : la première, c'est que par cette méthode on a immédiatement le lieu de la lune dans l'écliptique, sans avoir besoin de le déduire du lieu de la lune dans son orbite réelle, laquelle change à cha-

que instant de position; la seconde, c'est que le soleil, la terre et la lune, ou plutôt la planète feinte qui est comme la projection de la lune dans l'écliptique, exécutent leurs mouvements dans un même plan; circonstance qui facilite un peu le problème.

Par le principe de la décomposition des forces, toutes les puissances qui agissent à chaque instant sur la lune ou sur le mobile qui la représente, peuvent être réduites à deux autres, dont l'une soit dirigée vers la terre, et l'autre soit perpendiculaire au rayon vecteur. Ainsi il faut d'abord terminer l'équation de l'orbite décrite en vertu de ces deux forces. Une simple analogie fait connaître la puissance qui, tendant uniquement vers la terre, ferait décrire à la lune son orbite telle qu'elle est; cette puissance, ainsi qu'il est aisé de le présumer, renferme les deux forces dont il s'agit; et comme on connaît depuis longtemps l'équation de l'orbite décrite en vertu d'une seule puissance dirigée vers un point fixe, on parvient sans peine à une équation différentielle du second degré, qui est celle de l'orbite lunaire. On peut sans doute arriver à cette équation par différents chemins, mais plusieurs seraient assez embarrassés, et nul d'entre eux, si je ne me trompe, n'est aussi simple que celui que j'ai suivi.

Cette équation étant trouvée, on n'a encore surmonté qu'une très-petite partie des obstacles. L'intégration de l'équation en présente de nouveaux, premièrement en elle-même, et ensuite relativement à la nature de la question proposée. En effet, non-seulement il faut trouver une méthode pour intégrer cette équation aussi exactement qu'on voudra par approximation, méthode qui ne se présente pas facilement, et qui demande plusieurs adresses de calcul : il faut encore savoir distinguer les termes qui doivent entrer dans cette approximation. Quel-

ques-unes des quantités qui paraîtraient devoir être négligées, à cause de la petitesse des coëfficients qu'elles ont dans la différentielle, augmentent beaucoup par l'intégration, et deviennent très-sensibles dans l'expression du rayon vecteur de l'orbite. Quelques autres qui paraissent assez petites dans l'expression du rayon vecteur, ou qui ont déjà augmenté par l'intégration, deviennent beaucoup plus sensibles, ou même assez grandes, par l'intégration nouvelle dont on a besoin pour tirer de l'expression du rayon vecteur celle du temps que la lune emploie à parcourir un arc quelconque. Ce sont ces différentes quantités, l'attention qu'il faut y avoir, la nécessité de n'en omettre aucune, l'ordre et le degré qu'il faut distinguer entre elles, qui rendent surtout épineuse l'analyse des mouvements de la lune. On pourra remarquer, par exemple, la nécessité d'avoir égard à certains termes qui, étant négligés mal à propos, donneraient 30 à 40′ de différence entre le lieu de la lune calculé et son lieu observé; ce qui conduirait à des conséquences très-fausses contre le système de la gravitation, et irait à renverser trop légèrement ce système. Les termes dont il s'agit sont ceux qui dépendent de la distance du soleil, à l'apogée de la lune; je crois être le premier qui les ait calculés exactement, et qui par là ait constaté, du moins à cet égard, l'accord de la théorie avec les observations : il ne serait pas difficile d'en donner des preuves, mais cette discussion n'importerait en rien au système du monde; elle n'importerait tout au plus qu'à moi, à qui même elle n'importe guère.

Ce travail pénible, dont l'importance et le détail ne peuvent être bien connus que de ceux qui l'ont entrepris, ou du moins tenté, et dont on ne peut donner aux autres qu'une idée légère, m'a enfin conduit à une formule qui

exprime le lieu de la lune pour un temps donné, et d'après laquelle j'ai construit de nouvelles tables des équations de cet astre. J'ai cru qu'il pouvait être avantageux pour la commodité des astronomes, et pour d'autres raisons qu'on trouvera détaillées dans mon ouvrage, de conserver à mes tables la forme que toutes celles de la lune ont eue jusqu'ici ; c'est-à-dire d'y regarder l'excentricité comme variable, et le mouvement de l'apogée comme sujet à différentes inégalités; quoiqu'en envisageant autrement les mouvements de la lune, j'eusse pu, avec quelques géomètres modernes, regarder l'excentricité comme constante, et le mouvement de l'apogée comme uniforme, et ajouter ensuite au lieu de la lune les équations qui dépendent de la variation de l'apogée et de l'excentricité.

Pour construire ces tables plus commodément, j'ai d'abord réduit en formules celles qui ont été construites jusqu'ici, tant d'après les observations que d'après la théorie de Newton; et, par ce moyen, j'ai facilement reconnu les changements qu'il fallait faire à ces dernières tables pour les rendre, sinon plus exactes, au moins plus conformes aux résultats que mes calculs m'avaient donnés. C'est à l'usage seul et à la comparaison des différentes tables à nous faire connaître celles qui répondront le mieux aux observations. Quelque soin que j'aie apporté dans la construction des miennes, la nature de la matière et diverses réflexions que je n'ai point dissimulées, m'empêchent de rien décider sur le degré de précision qu'elles peuvent avoir; je crois même que plus on aura approfondi et discuté les différentes équations du mouvement de la lune, plus on sera circonspect à prononcer sur ce sujet

Il est vrai qu'un géomètre moderne qui a publié depuis peu des tables de la lune, calculées, si on l'en croit, d'après la théorie, assure que ses tables sont infiniment plus

exactes qu'aucune de celles qui les ont précédées. Je ne prétends point détruire les prétentions de cet auteur; mais deux choses sont nécessaires pour les affermir : le détail de ses calculs qu'il n'a pas donné, et une comparaison longue et suivie qu'il ne paraît pas avoir faite des observations avec ses calculs. D'ailleurs, de savants mathématiciens qui ont aussi construit des tables d'après la théorie, qui ont fait entrer dans ces tables beaucoup plus d'éléments que lui, et qui les ont comparés avec quelques observations seulement, ont trouvé plus de 4′ de différence, et peut-être en poussant la comparaison plus loin, en auraient trouvé davantage. C'en est assez, ce me semble, pour nous rendre très-réservés dans nos assertions.

La seule chose que je doive remarquer ici, c'est que par la comparaison de nos tables avec celles de Newton, on trouvera dans les nôtres plusieurs équations que les tables de ce grand géomètre ne donnent pas; qu'il y a presque toujours des différences sensibles entre les équations qui nous sont communes; et que souvent même ces différences sont assez considérables.

Je trouve par exemple l'équation annuelle du moyen mouvement, qui dépend de l'équation du centre du soleil, d'une minute et quelques secondes plus grande; l'équation annuelle de l'apogée moindre de la moitié, c'est-à-dire d'environ 10′; la plus petite variation moindre de près de 3′; la plus grande moindre de près de 4′; la seconde équation du moyen mouvement qui dépend de la distance du soleil à l'apogée de la lune, moindre d'environ 1′ 30″; l'équation de l'apogée plus grande d'environ 12′; la plus grande équation du centre augmentée d'environ 1′, et la plus petite diminuée d'environ 1′ 30″; la variation moyenne diminuée de près de 3′; enfin la sixième équation, qui dépend des distances de la lune au

soleil, et de l'apogée de la lune à l'apogée du soleil, plus grande d'environ 1' 30"; sans compter quelques autres différences moins considérables, et dont plusieurs montent encore à un assez grand nombre de secondes. De plus, à ces tables ainsi corrigées, j'en ajoute six autres nouvelles, tirées de la théorie, dépendantes d'éléments auxquels Newton n'a point eu égard, et dont la plus grande monte à près de 1' 47', et la moindre à 18". Il faut remarquer encore que la méthode que j'ai suivie, me dispense d'avoir égard aux équations du nœud et à celles de l'inclinaison, pour trouver le lieu de la lune réduit à l'écliptique. Il ne faut qu'ajouter ou retrancher 23" de la *variation* dans les octans, et à proportion dans les autres situations de la lune, et déterminer ensuite le lieu de cette planète dans l'écliptique, en regardant l'inclinaison comme constante et le mouvement des nœuds comme uniforme; parce que les quantités qu'on trouverait, en ayant égard aux inégalités de l'inclinaison et du mouvement du nœud, se compensent et se détruisent à ces 23" près, dont la *variation* est augmentée ou diminuée. Newton semble avoir aperçu cette compensation, et en a même fait mention à la fin de la proposition 35 de son troisième livre : mais, quoiqu'elle ne soit pas fort difficile à démontrer, il semble que ce grand géomètre se soit contenté de l'apercevoir en général. S'il en eût connu et déterminé exactement la quantité, comme nous l'avons fait, il eût épargné quelque travail aux astronomes dans la détermination du lieu de la lune, dont le calcul est assez composé pour qu'on cherche tous les moyens de le simplifier.

Cette simplification, dont l'intelligence et l'usage sont extrêmement faciles, jointe aux six nouvelles tables dont j'ai parlé ci-dessus, et que la théorie m'a données, sont l'unique changement que j'ai cru devoir faire à la forme

ordinaire des tables, pour déterminer le lieu de la lune dans l'écliptique.

A l'égard de la latitude de la lune, il est nécessaire pour la déterminer de connaître les équations du mouvement du nœud et celles de l'inclinaison, et pour cela il faut d'abord ajouter aux tables newtoniennes dix nouvelles tables, quatre pour le nœud, et six pour l'inclinaison. Les quatre premières montent chacune à plusieurs minutes ; des six autres, à l'exception d'une seule qu'on peut négliger, la moindre est de 9″, et la plus grande est de 30″. A ces dix tables, j'en ajoute encore deux, dont l'une monte à 2′ 30″ pour le nœud, et l'autre à environ 12″ pour l'inclinaison. Ces deux tables viennent d'une circonstance essentielle à laquelle il ne paraît pas qu'on ait fait jusqu'à présent attention ; c'est l'action de la lune sur la terre, qui fait changer de position l'orbite de la terre elle-même, et qui par conséquent influe aussi, du moins indirectement, dans la position de l'orbite de la lune par rapport à l'écliptique.

A ces différentes recherches, j'en ai ajouté de nouvelles sur la parallaxe de la lune ; je la trouve dans les moyennes distances d'environ 10″ plus grande qu'elle n'a été déterminée par les meilleures observations. La différence est si petite, eu égard au degré de précision dont les observations de la parallaxe sont susceptibles, qu'il est incertain si on doit attribuer cette différence aux erreurs des observations, ou à l'incertitude des hypothèses sur lesquelles le calcul est fondé. En effet, ce calcul dépend surtout de deux éléments qui ne sont pas encore l'un et l'autre bien constatés. Il dépend premièrement de l'action de la lune sur la terre, puisque cette action, qui tend à rapprocher la terre de la lune, influe sur la distance de la lune, et par conséquent sur la parallaxe. Or, cette action est proportionnelle à la masse de la lune, qui n'est peut-

être pas encore fixée assez précisément, quoique dans mes recherches sur la précession des équinoxes, je croie en avoir approché de plus près qu'on n'a fait encore, et l'avoir déterminée par une méthode rigoureuse et géométrique, dont l'exactitude ne tient qu'à celle des observations de la nutation. En second lieu, la parallaxe de la lune dépend du rapport de la gravitation de la lune vers la terre à la gravitation des corps terrestres, rapport qui n'est pas facile à déterminer exactement, parce que la quantité précise de la gravitation des corps terrestres doit varier suivant la figure de la terre et la disposition tant intérieure qu'extérieure de ses parties, deux objets qui ne sont pas suffisamment connus.

Quoi qu'il en soit, en attendant que la théorie ou l'observation, ou l'une et l'autre jointes ensemble, nous donnent sur ce sujet de nouvelles lumières, j'ai non-seulement augmenté la parallaxe horizontale de la lune de 10 , j'y ai joint deux tables d'équation d'environ 20″ chacune, qui dépendent de la situation de la lune par rapport au soleil.

Voilà, à l'exception d'un article dont je parlerai plus bas, et qui mérite un examen à part, le précis de mes recherches sur la théorie de la lune. Il est impossible, par une infinité de raisons, que les résultats de ces recherches s'accordent exactement avec ceux qui pourront donner d'autres calculs. Pour n'être point étonné de cette différence, il suffit de faire attention, non-seulement aux éléments que les différents calculateurs peuvent employer, et qui, pour la plupart, n'étant pas fixés dans la dernière rigueur, ne sauraient être absolument les mêmes; mais encore à la quantité d'équations qu'on peut employer ou négliger, aux parties mêmes qu'on peut employer ou négliger dans les équations auxquelles on a égard; enfin, aux légères erreurs de toute espèce presque inévitables dans un travail où il est difficile

et dangereux de se faire aider par personne. Quelque méthode que l'on suive, il est certain au moins, pourvu qu'on apporte un peu d'exactitude dans les calculs, que les tables construites uniquement sur la théorie différeront toujours assez peu des tables newtoniennes, dont on a jusqu'ici fait usage, et qui elles-mêmes ne s'écartent que peu des observations. Ce qui suffit pour démontrer que la gravitation de la lune vers le soleil est la principale et peut-être l'unique cause sensible des irrégularités de cette planète, et que, si d'autres forces se joignent à celle-là, leur effet, ou inconnu ou non calculé jusqu'ici, est infiniment moins considérable.

Je ne doute point que, par la comparaison des différentes tables que la théorie pourra produire dans la suite, on ne parvienne à connaître plus exactement les mouvements de la lune. Mais, pour mettre les astronomes plus à portée de juger de l'exactitude de mes tables, et des corrections qu'il sera à propos de leur faire, j'ai construit des tables à part de toutes les différences qui se trouvent entre les équations de Newton et les miennes, et des équations qui me sont particulières. Ainsi, après avoir calculé le lieu de la lune par les tables newtoniennes les plus exactes qui aient été données jusqu'ici, et que je crois être celles des *Institutions astronomiques* de Le Monnier, et après avoir pris la différence du lieu calculé et du lieu observé, on pourra s'assurer aisément et promptement, si, en ayant recours aux tables des différences, on approchera davantage des observations.

Pour faciliter l'avancement d'une partie aussi importante de l'astronomie que la théorie de la lune, j'exhorte tous ceux qui ont calculé ou qui calculeront dans la suite des tables de cette planète, soit d'après la théorie, soit d'après les observations, à former de même des tables à part des différences de leurs résultats avec ceux des *Institutions*

*astronomiques*. Par ce moyen, non-seulement on reconnaîtra bientôt quelles seront les tables que l'on devra préférer aux autres, mais il sera même facile, avec le secours des observations, de rendre les différences les moindres qu'il sera possible, et de perfectionner ainsi de nouveau ces tables même.

Je n'entrerai point ici sur ces différents objets dans un plus grand détail que je réserve pour mon ouvrage, et d'après lequel mon travail doit être jugé par ceux à qui il appartient d'en connaître. Mais il est un point important dans la théorie de la lune, sur lequel je ne puis me dispenser de m'étendre ici, à cause des discussions géométriques et philosophiques auxquelles il a donné lieu : c'est le mouvement de l'apogée.

L'apogée de la lune, c'est-à-dire le point où elle est le plus éloignée de la terre, n'est pas fixe dans le ciel ; il répond successivement à différents degrés du zodiaque, et sa révolution, suivant l'ordre des signes, s'achève dans l'espace d'environ neuf ans, au bout desquels il revient à peu près au même point d'où il était parti.

Si la force qui attire la lune vers la terre était unique, et qu'elle fût exactement en raison inverse du carré de la distance, l'apogée serait immobile, puisque la lune décrirait alors exactement et rigoureusement une ellipse dont la terre occuperait le foyer, comme l'a démontré Newton, et une foule d'auteurs après lui. Mais cette force est altérée, et dans sa direction et dans sa quantité, comme nous l'avons vu plus haut ; il n'est donc pas surprenant qu'il en résulte un mouvement dans l'apogée de la lune.

La première difficulté qui se présente, tombe sur la méthode par laquelle on doit déterminer ce mouvement. Il semble d'abord qu'on puisse y parvenir, en se servant à l'ordinaire de méthodes connues pour la solution des pro-

blèmes où l'on néglige de petites quantités, c'est-à-dire en employant dans chaque correction une valeur de plus en plus exacte du rayon vecteur; mais dès la seconde correction, cette méthode introduirait dans la valeur du rayon vecteur des arcs de cercle qui rendraient cette valeur très-fautive. Il faut convenir pourtant que comme l'orbite de la lune n'est pas fort excentrique, et que les forces qui l'altèrent ne sont pas très-considérables, on pourrait se servir de telle méthode qu'on voudrait pour déterminer cette orbite durant un petit nombre de révolutions, et qu'en ce cas on parviendrait à déterminer pendant ce même petit nombre de révolutions le mouvement de l'apogée, tel que la théorie doit le donner. Mais en suivant cette route, on ne trouverait pas le mouvement de la lune pour un nombre de révolutions quelconque, et il serait impossible de s'assurer, par la théorie, si le mouvement de cette planète pendant plusieurs années est tel que l'observent les astronomes. Il est donc nécessaire d'avoir une méthode qui donne le mouvement de l'apogée de la lune pour tant de temps qu'on voudra, et c'est en cela que consiste une des principales difficultés qu'on rencontre pour intégrer l'équation de l'orbite. Le chemin que j'ai pris pour résoudre ce problème est fort simple; en vertu de la forme que je donne à l'équation différentielle, on trouve par la seule inspection de cette équation, sans le secours d'aucun autre calcul, les différents termes de la série que donne le mouvement de l'apogée.

Mais la nature de cette série même occasionne ici une difficulté nouvelle. Le premier terme de la série ne donne à l'apogée qu'environ la moitié du mouvement réel qu'on trouve par les observations. Il était naturel de penser que les autres termes de cette série, pris ensemble, étaient beaucoup plus petits que le premier, comme il arrive pour

l'ordinaire et comme on suppose qu'il doit arriver dans les problèmes qu'on résout par approximation, en négligeant de petites quantités. Aussi Euler, Clairaut et moi, qui travaillions dans le même temps à la théorie de la lune, avions trouvé, par différentes méthodes, que le mouvement de l'apogée, déterminée par le calcul, était la moitié plus lent que les astronomes ne l'ont établi. Des géomètres célèbres et des physiciens très-habiles avaient cru pouvoir tirer de là quelques conséquences contre la loi de la gravitation en raison inverse du carré des distances. Pour moi, j'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas se déterminer si vite à abandonner cette loi, et cela par deux raisons que je ne ferai qu'indiquer, les ayant développées plus au long dans cet ouvrage. La première est fondée sur un principe qu'il est également dangereux d'employer quand les phénomènes s'y opposent, et de négliger quand ils ne s'y opposent pas: c'est que toute autre loi substituée à la loi du carré, ne serait pas aussi simple, puisqu'alors le rapport des attractions ne dépendrait plus simplement des distances; la seconde, c'est que la loi substituée ne pourrait servir, comme quelques personnes l'avaient pensé, à expliquer tout à la fois les phénomènes de la gravitation, et ceux de l'attraction qu'on reconnaît ou qu'on suppose entre les corps terrestres. Je croyais donc, sans rien changer à la loi de la gravitation, qu'il y avait seulement quelques forces particulières qui s'ajoutaient à celle-là, et sur la nature desquelles je m'abstiens absolument de prononcer. Newton en avait d'ailleurs soupçonné de telles, et quoiqu'il n'eût point fait entrer ces forces dans le calcul du mouvement de l'apogée, il était possible qu'elles en produisissent une partie; c'en était assez du moins pour suspendre notre jugement sur ce point. Enfin, j'avais déjà calculé assez exactement la plupart des autres inégalités du mouvement de la lune, pour être

assuré que ces inégalités répondaient assez bien aux observations; j'étais donc d'autant moins inquiet sur la différence que tous les géomètres avaient trouvée, entre le mouvement calculé de l'apogée et son mouvement observé, que le système général du monde ne me paraissait recevoir par là aucune atteinte.

Clairaut, en calculant plus exactement la série qui donne le mouvement de l'apogée, s'est aperçu le premier qu'il ne suffisait pas de s'en tenir au premier terme. A cette importante remarque, j'en ajoute une autre qui ne me paraît pas moins essentielle; c'est qu'il ne suffit pas même de s'en tenir au second terme de cette série, qu'il faut pousser l'exactitude du calcul jusqu'au troisième et au quatrième terme; car c'est le seul moyen de s'assurer que la série est assez convergente après son second terme, pour que les termes qui sont au delà des quatre ou cinq premiers puissent être négligés sans crainte. Il est vrai que la nécessité d'avoir égard à tous ces termes engage dans des calculs difficiles par leur objet et rebutants par leur longueur. Mais on est suffisamment récompensé par le résultat qu'ils donnent, et qui se trouve tel qu'il doit être pour confirmer entièrement le système de la gravitation universelle.

Newton, dans la première édition de ses *Principes*, en 1687, dit qu'ayant calculé, d'après les lois de l'attraction, le mouvement de l'apogée, il l'a trouvé assez conforme aux observations. Mais non-seulement il ne donne pas la méthode qu'il a suivie pour y parvenir, il avoue même que son calcul est peu exact, et que c'est pour cette raison qu'il n'en détaille pas le procédé. Dans la seconde édition, le scolie, où se trouve ce que nous venons de dire, est remplacé par un autre où Newton, négligeant et oubliant même le premier calcul, ne parle plus du mouvement de l'apogée lunaire que d'après les observations. Mais dans un autre endroit

de cette seconde édition, il dit, sans en apporter de preuves, que l'action du soleil sur la lune, en tant qu'elle est dirigée vers la terre, est telle qu'il le faut pour donner à l'apogée son mouvement; cependant il est très-certain que la partie de l'action du soleil qui est proportionnelle à la distance de la lune à la terre, et qui, dans les principes de Newton, doit causer le mouvement de l'apogée, n'est que la moitié de ce qu'elle doit être pour donner à l'apogée le mouvement nécessaire. Aussi, un des plus habiles commentateurs de Newton, et le seul même qui ait entrepris avant ces derniers temps de résoudre la question du mouvement de l'apogée, trouve d'abord qu'en considérant seulement la force dont nous venons de parler, le mouvement de l'apogée n'est que la moitié de ce qu'il doit être. Le même commentateur, ayant égard ensuite à l'excentricité de l'orbite, et à la force entière du soleil qui agit sur la lune dans le sens du rayon vecteur, trouve par le mouvement de l'apogée une quantité beaucoup plus rapprochante du mouvement réel. Mais, quand on a traité cette question avec l'exactitude que nous y avons apportée, et qu'on a examiné attentivement les différents termes dont la combinaison donne le mouvement de l'apogée, on reconnaît aisément combien peu on doit se fier aux calculs de l'auteur dont nous parlons. Car ce géomètre, dont le travail montre d'ailleurs beaucoup de sagacité et de connaissance, paraît avoir entièrement négligé deux circonstances essentielles, qui influent plus que toutes les autres sur le mouvement de l'apogée, la variation de l'excentricité bien différente de l'excentricité même, la force perpendiculaire au rayon vecteur, bien différente aussi et bien distinguée de celle qui agit dans la direction de ce rayon. Ces deux observations, indépendamment de plusieurs autres qu'on y pourrait ajouter, suffiront à ceux qui entendent et qui ont approfondi ces matières, pour juger que

le problème du mouvement de l'apogée n'a point été suffisamment résolu par cet auteur, et que le calcul le plus sévère, le plus épineux et le plus pénible était nécessaire pour décider la question.

Tels sont les principaux objets que j'ai traités dans le premier livre de cet ouvrage, qui a pour objet la théorie de la lune. L'académie de Pétersbourg avait choisi, il y a deux ans, cette théorie pour le sujet du prix qu'elle proposa. Elle insistait surtout, dans son programme, sur le problème du mouvement de l'apogée; du reste, cette savante académie observe très-judicieusement que tout ce qu'on peut exiger de la théorie, c'est qu'elle conduise à peu près au même résultat que donnent les observations; et que, d'ailleurs, c'est au temps seul à assurer la valeur exacte des équations qu'on trouve par le calcul, ou à faire connaître ce qui manque à cette valeur. Je croyais donc avoir rempli, autant qu'il m'était possible, les principales vues de l'académie de Pétersbourg. Mais quelques raisons particulières m'ayant empêché de concourir, je me suis contenté de remettre ma *Théorie de la lune* entre les mains du secrétaire de l'Académie des Sciences, près de neuf mois * avant le jugement de l'académie de Pétersbourg, et longtemps avant qu'aucun ouvrage sur la théorie de la lune eût été mis au jour. Les additions dont j'ai enrichi cette théorie sont désignées avec soin; c'est une précaution que j'ai cru devoir prendre pour distinguer ce qui était fait, il y a près de trois ans, de ce qui a été fait depuis. Cependant, pour peu qu'on examine ces additions, on verra facilement que ce qui a été publié sur la lune, malgré tout le cas que j'en fais et qu'on en doit faire, n'a pu m'être absolument d'aucun secours. En rendant justice, comme je le dois, aux

* Le 10 janvier 1752.

talents et à la sagacité des savants géomètres qui ont traité en même temps que moi cette importante matière, il doit m'être permis de me conserver aussi la possession de ce qui peut m'appartenir.

Les inégalités qu'on observe dans le mouvement de la terre sont l'objet du premier chapitre du second livre; elles sont beaucoup moins sensibles que celles de la lune. Ce n'est même que depuis un assez petit nombre d'années qu'on a remarqué ces inégalités. Deux causes peuvent concourir pour les produire : l'action de la lune sur la terre, et celle des planètes tant supérieures qu'inférieures. Il est nécessaire d'examiner d'abord quelle peut être l'action de la lune seule.

Ce problème, outre les difficultés analytiques, en renferme d'une autre espèce ; car il demande qu'on connaisse la parallaxe du soleil et la masse de la lune, deux quantités jusqu'ici assez peu connues, parce que la détermination en est très-délicate, une légère erreur dans l'observation en produisant une fort grande dans le résultat qui donne la valeur de ces quantités. Néanmoins, en prenant la parallaxe du soleil à peu près telle que l'ont établie les astronomes les plus exacts, et en supposant la masse de la lune telle que je l'ai trouvée dans mes recherches sur la précession des équinoxes, on parvient à une équation d'environ 11″, tantôt additive et tantôt soustractive, qui dépend de la distance du lieu de la lune à celui du soleil. On trouve une équation à peu près semblable pour le mouvement en latitude que la terre, ou, ce qui revient au même, le soleil doit recevoir par l'action de la lune; car il est évident que l'orbite de la lune n'étant pas exactement dans le même plan que l'orbite de la terre, l'action que la lune exerce sur la terre doit donner à celle-ci un mouvement de libration, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du plan de l'écliptique.

Soit que ces variations aient une valeur moindre que nous ne l'avons déterminée, soit que les astronomes n'aient pas apporté, pour les observer, toute l'attention nécessaire, elles paraissent jusqu'à présent avoir échappé à leurs recherches. Pour les engager à s'y rendre encore plus attentifs, s'il est possible, j'ai donné une méthode assez facile, par laquelle on peut assigner ces inégalités en observant la déclinaison et l'ascension droite du soleil.

A l'égard des autres inégalités du mouvement de la terre, inégalités qui font varier l'équation du centre de près d'une minute, et qui ne dépendent point de la situation de la lune par rapport à la terre, ou qui du moins n'en dépendent pas uniquement, sera-ce à l'action de la lune ou à celle des planètes premières, comme de Jupiter, qu'il faudra les attribuer? Il ne paraît pas d'abord vraisemblable qu'aucune des inégalités causées par l'action de la lune puisse aller jusqu'à près d'une minute, puisque les premières inégalités qu'on découvre, et qui paraissent devoir être les plus considérables, ne montent qu'à quelques secondes. D'un autre côté, pour peu qu'on examine l'équation du problème, et qu'en général on soit exercé à ces sortes de questions, il ne paraît pas impossible qu'un second calcul, plus exact que le premier, ne donne des inégalités plus considérables. En effet, on trouve d'abord par ce second calcul certains termes qui, par les coëfficients dont ils sont affectés, semblent devoir donner des équations plus grandes que les premières. Mais en examinant cette analyse de plus près, on s'aperçoit bientôt que ces termes sont détruits, ou entièrement, ou presque entièrement par d'autres, et ne laissent qu'un résultat ou nul, ou fort petit. Néanmoins la nature de ces questions est si compliquée par les différentes sortes d'éléments qui y entrent, et si propre à tromper le plus habile calcula-

teur, qu'on aurait besoin d'une analyse encore plus exacte, pour s'assurer si les inégalités dont il s'agit sont produites ou non par la lune. Heureusement je crois avoir trouvé moyen de décider cette question sans aucun calcul, par une synthèse fort simple. Cette synthèse fait voir, non-seulement que le centre de gravité de la terre et de la lune décrit autour du soleil une ellipse suivant la loi de Képler, comme Newton l'a avancé sans démonstration, mais encore que les forces perturbatrices qui agissent sur ce centre de gravité pour altérer son mouvement dans cette ellipse, sont d'une petitesse si excessive, que leur effet paraît devoir absolument échapper aux observations et aux calculs, d'où il résulte en premier lieu que l'inégalité de 11″, dont il a été parlé plus haut, et qui peut-être est encore plus petite, est la plus considérable de toutes celles que l'action de la lune peut produire dans le mouvement de la terre; en second lieu, que les inégalités, remarquées par les astronomes dans le mouvement de la terre, sont l'effet de l'action des autres planètes; et ce qui le confirme, c'est que Jupiter n'est guère plus éloigné de la terre que de Saturne, et qu'il dérange sensiblement le mouvement de cette dernière planète.

Newton, dans ses *Principes*, avait déjà remarqué en général que l'action de Jupiter sur Saturne peut produire un effet qui n'est pas à négliger; mais ce n'est que depuis peu d'années qu'on a recherché avec soin les inégalités du mouvement de Saturne. Euler, dans une excellente pièce sur ce sujet, qui remporta le prix de l'académie, en 1748, a déterminé par la théorie plusieurs de ses inégalités. Le mouvement de Jupiter étant à celui de Saturne dans un rapport qui n'est ni fort différent ni fort approchant de l'unité, savoir, dans celui de 5 à 2, la recherche des inégalités de Saturne n'est pas sujette, à

certains égards, aux mêmes difficultés que celle des inégalités de la lune; car on n'y rencontre pas, du moins aussi fréquemment, de ces termes dont les coëfficients deviennent par l'intégration beaucoup plus grands qu'il n'étaient dans la différentielle, et ne doivent pas, par conséquent, être négligés, quoique d'abord ils semblent devoir l'être. Mais à la place de ces difficultés, il s'en présente d'autres qui ne sont guère moindres, par la nature et le peu de convergence des séries qui expriment les forces perturbatrices. Heureusement Euler a remarqué que ces séries devenaient très-convergentes par l'intégration, et il a donné une méthode particulière pour en trouver les premiers et principaux termes. Je trouve aussi ces mêmes termes par une route différente, et que je crois assez simple; c'est aux savants à juger laquelle des deux réunit le plus d'avantages. J'ai aussi tâché de faire sentir pourquoi Euler a rencontré des arcs de cercles dans l'expression du rayon de l'orbite de Saturne, comment on pourrait se débarrasser de ces arcs, et parvenir ainsi à rendre raison de l'inégalité séculaire qu'on observe dans le mouvement de Saturne. J'ai rendu compte de cette inégalité, ainsi que de plusieurs autres, sur la quantité desquelles les astronomes sont ou ne sont pas d'accord. A ce détail historique et astronomique, j'ai joint une méthode pour déterminer le mouvement des nœuds et la variation d'inclinaison de l'orbite des planètes premières, en la rapportant, non à l'orbite des planètes dont l'action trouble leurs mouvements, mais, ce que personne n'avait encore fait, au plan de l'écliptique, ou plutôt au plan fixe et immobile qui la représente. Il resterait à tirer de ces différentes méthodes la valeur des inégalités de Saturne, pour la comparer avec celle que donnent les observations, ou peut-être même pour y suppléer, les observations de Sa-

turne depuis deux siècles n'ayant été ni toutes exactes, ni assez nombreuses. Mais le travail considérable que demandent ces recherches, et des occupations d'un autre genre, auxquelles des circonstances imprévues m'ont obligé, me forcent de remettre ces opérations à un autre temps.

Non-seulement les planètes agissent les unes sur les autres, altèrent par ce moyen leurs mouvements; elles agissent encore, suivant Newton, sur le soleil, qui par ce moyen n'est pas immobile dans l'espace absolu. Il est vrai que le mouvement du soleil importe peu aux astronomes; premièrement, parce que ce mouvement est très-peu considérable par rapport à celui des planètes; et de plus, parce que les astronomes n'observent et n'ont besoin d'observer que le mouvement relatif des planètes par rapport au soleil considéré comme immobile, soit qu'en effet cet astre ait du mouvement, ou qu'il n'en ait pas. Néanmoins il m'a paru à propos de traiter cette question dans un ouvrage où je discute les principaux points du système du monde. D'ailleurs cette recherche ne sera peut-être pas tout à fait inutile pour connaître le mouvement de certaines étoiles dans lesquelles on observe des aberrations particulières, occasionnées peut-être par l'action de quelque planète qui tourne autour d'elles. J'ai donc déterminé le mouvement du soleil en embrassant d'abord la question dans toute sa généralité; puis, en la simplifiant par degrés, je suis parvenu à une méthode fort facile, par laquelle on trouve à très-peu près le lieu de cet astre dans un temps quelconque.

Ces recherches sont suivies de quelques remarques nouvelles sur le problème des trois corps, sur les différents moyens qu'on peut employer pour le résoudre, et sur certaines difficultés analytiques relatives à ce problème.

que l'on doive faire d'ailleurs de ces excellents ouvrages.

Tels sont les principaux objets traités dans ce livre auquel je travaille depuis plusieurs années, et que divers obstacles m'ont empêché de publier plus tôt. Je ne doute point que les différentes matières que j'y ai discutées ne puissent être encore plus exactement et plus utilement approfondies ; il n'en est même presque aucune sur laquelle je ne sente que je pourrais moi-même aller plus loin avec le temps et de nouvelles recherches. Je connais les engagements que cet ouvrage m'impose, et je leur consacrerai avec autant d'ardeur que de scrupule tous les moments que pourront me laisser mes autres occupations. C'est à quoi je suis d'autant plus disposé, que je crois avoir développé dans ce traité la partie la plus difficile des principales questions qui regardent le système du monde, c'est-à-dire avoir donné le moyen de les résoudre. L'espérance que ces méthodes pourront être de quelque secours pour ceux qui travaillent à l'avancement de l'astronomie physique, est le principal motif qui m'a engagé à publier cet ouvrage. De tous ceux que j'ai donnés jusqu'ici au public, il n'en est point qui m'ait coûté plus de temps et de travail. J'en serais suffisamment récompensé, quand il ne servirait qu'à en produire de meilleurs.

Il ne me reste plus qu'à faire quelques réflexions sur le système newtonien, qui est la base de toutes mes recherches. J'ai exposé ailleurs ce qu'il me semble qu'on doit penser de ce système, des applications qu'on en a faites, et de l'extension plus ou moins grande qu'on lui a donnée. A ces réflexions, auxquelles je renvoie le lecteur, j'ajouterai les suivantes.

Les observations astronomiques démontrent que les planètes se meuvent, ou dans le vide, ou au moins dans un

milieu fort rare, ou enfin, comme l'ont prétendu quelques philosophes, dans un milieu fort dense qui ne résiste pas, ce qui serait néanmoins plus difficile à concevoir que l'attraction même; mais, quelque parti qu'on prenne sur la matière du milieu dans lequel les planètes se meuvent, la loi de Képler démontre au moins qu'elles tendent vers le soleil; ainsi la gravitation des planètes vers le soleil, quelle qu'en soit la cause, est un fait qu'on doit regarder comme démontré, ou rien ne l'est en physique.

La gravitation des planètes secondaires ou satellites vers leurs planètes principales est un second fait évident et démontré par les mêmes raisons et par les mêmes faits.

Les preuves de la gravitation des planètes principales vers leurs satellites ne sont pas en aussi grand nombre, mais elles suffisent cependant pour nous faire reconnaître cette gravitation. Les phénomènes du flux et reflux de la mer, et surtout la théorie de la nutation de l'axe de la terre et de la précession des équinoxes, si bien d'accord avec les observations, prouvent invinciblement que la terre tend vers la lune. Nous n'avons pas de semblables preuves pour les satellites. Mais l'analogie seule ne suffit-elle pas pour nous faire conclure que l'action entre les planètes et leurs satellites est réciproque? Je n'ignore pas l'abus que l'on peut faire de cette manière de raisonner pour tirer en physique des conclusions trop générales; mais il me semble, ou qu'il faut absolument renoncer à l'analogie, ou que tout concourt ici pour nous engager à en faire usage.

Si l'action est réciproque entre chaque planète et ses satellites, elle ne paraît pas l'être moins entre les planètes premières. Indépendamment des raisons tirées de l'analogie, qui ont à la vérité moins de force ici que dans le cas précédent, mais qui pourtant en ont encore, il est certain

que Saturne éprouve dans son mouvement des variations sensibles, et il est fort vraisemblable que Jupiter est la principale cause de ces variations. Le temps seul, il est vrai, pourra nous éclairer pleinement sur ce point, les géomètres et les astronomes n'ayant encore ni des observations assez complètes sur les mouvements de Saturne, ni une théorie assez exacte des dérangements que Jupiter lui cause. Mais il y a beaucoup d'apparence que Jupiter, qui est sans comparaison la plus grosse de toutes les planètes, et la plus proche de Saturne, entre au moins pour beaucoup dans la cause de ces dérangements. Je dis *pour beaucoup*, et non pour tout; car, outre une cause dont nous parlerons bientôt, l'action des cinq satellites de Saturne pourrait encore produire quelque dérangement dans cette planète ; et peut-être sera-t-il nécessaire d'avoir égard à l'action des satellites pour déterminer entièrement et avec exactitude toutes les inégalités du mouvement de Saturne, aussi bien que celles de Jupiter.

Si les satellites agissent sur les planètes principales, et si celles-ci agissent les unes sur les autres, elles agissent donc aussi sur le soleil : c'est une conséquence assez naturelle. Mais jusqu'ici les faits nous manquent encore pour la vérifier. Le moyen le plus infaillible de décider cette question, est d'examiner les inégalités de Saturne. Car, si Jupiter agit sur le soleil en même temps que sur Saturne, il est nécessaire de transporter à Saturne, en sens contraire, l'action de Jupiter sur le soleil, pour avoir le mouvement de Saturne par rapport à cet astre ; et entre autres inégalités, cette action doit produire dans le mouvement de Saturne une variation proportionnelle au sinus de la distance entre le lieu de Jupiter et celui de Saturne. C'est aux astronomes à s'assurer si cette variation existe, et si elle est telle que la théorie la donne.

On peut voir par ce détail quels sont les différents degrés de certitude que nous avons jusqu'ici sur les principaux points du système de l'attraction, et quelle nuance, pour ainsi dire, observent ces degrés. Ce sera la même chose, quand on voudra transporter le système général de l'attraction des corps célestes à l'attraction des corps terrestres ou sublunaires. Nous remarquerons, en premier lieu, que cette attraction ou gravitation générale s'y manifeste moins en détail dans toutes les parties de la matière, qu'elle ne fait, pour ainsi dire, en total, dans les différents globes qui composent le système du monde : nous remarquerons, de plus, qu'elle se manifeste dans quelques-uns des corps qui nous environnent plus que dans les autres ; qu'elle paraît agir ici par impulsion, là par une mécanique inconnue ; ici suivant une loi ; là, suivant une autre ; enfin, plus nous généraliserons et nous étendrons en quelque manière la gravitation, plus ses effets nous paraîtront variés, et plus nous la trouverons obscure, et en quelque manière informe dans les phénomènes qui en résultent, ou que nous lui attribuons. Soyons donc très-réservés sur cette généralisation, aussi bien que sur la nature de la force qui produit la gravitation des planètes ; reconnaissons seulement que les effets de cette force n'ont pu se réduire, du moins jusqu'ici, à aucune des lois connues de la mécanique ; n'emprisonnons point la nature dans les limites étroites de notre intelligence ; approfondissons assez l'idée que nous avons de la matière pour être circonspects sur les propriétés que nous lui attribuons ou que nous lui refusons ; et n'imitons pas le grand nombre des philosophes modernes, qui, en affectant un doute raisonné sur les objets qui les intéressent le plus, semblent vouloir se dédommager de ce doute par des assertions prématurées sur les questions qui les touchent le moins.

Le génie des philosophes, en cela peu différent de celui

des autres hommes, les porte à ne chercher d'abord ni uniformité, ni loi dans les phénomènes qu'ils observent; commencent-ils à y soupçonner quelque marche régulière, ils imaginent aussitôt la plus parfaite et la plus simple; bientôt une observation plus suivie les détrompe, et souvent même les ramène précipitamment à leur premier avis; enfin, une étude longue, assidue, dégagée de prévention et de système, les remet dans les limites du vrai, et leur apprend que, pour l'ordinaire, la loi des phénomènes n'est ni assez peu composée pour être aperçue tout d'un coup, ni aussi régulière qu'on pourrait le penser; que chaque effet venant presque toujours du concours de plusieurs causes, la manière d'agir de chacune est simple, mais que le résultat de leur action réunie est compliqué, quoique régulier; et que tout se réduit à décomposer ce résultat pour en démêler les différentes parties. Parmi une infinité d'exemples qu'on pourrait apporter de ce que nous avançons ici, les orbites des planètes en fournissent un bien frappant; à peine a-t-on soupçonné que les planètes se mouvaient circulairement, qu'on leur a fait décrire des cercles parfaits et d'un mouvement uniforme, d'abord autour de la terre, puis autour du soleil comme centre. L'observation ayant montré, bientôt après, que les planètes étaient tantôt plus, tantôt moins éloignées du soleil, on a déplacé cet astre du centre des orbites, mais sans rien changer ni à la figure circulaire, ni à l'uniformité du mouvement qu'on avait supposées; on s'est aperçu ensuite que les orbites n'étaient ni circulaires, ni décrites uniformément, et on leur a donné la figure elliptique, la plus simple des ovales que nous connaissions; enfin, on a vu que cette figure ne répondait pas encore à tout; que plusieurs des planètes, entre autres Saturne, Jupiter, la terre même, et surtout la lune, ne s'y assujettissaient pas exactement dans

leur cours; on a tâché de découvrir la loi de leurs inégalités, et c'est le grand objet qui occupe aujourd'hui les savants.

Il en a été à peu près de même de la figure de la terre; à peine a-t-on reconnu qu'elle était ronde, qu'on l'a supposée sphérique. Voici par quels degrés on s'est désabusé de cette opinion. Les observations du pendule sous l'équateur apprirent, dans le dernier siècle, que la pesanteur y était moindre qu'aux pôles; et il semble, pour le dire en passant, qu'on aurait pu s'en douter sans avoir besoin du secours de l'expérience, puisque les corps, à l'équateur, étant plus éloignés de l'axe de la terre, la force centrifuge produite par la rotation y est plus grande, et, par conséquent, ôte davantage à la pesanteur; c'est ainsi que, par une espèce de fatalité attachée à l'avancement des connaissances humaines, certains faits qui ne sont que des connaissances très-simples et immédiates de principes connus, demeurent néanmoins souvent ignorés avant que l'observation les découvre. Quoi qu'il en soit, on conclut de la diminution observée de la pesanteur à l'équateur, que la terre devait être aplatie, c'est-à-dire plus élevée à l'équateur qu'aux pôles; mais cette conséquence supposait que la terre eût été primitivement fluide, et qu'en se durcissant, elle eût conservé sa première figure. Or, cette hypothèse n'étant pas démontrée, la conséquence qu'on en tirait avait besoin, pour être mise hors d'atteinte, d'être vérifiée par l'observation : on n'en trouva point de plus directe que celle de la mesure des degrés, qui devaient aller en diminuant du pôle vers l'équateur, si la terre était un sphéroïde aplati. La mesure des degrés dans l'étendue de la France, contredit d'abord cette conclusion; elle donnait les degrés plus petits, à mesure qu'on approchait du pôle; mais, comme la différence entre les degrés voisins était assez peu considérable pour pouvoir être attribuée aux observations,

on résolut, pour éviter cette source d'erreur, de mesurer les degrés les plus éloignés qu'il serait possible, l'un sous l'équateur, l'autre en Laponie; ce dernier degré s'est trouvé, en effet, plus grand que le degré moyen de France; et celui-ci plus grand que le degré sous l'équateur; ainsi, la terre est redevenue aplatie comme la théorie l'avait d'abord fait juger. Il fallait, de plus, par cette théorie, que le méridien fût une ellipse dont les axes différassent de $\frac{1}{230}$; dans cette supposition, les trois degrés du sud, de France et du nord, devaient avoir une certaine proportion, dont, en effet, ils ne s'éloignaient pas beaucoup. De plus, la différence des axes supposée de $\frac{1}{230}$ demandait que les longueurs du pendule à ces trois latitudes eussent un rapport, et ce rapport s'éloignait assez de celui que la théorie donnait. Ainsi, d'un côté, l'observation des degrés était assez favorable à la théorie; de l'autre, celle du pendule y paraissait assez contraire. On prétendit, d'ailleurs, que Picard s'était trompé non-seulement sur l'amplitude de son arc, mais encore sur la mesure de la base qui lui avait donné le degré de France, et, en conséquence, on crut devoir raccourcir de 109 toises le degré qu'on venait de fixer à 57183, on le mit à 57074; nouvel échec pour la théorie, qui, alors, semblait démentie par la mesure même des degrés. On avait mesuré, à peu près vers le même temps, un degré de longitude à 43° 32′ de latitude; ce degré, qui s'accordait assez bien avec la figure de la terre résultante des trois premiers degrés, ne s'accordait plus avec le nouveau degré de France, non plus que les deux degrés du Pérou et de Laponie. On chercha cependant à faire cadrer de son mieux ces quatre degrés les uns avec les autres, en donnant au méridien une forme qui s'y ajustât, mais ce méridien n'avait plus la figure elliptique, la seule que la théorie lui eût fait trouver jusqu'alors.

A peine cette première difficulté fut-elle vaincue, ou plutôt palliée, qu'il s'en présenta de nouvelles. Le degré mesuré au cap de Bonne-Espérance par 33° 18′ de latitude australe, se trouva de 57037 toises, c'est-à-dire presque égal au nouveau degré de France, et par conséquent beaucoup plus grand qu'il n'aurait dû être par rapport à ce degré. Cette mesure étant supposée juste, il s'ensuivait que les deux hémisphères de la terre n'étaient pas semblables, mais du moins on pouvait encore se flatter que tous les méridiens étaient les mêmes, quoique composés de parties inégales des deux côtés de l'équateur : cette hypothèse n'avait point encore été ébranlée : elle vient de l'être par la longueur du degré mesuré en Italie, sous un autre méridien que celui de France. Cette longueur diffère de 70 toises de ce qu'elle aurait dû être, si le méridien d'Italie était semblable au nôtre. De plus, ce degré ne s'accorde nullement avec l'hypothèse elliptique, même en supposant les méridiens semblables. Il ne manque plus rien, comme l'on voit, pour rendre la question de la figure de la terre aussi obscure que le pyrrhonisme peut le désirer.

Les doutes qu'on pouvait se former sur la figure elliptique des méridiens m'avaient déjà frappé dans le temps que je publiai les deux premières parties de ces *Recherches;* et ce fut en conséquence que j'indiquai, à la fin de la seconde de ces deux parties, une méthode générale pour trouver la figure de la terre par la mesure des degrés, sans s'appuyer sur aucune théorie; j'y joignis une méthode pour déterminer par la théorie cette même figure, en ne regardant plus le méridien comme une ellipse, méthode que les géomètres semblaient désirer depuis longtemps. J'étais alors très-porté à penser que les méridiens de la terre étaient semblables, et je crois encore que cette hypothèse ne doit

pas être proscrite sans des raisons démonstratives. Cependant, pour ne rien me dissimuler à moi-même, il m'a paru qu'il était à propos d'examiner en toute rigueur les suppositions sur lesquelles la mesure du degré est fondée; ces suppositions sont, en premier lieu, que le plan du méridien, celui dans lequel le soleil se trouve à midi, passe par l'axe même de la terre, et, par conséquent, par son centre; en second lieu, que la ligne du zénith est perpendiculaire à la surface de la terre, ou, ce qui revient au même, à l'horizon du lieu où l'on observe, c'est-à-dire au plan qui toucherait la surface de la terre en ce lieu. Or, je trouve, par des raisons dont je renvoie le détail à mon ouvrage, qu'il est presque impossible de s'assurer démonstrativement, par l'observation actuelle, de la vérité de la seconde supposition et qu'il l'est encore bien davantage de constater celle de la première. Cependant, il faut avouer que ces deux suppositions étant assez naturelles, la seule difficulté de s'en assurer rigoureusement n'est point une raison pour les rejeter, si, d'ailleurs, les observations n'y sont pas sensiblement contraires. La question se réduit donc à savoir si la mesure du degré faite récemment en Italie, est une preuve suffisante de la dissimilitude des méridiens. Cette dissimilitude une fois avouée, la terre ne serait plus un solide de révolution, et non-seulement il demeurerait très-incertain si la ligne du zénith passe par l'axe de la terre, et si elle est perpendiculaire à l'horizon, mais le contraire serait même beaucoup plus probable; la ligne à-plomb ne serait plus perpendiculaire à la surface de la terre, ni dans le plan du méridien et de l'axe terrestre, la détermination de la figure de la terre deviendrait sujette à trop d'erreurs, et par conséquent impossible. Cette question mérite donc un sérieux examen. Envisageons-la d'abord par le côté physique.

Si la terre avait été primitivement fluide et homogène,

la gravitation mutuelle de ses parties, combinée avec la rotation autour de l'axe, lui eût certainement donné la forme d'un sphéroïde aplati dont tous les méridiens eussent été semblables. Si la terre eût été originairement formée de fluides de différentes densités, ces fluides, cherchant à se mettre en équilibre entre eux, se seraient aussi disposés tous de la même manière, dans chacun des plans qui auraient passé par l'axe de rotation du sphéroïde, et, par conséquent, les méridiens eussent encore été semblables Mais est-il bien prouvé, dira-t-on, que la terre ait été originairement fluide? et, quand elle l'eût été, quand elle eût pris la figure que cette hypothèse demandait, est-il bien certain qu'elle l'eût conservée? Pour ne point dissimuler ni diminuer la force de cette objection, appuyons-la, avant que d'en apprécier la valeur par la réflexion suivante. La fluidité du sphéroïde demande une certaine régularité dans la disposition de ses parties, régularité que nous n'observons pas dans la terre que nous habitons; la surface du sphéroïde fluide devrait être homogène, celle la terre est composée de parties fluides et de parties solides, différentes par leur densité. Les bouleversements évidents que la surface de notre globe a essuyés, et qui ne sont cachés qu'à ceux qui ne veulent pas les voir, le changement des terres en mers et des mers en terres, l'affaissement du globe en certains lieux, son exhaussement dans d'autres, tout cela n'a-t-il pas dû altérer considérablement la figure primitive? Or, cette figure primitive étant altérée, et la plus grande partie de la terre étant solide, qui nous assurera qu'elle ait conservé aucune régularité dans la figure ni dans la distribution de ses parties? Il serait d'autant plus difficile de le croire, que cette distribution semble, pour ainsi dire, faite au hasard, dans la partie que nous pouvons connaître de l'intérieur et de la surface de la terre. En vain, allèguerait-

ou la circularité apparente de l'ombre de la terre dans les éclipses de lune, les mêmes hauteurs du pôle observées, après avoir fait le même chemin sous différents méridiens en partant de la même latitude, les règles de la navigation qui dirigent d'autant plus sûrement un vaisseau, qu'elles sont mieux pratiquées; toutes ces raisons ne prouvent pas mieux que l'équateur est un cercle, qu'elles ne le prouvent du méridien, qui, comme on le sait, n'en est pas un.

Voilà des raisons en apparence très-fortes pour supposer à la terre une figure irrégulière. Mais, n'y aurait-il point d'autres inconvénients à cette irrégularité? La rotation uniforme et constante de la terre autour de son axe, ne semble-t-elle pas prouver, comme l'ont déjà remarqué quelques philosophes, que ses parties sont à peu près également distribuées autour du centre? Il est vrai que ce phénomène pourrait absolument avoir lieu dans l'hypothèse de la dissimilitude des méridiens, et de la densité irrégulière des parties de notre globe; mais alors l'axe de rotation de la terre ne passerait pas par son centre de figure, et le rapport entre la durée des jours et celle des nuits à chaque latitude, ne serait pas tel que l'observation et le calcul le donnent; ou si on voulait que l'axe de rotation passât par le centre de la terre, comme les observations semblent le prouver, il faudrait supposer dans les parties du globe un arrangement singulier, dont la symétrie serait beaucoup plus surprenante que la similitude des méridiens ne pourrait l'être, surtout si cette similitude n'était que très-approchée, comme on le suppose dans les opérations astronomiques, et non absolument rigoureuses.

De plus, les phénomènes de la précession des équinoxes si bien d'accord avec l'hypothèse que les méridiens soient semblables, et que l'arrangement des parties de la terre

soit régulier, ne semblent-ils pas prouver qu'en effet cette hypothèse est légitime? ces phénomènes auraient-ils également lieu, si les parties extérieures de notre globe étaient disposées sans ordre et sans loi? car la précession des équinoxes venant uniquement de la non-sphéricité de la terre, ces parties extérieures influeraient beaucoup sur la quantité et la loi de ce mouvement dont elles pourraient alors déranger l'uniformité. Enfin, la surface de la terre est fluide et par conséquent homogène dans sa plus grande partie, la matière solide qui la couvre presque partout ailleurs, diffère peu, en pesanteur, de l'eau commune; n'est-il donc pas naturel de supposer qu'elle fait à peu près le même effet qu'une matière fluide; que la terre est à peu près dans le même état que si sa surface était partout fluide et homogène; qu'ainsi, la direction de la pesanteur est sensiblement perpendiculaire à cette surface et dans le plan de l'axe de la terre, et que par conséquent, tous les méridiens sont semblables, sinon à la rigueur, au moins sensiblement? Les inégalités de la surface de la terre, les montagnes qui la couvrent sont moins considérables par rapport au diamètre du globe, que ne le seraient des inégalités d'un dixième de ligne répandues çà et là sur la surface d'un globe de deux pieds de diamètre. D'ailleurs, le peu d'attraction que les montagnes exercent par rapport à leur masse, semble prouver que cette masse est très-petite par rapport à leur volume; une montagne hémisphérique d'une lieue de hauteur devrait écarter le pendule de la situation verticale de plus de 1′, et à peine les hautes montagnes du Pérou produisent-elles une variation de 7″ : les montagnes semblent donc avoir en général très-peu de matière propre par rapport au reste du globe; conjecture appuyée par d'autres observations, qui nous ont découvert d'immenses cavités dans plusieurs de ces montagnes. Ces inégalités, qui

nous paraissent si considérables et qui le sont si peu, ont été produites par les bouleversements que la terre a soufferts, et dont vraisemblablement l'effet ne s'est pas étendu fort au delà de sa surface et de ses premières couches.

Ainsi, de toutes les raisons qu'on peut avoir pour croire les méridiens dissemblables, la seule qui soit de quelque poids est la différence du degré mesuré en Italie, et du degré mesuré en France à une latitude pareille et sous un autre méridien : mais cette différence qui n'est que de 70 toises, c'est-à-dire d'environ 35 pour chacun des deux degrés, est-elle assez considérable pour ne pas être attribuée aux erreurs des observations, quelque exactes qu'on les suppose? Deux secondes d'erreur dans la seule mesure de l'arc céleste donnent 32 toises d'erreur sur le degré; et quel observateur peut répondre de deux secondes? Ceux qui sont tout à la fois les plus exacts et les plus sincères, oseraient-ils même répondre de 60 toises sur la mesure du degré, puisque 60 toises ne supposent pas une erreur de 4″ dans la mesure de l'arc céleste, et aucune dans les opérations géographiques?

Rien ne nous oblige donc à croire encore que les méridiens soient dissemblables. Il faudrait, pour autoriser pleinement cette opinion, avoir mesuré deux ou plusieurs degrés à la même latitude, dans des lieux très-éloignés, et y avoir trouvé trop de différence pour l'imputer aux observateurs. Je dis dans des lieux très-éloignés, car, quand le méridien d'Italie et celui de France seraient réellement différents, comme ces méridiens ne sont pas fort distants l'un de l'autre, on pourrait toujours rejeter sur les erreurs de l'observation la différence qu'on trouverait entre les degrés correspondants de France et d'Italie à la même latitude. Il faudrait de plus observer le pendule à la même latitude, sous des méridiens très-différents et très-éloignés;

on verrait, par là, si les longueurs observées différeraient assez pour en pouvoir conclure l'inégalité de pesanteur à la même latitude, sous des méridiens différents, et, par conséquent, ce qui en serait une suite presque nécessaire, la dissimilitude de ces méridiens.

Au reste, en attendant que l'observation directe du pendule, ou la mesure immédiate des degrés nous donne à cet égard les connaissances qui nous manquent, l'analogie, quelquefois si utile en physique, pourrait nous éclairer jusqu'à un certain point sur l'objet dont il s'agit, en y employant les observations de la figure de Jupiter. L'aplatissement de cette planète, observée dès 1666, par Picard, avait déjà fait soupçonner celui de la terre, longtemps avant que l'on s'en fût invinciblement assuré par la comparaison des degrés du nord et de France. Des observations réitérées de cette même planète nous apprendraient aisément si son équateur est circulaire ; pour cela, il suffirait d'observer l'aplatissement de Jupiter dans différents temps. Comme son axe est à peu près perpendiculaire à son orbite, et par conséquent à l'écliptique, qui ne forme qu'un angle d'environ un degré avec l'orbite de Jupiter, il est évident que, si l'équateur de Jupiter est un cercle, le méridien de cette planète perpendiculaire au rayon visuel tiré de la terre, doit toujours être le même, et qu'ainsi Jupiter doit paraître toujours également aplati, dans quelque temps qu'on l'observe. Ce serait le contraire si les méridiens de Jupiter étaient dissemblables. Je sais que cette observation ne sera pas démonstrative par rapport à la similitude ou dissimilitude des méridiens de la terre ; mais enfin, si les méridiens de Jupiter se trouvaient semblables, comme j'ai lieu de le soupçonner par les questions que j'ai faites là-dessus à un très-habile astronome, on serait, ce me semble, assez bien fondé à croire, au défaut de preuves plus rigoureuses, que

la terre aurait aussi ses méridiens semblables. Car les observations nous prouvent que la surface de Jupiter est sujette à des altérations sans comparaison plus considérables et plus fréquentes que celles de la terre; or, si ces altérations n'influaient en rien sur la figure de l'équateur de Jupiter, pourquoi la figure de l'équateur de la terre serait-elle altérée par des mouvements beaucoup moindres?

Mais en supposant même que tous les méridiens sont à peu près semblables, il reste encore à examiner si ces méridiens ont la figure d'une ellipse. Jusqu'ici la théorie n'a point donné formellement l'exclusion aux autres figures, elle s'est bornée à montrer que la figure elliptique de la terre s'accordait avec les lois de l'hydrostatique; j'ai trouvé de plus, et je le démontre dans cet ouvrage, qu'il y a une infinité d'autres figures qui s'accordent avec ces lois, surtout si on ne suppose pas la terre entièrement homogène. Proposition qui me paraît importante et digne de quelque attention de la part des géomètres, tant par elle-même que par la méthode que j'ai imaginée pour la démontrer. J'avais déjà donné ailleurs quelque extension à la théorie, même dans l'hypothèse elliptique, en faisant voir qu'il n'est pas toujours nécessaire, comme on l'avait cru jusqu'ici, que les surfaces des différentes couches fussent de niveau, et j'avais présenté en conséquence l'équation des différentes couches de la terre sous une forme plus générale qu'on ne l'avait fait avant moi; mais cette équation généralisée n'est plus elle-même qu'un corollaire très-simple de la théorie que je donne aujourd'hui, et dont l'hypothèse elliptique est un cas particulier et très-limité.

J'ai supposé de plus, en regardant, s'il est nécessaire, la terre comme solide, que les méridiens du sphéroïde ne fussent semblables ni par leur figure ni par la densité de leurs parties, que tous les points de la terre différassent

en densité, non pas à la vérité suivant une loi quelconque, mais suivant une loi presque aussi générale qu'on peut le désirer. J'ai cherché dans cette hypothèse l'action qu'un pareil solide exerçait sur ses parties; problème difficile et important, dont la solution pourrait nous être fort utile, si en effet la terre se trouvait avoir des irrégularités considérables dans sa figure.

Enfin, en supposant que le méridien ne soit pas elliptique, je donne une méthode aussi simple qu'il est possible pour trouver d'une manière approchée sa figure par la mesure de tant de degrés de latitude et de longitude qu'on jugera à propos. Cette méthode peut être d'autant plus nécessaire à pratiquer, que ni la théorie ni les mesures actuelles ne nous forcent à donner à la terre la figure d'un sphéroïde elliptique. Les mesures semblent même nous en éloigner : car les 5° du nord, du Pérou, de France, d'Italie et du Cap ne s'accordent point avec cette figure; et les expériences du pendule dans cette même hypothèse, mènent à un résultat différent de celui que présente la mesure des degrés. Ces dernières expériences s'accordent assez bien à donner à la terre la figure elliptique, mais elles la font plus aplatie que de $\frac{1}{230}$. D'un autre côté, ce dernier aplatissement s'accorde assez avec les cinq degrés suivants, celui du nord, celui du Pérou, celui du Cap, le degré de France supposé de 57183 toises, et le degré de longitude mesuré à 43° 22′; mais le degré de France supposé de 57074 toises, comme on le veut aujourd'hui et le degré d'Italie dérangent tout.

Le Monnier, dans le dessein de lever une partie de ces doutes, a demandé et obtenu de l'Académie qu'on vérifiât de nouveau la base de Picard, pour proscrire ou pour rétablir le degré de France, fixé par les académiciens du nord à 57183 toises. Si ce degré est rétabli, ce serait aux

astronomes à décider jusqu'à quel point l'hypothèse elliptique serait ébranlée par la mesure du degré d'Italie, le seul qui s'éloignerait alors de cette hypothèse. Il faudrait examiner de plus jusqu'à quel point les observations du pendule s'écarteraient de ce même aplatissement, et même de l'aplatissement supposé à $\frac{1}{230}$. Si le degré de Picard est proscrit, il faudra en ce cas discuter soigneusement les erreurs qu'on peut commettre dans les observations tant du pendule que des degrés; et si ces erreurs devaient être supposées trop grandes pour accommoder l'hypothèse elliptique aux observations, on serait forcé d'abandonner cette hypothèse, et de faire usage de nouvelles vues que je propose dans cet ouvrage, pour déterminer par la théorie et par les observations la figure de la terre.

L'observation de l'aplatissement de Jupiter pourrait encore nous être utile ici jusqu'à un certain point. Il est aisé de trouver par la théorie quel doit être le rapport de ses axes en regardant cette planète comme homogène. Si ce rapport était sensiblement égal au rapport observé, on pourrait en conclure, avec assez de vraisemblance, que la terre serait aussi dans le même cas, et que son aplatissement serait $\frac{1}{230}$, le même que dans le cas de l'homogénéité; mais si le rapport observé des axes de Jupiter est différent de celui que la théorie nous donne, alors on pourra conclure par la même raison que la terre n'est pas homogène, et peut-être même qu'elle n'a pas la figure elliptique. Cette dernière conclusion pourrait encore être confirmée ou infirmée par l'observation de la figure de Jupiter. Car il serait aisé de déterminer si le méridien de cette planète est une ellipse ou non. Pour cela il suffirait de mesurer le parallèle à l'équateur de Jupiter, qui en serait éloigné de 60° ; si ce parallèle se trouvait sensiblement égal ou inégal à la moitié de l'équateur, le méri-

dien de Jupiter serait elliptique ou ne le serait pas.

Tel est l'état où se trouve pour le présent l'importante question de la figure de la terre. On voit combien sa solution demande encore d'observations et de recherches. Aidé du travail de mes prédécesseurs, j'ai tâché de préparer les matériaux de ce qui reste à faire, et d'en faciliter les moyens. Quel parti prendre jusqu'à ce que le temps nous apporte de nouvelles lumières? ***Savoir attendre et douter.***

---

# PENSÉES.

## PHILOSOPHIE.

### I

### TABLEAU DE L'ESPRIT HUMAIN AU MILIEU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Il semble que depuis environ trois cents ans, la nature ait destiné le milieu de chaque siècle à être l'époque d'une révolution dans l'esprit humain. La prise de Constantinople, au milieu du quinzième siècle, a fait renaître les lettres en Occident. Le milieu du seizième a vu changer rapidement la religion et le système d'une grande partie de l'Europe; les nouveaux dogmes des réformateurs, soutenus d'une part et combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu bien ou mal entendus peuvent seuls inspirer aux hommes, ont également forcé leurs partisans et leurs adversaires à s'instruire; l'émulation, animée par ce grand motif, a multiplié les connaissances en tout genre; et la lumière, née du sein de l'erreur et du trouble, s'est répandue sur les objets mêmes qui paraissaient les plus étrangers à ces disputes. Enfin, Descartes, au milieu du dix-septième siècle, a fondé une nouvelle philosophie, persécutée d'abord avec fu-

reur, embrassée ensuite avec superstition, et réduite aujourd'hui à ce qu'elle contient d'utile et de vrai.

Pour peu qu'on considère avec des yeux attentifs le milieu du siècle où nous vivons, les événements qui nous agitent, ou du moins qui nous occupent, nos mœurs, nos ouvrages, et jusqu'à nos entretiens, il est difficile de ne pas apercevoir qu'il s'est fait, à plusieurs égards, un changement bien remarquable dans nos idées; changement qui, par sa rapidité, semble nous en promettre un plus grand encore. C'est au temps à fixer l'objet, la nature et les limites de cette révolution, dont notre postérité connaîtra mieux que nous les inconvénients et les avantages.

Tout siècle qui pense bien ou mal, pourvu qu'il croie penser, et qu'il pense autrement que le siècle qui l'a précédé, se pare du titre de *philosophe;* comme on a souvent honoré du titre de *sages* ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de contredire leurs contemporains. Notre siècle s'est donc appelé par excellence le *siècle de la philosophie;* plusieurs écrivains lui en ont donné le nom, persuadés qu'il en rejaillirait quelque éclat sur eux; d'autres lui ont refusé cette gloire, dans l'impuissance de la partager.

Si on examine sans prévention l'état actuel de nos connaissances, on ne peut disconvenir des progrès de la philosophie parmi nous. La science de la nature acquiert de jour en jour de nouvelles richesses; la géométrie, en reculant ses limites, a porté son flambeau dans les parties de la physique qui se trouvaient le plus près d'elle; le vrai système du monde a été connu, développé et perfectionné; la même sagacité qui s'était assujetti les mouvements des corps célestes, s'est portée sur les corps qui nous environnent; en appliquant la géométrie à l'étude de ces corps, ou en essayant de l'y appliquer, on a su apercevoir et fixer les avantages et les abus de cet emploi: en un mot, depuis la terre jusqu'à Saturne, depuis l'histoire des cieux jusqu'à celle des insectes, la physique a changé de face. Avec elle presque toutes les autres sciences ont pris une nouvelle forme, et elles le devaient, en effet.

L'étude de la nature semble être par elle-même froide et tranquille, parce que la satisfaction qu'elle procure est un sentiment uniforme, continu et sans secousses, et que les plaisirs, pour être vifs, doivent être séparés par des intervalles et marqués par des accès. Néanmoins, l'invention et l'usage d'une nouvelle méthode de philosopher, l'espèce d'enthousiasme qui accompagne les découvertes, une certaine élévation d'idées que produit en nous le spectacle de l'univers, toutes ces causes ont dû exciter dans les esprits une fermentation vive; cette fermentation agissant en tous sens par sa nature, s'est portée avec une espèce de violence sur tout ce qui s'est offert à elle, comme un fleuve qui a brisé ses digues. Or, les hommes ne reviennent guère sur un objet qu'ils avaient négligé depuis longtemps, que pour réformer bien ou mal les idées qu'ils s'en étaient faites. Plus ils sont lents à secouer le joug de l'opinion, plus aussi, dès qu'ils l'ont brisé sur quelques points, ils sont portés à le briser sur tout le reste; car ils fuient encore plus l'embarras d'examiner, qu'ils ne craignent de changer d'avis; et, dès qu'ils ont pris une fois la peine de revenir sur leurs pas, ils regardent et reçoivent un nouveau système d'idées comme une sorte de récompense de leur courage et de leur travail. Ainsi, depuis les principes des sciences profanes jusqu'aux fondements de la révélation, depuis la métaphysique jusqu'aux matières de goût, depuis la musique jusqu'à la morale, depuis les disputes scolastiques des théologiens jusqu'aux objets du commerce, depuis les droits des princes jusqu'à ceux des peuples, depuis la loi naturelle jusqu'aux lois arbitraires des nations, en un mot, depuis les questions qui nous touchent davantage jusqu'à celles qui nous intéressent le plus faiblement, tout a été discuté, analysé, agité du moins. Une nouvelle lumière sur quelques objets, une nouvelle obscurité sur plusieurs, a été le fruit ou la suite de cette effervescence générale des esprits, comme l'effet du flux et reflux de l'Océan est d'apporter sur le rivage quelques matières, et d'en éloigner les autres.

## II

## LA FOI ET LA RAISON.

La philosophie n'est autre chose que l'application de la raison aux différents objets sur lesquels elle peut s'exercer. Des éléments de philosophie doivent donc contenir les principes fondamentaux de toutes les connaissances humaines ; or ces connaissances sont de trois espèces, ou de *faits*, ou de *sentiment*, ou de *discussion*. Cette dernière espèce seule appartient uniquement et par tous ses côtés à la philosophie, mais les deux autres s'en rapprochent par quelques-unes des faces sous lesquelles on peut les envisager.

La science des faits de la nature est un des grands objets du philosophe : non pour remonter à leur première cause, ce qui est presque toujours impossible, mais pour les combiner, les comparer, les rappeler à différentes classes, expliquer enfin les uns par les autres, et les appliquer à des usages sensibles. La science des faits historiques tient à la philosophie par deux endroits, par les principes qui servent de fondement à la certitude historique, et par l'utilité qu'on peut tirer de l'histoire. Les hommes placés sur la scène du monde sont appréciés par le sage comme témoins, ou jugés comme acteurs ; il étudie l'univers moral comme le physique, dans le silence des préjugés ; il suit les écrivains dans leur récit avec la même circonspection que la nature dans ses phénomènes ; il observe les nuances qui distinguent le vrai historique du vraisemblable, le vraisemblable du fabuleux ; il reconnaît les différents langages de la simplicité, de la flatterie, de la prévention et de la haine ; il en fixe les caractères ; il détermine quels doivent être, suivant la nature des faits, les divers degrés de force dans les témoigna-

ges, et d'autorité dans les témoins. Éclairé par ces règles aussi fines que sûres, c'est principalement pour connaître les hommes avec qui il vit, qu'il étudie ceux qui ont vécu. Pour le commun des lecteurs, l'histoire est l'aliment de la curiosité ou le soulagement de l'ennui; pour lui elle n'est qu'un recueil d'expériences morales faites sur le genre humain, recueil qui serait plus court et plus complet s'il n'eût été fait que par des sages, mais qui, tout informe qu'il est, renferme encore les plus grandes leçons; comme le recueil des observations médicinales de tous les âges, toujours augmenté et toujours imparfait, forme néanmoins la partie la plus essentielle de l'art de guérir.

Les vérités de sentiment appartiennent au goût ou à la morale, et sous ces deux points de vue, elles présentent à la philosophie des objets importants de méditation. Les principes de morale sont liés au système général de la société, à l'avantage commun du tout et des parties qui le composent. La nature, qui a voulu que les hommes vécussent unis, les a dispensés du soin de chercher par le raisonnement les règles suivant lesquelles ils doivent se conduire les uns par rapport aux autres; elle leur fait connaître ces règles par une espèce d'inspiration, et les leur fait goûter par le plaisir intérieur qu'ils éprouvent à les suivre, comme elle les porte à perpétuer leur espèce par la volupté qu'elle y attache. Elle conduit donc la multitude par le charme de l'impression, la seule espèce d'impulsion qui lu convienne; mais elle laisse au sage à pénétrer ses vues. Aussi, tandis que les autres hommes se bornent aux sentiments que la nature leur a donnés pour leurs semblables, le sage cherche et aperçoit l'union intime de ces sentiments avec son intérêt propre; il la découvre à ces mêmes hommes qui ne la voyaient pas, et affermit par là les liens qui les unissent.

Il porte une analyse semblable dans les vérités de sentiment qui ont rapport aux matières de goût. Éclairé par une métaphysique subtile et profonde, il distingue les principes de goût généraux et communs à tous les peuples, d'avec ceux qui sont modifiés par le caractère, le génie, le degré de sensibilité des

nations ou des individus ; il démêle par ce moyen le beau essentiel d'avec le beau de convention ; également éloigné d'une décision machinale et sans principes, et d'une discussion trop subtile, il ne pousse l'analyse du sentiment que jusqu'où elle doit aller, et ne la resserre point non plus trop en deçà du champ qu'elle peut se permettre ; il étudie son impression, s'en rend compte à lui-même et aux autres, et quand il a mis, si on peut parler de la sorte, son plaisir d'accord avec la raison, il plaint sans orgueil et sans chercher à les convaincre, ceux qui ont reçu, soit de la nature, soit de l'habitude, une autre façon de sentir.

Puisque la philosophie embrasse tout ce qui est du ressort de la raison, et que la raison étend plus ou moins son empire sur tous les objets de nos connaissances naturelles, il s'ensuit qu'on ne doit exclure des éléments de philosophie qu'un seul genre de connaissances, celles qui tiennent *à la religion révélée*. Elles sont absolument étrangères aux sciences humaines par leur objet, par leur caractère, par l'espèce même de conviction qu'elles produisent en nous. Plus faites, comme l'a remarqué Pascal, pour le cœur que pour l'esprit, elles ne répandent la lumière vive qui leur est propre que dans une âme déjà préparée par l'opération divine ; la foi est une espèce de sixième sens que le Créateur accorde ou refuse à son gré ; et autant que les vérités sublimes de la religion sont élevées au-dessus des vérités arides et spéculatives des sciences humaines, autant le sens intérieur et surnaturel par lequel des hommes choisis saisissent ces premières vérités, est au-dessus du sens grossier et vulgaire par lequel tout homme aperçoit les secondes.

Mais si la philosophie doit s'abstenir de porter une vue sacrilége sur les objets de la révélation, elle peut et elle doit même discuter les motifs de notre croyance. En effet, les principes de la foi sont les mêmes que ceux qui servent de fondement à la certitude historique ; avec cette différence que dans les matières de religion, les témoignages qui en font la base doivent avoir un degré d'étendue, d'évidence et de force, proportionné à l'importance et à la sublimité de l'objet. C'est donc à la raison

à établir en ce genre les règles de critique qui serviront à écarter les preuves faibles, à distinguer celles qui pourraient être communes à toutes les religions d'avec celles qui ne sont propres qu'à la seule vraie, à donner enfin aux véritables preuves toute la lumière dont elles sont susceptibles. Ainsi la foi rentre par ce moyen dans le domaine de la philosophie, mais c'est pour jouir d'un triomphe plus assuré.

Trois grands appuis font la base du christianisme : les *prophéties*, les *miracles* et les *martyrs*. La philosophie détermine la qualité que ces appuis doivent avoir pour être inébranlables; elle borne les prophéties à deux conditions essentielles : celle d'avoir précédé indubitablement les faits prédits, et celle de les annoncer avec une clarté qui ne permette pas de se méprendre sur l'accomplissement. Elle prouve qu'il ne peut y avoir de vrais miracles que dans la seule religion véritable; elle donne les moyens d'apprécier, soit en les expliquant, soit en les niant, les prétendus prodiges dont les fausses religions s'appuient. Enfin le sage, qui n'ignore pas que l'erreur a ses martyrs, remarque en même temps que l'avantage de la vérité doit être d'en avoir un plus grand nombre. Ainsi, pour distinguer ceux qui ont donné leur vie par conviction de ceux qui l'ont prodiguée par fanatisme, il n'établit point d'autre règle que celle de compter les suffrages.

Sur ces différents objets, le philosophe se contente d'établir les principes, et en laisse aux théologiens l'usage et l'application; ce détail serait étranger à des éléments de philosophie qui ne doivent contenir que des germes de vérités premières, sans mélange et sans controverse : les preuves de la religion ont d'ailleurs été développées par un si grand nombre d'écrivains, que les lumières de la philosophie semblent n'avoir plus rien à y ajouter, et que de nouveaux écrits sur ce sujet seraient plus louables que nécessaires.

Mais un objet qui intéresse et qui regarde particulièrement le philosophe, c'est de distinguer avec soin les vérités *de la foi* d'avec celles *de la raison*, et de fixer les limites qui les séparent. Faute d'avoir fait cette distinction si nécessaire, d'un côté

quelques grands génies sont tombés dans l'erreur, de l'autre, les défenseurs de la religion ont quelquefois supposé trop légérement qu'on lui portait atteinte.

## III

### LOGIQUE.

Puisque les vérités fondamentales qui font la substance des éléments ne sont pas toutes des vérités premières, et qu'il y en a qui ont besoin de combinaison pour être saisies et prouvées, il faut donc, avant toutes choses, connaître les règles suivant lesquelles cette combinaison doit se faire. Elle ne consiste que dans le chemin continu et successif que fait l'esprit du connu à l'inconnu : c'est ce qu'on appelle *raisonner*. L'art de raisonner, qu'on a nommé *logique*, est donc la première science qu'on doit traiter dans les éléments de philosophie, et qui en forme comme le frontispice et l'entrée. Nous avons sur la logique des écrits sans nombre, mais la science du raisonnement a-t-elle besoin de tant de régles? Pour y réussir, il est aussi peu nécessaire d'avoir lu tous ces écrits, qu'il l'est d'avoir lu nos grands traités de morale pour être honnête homme. Les géomètres, sans s'épuiser en préceptes sur la logique, et n'ayant que le sens naturel pour guide, parviennent, par une marche toujours sûre, aux vérités les plus détournées et les plus abstraites; tandis que tant de philosophes, ou plutôt d'écrivains en philosophie, paraissent n'avoir mis à la tête de leurs ouvrages de grands traités sur l'art du raisonnement que pour s'égarer ensuite avec plus de méthode, semblables à ces joueurs malheureux qui calculent longtemps et finissent par perdre.

Ce n'est point, comme nous l'avons déjà dit, à l'usage illusoire des axiomes que les géomètres doivent la sûreté de leurs raisonnements et de leurs principes; c'est au soin qu'ils ont de fixer le sens des termes et de n'en abuser jamais, à la manière

dont ils décomposent leur objet, à l'enchaînement qu'ils savent mettre entre les vérités. Il est vrai qu'ils ont un avantage, c'est de travailler sur un sujet palpable et simplifié le plus qu'il le peut être par l'abstraction qu'on fait d'un grand nombre de ses qualités. Mais si, dans les autres sciences, les intervalles entre les vérités sont plus grands, plus fréquents, plus difficiles à remplir, la méthode sera toujours uniforme pour parvenir à la connaissance des vérités qui nous sont soumises; elle consiste à observer exactement leur dépendance mutuelle, à ne point remplir par une fausse généalogie les endroits où la filiation manque, à imiter enfin ces géographes qui, en détaillant avec soin sur leurs cartes les régions connues, ne craignent point de laisser des espaces vides à la place des terres ignorées.

Toute la logique se réduit à une règle fort simple : pour comparer deux ou plusieurs objets éloignés les uns des autres, on se sert de plusieurs objets intermédiaires. Il en est de même quand on veut comparer deux ou plusieurs idées; l'art du raisonnement n'est que le développement de ce principe et des conséquences qui en résultent.

Ce principe suppose un fait aussi certain qu'inexplicable; c'est que notre esprit peut, non-seulement avoir plusieurs idées à la fois, mais encore apercevoir à la fois l'union ou la discordance de ces idées. C'est un des mystères de la métaphysique, que cette multiplicité instantanée d'opérations dans une substance aussi simple que la substance pensante.

Tout raisonnement qui fait voir avec évidence la liaison ou l'opposition de deux idées, s'appelle *démonstration;* les mathématiques n'emploient que des raisonnements de cette espèce; quelques-unes des autres sciences en fournissent aussi des exemples, quoique moins fréquents; mais le comble de l'erreur serait d'imaginer que l'essence des démonstrations consistât dans la forme géométrique, qui n'en est que l'accessoire et l'écorce, dans une liste de définitions, d'axiomes, de propositions et de corollaires. Cette forme est si peu essentielle à la preuve des vérités mathématiques, que plusieurs géomètres modernes l'ont abandonnée comme inutile.

Cependant quelques philosophes, trouvant cet appareil propre à en imposer, sans doute parce qu'il les avait séduits eux-mêmes, l'ont appliqué indifféremment à toutes sortes de sujets; ils ont cru que raisonner en forme c'était raisonner juste ; mais ils ont montré, par leurs erreurs, qu'entre les mains d'un esprit faux ou de mauvaise foi, cet extérieur mathématique n'est qu'un moyen de se tromper plus aisément soi-même et les autres. On a mis jusqu'à des figures de géométrie dans des traités de l'âme; on a réduit en théorèmes l'énigme inexplicable de l'*action de Dieu sur les créatures;* on a profané le mot de *démonstration* dans un sujet où les termes même de *conjecture* et de *vraisemblance* seraient presque téméraires. Aussi il ne faut que jeter les yeux sur ces propositions si orgueilleusement qualifiées pour découvrir la grossièreté du prestige, pour démasquer le sophiste travesti en géomètre, et pour se convaincre que les titres sont une marque aussi équivoqué du mérite des ouvrages que du mérite des hommes.

Il serait sans doute à souhaiter qu'on n'employât jamais que des démonstrations rigoureuses; il serait à souhaiter du moins que, dans les cas où cette lumière manque, on se bornât à avouer simplement son ignorance; mais, dans la plupart des sciences, telles que la physique, la médecine, la jurisprudence et l'histoire, il est une infinité de cas où, sans être ni éclairés ni convaincus, nous sommes forcés d'agir et de raisonner comme si nous l'étions. Ne pouvant alors atteindre au vrai, ou du moins s'assurer qu'on y est parvenu, il faut en approcher le plus qu'il est possible. On imite les mathématiciens, qui, n'ayant pas pour résoudre exactement un problème, ou assez de choses données, ou une méthode assez complète, essayent de le résoudre à peu près. Mais, comme dans ces solutions mêmes le mathématicien connait les limites qui l'éloignent ou qui l'approchent du vrai, ainsi on doit apprendre, dans les matières purement conjecturales, à ne pas confondre avec le vrai rigoureux ce qui est simplement probable; à saisir, dans le vraisemblable même, les nuances qui séparent ce qui l'est davantage d'avec ce qui l'est moins. Tel est l'usage de cet esprit de conjecture, plus admi-

rable quelquefois que l'esprit même de découverte, par la sagacité qu'il suppose dans celui qui en est pourvu, par l'adresse avec laquelle il fait entrevoir ce qu'on ne peut parfaitement connaître, suppléer par des *à peu près* à des déterminations rigoureuses, et substituer, lorsqu'il est nécessaire, la probabilité à la démonstration, avec les restrictions d'un pyrrhonisme raisonnable.

L'art de *conjecturer* est donc une branche de la logique, aussi essentielle que l'art de démontrer, et trop négligée dans les éléments de logique ordinaire. Néanmoins, plus l'art conjectural est imparfait par sa nature, plus on a besoin de règles pour s'y conduire; c'est même, à parler exactement, le seul qui exige des règles; ajoutons qu'elles sont insuffisantes si, par un fréquent usage, on n'apprend à les appliquer avec succès. Pour acquérir cette qualité précieuse de l'esprit, deux choses sont nécessaires : s'exercer aux démonstrations rigoureuses, et ne pas s'y borner. Ce n'est qu'en s'accoutumant à reconnaître le vrai dans toute sa pureté, qu'on pourra distinguer ensuite ce qui en approchera plus ou moins. La seule chose qu'on ait à craindre, c'est que l'habitude trop grande et trop continue du vrai absolu et rigoureux n'émousse le sentiment sur ce qui ne l'est pas : des yeux ordinaires, trop habituellement frappés d'une lumière vive, ne distinguent plus les gradations d'une lumière faible, et ne voient que des ténèbres épaisses où d'autres entrevoient encore quelque clarté. L'esprit qui ne reconnaît le vrai que lorsqu'il en est directement frappé, est bien au-dessous de celui qui sait, non-seulement le reconnaître de près, mais encore le pressentir et le remarquer dans le lointain à des caractères fugitifs; c'est là ce qui distingue principalement l'esprit *géométrique*, applicable à tout, d'avec l'esprit purement *géomètre*, dont le talent est restreint dans une sphère étroite et bornée. Le seul moyen d'exercer avantageusement l'un et l'autre, est de les faire marcher comme d'un pas égal, et de ne pas borner ses recherches aux seuls objets susceptibles de démonstration, de conserver à l'esprit sa flexibilité, en ne le tenant point toujours courbé vers les lignes et les calculs, et en tem-

pérant l'austérité des mathématiques par des études moins sévères; de s'accoutumer enfin à passer sans peine de la lumière au crépuscule.

## IV

### MÉTAPHYSIQUE.

La logique étant l'instrument général des sciences et le flambeau qui doit nous y guider, voyons présentement suivant quel ordre et de quelle manière nous devons porter ce flambeau dans les différentes parties de la philosophie.

Nos idées sont le principe de nos connaissances, et ces idées ont elles-mêmes leur principe dans nos sensations; c'est une vérité d'expérience. Mais comment nos sensations produisent-elles nos idées? Première question que doit se proposer le philosophe, et sur laquelle doit porter tout le système des éléments de philosophie. La génération de nos idées appartient à la métaphysique; c'est un de ces objets principaux, et peut-être devrait-elle s'y borner; presque toutes les autres questions qu'elle se propose sont insolubles ou frivoles; elles sont l'aliment des esprits téméraires ou des esprits faux; et il ne faut pas être étonné si tant de questions subtiles, toujours agitées et jamais résolues, ont fait mépriser par les bons esprits cette science vide et contentieuse qu'on appelle communément métaphysique. Elle eût été à l'abri de ce mépris, si elle eût su se contenir dans de justes bornes, et ne toucher qu'à ce qu'il lui est permis d'atteindre; or, ce qu'elle peut atteindre est bien peu de chose. On peut dire en un sens de la métaphysique que tout le monde la sait ou personne, ou, pour parler plus exactement, que tout le monde ignore celle que tout le monde ne peut savoir. Il en est des ouvrages de ce genre comme des pièces de théâtre; l'impression est manquée quand elle n'est pas générale.

Le vrai en métaphysique ressemble au vrai en matière de

goût; c'est un vrai dont tous les esprits ont le germe en eux-mêmes, auquel la plupart ne font point d'attention, mais qu'ils reconnaissent dès qu'on le leur montre. Il semble que tout ce qu'on apprend dans un bon livre de métaphysique, ne soit qu'une espèce de réminiscence de ce que notre âme a déjà su; l'obscurité, quand il y en a, vient toujours de la faute de l'auteur, parce que la science qu'il se propose d'enseigner n'a point d'autre langue que la langue commune. Aussi peut-on appliquer aux bons auteurs de métaphysique ce qu'on a dit des bons écrivains, qu'il n'y a personne qui, en les lisant, ne croie pouvoir en dire autant qu'eux.

Mais si dans ce genre tous sont faits pour entendre, tous ne sont pas faits pour instruire. Le mérite de faire entrer avec facilité dans les esprits des notions vraies et simples, est beaucoup plus grand qu'on ne pense, puisque l'expérience nous prouve combien il est rare; les saines idées métaphysiques sont des vérités communes que chacun saisit, mais que peu d'hommes ont le talent de développer; tant il est difficile, dans quelque sujet que ce puisse être, de se rendre propre ce qui appartient à tout le monde. Je ne crains point que ces réflexions blessent nos métaphysiciens modernes; ceux qui n'en sont pas l'objet y applaudiront, ceux qui pourraient l'être croiront qu'elles ne les regardent pas; mais les lecteurs sauront bien distinguer les uns des autres.

L'examen de l'opération de l'esprit qui consiste à passer de nos sensations aux objets extérieurs, est évidemment le premier pas que doit faire la métaphysique. Comment notre âme s'élance-t-elle hors d'elle-même pour s'assurer de l'existence de ce qui n'est pas elle? Tous les hommes franchissent ce passage immense, tous le franchissent rapidement et de la même manière; il suffit donc de nous étudier nous-mêmes, pour trouver en nous tous les principes qui serviront à résoudre la grande question de l'existence des objets extérieurs. Elle en renferme trois autres qu'il ne faut pas confondre. Comment concluons-nous de nos sensations l'existence de ces objets? Cette conclusion est-elle démonstrative? Enfin, comment parvenons-nous,

par ces mêmes sensations, à nous former une idée des corps et de l'étendue?

La première de ces questions ayant pour objet une vérité de fait, c'est-à-dire, la conclusion que nous tirons de nos sensations à l'existence des objets, la solution en est susceptible de toute l'évidence possible. Cette conclusion est une opération de l'esprit dont les philosophes seuls s'étonnent, mais dont ils ont bien droit de s'étonner; et le peuple qui rit de leur surprise, la partage bientôt, pour peu qu'il réfléchisse. Pour expliquer cette opération, il est nécessaire de se mettre en quelque sorte à la place d'un enfant qui vient de naître, et de suivre le développement de ses idées. Ce cours d'ignorance, si on peut l'appeler de la sorte, est beaucoup plus utile que ce qu'on appelle quelquefois si gratuitement cours de science dans nos écoles.

Nous ne prétendons point blâmer l'analyse qu'un philosophe moderne a fait de nos sens, en examinant ce que chacun d'eux pris séparément peut nous apprendre, et ce qu'ils nous apprennent étant réunis. Nous croyons seulement que cette méthode serait trop longue pour des éléments. On doit y prendre l'homme tel qu'il est, et non tel qu'à la rigueur il aurait pu être.

Mais pour prendre l'homme tel qu'il est, il n'est pas nécessaire de le considérer avec tous ses sens; il suffit de lui supposer celui qui paraît essentiellement attaché à l'existence de nos corps, celui dont aucun homme n'est jamais absolument privé, le toucher en un mot. Le philosophe suivra donc l'intention de la nature, en s'attachant au toucher comme à celui de nos sens qui nous fait vraiment connaître l'existence des objets extérieurs. D'ailleurs l'impénétrabilité, cette qualité essentielle des corps, ne nous est connue que par le toucher; nouvelle observation qui indique le toucher au métaphysicien, comme le sens dont il doit s'aider dans une pareille recherche.

La connaissance des objets extérieurs étant acquise dès l'enfance par tous les hommes, le philosophe doit avoir uniquement pour but de démontrer comment elle s'acquiert. Il peut donc employer le langage commun qui est fondé sur cette connaissance acquise; il peut se servir, par exemple, du terme de

*corps extérieurs*, avant que d'avoir démêlé comment nous en connaissons l'existence. Cette manière de s'énoncer n'entrainera ni équivoque, ni supposition de ce qui est en question; parce qu'il s'agit uniquement d'expliquer un fait incontestable, et non pas de le prouver.

Une observation très-fréquente et très-simple nous sert à distinguer notre corps de ceux qui l'environnent. Quand quelque partie de notre propre corps en touche une autre, notre sensation est double; elle est simple et sans réplique quand nous touchons un corps étranger. En voilà assez pour distinguer le *nous*, et pour reconnaître d'abord en général la différence de ce qui est *nôtre* d'avec ce qui ne l'est pas. Le métaphysicien, en étendant et en développant cette observation, répondra d'une manière satisfaisante à la première des trois questions sur l'existence des objets extérieurs.

Mais la conclusion qu'il tire de ses sensations à l'existence des objets est-elle démonstrative? Les philosophes se partagent sur ce point, quoique tous conviennent que notre penchant à juger de l'existence des corps est invincible.

La seule réponse raisonnable qu'on puisse opposer aux objections des sceptiques, contre l'existence des corps, est celle-ci : Les mêmes effets naissent des mêmes causes; or, supposant pour un moment l'existence des corps, les sensations qu'ils nous feraient éprouver ne pourraient être ni plus vives, ni plus constantes, ni plus uniformes que celles que nous avons; donc nous devons supposer que les corps existent. Voilà jusqu'où le raisonnement peut aller en cette matière, et où il doit s'arrêter. L'illusion dans les songes nous frappe sans doute aussi vivement que si les objets étaient réels; mais nous parvenons à découvrir cette illusion, lorsqu'à notre réveil nous nous apercevons que ce que nous avons cru voir, toucher ou entendre, n'a aucun rapport ni aucune liaison, soit avec le lieu où nous sommes, soit avec ce que nous nous souvenons d'avoir fait auparavant. Nous distinguons donc la veille du sommeil par cette continuité d'actions qui, pendant la veille, se suivent et s'occasionnent les unes les autres; elles forment une chaîne continue

que les songes viennent tout à coup briser ou interrompre, et dans laquelle nous remarquons sans peine les lacunes que le sommeil y a faites. Par ces principes on peut distinguer dans les objets l'existence réelle de l'existence supposée.

La troisième question, comment nous parvenons à nous former l'idée des corps et de l'étendue, renferme des difficultés encore plus réelles, et même, en un certain sens, insolubles. Le toucher nous apprend sans doute à distinguer ce qui est *nôtre* d'avec ce qui nous environne ; il nous fait, pour ainsi dire, circonscrire l'univers à nous-mêmes; mais comment nous donne-t-il l'idée de cette contiguïté de parties, en quoi consiste proprement la notion de l'étendue? Voilà sur quoi la philosophie ne peut nous fournir, ce me semble, que des lumières fort imparfaites. C'est que nous ne pouvons remonter jusqu'aux perceptions simples qui sont les éléments de cette perception multiple, comme nous ne pouvons remonter aux éléments de la matière; c'est que toute perception primitive, unique et élémentaire, ne peut avoir pour objet qu'un être simple et qu'il nous est aussi impossible de concevoir comment l'assemblage d'un nombre fini ou infini de perceptions simples produit une perception composée, que de concevoir comment un être composé peut se former d'êtres simples. En un mot, la sensation qui nous fait connaître l'étendue est, par sa nature, aussi incompréhensible que l'étendue même ; ainsi l'essence de la matière, et la manière dont nous nous en formons l'idée, restera toujours couverte de nuages. Nous pouvons conclure de nos sensations qu'il y a des êtres hors de nous; mais cet être que nous appelons matière, est-il semblable à l'idée que nous nous en formons? c'est ce que nous devons nous résoudre à ignorer. Il est dans chaque science des principes vrais ou supposés, qu'on saisit par une espèce d'instinct auquel on doit s'abandonner sans résistance; autrement il faudrait admettre dans les principes un progrès à l'infini qui serait aussi absurde qu'un progrès à l'infini dans les êtres et dans les causes, et qui rendrait tout incertain, faute d'un point fixe d'où l'on pût partir. C'est pour satisfaire nos besoins et non pas notre curiosité, que

les sensations nous sont données; c'est pour nous faire connaître le rapport que les êtres extérieurs ont au nôtre, et non pour nous faire connaître ces êtres en eux-mêmes. Que nous importe au fond de pénétrer dans l'essence des corps, pourvu que la matière étant supposée telle que nous la concevons, nous puissions déduire des propriétés que nous y regardons comme primitives, les autres propriétés secondaires que nous apercevons en elle, et que le système général des phénomènes, toujours uniforme et continu, ne nous présente nulle part de contradiction? Arrêtons-nous donc, et ne cherchons pas à diminuer par des sophismes subtils le nombre déjà trop petit de nos connaissances claires et certaines.

Mais quand la matière, telle que nous la concevons, ne serait qu'un phénomène fort différent de ce qu'elle est en elle-même, quand nous n'aurions pas d'idée nette, ni peut-être même d'idée juste de sa nature, l'expérience journalière nous démontre que cet assemblage d'êtres, quel qu'il soit, que nous appelons matière, est par lui-même incapable d'action, de vouloir, de sentiment et de pensée. C'en est assez pour conclure que cet assemblage d'êtres ne forme point en nous le principe pensant. Le sage se borne à cette vérité incontestable, sans chercher à rendre raison de la plupart des phénomènes qui accompagnent nos sensations; il n'entreprendra point d'expliquer pourquoi nous rapportons le toucher aux extrémités de notre corps, et comment le principe sentant qui est en nous, principe simple et indivisible de sa nature, se transporte, si on peut parler ainsi, tantôt successivement, tantôt à la fois dans toutes les extrémités du principe matériel qui sont affectées par les objets extérieurs. Nous avons déjà observé combien la multiplicité instantanée de nos sensations est incompréhensible; l'erreur par laquelle nous rapportons toutes nos sensations aux parties de notre corps l'est peut-être davantage. Mais une erreur encore plus étrange, c'est l'application que nous faisons de la couleur sur la surface des objets. La sensation de couleur ne pouvant être que dans notre âme, il est bien extraordinaire que l'âme transporte cette sensation simple à un être qui ne lui est uni en aucune ma-

nière, et que de plus elle étende cette sensation sur cet être composé qui n'en est nullement susceptible, tant par sa multiplicité que par son incapacité de sentir. Nouveau problème métaphysique plus difficile que tous les précédents, et que nous laisserons à résoudre à notre postérité, qui le laissera de même à la sienne.

Ainsi plus on approfondit les différentes questions qui sont du ressort de la métaphysique, plus on voit combien leur solution est au-dessus de nos lumières et avec quel soin on doit les exclure des éléments de philosophie. On demande, par exemple, si l'âme pense ou sent toujours? L'énoncé seul de cette question doit faire sentir l'impossibilité d'y répondre. La connaissance de la nature de l'âme ne peut servir à la résoudre, puisque cette connaissance nous manque; ainsi les philosophes qui ont prétendu que l'âme ne pense pas toujours, ne peuvent se fonder que sur l'observation qu'ils en ont faite. Or c'est penser, qu'observer qu'on ne pense pas; et à l'égard de ces moments si fréquents et si fugitifs, où l'on n'a rien observé, et dont on ne juge que par réminiscence, cette réminiscence peut-elle être assez sûre pour nous persuader que nous n'avons point pensé dans ces moments? Ceux au contraire qui soutiennent que l'âme pense toujours, ne le peuvent prétendre que d'après l'attention continuelle qu'ils ont faite à chacune de leurs pensées, et tout le monde sait que la rapidité des pensées qui se suivent en nous ne nous permet pas cette attention soutenue.

Il en est de même d'une infinité d'autres questions dont on doit abandonner la solution aux métaphysiciens téméraires. En quoi consiste l'union du corps et de l'âme, et leur influence réciproque? En quel temps l'âme est unie au corps? Si les habitudes sont dans le corps et dans l'âme, ou dans l'âme seulement? En quoi consiste l'inégalité des esprits? Si cette inégalité est dans les âmes, ou dépend uniquement de la disposition du corps, de l'éducation, des circonstances, de la société? Comment ces différents objets peuvent influer si différemment sur des âmes qui seraient toutes égales d'ailleurs, ou comment des substances simples peuvent être inégales par leur nature? Comment les animaux avec des organes pareils aux nôtres, avec

des sensations semblables, et souvent plus vives, restent bornés à ces mêmes sensations, sans en tirer comme nous une foule d'idées abstraites et réfléchies, les notions métaphysiques, les langues, les lois, les sciences et les arts? Enfin jusqu'où la réflexion peut porter les animaux, et pourquoi elle ne peut les porter au delà? Les idées innées sont une chimère que l'expérience réprouve; mais la manière dont nous acquérons des sensations et des idées réfléchies, quoique prouvée par la même expérience, n'est pas moins incompréhensible. Sur tous ces objets l'intelligence suprême a mis au-devant de notre faible vue un voile que nous voudrions arracher en vain. C'est un triste sort pour notre curiosité et notre amour-propre, mais c'est le sort de l'humanité. Nous devons du moins en conclure que les systèmes, ou plutôt les rêves des philosophes sur la plupart des questions métaphysiques, ne méritent aucune place dans un ouvrage uniquement destiné à renfermer les connaissances réelles acquises par l'esprit humain.

L'existence des objets de nos sensations, celle de notre corps et celle de l'être pensant qui existe en nous, conduit le philosophe à la grande vérité de l'existence de Dieu. Cette vérité ne pouvant être l'objet de la révélation (puisque la révélation la suppose), on ne saurait trop s'étonner que l'antiquité ait été partagée sur ce sujet; que des sectes entières de philosophes n'aient reconnu d'autre Dieu que le monde; et que d'autres, en admettant un être souverain, aient eu des idées assez imparfaites et assez fausses de la nature de cet être, pour donner à leurs adversaires de l'avantage sur eux. Il a fallu que Dieu se manifestât directement aux hommes, pour leur faire connaître évidemment cette vérité qu'ils portaient tous au dedans d'eux mêmes, mais que les uns n'y avaient pas reconnue, et que les autres n'y voyaient qu'à travers un nuage. L'intelligence suprême a déchiré le voile, et s'est montrée; sans ajouter rien aux lumières de notre raison par rapport aux preuves de son existence, elle n'a fait que nous donner pleinement l'usage et l'exercice de ces lumières.

La preuve de l'existence de Dieu, qui se tire du consentement

de tous les peuples, a paru d'une grande force à plusieurs philosophes de l'antiquité. Persuadés qu'ils étaient de l'impossibilité de se former une idée claire de la nature divine, il leur suffisait que tous les peuples admissent son existence; la différence des opinions sur la nature de cet être était peu propre à les frapper, parce qu'ils regardaient cette différence comme une preuve de la faiblesse de l'esprit humain, et l'uniformité de sentiments sur l'existence d'une intelligence supérieure comme une espèce d'aveu que le spectacle de l'univers arrachait aux hommes, et comme un hommage que cette intelligence inconnue les forçait à lui rendre *. Mais la philosophie, éclairée par la révélation, ayant acquis des idées plus saines de la divinité, ne sépare plus ces idées de son existence. Croire Dieu ce qu'il n'est pas, est pour le sage à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe. Ainsi la preuve de l'existence de Dieu, tirée du consentement des peuples, ne pouvait avoir toute sa force tant que l'univers a été privé des lumières de l'Évangile. Il ne faut donc pas être étonné que cette preuve n'ait pas alors produit le même effet sur tous les esprits.

Une autre raison des idées obscures ou informes que les anciens philosophes ont eues de l'existence de Dieu, c'est que parmi les objections de l'antiquité païenne contre cette vérité, il en est plusieurs auxquelles la révélation seule a l'avantage de répondre. Ces difficultés sont : la misère de l'homme qui ne paraît pas devoir être l'ouvrage d'un Être infiniment bon et infiniment juste; les désordres de l'univers dans l'ordre moral; l'inégalité monstrueuse en apparence dans la distribution des biens et des maux; le triomphe trop fréquent du vice sur la vertu; la difficulté de supposer qu'un Être infiniment puissant et infiniment sage n'ait pas créé le meilleur des mondes possi-

* Rien n'est peut-être plus éloquent dans toute l'antiquité que le commencement du discours de saint Paul dans l'Aréopage : « Athé-« niens, en passant devant un de vos autels, j'y ai vu cette inscription : « AU DIEU INCONNU. C'est ce dieu que vous adorez sans le connaître que « je vous annonce. »

bles; et l'impossibilité de concevoir que ce monde, tel qu'il est, soit le meilleur que Dieu pût créer; enfin l'incompatibilité apparente de la science de Dieu, de sa sagesse et de sa toute-puissance, avec la liberté de l'homme.

Les philosophes de l'antiquité qui révoquèrent en doute l'existence du premier Être, furent coupables, il est vrai, de ne point sentir, en cette matière, la supériorité des preuves directes sur les objections. Mais ils avaient du moins la bonne foi de sentir aussi l'insuffisance des réponses que fournit à ces objections la seule lumière naturelle. Dans cette incertitude, ils prenaient le parti du doute, persuadés, disaient-ils. que l'Être suprême ne pouvait les punir de ne l'avoir pas mieux connu, puisqu'il avait couvert, pour eux, son existence d'obscurité. Mais l'obscurité n'était pas suffisante pour les rendre excusables; ils étaient dans le cas de ces peuples que Dieu, par un jugement aussi juste qu'impénétrable, punira éternellement d'avoir ignoré les dogmes du christianisme : vérité effrayante, dont la foi ne nous permet pas de douter.

Les sophismes par lesquels l'existence de Dieu peut être attaquée, ne feront point ombrage au métaphysicien aidé des lumières de la religion. Il établira d'abord (ce qui est évident par soi-même) qu'il est nécessaire qu'il existe un Être éternel; il montrera, de plus, que l'Être éternel est différent du monde; que l'arrangement physique de l'univers ne peut être l'ouvrage d'une matière brute et sans intelligence; il n'entreprendra point de concilier avec la liberté de l'homme la toute-puissance de Dieu, sa providence et sa science éternelle, parce que l'oracle de Dieu même lui apprend que l'accord de ces vérités est au-dessus de la raison; il n'imitera pas la philosophie orgueilleuse qui a entrepris de sonder cet abîme, et n'a fait que s'y perdre : mais il n'en reconnaîtra pas moins l'une et l'autre de ces vérités. Il avouera, par les mêmes raisons, sans chercher à l'expliquer, la différence établie par les théologiens, entre l'*infaillible* et le *nécessaire;* il n'admettra point en Dieu, pour sauver la liberté de l'homme, une prévoyance des actions libres, indépendante de ses décrets, parce qu'une telle prévoyance est impossible;

il ne dira point avec d'autres, pour sauver la justice de Dieu, que cet Être si bon, si parfait et si sage, produit tout le physique des crimes sans en produire le moral, qui n'est autre chose qu'une *privation;* il renvoie aux rêveries des scolastiques cette distinction extravagante, et se contente de leur demander, pour leur fermer la bouche, comment Dieu, après avoir produit tout le physique des crimes, punit ensuite le moral, effet nécessaire de ce physique. Ainsi, au lieu de faire des détours inutiles pour se retrouver au point d'où il est parti, au lieu de se couvrir de quelques raisonnements subtils et frivoles, pour revenir ensuite, pressé par les objections, à la profondeur des décrets éternels, il reconnaît, dès le premier moment, cette profondeur et son ignorance. Mais pour ôter aux athées tout sujet de triomphe, il remarque et fait voir sans peine que les objections contre la liberté sont encore plus fortes, dans le système de l'éternité et de la nécessité de la matière, que dans celui d'une intelligence toute-puissante et éternelle. Enfin, aux objections sur la misère de l'homme, sur les désordres de l'ordre moral, et sur les imperfections de ce monde, il opposera les dogmes qui nous apprennent que l'homme a péché avant que de naître, qui nous promettent des récompenses et des peines dans une vie future, et qui nous font voir le plus parfait des mondes possibles dans celui où il a fallu que Dieu prît la forme humaine. Mais ces différentes matières étant l'objet de la révélation, le philosophe, pour ne point en usurper les droits, laisse aux théologiens à les traiter avec le soin et les détails qu'elles exigent, et se contente de renvoyer les incrédules aux ouvrages où elles sont discutées.

Du reste, comme la meilleure réponse aux objections des athées consiste dans des preuves directes de la vérité qu'ils combattent, le philosophe s'appliquera principalement au choix de ces preuves : il évitera, surtout, d'en employer aucune qui puisse être sujette à contestation. Rien n'est, on ose le dire, plus indécent, plus scandaleux même, et ne serait plus nuisible à cette grande vérité (si quelque chose pouvait lui nuire) que la licence avec laquelle les scolastiques s'attaquent réciproquement sur leurs démonstrations de l'existence de Dieu, qui ne méritent

plus ce nom, dès qu'elles ne sont pas hors d'atteinte. L'école de Scot rejette celle des Thomistes, les Thomistes celle de Scot, Descartes celle de Scot et des Thomistes, les Péripatéticiens modernes celle de Descartes. Il suffit qu'une opinion soit combattue (comme celle des idées innées) pour qu'on ne doive pas en faire la base d'un argument de l'existence de Dieu. C'est alors moins prouver un premier Être que l'outrager. Le philosophe se bornera donc aux preuves qui sont communes à toutes les sectes, aux seuls arguments qui sont fondés sur des principes avoués par tous les siècles et par tous les hommes. Il cherchera l'existence de Dieu dans les phénomènes de l'univers, dans les lois admirables de la nature, non dans ces lois métaphysiques sujettes aux exceptions, et que chacun peut étendre, modifier et resserrer à son gré, mais dans les lois primitives fondées sur les propriétés invariables des corps. Ces lois si simples qu'elles paraissent dériver de l'existence même de la matière, n'en dévoilent que mieux l'intelligence suprême; par la manière dont elle a construit les différentes parties de notre univers, elle semble n'avoir eu besoin que de donner à cette grande machine la première impulsion pour en régler à jamais les différents phénomènes, et pour produire, comme par un seul acte de sa volonté, l'ordre constant et inaltérable de la nature; impulsion trop admirable et trop raisonnée pour être l'effet d'un hasard aveugle. C'est dans ces lois générales, plutôt que dans les phénomènes particuliers, que le philosophe cherchera l'Être suprême. Ce n'est pas que les procédés d'un insecte, qui occupe en apparence si peu de place dans l'univers, découvrent moins à un esprit attentif l'intelligence infinie que les phénomènes généraux : mais ce dernier spectacle est bien plus fait que le premier pour frapper tous les yeux, et les meilleurs arguments en ce genre sont ceux qui peuvent convaincre le plus grand nombre.

De toutes les vérités métaphysiques, celle qui nous intéresse le plus, après l'existence de Dieu, et sans laquelle même l'existence de Dieu nous intéresserait beaucoup moins, est l'immortalité de l'âme. Comme cette vérité tient en même temps à la

philosophie et à la révélation, il est nécessaire de distinguer ce qu'elle emprunte de l'une et de l'autre.

La philosophie fournit des arguments pressants de la réalité d'une autre vie. Nous avons de très-fortes raisons de croire que notre âme subsistera éternellement, parce que Dieu ne pourrait la détruire sans l'anéantir, que l'anéantissement de ce qu'il a produit une fois ne paraît pas être dans les vues de sa sagesse, et que les corps même ne se détruisent qu'en se transformant. Mais, d'un autre côté, l'exemple des animaux dans lesquels la substance immatérielle périt avec eux, et ce grand principe, que rien de tout ce qui est créé n'est immortel de sa nature, suffisent pour nous faire sentir que Dieu pouvait ne créer notre âme que pour un temps; ainsi, l'impénétrabilité des décrets éternels nous laisserait toujours quelque espèce d'incertitude sur cet important objet, si la religion révélée ne venait au secours de nos lumières, non pour y suppléer entièrement, mais pour y ajouter le peu qui leur manque. D'un côté, la vertu, souvent malheureuse en ce monde, exige de la justice de l'Être suprême des récompenses après la mort; de l'autre, la révélation nous fait connaître pourquoi Dieu, qui doit des récompenses à la vertu, ne les lui accorde pas dès cette vie même, et souffre qu'elle soit malheureuse sans paraître l'avoir mérité. La religion seule, dit Pascal, empêche l'état de l'homme, en cette vie, d'être une énigme. Voilà ce que le philosophe ne doit point perdre de vue, en traitant la question de l'immortalité de l'âme, pour distinguer, comme dans l'existence de Dieu, les preuves directes qui sont du ressort de la raison, d'avec les objections dont la révélation fournit la réponse.

Il est néanmoins assez surprenant que plusieurs anciens philosophes, quoique privés du secours de cette même révélation, aient cru l'âme immortelle, tandis que la spiritualité de l'âme, qui est une vérité purement philosophique, n'a été connue distinctement d'aucun d'eux. La vanité des hommes, qui aime à se flatter d'une existence éternelle, a fait faire ce pas aux sages du paganisme; et, s'il est permis de le dire, leur erreur sur la nature de l'âme servait à les confirmer dans la croyance de son

immortalité. Ils ne voyaient aucune différence entre dire que l'âme n'était rien, et la dépouiller absolument de toute espèce de matière; persuadés d'ailleurs qu'aucune particule de matière ne pouvait périr, et qu'une matière douée de sentiment et de pensée (et par conséquent, selon eux, très-déliée et très-subtile) ne pouvait perdre cette propriété sans cesser d'être, ils en concluaient que la substance de l'âme était immortelle; ils se partageaient seulement sur le sort de cette substance après la mort, et leurs systèmes sur ce point étaient autant de questions d'aveugles sur la lumière. Nous avons l'avantage d'être plus éclairés et plus instruits. Les difficultés que l'âme des bêtes semble fournir contre la spiritualité et contre l'immortalité de l'âme, n'ébranlent ni la raison ni la croyance du sage. Il n'y répond point, avec certains scolastiques, par cette absurdité ridicule, que l'âme des bêtes est matière, parce qu'elle se borne à sentir et qu'elle ne pense pas; il reconnaît que les sensations et la pensée ne peuvent appartenir qu'au même principe, et l'expérience lui prouve, d'ailleurs, que les bêtes ne sont pas bornées aux sensations pures. Il convient donc que l'âme des bêtes est de la même nature que celle de l'homme, quant à la spiritualité, parce qu'il serait absurde de soutenir que la matière sent et pense dans les animaux et non dans l'homme. Mais il avoue en même temps que la différence de l'âme humaine et de celle des bêtes, quant à l'immortalité, vient uniquement de ce que Dieu a voulu que l'âme des animaux pérît avec le corps, et qu'au contraire, celle de l'homme subsistât éternellement. Si on lui propose d'expliquer pourquoi les bêtes souffrent, sans l'avoir mérité comme nous, par le péché d'un premier père, et sans aucun espoir de récompense dans une autre vie, il n'éludera point avec Descartes cette objection, en soutenant, contre la raison et l'expérience, que les bêtes sont de purs automates. Il se contentera de répondre que, si les bêtes ont des sensations cruelles, elles en ont aussi d'agréables qui les en dédommagent; que la nature de tout ce qui a des sensations est d'être également susceptible de douleur et de plaisir; que c'est une suite de l'union du corps et de l'âme, et de l'action que les autres

corps exercent sur les corps animés, action qui dépend elle-même de la constitution immuable de l'univers, et des lois invariables que son auteur a établies. Enfin, il se contentera d'avoir tiré de la philosophie toutes les lumières qu'elle peut fournir sur ce sujet, et se taira sur ce qu'il ne peut comprendre.

## V

## MORALE.

L'existence de l'Être suprême étant une fois reconnue, nous conduit à chercher le culte que nous devons lui rendre. Mais, quoique la philosophie nous instruise jusqu'à un certain point sur ce grand objet, cependant les lumières qu'elle nous donne sont très-imparfaites ; le Créateur nous en a avertis lui-même, en nous prescrivant, par une révélation particulière, la manière dont il veut être honoré, et que tous les efforts de la raison n'auraient pu nous faire découvrir. Ainsi la religion, qui n'est autre chose que le culte que nous devons à l'intelligence souveraine, ne doit point entrer dans des éléments de philosophie ; la religion naturelle ne doit même y paraître que pour nous avertir qu'elle ne suffit pas.

Mais, ce qui appartient essentiellement et uniquement à la raison, et ce qui en conséquence est uniforme chez tous les peuples, ce sont les devoirs dont nous sommes tenus envers nos semblables. La connaissance de ces devoirs est ce qu'on appelle *morale*, et l'un des plus importants sujets sur lesquels la raison puisse s'exercer. On ne fait pas tant d'honneur à cette science dans nos écoles : on la rejette pour l'ordinaire à la fin de toutes les autres parties de la philosophie, apparemment comme la moins intéressante, et on la réduit à quelques pages où l'on se borne à agiter des questions vides et scolastiques, aussi peu propres à nous instruire qu'à nous rendre meilleurs.

Connaissons mieux l'étendue de la morale et le cas que nous devons en faire; peu de sciences ont un objet plus vaste et des principes plus susceptibles de preuves convaincantes. Tous ces principes aboutissent à un point commun sur lequel il est difficile de se faire illusion à soi-même; ils tendent à nous procurer le plus sûr moyen d'être heureux, en nous montrant la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs.

La morale est une suite nécessaire de l'établissement des sociétés, puisqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or, l'établissement des sociétés est dans les décrets du Créateur, qui a rendu les hommes nécessaires les uns aux autres; ainsi, les principes moraux rentrent dans les décrets éternels. Il n'en faut pourtant pas conclure, avec quelques philosophes, que la connaissance de ces principes suppose nécessairement la connaissance de Dieu; il s'ensuivrait de là, contre le sentiment des théologiens même, que les païens n'auraient eu aucune idée de vertu. La religion, sans doute, épure et sanctifie les motifs qui nous font pratiquer les vertus morales; mais Dieu, sans se faire connaître aux hommes, a pu leur faire sentir, et leur a fait sentir en effet la nécessité de pratiquer ces vertus pour leur propre avantage. On a vu même, par un effet de cette Providence qui veille au maintien de la société, des sectes de philosophes qui révoquaient en doute l'existence d'un premier être, professer dans la plus grande rigueur les vertus humaines. Zénon, chef des stoïciens, n'admettait d'autre Dieu que l'univers, et sa morale est la plus pure que la lumière naturelle ait pu inspirer aux hommes.

C'est donc à des motifs purement humains que les sociétés ont dû leur naissance; la religion n'a eu aucune part à leur première formation, et, quoiqu'elle soit destinée à en serrer le lien, cependant on peut dire qu'elle est principalement faite pour l'homme considéré en lui-même; il suffit, pour s'en convaincre, de faire attention aux maximes qu'elle nous inspire, à l'objet qu'elle nous propose, aux récompenses et aux peines qu'elle nous promet. Le philosophe ne se charge que de placer

l'homme dans la société et de l'y conduire; c'est au missionnaire à l'attirer ensuite au pied des autels.

La connaissance des principes moraux, qui précède la connaissance de l'Être suprême, est elle-même précédée par d'autres connaissances. C'est par le sens que nous apprenons quels sont nos rapports avec les autres hommes et nos besoins réciproques, et c'est par ces besoins réciproques que nous parvenons à connaître ce que nous devons à la société et ce qu'elle nous doit. Il semble donc qu'on peut définir très-exactement l'injuste, ou, ce qui revient au même, le mal moral, *ce qui tend à nuire à la société en troublant le bien-être physique de ses membres*. En effet, le mal physique est la suite ordinaire du mal moral; et, comme nos sensations suffisent, sans aucune opération de notre esprit, pour nous donner l'idée du mal physique, il est évident que, dans l'ordre de nos connaissances, c'est cette idée qui nous conduit à celle du mal moral, quoique l'une et l'autre soient de nature différente. Que ceux qui nieront cette vérité supposent l'homme impassible, et qu'ils essayent de lui faire acquérir, dans cette hypothèse, la notion de l'injuste.

Mais cette notion en suppose une autre, celle de la liberté; car, si l'homme n'était pas libre, toute idée de mal se réduirait au mal physique. C'est donc renverser l'ordre naturel des idées que de vouloir prouver l'existence de la liberté par celle du bien et du mal moral; c'est prouver une vérité qui n'est que de sentiment, c'est-à-dire de l'ordre le plus simple, par une vérité sans doute aussi incontestable, mais qui dépend d'une suite de notions plus combinées. Nous disons que l'existence de la liberté n'est qu'une vérité de sentiment, et non pas de discussion; il est facile de s'en convaincre, car le sentiment de notre liberté consiste dans le sentiment du pouvoir que nous avons de faire une action contraire à celle que nous faisons actuellement. L'idée de la liberté est donc celle d'un pouvoir qui ne s'exerce pas, et dont l'essence même est de ne pas s'exercer au moment que nous le sentons. Cette idée n'est donc qu'une opération de notre esprit, par laquelle nous séparons le pouvoir d'agir d'avec l'action même, en regardant ce pouvoir oisif, quoi-

que réel, comme subsistant pendant que l'action n'existe pas. Ainsi, la notion de la liberté ne peut être qu'une vérité de conscience : en un mot, la seule preuve dont cette vérité soit susceptible est analogue à celle de l'existence des corps : des êtres réellement libres n'auraient pas un sentiment plus vif de leur liberté que celui que nous avons de la nôtre : nous devons donc croire que nous sommes libres. D'ailleurs, quelles difficultés pourraient présenter cette grande question, si on voulait la réduire au seul énoncé net dont elle soit susceptible? Demander si l'homme est libre, ce n'est pas demander s'il agit sans motif et sans cause, ce qui serait impossible, mais s'il agit par choix et sans contrainte; et, sur cela, il suffit d'en appeler au témoignage universel de tous les hommes. Quel est le malheureux prêt à périr pour ses forfaits qui ait jamais pensé à s'en justifier en soutenant à ses juges qu'une nécessité inévitable l'a entraîné dans le crime? C'en est assez pour faire sentir aux philosophes combien les discussions métaphysiques sur la liberté sont inutiles à la tête d'un traité de morale; vouloir aller en cette matière au delà du sentiment intérieur, c'est se jeter tête baissée dans les ténèbres.

Comme la justice morale des lois est une suite de la liberté, et non la liberté une suite de la justice des lois, ce serait renverser, ce me semble, l'ordre naturel des idées, de vouloir prouver que nous sommes libres, parce qu'autrement les lois seraient injustes. Je dis plus : on aurait tort de prétendre que, si nous n'étions pas libres, il faudrait anéantir les lois. Ce n'est ici, je l'avoue, qu'une spéculation purement métaphysique sur une hypothèse qui n'existe pas; mais cette spéculation abstraite peut servir à développer et à fixer nos idées sur la matière que nous traitons. Fussions-nous assujétis dans nos actions à une puissance supérieure et nécessaire, les lois et les peines qu'elles imposent n'en seraient pas moins utiles au bien physique de la société, comme un moyen efficace de conduire les hommes par la crainte, et de donner, pour ainsi dire, l'impulsion à la machine. De deux sociétés semblables, composées d'êtres qui ne seraient pas libres, celle où il y aurait des lois serait moins

sujette au désordre, parce qu'elle aurait, si on peut parler de la sorte, un régulateur de plus. La nécessité physique des lois, dans des sociétés pareilles, serait indépendante de la liberté de l'homme; mais, dans la société telle qu'elle est, composée d'êtres libres, cette nécessité physique se change en équité morale. Dans le premier cas, les lois ne seraient que nécessaires; dans le second, elles sont nécessaires et justes.

Ces observations, essentiellement relatives aux questions préliminaires de la morale, nous ont paru nécessaires pour prémunir nos lecteurs contre les notions peu exactes que plusieurs philosophes ont données de cette science et des vérités qui en font la base, et pour faire sentir de quelle manière ces vérités importantes doivent être traitées.

## VI

### MORALE DE L'HOMME.

Quoique le genre humain ne compose proprement qu'une grande famille, néanmoins, la trop grande étendue de cette famille l'a obligé de se séparer en différentes sociétés qui ont pris le nom d'États, et dont les membres se rapprochent par des liens particuliers, indépendamment de ceux qui les unissent au système général. La morale a donc quatre objets : ce que les hommes se doivent comme membres de la société générale, ce que les sociétés particulières doivent à leurs membres, ce qu'elles se doivent les unes aux autres, enfin ce que les membres de chaque société particulière se doivent mutuellement, et à l'État dont ils sont membres. Les premiers devoirs renferment la loi naturelle ou générale, qui n'est bornée ni par les temps ni par les lieux, et qu'on peut nommer la *morale de l'homme;* les devoirs de la seconde espèce peuvent être appelés la *morale des législateurs;* ceux de la troisième, la *morale des États;* enfin les devoirs du quatrième genre, la *morale du citoyen.* Ainsi, on trouve dans

cette division le droit naturel ou commun; le droit politique, qu'il ne faut pas confondre avec la politique, à laquelle il est souvent contraire ; le droit des gens et le droit positif. A ces quatre branches de la morale on peut en ajouter une cinquième, la *morale du philosophe*. Elle n'a pour objet que nous-mêmes et la manière dont nous devons penser pour rendre notre condition la meilleure ou la moins triste qu'il est possible. Parcourons successivement ces différentes branches, et voyons les principaux points qui s'y rapportent.

Les lois générales et naturelles sont de deux espèces : écrites ou non écrites. Les lois naturelles écrites sont celles dont l'observation est tellement nécessaire au maintien de la société, qu'on a établi des peines contre ceux qui les violeraient. On appelle *crime* toute action qui tend à violer les lois naturelles écrites. De cette seule notion se déduisent, comme nous le verrons plus bas, les principes par lesquels on peut juger de la nature et du degré d'énormité de chaque crime.

Les lois naturelles non écrites sont celles à l'infraction desquelles on n'a point attaché de peines, parce que cette infraction ne porte pas un trouble aussi marqué dans la société que l'infraction des lois naturelles écrites. Mais, si l'observation de celles-ci est nécessaire pour rendre la société durable, l'observation de celles-là ne l'est pas moins pour rendre la société douce et florissante : leur transgression est même un poison lent qui doit insensiblement la miner et la dissoudre. Pourquoi néanmoins les législateurs semblent-ils avoir remis à la volonté des peuples l'observation de ces lois? Pourquoi n'est-il point d'action contre l'avarice, la dureté envers les malheureux, l'ingratitude et la perfidie? Celui qui laisse périr de misère un citoyen qu'il peut secourir, n'est-il pas à peu près aussi coupable envers la société que s'il faisait périr ce malheureux par une mort lente? Pourquoi donc les lois l'ont-elles épargné? C'est que le bien de cet avare étant supposé acquis par des moyens que les lois ne réprouvent pas, elles ne peuvent le lui arracher pour le donner à d'autres; et que, si la loi qui nous oblige de soulager nos semblables est une des premières dans l'état de na-

ture, elle est subordonnée, dans l'ordre de la société, à la loi qui veut que chacun jouisse tranquillement et en liberté de ce qu'il possède. De même, pourquoi la perfidie et l'ingratitude n'ont-elles point de peines afflictives? C'est par une raison à peu près semblable à celle pour laquelle le larcin n'était point puni à Sparte, pour nous apprendre à être sur nos gardes avec les hommes, et à ne pas placer trop légèrement notre confiance et nos bienfaits; c'est aussi pour ne pas trop accorder à la tyrannie des bienfaiteurs, et pour exciter les hommes aux belles actions par le seul plaisir de les faire. Ainsi, la morale établit la réalité et la justice des lois non écrites, par les raisons même qui ont forcé les législateurs à être indulgents sur la transgression de ces lois. D'ailleurs, les législateurs ont pu croire que les hommes se feraient justice eux-mêmes sur cette transgression, en punissant les coupables, soit par la honte, soit par le mépris, soit par le refus de leur secours; mais il faut avouer que, si les législateurs ont pensé de la sorte, ils ont eu trop bonne opinion du cœur humain.

L'observation des lois naturelles écrites est ce qu'on nomme *probité;* la pratique des lois naturelles non écrites est ce qu'on appelle *vertu*. Cette pratique est proprement l'objet de la morale; car la sévérité des lois qui produit la crainte est la morale la plus efficace qu'on puisse opposer aux crimes, et la vraie morale, celle qui enseigne la vertu, est le supplément des lois.

La vertu sera d'autant plus pure, que l'on sera plus rempli de l'amour universel de l'humanité. Or, notre âme n'a qu'une certaine étendue d'affections; ainsi, les passions qui remplissent l'âme de quelque objet particulier nuisent à la vertu, parce que le degré de sentiment qu'elles emportent et qu'elles consomment est autant de retranché sur celui que l'on doit à tous les membres de la société pris ensemble. L'amour, par exemple, peut produire quelquefois le même effet que le défaut d'humanité, par la violence avec laquelle il nous concentre dans un objet et nous détache de tous les autres; il n'éteint pas l'amitié dans les âmes vertueuses, mais souvent il l'assoupit; s'il

adoucit quelquefois les âmes féroces, il dégrade encore plus sûrement les âmes faibles. L'amour est pourtant de toutes les passions la plus naturelle, la plus excusable et la plus commune.

Les passions peuvent donc être contraires à la vertu par leur seul excès, quand elles auraient d'ailleurs un objet louable, mais elles le peuvent être encore par la nature même de leur objet, et pour lors elles sont appelées *vices;* le vice n'étant autre chose qu'un sentiment habituel qui nous porte à l'infraction des lois naturelles de la société écrites ou non écrites. C'est pourquoi les passions, par leur excès, et les vices, par leur nature, sont un des plus grands objets dont la morale puisse s'occuper. Elle travaille à modérer les unes et à déraciner les autres. Nous disons à modérer les unes; car, quoique les sentiments trop isolés et trop concentrés nuisent à l'exercice des vertus sociales, la morale ne prétend pas réduire les affections de l'âme à ces seules vertus. Elle nous apprend seulement que ces sentiments doivent être subordonnés à l'amour de l'humanité. *Je préfère,* disait un philosophe, *ma famille à moi, ma patrie à ma famille, et le genre humain à ma patrie.* Telle est la devise de l'homme vertueux.

Si on appelle *bien-être* tout ce qui est au-delà du besoin absolu, il s'ensuit que sacrifier son bien-être aux besoins d'autrui est le grand principe de toutes les vertus sociales, et le remède à toutes les passions. Mais ce sacrifice est-il dans la nature, et en quoi doit-il consister? Sans doute aucune loi naturelle ni positive ne peut nous obliger à aimer les autres plus que nous; cet héroïsme, si un sentiment absurde peut être appelé ainsi, ne saurait être dans le cœur humain; mais l'amour éclairé de notre propre bonheur nous montre comme des biens préférables à tous les autres, la paix avec nous-mêmes, et l'attachement de nos semblables; et le moyen le plus sûr de nous procurer cette paix et cet attachement, est de disputer aux autres le moins qu'il est possible la jouissance de ces biens de convention si chers à l'avidité des hommes. Ainsi l'amour éclairé de nous-mêmes est le principe de tout sacrifice moral.

La disposition qui nous porte à ce sacrifice s'appelle désinté-

ressement. On peut donc regarder le désintéressement comme la première des vertus morales. C'est en effet celle qui contribue le plus à conserver et à fortifier en nous toutes les autres. C'est aussi celle que les malhonnêtes gens connaissent le moins, celle à laquelle ils croient le moins, celle enfin qu'ils craignent ou qu'ils haïssent le plus dans ceux à qui ils sont forcés de l'accorder.

Pour fixer quelles sont les lois et les bornes du sacrifice que nous devons aux autres, il faut distinguer deux sortes de nécessaire, l'absolu et le relatif. L'absolu est réglé par les besoins indispensables de la vie; le relatif par l'état et les circonstances. Le nécessaire relatif n'est donc pas égal pour tous les hommes; l'absolu même ne l'est pas; la vieillesse a plus de besoins que l'enfance, le mariage que le célibat, la faiblesse que la force, la maladie que la santé.

La morale doit s'appliquer à fixer les bornes du nécessaire absolu et du nécessaire relatif. Il ne s'agit point sur cet article de recourir aux préceptes ni même aux conseils de la religion; il s'agit de ce que la philosophie et les lois rigoureuses de la société nous permettent ou nous ordonnent. Car des éléments de morale doivent être faits pour toutes les nations, même pour celles que la lumière de la foi n'a pas éclairées.

Les bornes du nécessaire absolu sont fort étroites; un peu de justice et de bonne foi avec soi-même suffira pour les connaître. A l'égard du nécessaire relatif, la règle la plus sûre pour en juger est l'opinion publique; elle apprécie toujours équitablement les différents besoins de chaque État. Un citoyen aurait donc tort de régler en général son nécessaire relatif sur l'exemple de ses égaux; parce que dans un mauvais gouvernement un État peu estimable en lui-même peu être le chemin de l'opulence, et par conséquent n'autorise pas à user avec faste des richesses qu'il a procurées. Mais au défaut du gouvernement la nation fait justice, et prononce sur ce qui est permis à chacun; il ne s'agit que de savoir l'entendre.

Au reste, une loi antérieure à toute considération sur le nécessaire relatif, c'est que dans les États où plusieurs citoyens

manquent du nécessaire absolu, et ces États sont par malheur le plus grand nombre, tous ceux qui ont plus que ce nécessaire doivent à l'État au moins une partie de ce qu'ils possèdent au-delà. Or quelle est cette partie qu'ils doivent, et qu'ils ne peuvent retenir sans être coupables envers la société dont ils sont membres? La réponse à cette première question * renfermera l'obligation étroite que la morale nous impose. Mais quand on a satisfait à cette obligation, et qu'on voit encore une partie de ses semblables manquer du nécessaire par l'injustice et la barbarie du plus grand nombre des citoyens, n'est-il pas du devoir de l'homme vertueux de pousser le sacrifice plus loin, de se priver même tout à fait de son nécessaire relatif; et l'étendue plus ou moins grande de ce sacrifice n'est-elle pas la véritable mesure de la vertu?

Voilà les questions importantes qu'on doit traiter dans les éléments de la morale de l'homme. Cette science, considérée sous ce point de vue, devient une espèce de tarif, mais un tarif qui doit effrayer toute âme honnête. Il fera voir à l'homme

* Voici un calcul qui peut servir à nous faire entendre. Supposons en France vingt millions d'habitants, et dix mille millions de richesses; c'est environ cinq cents livres par tête, auxquelles chaque citoyen a également droit, et auxquelles même il aurait un droit absolu et rigoureux, si ces cinq cents livres étaient indispensables pour satisfaire au nécessaire absolu Mais supposons que le nécessaire absolu se borne à trois cents livres, et qu'il y ait dans la société dix millions d'hommes dont le bien ne se monte qu'à deux cents livres. Voilà donc cent livres qui manquent à chacun de ces citoyens pour le nécessaire absolu, et par conséquent, mille millions de richesses dont une portion de la société est redevable à l'autre, dans les règles de la plus exacte justice. Or, la partie la plus riche de la société possède huit mille millions; et comme nous supposons que trois cents livres suffisent au nécessaire absolu des dix millions d'hommes qui composent cette partie opulente, il s'ensuit que cette partie a trois mille millions de nécessaire et cinq mille millions de superflu. Sur ce superflu, elle doit mille millions à l'autre partie; c'est donc un cinquième de ce superflu qu'elle lui doit nécessairement. Donc, dans la supposition présente, tout citoyen riche de plus de trois

de bien que, s'il lui est permis de désirer les richesses dans la vue d'en faire usage pour diminuer le nombre des malheureux, la crainte des injustices auxquelles l'opulence l'expose doit le consoler quand il est réduit au pur nécessaire.

Le luxe est au nécessaire relatif ce que celui-ci est au nécessaire absolu; les lois morales sur le luxe doivent donc être encore plus rigoureuses que les lois sur le nécessaire relatif. On peut les réduire à ce principe sévère, mais vrai, que le luxe est un crime contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul membre de la société souffre et qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de là combien peu il y a d'occasions et de gouvernements où le luxe soit permis, et qu'on tremble de s'y laisser entraîner, si on a quelque reste d'humanité et de justice. Nous ne parlons ici que des maux civils du luxe, de ceux qu'il peut produire dans la société; que sera-ce si on y joint les maux purement personnels, les vices qu'il produit ou qu'il nourrit dans ceux qui s'y livrent, en énervant leur âme, leur esprit et leur corps? Aussi plus l'amour de la patrie, le zèle pour sa défense, l'esprit de grandeur et de liberté sont en honneur dans une nation, plus le luxe y est proscrit ou méprisé; il est le fléau

cents livres, doit, en rigueur, à ses compatriotes, le cinquième du restant. L'exemple que nous donnons ici n'est qu'une ébauche légère du calcul moral que tout homme de bien doit avoir devant les yeux; nous y avons supposé que les citoyens les plus pauvres aient au moins deux cents livres de revenu, et cette supposition peut être trop forte, si une grande partie languit dans la misère; nous avons supposé, d'un autre côté, que trois cents livres sont le nécessaire absolu de chaque particulier, et cette supposition peut être trop peu favorable dans plusieurs cas, eu égard au sexe, à la constitution du corps, à l'éducation qu'on a reçue, et qui augmente nos besoins, même malgré nous. Mais, encore une fois, nous ne prétendons ici que donner un exemple du calcul que chaque citoyen est obligé de faire sur des *données* plus exactes, et nous ajoutons que ce calcul est un des principaux points qu'on doit traiter en morale. Une des conséquences qu'on doit en tirer, et qui paraît mériter beaucoup d'attention, c'est que les charges publiques ne doivent être imposées que sur le nécessaire relatif des citoyens.

des républiques, et l'instrument du despotisme des tyrans.

Une autre question qui tient à celles du nécessaire absolu et relatif, est la question de l'usure, si agitée par les philosophes et les écrivains moraux. Il ne serait pas surprenant que sur ce point, ainsi que sur beaucoup d'autres, les préceptes de la religion allassent plus loin que ceux de la société ; mais, pour bien connaître ce que la religion ajoute à la morale en cette matière, il est du devoir du philosophe d'examiner les règles que la raison et l'équité purement naturelle nous prescrivent. En quoi consiste l'usure proprement dite? Si ce qui est usure dans un cas, peut ne pas l'être dans un autre, eu égard aux circonstances et aux personnes? Si l'aliénation du fond est nécessaire pour pouvoir exiger l'intérêt de l'argent? Enfin, si l'intérêt composé, c'est-à-dire l'intérêt de l'intérêt, est en lui-même plus contraire à la morale que l'intérêt simple? On pourrait faire voir à cette occasion, et c'est une observation que nous croyons nouvelle et importante, que, si l'intérêt composé est plus onéreux au débiteur que l'intérêt simple, lorsque le débiteur s'acquitte au delà du temps par rapport auquel l'intérêt est fixé, l'intérêt composé est au contraire favorable au débiteur lorsqu'il s'acquitte avant ce même temps; vérité de calcul qu'un auteur de morale peut mettre aisément à la portée de tout le monde.

Les lois naturelles écrites ou non écrites ont principalement pour but de conserver ou d'améliorer l'existence physique des citoyens ; mais outre cette existence, il en est encore une autre qu'on peut appeler existence morale, et qui ne doit pas leur être moins chère : elle est fondée sur l'estime et la confiance de leurs semblables, sentiment précieux, sans lequel aucune société ne peut subsister.

Les citoyens ont trois espèces d'existence morale. La première, qui consiste dans la réputation de *probité*, ne saurait être trop ménagée dans ceux qui la méritent, et trop ouvertement attaquée dans ceux qui en sont indignes. La seconde, qui consiste dans la réputation de *vertu*, est moins rigoureusement nécessaire, et par conséquent, lorsqu'elle est usurpée, elle peut être attaquée

avec plus de liberté, mais elle ne le saurait être avec trop de circonspection et de justice. Enfin, la troisième est la réputation de *talent* et de *mérite*, qui, moins nécessaire encore, peut aussi souffrir des attaques plus vives quand elle n'est pas méritée. Ces attaques sont l'objet de la critique; ainsi, la critique est non-seulement permise, elle est encore utile et nécessaire, pourvu qu'on ne la confonde pas avec la satire, dont le but est plutôt de nuire que d'éclairer. Mais c'est peut-être une des questions les plus délicates de la morale, que de marquer avec équité la différence précise de la satire et de la critique; d'un côté, la vanité offensée voit la satire où elle n'est pas; de l'autre, la malignité voudrait trop en reculer les bornes.

## VII

## MORALE DES LÉGISLATEURS.

Nous avons donné dans l'article précédent le précis des grands objets sur lesquels doit porter la morale de l'homme. Celle des législateurs a deux branches : ce que tout gouvernement, de quelque espèce qu'il soit, doit à chacun de ses membres, et ce que chaque espèce particulière de gouvernement doit à ceux qui lui sont soumis.

Conservation et tranquillité : voilà ce que tout gouvernement doit à ses membres, et ce qu'il doit également à tous. Or, c'est par les lois que tout gouvernement satisfait à ces deux points. Le premier principe de la morale des législateurs est donc qu'il n'y a de bon gouvernement que celui dans lequel les citoyens sont également protégés et également liés par les lois. Ils ont alors un même intérêt à se défendre et à se respecter les uns les autres; et en ce sens ils sont égaux, non de cette égalité métaphysique qui confond les fortunes, les honneurs et les conditions, mais d'une égalité qu'on peut appeler morale, et qui est plus importante à leur bonheur. L'égalité métaphysique est

une chimère qui ne saurait être le but des lois, et qui serait plus nuisible qu'avantageuse. Établissez cette égalité, vous verrez bientôt les membres de l'État s'isoler, l'anarchie naître et la société se dissoudre. Établissez au contraire l'inégalité morale, vous verrez une partie des membres opprimer l'autre, le despotisme prendre le dessus et la société s'anéantir.

Il en est des lois comme des sciences : ce n'est pas par le nombre des principes particuliers, c'est par la fécondité et l'application des principes généraux qu'on leur donne de l'étendue et de la force. Les lois sont de deux espèces, criminelles ou civiles. Par rapport aux lois criminelles, la morale s'attache à développer les principes qui doivent en diriger l'objet, l'établissement et l'exécution.

Les lois supposent qu'aucun citoyen ne doit se trouver, par sa situation, dans la nécessité absolue d'attenter à la vie ou à la fortune d'un autre. Elles ne doivent donc permettre d'attaquer la vie de son ennemi que pour défendre la sienne. Mais elles ne peuvent permettre, en aucune occasion, d'attaquer par des moyens violents la fortune de qui que ce soit; non-seulement, parce qu'elles doivent toujours offrir au citoyen des moyens de rentrer dans ce qu'on lui a ravi, mais parce que l'économie et la balance de la société doivent être telles, qu'aucun citoyen n'y soit malheureux sans l'avoir mérité; ce qui lui ôte le droit de dépouiller ou de vexer son semblable. Ce n'est pas à dire, pourtant, que, dans une société mal gouvernée, comme la plupart le sont, les citoyens malheureux puissent se procurer par des violences le nécessaire que la société leur refuse; tolérer ces violences ne serait, dans l'État, qu'un mal de plus. La punition des coupables est alors une espèce de sacrifice que la société fait à son repos; mais il serait juste de joindre à ce sacrifice une punition beaucoup plus sévère de ceux qui gouvernent.

On peut distribuer les crimes en différentes classes : dans la première, sont ceux qui ôtent ou qui attaquent injustement la vie; dans la seconde, ceux qui attaquent l'honneur; dans la troisième, ceux qui attaquent les biens; dans la quatrième ceux qui attaquent la tranquillité publique; dans la cinquième, ceux

qui attaquent les mœurs. Les peines des crimes doivent leur être proportionnées; ainsi, ceux de la première espèce doivent être punis par des peines capitales, ceux de la seconde par des peines infamantes, ceux de la troisième par la privation des biens, ceux de la quatrième par l'exil ou la prison, ceux de la cinquième par la honte et le mépris publics. Telles sont en général les maximes que le droit naturel prescrit sur cette matière, et qui ne doivent souffrir d'exceptions que le moins qu'il est possible. Car le crime doit être puni, non-seulement à proportion du degré auquel le coupable a violé la loi, mais encore à proportion du rapport plus ou moins étroit, et plus ou moins direct de la loi au bien de la société. C'est la règle sur laquelle le législateur doit juger du degré d'énormité des crimes, et surtout de la distinction qu'on doit y apporter, en les envisageant soit par rapport à la religion, soit par rapport à la morale purement humaine. Par là, on peut expliquer pourquoi le vol, par exemple, est puni par les lois beaucoup plus sévèrement que des crimes qui attaquent la religion aussi directement que le vol; pourquoi la fornication, quoique beaucoup moins criminelle en elle-même que l'adultère caché, est cependant en un sens plus nuisible à la société humaine, puisqu'elle tend ou à multiplier dans l'État les citoyens malheureux et sans ressource, ou à faciliter la dépopulation par la ruine de la fécondité.

C'est ainsi que la morale législative décide quelle doit être la peine des crimes, eu égard à leur objet, à leur nature, aux circonstances dans lesquelles ils ont été commis, à la forme du gouvernement, au caractère de la nation. C'est en conséquence des mêmes principes qu'elle examine : si, dans la punition des crimes, il n'est pas quelquefois nécessaire d'aller au delà des limites que la loi naturelle semble prescrire, et dans quels cas le législateur y est obligé; si on doit infliger des peines infamantes aux actions qui ne sont pas infâmes en elles-mêmes; si le juge doit suivre, dans tous les cas, la lettre de la loi; s'il peut être permis, dans quelque espèce de gouvernement que ce soit, de s'assurer, sans l'intervention des lois, de la personne d'un citoyen dangereux.

Nous ne faisons qu'indiquer ici ces différents points de la morale des lois criminelles. Celle des lois civiles est plus courte. Il est, en ce genre, un grand nombre de questions sur lesquelles le philosophe ne doit pas appuyer, à cause de l'arbitraire qu'elles renferment. Il doit se borner aux objets généraux de l'administration, examiner les cas où l'on doit sacrifier le bien particulier au bien public, et ceux où il peut y avoir des exceptions à cette maxime; les principes qui rendent les impôts justes ou injustes, la différence de la dépendance civile, par laquelle les citoyens tiennent tous également au corps de l'État dont ils sont sujets, et de la dépendance domestique, par laquelle les enfants sont soumis à leurs pères, les femmes à leurs maris, les serviteurs à leurs maîtres; les bornes de la dépendance domestique où les citoyens peuvent être les uns des autres, et la nécessité de modifier cette dépendance sans la rompre, pour resserrer les liens de la dépendance civile; les lois du mariage, la plupart trop onéreuses au sexe le plus faible, parce qu'elles ont été faites par le plus fort; en un mot, les maximes qui doivent servir de base aux grands principes du gouvernement. Le reste est la matière de la jurisprudence, science trop contentieuse et trop peu uniforme pour avoir place dans des éléments de philosophie.

Enfin, l'objet des législateurs étant de procurer le plus grand bien de la société qu'ils gouvernent, ils doivent encore engager les hommes à concourir à ce bien pour leur propre intérêt. Si le droit politique demande qu'un citoyen ne devienne pas trop puissant, le droit naturel exige qu'un citoyen utile soit récompensé. Les récompenses sont de deux espèces : les richesses et les honneurs. Les richesses sont dues à ceux qui ont enrichi l'État, les honneurs à ceux qui l'ont honoré. Que les citoyens qui se plaignent d'être pauvres ou d'être oubliés, méditent cette régle, et qu'ils se jugent.

Comme le mérite, les talents et les services rendus à l'État sont personnels, les récompenses doivent l'être aussi. Ainsi, la famille d'un citoyen, lorsqu'elle n'a d'autre mérite que celui de lui appartenir, ne devrait pas participer aux honneurs qu'on lui

rend, si ce n'est autant que cette participation serait elle-même un honneur de plus pour le citoyen. Cette participation devrait-elle donc s'étendre au delà du temps où le citoyen peut en jouir, c'est-à-dire au delà de sa vie? Et la noblesse héréditaire, surtout dans les pays où les nobles ont beaucoup de prérogatives, n'a-t-elle pas l'inconvénient de faire jouir des avantages dus au mérite des hommes souvent inutiles, ou même nuisibles à la patrie?

Si les honneurs ne se doivent qu'au mérite, ils ne doivent donc pas être la récompense de la fortune; ils ne doivent donc pas se vendre. C'est à peu près, dit Platon, comme si on faisait quelqu'un général ou pilote pour son argent. Ceux qui ont fait la meilleure apologie de cette vénalité ont dit que dans les États despotiques, où le prince gouverné par ses courtisans est exposé à faire de mauvais choix, le hasard donnera de meilleurs sujets que le choix du prince, et que l'espérance de s'avancer par les richesses entretiendra l'industrie; c'est-à-dire, à proprement parler, que la vénalité des honneurs ne devrait avoir lieu que dans un gouverment dont le principe serait mauvais, et dont le chef serait indigne de l'être.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des principes purement moraux qui doivent guider et éclairer les législateurs. La religion, par ses préceptes, ses conseils, ses récompenses et ses peines, est le complément des lois; mais comment et jusqu'à quel point doit-elle en faire partie? De là plusieurs grandes questions qui appartiennent essentiellement à la morale législative. Est-il nécessaire que les lois civiles et celles de la religion soient séparées? Que les unes et les autres n'aient rien de commun entre elles, ni quant aux obligations, ni quant aux peines? Que la religion n'ait aucune influence sur les effets civils, ni ceux-ci sur la religion? La tolérance de toutes les manières d'honorer l'Être suprême ne serait-elle pas l'effet infaillible de cette distinction de lois? Enfin, dans des éléments de morale législative, ne doit-on pas établir l'esprit de douceur et de modération à l'égard de quelque culte que ce puisse être? Cette dernière question est la plus facile à décider. En effet, parmi cette mul-

titude de religions qui couvrent la surface de la terre, il n'y a point de nation qui ne croie posséder la vraie. Ainsi, des éléments de morale devant embrasser tout l'univers décideraient en pure perte de la prééminence d'une religion sur une autre; ils ne feraient, là-dessus, changer aucun peuple; ils doivent donc se borner à conseiller aux hommes de se supporter sur ce point. D'ailleurs, si l'intolérance religieuse d'une société par rapport à ses membres était autorisée par la morale, elle devrait l'être, par les mêmes principes, de société à société. Or, quel trouble affreux n'en résulterait-il pas sur la surface de la terre? Animés par un zèle éclairé, nous envoyons nos missionnaires à la Chine; si les Chinois, poussés par un zèle aveugle, en faisaient autant par rapport à nous, traînerions-nous leurs missionnaires au supplice? Nous nous bornerions à tâcher de les convertir.

Il faut donc bien distinguer l'esprit de tolérance, qui consiste à ne persécuter personne, d'avec l'esprit d'indifférence, qui regarde toutes les religions comme égales. Plût à Dieu que cette distinction, si essentielle et si juste, fût bien connue de toutes les nations! La religion chrétienne, qu'il est si important aux hommes de pratiquer, serait plus aisée à leur faire connaître; car la charité que cette religion même nous oblige d'avoir pour ceux qui ont le malheur de l'ignorer n'exclut pas les voies de douceur par lesquelles elle doit s'insinuer dans les esprits. Bien loin de rejeter ces moyens de persuasion, elle les favorise et les prépare; sa nature est sans doute de faire des prosélytes, mais sans y employer l'autorité coactive. Les récompenses et les distinctions sont le seul ressort dont les législateurs puissent se permettre de faire usage pour mettre la véritable religion en honneur; par ce moyen, elle acquerra de jour en jour des sectateurs d'autant plus fidèles qu'ils seront volontaires. La persécution produirait un effet tout opposé : dans le premier cas, la vanité seule, sans aucun effort, détache insensiblement les hommes de leurs opinions; dans l'autre, au contraire, elle les y attache.

L'application de ces principes doit principalement avoir lieu

lorsqu'il y a dans un État deux religions puissantes rivales l'une de l'autre. Dans quelques gouvernements, on y a ajouté un autre moyen de miner insensiblement celle des deux religions qu'on veut affaiblir : c'est d'ouvrir la porte à toutes les espèces de culte. « Ainsi, disent les partisans de ce système, pour prévenir ou faire cesser une inondation dans certains fleuves, on y ajoute de nouvelles eaux, qui creusent le lit et rendent le courant plus rapide; au lieu de faire un fleuve des saignées qui, en affaiblissant la rapidité des eaux, ne seraient propres qu'à augmenter le débordement. La rivalité de deux religions qui se disputent l'empire chez un peuple est plus propre à y causer des désordres civils que le mélange de cent religions que l'État tolère toutes, et qui se méprisent mutuellement sans se craindre et sans se nuire. Aussi l'Angleterre, qui admet toutes les manières d'honorer Dieu qu'il a plu aux hommes d'inventer, ne connaît pas ces disputes funestes de religion dont tant d'autres peuples ont été la victime. » Nous n'examinerons pas si ce système a été en effet utile à l'Angleterre; mais il nous paraîtrait dangereux, et par rapport à la religion, et par rapport à la politique, d'en faire une règle générale.

L'intolérance en matière de religion (nous parlons toujours de l'intolérance qui persécute) est d'autant plus injuste dans son principe et dans ses effets, qu'en général les hommes sont assez portés d'eux-mêmes, ou à suivre la religion du pays qu'ils habitent, ou du moins à la respecter lorsqu'on ne les y force pas. Pour s'en convaincre, il suffit de faire attention à l'horreur que les incrédules mêmes affectent pour ceux de leurs semblables qui embrassent une autre religion que celle où ils sont nés. De la part d'un chrétien persuadé, cette horreur est naturelle; mais, dans un homme qui regarde toutes les religions comme aussi indifférentes que la manière de se vêtir, quel peut en être le principe? Serait-ce pure inconséquence? Serait-ce plutôt une suite de ce sentiment de respect pour la religion de nos pères, que l'éducation a gravé dans nous, et auquel on obéit, même sans s'en apercevoir?

Au reste, soit que l'État doive entrer ou non dans les ques-

tions de religion, il doit au moins veiller avec soin à ce que les ministres de la religion ne deviennent trop puissants. Si leur pouvoir peut être de quelque utilité, c'est dans les États despotiques, pour servir de barrière à la tyrannie; c'est-à-dire que ce pouvoir n'est alors qu'un moindre mal opposé à un plus grand.

Ces principes généraux de la tolérance civile, qu'il ne faut pas confondre encore une fois avec la tolérance ecclésiastique, c'est-à-dire avec l'indifférence pour toute religion, nous ont paru mériter, par leur importance, d'être indiqués ici avec quelque étendue, comme un des principaux points qu'on doit s'appliquer à traiter dans des éléments de morale législative. Mais, en laissant à chaque citoyen la liberté de penser en matière de religion, lui laissera-t-on celle de parler et d'écrire? La tolérance, ce me semble, ne doit pas aller jusque-là, surtout si les écrits et les discours dont il s'agit attaquent la religion dans sa morale : cette règle s'étend même sans difficulté aux écrits qui attaquent le dogme chez les nations qui ont le bonheur de posséder la vraie religion. La question devient plus difficile à résoudre par rapport aux contrées dont les peuples sont engagés dans l'erreur, surtout quand cette erreur est connue d'une grande partie de la nation et que ceux qui gouvernent n'y participent pas ou n'y sont soumis qu'en apparence. En effet, si d'un côté, comme le christianisme nous l'enseigne, rien n'est plus déplorable que de laisser, en matière de religion, toute une nation plongée dans les ténèbres, de l'autre, il est quelquefois plus nuisible qu'utile, pour le repos de cette même nation, de chercher à lui arracher ce voile imposteur. On voit par là avec combien de précautions et de sagesse cette question doit être discutée; mais, quelque méthode qu'on suive pour la résoudre, il est un principe que l'on ne doit pas oublier en la traitant, et qu'on ne saurait trop inspirer à tous les citoyens : c'est qu'il y a de la démence à combattre la religion si elle est vraie, et bien peu de mérite si elle est fausse.

On a quelquefois attaqué les adversaires déclarés du christianisme par ce principe qu'ils anéantissent autant qu'il est en

eux le seul frein que puisse avoir le peuple; il serait dangereux, ce me semble, d'appuyer uniquement, comme ont fait quelques écrivains, sur cette considération purement politique. Ce serait faire injure à la vraie religion, que de vouloir la conserver et la défendre par les mêmes vues qu'une invention purement humaine; ce serait d'ailleurs ignorer que, si la croyance d'un Dieu vengeur est un des plus puissants remparts que les législateurs puissent opposer à la méchanceté des hommes, ce motif n'agit pas avec une égale force sur tous les esprits. La multitude, pour l'ordinaire, n'est vivement agitée que par la crainte d'un mal ou l'espérance d'un bien présent. Une expérience triste, mais malheureusement trop vraie, prouve, à la honte de l'humanité, que les crimes qui sont punis par des lois se commettent peu, en comparaison de ceux dont l'Être suprême est le seul témoin et le seul juge, quoique la loi divine défende également les uns et les autres. Ainsi, d'un côté, les peines dont la foi nous menace sont, par leur nature, le frein le plus redoutable des crimes; de l'autre, l'aveuglement de l'esprit humain empêche ce frein d'être aussi général qu'il pourrait l'être.

Il résulte de tout ce qu'on vient de dire que, dans les pays même où la tolérance civile est admise, le moraliste ne doit pas établir cette régle de ne jamais punir les écrits contre la religion, mais qu'il doit laisser à la prudence du gouvernement et des magistrats à déterminer, en ce genre, ce qu'il vaut mieux ignorer que punir.

Quelques philosophes de nos jours prétendent que, si l'on proscrit entièrement les ouvrages contre la religion, il ne serait peut-être pas moins à propos d'interdire aussi les écrits en sa faveur. « Dès qu'il n'y aura point, disent-ils, d'adversaires déclarés, ces écrits ne serviraient qu'à prouver aux simples que la religion a des adversaires secrets. D'ailleurs, qu'ajouteront tous ces ouvrages aux excellents livres déjà composés en faveur du christianisme? et qu'y ajoutent-ils souvent, en effet, que des arguments faibles et mal présentés qui prouvent plus de zéle que de lumière, et qui peuvent donner aux incrédules une ap-

parence d'avantage? » Nous convenons que, dans la supposition présente, les écrits en faveur de la religion seraient moins nécessaires, mais nous ne voyons pas qu'il puisse jamais être dangereux de soutenir une bonne cause par de bonnes raisons, même sans avoir d'adversaires à combattre.

Outre les lois générales qui ont rapport aux hommes considérés comme membres d'une société quelconque, chaque société particulière a une forme qui lui est propre, et sa forme est principalement déterminée par deux choses : par la nature des lois particulières de chaque société, et par la nature de la puissance chargée de les faire observer. Cette puissance réside, ou dans le corps de l'État pris ensemble, ou dans une partie des citoyens, ou dans un seul ; ce qui constitue les trois espèces de gouvernements : démocratique, aristocratique et monarchique. Le détail de ce qui convient aux uns et aux autres n'appartient point à des éléments de morale ; l'esquisse suivante offre les principaux points sur lesquels on doit s'arrêter.

D'un côté, les abus sont plus sujets à s'introduire et plus difficiles à guérir dans un grand que dans un petit État ; mais, de l'autre, un grand État a plus de ressources en lui-même pour sa conservation et pour sa défense. C'est donc une belle question de morale législative que de savoir s'il est bon qu'il y ait de grands États, et quel est pour chaque État le degré d'étendue et le genre de gouvernement le plus convenable, suivant le caractère des peuples.

Lorsque l'État en corps n'est pas dépositaire des lois, le corps particulier ou le citoyen qui en est chargé n'en est absolument que le dépositaire, et non le maître ; rien ne l'autorise à changer à son gré les lois : c'est en vertu d'une convention entre les membres que la société s'est formée, et tout engagement a des liens réciproques. Telle est la morale de tous les rois justes. Il répugne, en effet, à la nature de l'esprit et du cœur humain qu'une multitude d'hommes ait dit sans condition, à un seul ou à quelques-uns : « Commandez-nous, et nous vous obéirons. »

Sans discuter les avantages réciproques du gouvernement républicain et du monarchique, la morale établit seulement que

la meilleure république est celle qui, par la stabilité des lois et l'uniformité du gouvernement, ressemble le mieux à une bonne monarchie, et que la meilleure monarchie est celle où le pouvoir n'est pas plus arbitraire que dans la république.

Les devoirs mutuels du gouvernement et des membres sont le fondement de la véritable liberté du citoyen, qu'on peut définir la dépendance des devoirs, et non des hommes. Plus le principe du gouvernement s'éloigne de cet esprit de liberté, plus l'État est voisin de sa ruine : le despotisme porte en lui-même sa cause de destruction, parce qu'une troupe d'esclaves se lasse bientôt de l'être, ou se laisse facilement subjuguer par les États voisins. Le tyrannicide est né du pouvoir arbitraire, et les peuples que la religion n'a pas éclairés ont honoré ce crime comme une vertu; mais la religion apprend aux chrétiens à regarder cette vie comme un état de souffrance, et à laisser à l'Être suprême la vengeance et la mort. Ce qu'il y a de singulier, et ce qu'il nous sera peut-être permis de remarquer en passant comme une des plus étranges contradictions de l'esprit humain, c'est que les anciens Romains, après avoir assassiné leurs tyrans, ne refusaient point d'en faire des dieux : ils plaçaient dans le ciel, avec les maîtres de l'univers, ceux qu'ils avaient crus indignes de vivre sur la terre avec les hommes. Il était décidé que le chef de l'Empire devait, après sa mort, être un dieu, n'eût-il été qu'un monstre durant sa vie : le tyrannicide en délivrait. L'apothéose n'était qu'une vaine cérémonie qui, sans engager le peuple à rien, pouvait flatter sa vanité : Néron *dieu* nuisait moins à l'Empire que Néron *homme*.

## VIII

### MORALE DES ÉTATS.

Enfin chaque État, outre ses lois particulières, a aussi des lois à observer par rapport aux autres. Ces lois ne diffèrent point de celles que les membres d'une même société doivent obser-

ver mutuellement : la modération, l'équité, la bonne foi, les égards réciproques, en doivent être les grands principes ; c'est là toute la base du droit des gens, et du droit de la guerre et de la paix. Cette morale, il est vrai, n'est pas fort utile, eu égard au peu de moyens qu'elle a pour se faire pratiquer. La morale de l'homme est assurée par les lois de chaque État, qui veillent à ce qu'elle soit observée, et qui, pour cela, ont la force en main. La morale des législateurs est appuyée sur la dépendance réciproque du gouvernement et des sujets, mais les États sont, les uns par rapport aux autres, à peu près comme les hommes dans l'état de pure nature ; il n'y a point pour eux d'autorité coactive : la force seule peut régler leurs différends. Un citoyen est obligé d'observer les lois, même quand on ne les observe pas à son égard, parce que ces lois se sont chargées de sa défense. Il ne saurait en être de même d'un État par rapport à un autre : ainsi, on punit les malfaiteurs et on se soumet aux conquérants. Nous n'avons rien de plus à dire ici sur la morale des États ; on sera peut-être étonné du peu d'étendue que nous lui donnons dans cet essai ; mais, malheureusement pour le genre humain, elle est encore plus courte dans la pratique.

## IX

## MORALE DU CITOYEN.

La morale du citoyen vient immédiatement après celle des États ; elle se réduit à être fidèle observateur des lois civiles de sa patrie et à se rendre le plus utile à ses concitoyens qu'il est possible.

Tout citoyen est redevable à sa patrie de trois choses : de sa vie, de ses talents, et de la manière de les employer.

Les lois de la société obligent ses membres de se conserver pour elle, et par conséquent leur défendent de disposer d'une vie qui appartient aux autres hommes presque autant qu'à eux.

Voilà le principe que la morale purement humaine nous offre contre le suicide. On demande si ce motif de conserver ses jours aura un pouvoir suffisant sur un malheureux accablé d'infortune, à qui la douleur et la misère ont rendu la vie à charge. Nous répondrons qu'alors ce motif doit être fortifié par d'autres plus puissants, que la révélation y ajoute. Aussi les seuls peuples chez lesquels le suicide ait été généralement flétri sont ceux qui ont eu le bonheur d'embrasser le christianisme. Chez les autres, il est indistinctement permis, ou flétri seulement dans certains cas. Les législateurs purement humains ont pensé qu'il était inutile d'infliger des peines à une action dont la nature nous éloigne assez d'elle-même, et que ces peines d'ailleurs étaient en pure perte, puisque le coupable est celui à qui elles se font sentir le moins. Ils ont regardé le suicide, tantôt comme une action de pure démence, une maladie qu'il serait injuste de punir, parce qu'elle suppose l'âme du coupable dans un état où il ne peut plus être utile à la société; tantôt comme une action de courage, qui, *humainement parlant*, suppose une âme ferme et peu commune. Tel a été le suicide de Caton d'Utique. Plusieurs écrivains ont très-injustement accusé cette action de faiblesse; ce n'était point par là qu'il fallait l'attaquer. « *Caton*, disent-ils, *fut un lâche de se donner* « *la mort, il n'eut pas la force de survivre à la ruine de sa* « *patrie.* » Ces écrivains pourraient soutenir, par les mêmes principes, que c'est une action de lâcheté que de ne pas tourner le dos à l'ennemi dans un combat, parce qu'on n'a pas le courage de supporter l'ignominie que cette fuite entraîne. De deux maux que Caton avait devant les yeux, la mort ou la liberté anéantie, il choisit sans doute celui qui lui parut le moindre; mais le courage ne consiste pas à choisir le plus grand de deux maux; ce choix est aussi impossible que de désirer son malheur. Le courage consistait, dans la circonstance où se trouvait Caton, à regarder comme le moindre des deux maux qu'il avait à choisir celui que la plupart des hommes auraient regardé comme le plus grand. Si les lumières de la religion, dont il était malheureusement privé, lui eussent fait

voir les peines éternelles attachées au suicide, il eût alors choisi de vivre, et de subir par obéissance à l'Être suprême le joug de la tyrannie.

Mais, quand une raison purement humaine pourrait excuser en certaines circonstances le suicide proprement dit, que le christianisme condamne, cette même raison n'en proscrit pas moins en toute occasion le suicide lent de soi-même, qui ne peut jamais avoir ni motif ni prétexte. De ce principe résulte une vérité que la philosophie enseigne et que la religion, bien entendu, confirme ; c'est que les macérations indiscrètes qui tendent à abréger les jours sont une faute contre la société, sans être un hommage à la religion. S'il y a quelques exceptions à cette règle, la raison et le christianisme nous apprennent qu'elles sont très-rares. L'Être suprême, par des motifs que nous devons adorer sans les connaître, peut choisir parmi les êtres créés quelques victimes qui s'immolent à son service, mais il ne prétend pas que tous les hommes soient ses victimes. Il a pu se consacrer une Thébaïde dans un coin de la terre, mais il serait contre ses lois et ses desseins que l'univers devînt une Thébaïde. Ces réflexions suffisent pour faire sentir sous quel point de vue le suicide doit être proscrit par la morale.

Non-seulement le citoyen est redevable de sa vie à la société humaine, il est encore redevable de ses talents à la société que le sort lui a donnée, ou qu'il s'est choisie. Nous disons qu'il s'est choisie; car, dans les gouvernements qui ne sont pas absolument tyranniques, chaque membre de l'État, dès qu'il trouve sa condition trop onéreuse, est libre de renoncer à sa patrie pour en chercher une nouvelle. L'attachement si naturel et si général des hommes pour leur pays est fondé ou sur le bonheur qu'ils y goûtent, ou sur l'incertitude de se trouver mieux ailleurs. Faites connaître aux peuples d'Asie nos gouvernements modérés d'Europe, les despotes de l'Asie seront bientôt abandonnés de leurs sujets ; faites connaître à chaque citoyen de l'Europe le gouvernement sous lequel il se trouvera le plus libre et le plus heureux, eu égard à ses talents, à ses mœurs, à son caractère, à sa fortune ; il n'y aura plus de patrie, chacun

choisira la sienne. Mais la nature a prévenu ce désordre, en faisant craindre, même à la plupart des citoyens malheureux, de rendre par le changement leur situation plus fâcheuse.

Puisque tout citoyen, tant qu'il reste dans le sein de sa patrie, lui doit l'usage de ses talents, il doit les employer pour elle de la manière la plus utile. Cette maxime peut servir à résoudre la question si agitée dans ces derniers temps, jusqu'à quel point un citoyen peut se livrer à l'étude des sciences et des arts, et si cette étude n'est pas plus nuisible qu'avantageuse aux États? Question qui a rapport à la morale législative et à celle du citoyen, et qui peut bien mériter à ce double titre de trouver sa place dans des éléments de morale. Sans prétendre ici la traiter à fond, il ne sera peut-être pas inutile d'exposer en peu de mots de quel côté la morale doit l'envisager, et d'indiquer les moyens de la résoudre en la décomposant.

Si on réduit l'homme aux connaissances de nécessité absolue, son cours d'étude ne sera pas long. La nature lui fait connaître ses besoins, et lui offre par ses différentes productions le moyen de les satisfaire. Cette même nature, paisiblement écoutée, lui apprend ses devoirs rigoureux envers les autres. En voilà assez pour former une société de sauvages. On pourrait demander quels avantages réels un État policé peut avoir sur une société pareille. Cette question se réduit à décider si l'éducation qui augmente tout à la fois nos connaissances et nos besoins nous est plus avantageuse que nuisible; s'il nous est plus utile de multiplier nos plaisirs factices, et par conséquent de nous préparer des privations, que de nous borner aux plaisirs simples et toujours sûrs que la nature nous offre. Notre but, en proposant ces questions, n'est point de faire regretter à personne l'état de sauvage; la vérité force seulement à dire qu'en mettant à part la connaissance de la religion, il ne paraît pas qu'on ait rendu beaucoup plus heureux le petit nombre de sauvages qu'on a forcés de vivre parmi des peuples policés. Mais le même amour de la vérité oblige d'ajouter, en même temps, que les regrets de ces sauvages sur leur premier état ne prouveraient rien pour la préférence qu'on devrait lui ac-

corder. Ces regrets seraient seulement une suite de l'habitude, et de l'attachement naturel des hommes à la manière de vivre qu'ils ont contractée dès l'enfance. Il s'agit donc uniquement de savoir si un citoyen, né et élevé parmi des peuples policés, y est plus ou moins heureux qu'un sauvage né et élevé parmi ses pareils. Le consentement des hommes semble avoir décidé cette question par le fait; la plupart d'entre eux ont cru qu'il leur était plus avantageux de vivre dans des États policés; et l'on ne peut guère accuser le genre humain d'être aveugle sur ses vrais avantages. Or la police des États suppose au moins quelque degré de culture et de connaissances dans les membres qui les composent; reste à examiner jusqu'où ces connaissances doivent être portées.

Nos connaissances sont de deux espèces : utiles ou curieuses. Les connaissances utiles ne peuvent avoir que deux objets : nos devoirs et nos besoins; les connaissances curieuses ont pour objet nos plaisirs, soit de l'esprit, soit du corps. Les connaissances utiles doivent nécessairement être cultivées dans une société policée; mais jusqu'où s'étendent les connaissances utiles? Il est évident qu'on peut resserrer ou augmenter cette étendue, selon que l'on aura plus ou moins égard aux différents degrés d'utilité.

Les connaissances d'utilité première sont celles qui ont pour objet les besoins ou les devoirs communs à tous les hommes. Ensuite viennent les connaissances qui nous sont utiles par rapport à la société particulière dans laquelle nous vivons; savoir la connaissance des lois de cette société, et de ce que la nature fournit à nos besoins dans le pays que nous habitons. Enfin on doit placer au troisième rang les connaissances utiles à une société considérée dans son rapport aux autres.

Toutes les connaissances dont nous venons de faire mention doivent être cultivées dans une société policée. Il semble d'abord que cet objet ouvre un champ fort vaste; cependant ce champ si vaste se resserre beaucoup, si on réduit ces connaissances à ce qu'elles ont d'absolument nécessaire.

A l'égard des connaissances simplement curieuses, il faut en

distinguer de deux espèces. Quelques-unes tiennent au moins indirectement aux connaissances utiles. Il doit donc être permis il est même avantageux que ces sciences soient cultivées avec quelque soin, surtout si elles dirigent leurs recherches vers les objets d'utilité.

Mais que dirons-nous des connaissances de pure spéculation, de celles qui ont pour unique but le plaisir ou l'ostentation de savoir? Il semble que l'on ne doit s'appliquer à ces sortes de sciences que faute de pouvoir être plus utile à sa nation. D'où il résulte qu'elles doivent être peu en honneur dans les républiques, où chaque citoyen, faisant une partie réelle et indispensable de l'Etat, est plus obligé de s'occuper d'objets utiles à l'État. Ces études sont donc réservées aux citoyens d'une monarchie que la constitution du gouvernement oblige d'y rester inutiles, et de chercher à adoucir leur oisiveté par des occupations sans conséquence.

Nous ne parlons encore ici que des sciences purement spéculatives, qui, renfermées dans un objet abstrait et difficile, ne sauraient être l'occupation ou l'amusement que d'un très-petit nombre de personnes. Il n'en est pas tout à fait de même des connaissances de pur agrément. Si leur culture ne peut être l'ouvrage que du talent et du génie, les fruits qui en naissent doivent être partagés et goûtés par la multitude. Ces connaissances pouvant contribuer à l'agrément de la société, sont sans doute préférables à cet égard aux connaissances de spéculation aride; mais cet avantage est compensé par un inconvénient considérable. En multipliant les plaisirs, elles en inspirent ou en entretiennent le goût, et ce goût est proche de l'excès et de la licence; il est plus facile de le réprimer que de le régler. Il serait donc peut-être plus à propos que les hommes se fussent interdit les arts d'agrément que de s'y être livrés. Néanmoins ces arts d'agrément étant une fois connus, ils peuvent, dans certains États, occuper un grand nombre de sujets oisifs, et les empêcher de rendre leur oisiveté nuisible. Nous passerions les bornes de cet essai si nous entrions dans un plus grand détail. Mais, en considérant ainsi sous différents chefs la question pro-

posée, et en la divisant en différentes branches, on pourra examiner, ce me semble, avec quelque précision, l'influence que la culture des sciences et des beaux-arts peut avoir sur la morale des États et sur celle du citoyen.

## X

### MORALE DU PHILOSOPHE.

Venons à la morale du philosophe. Elle a pour but, ainsi que nous l'avons dit, la manière dont nous devons penser pour nous rendre heureux indépendamment des autres. Cette manière de penser se réduit à deux principes : au détachement des richesses et à celui des honneurs. Le premier entre dans la morale de l'homme, et nous en avons parlé ; le second paraît tenir moins à cette morale, parce que les honneurs ne font partie ni de notre véritable bien-être physique, ni même de l'existence morale à laquelle tous les citoyens ont un droit égal. Mais, si le désintéressement sur les honneurs n'est pas d'obligation morale par rapport à la société, il n'est pas moins nécessaire à notre bonheur que le désintéressement sur les richesses. La raison permet sans doute d'être flatté des honneurs, mais sans les exiger ni les attendre ; leur jouissance peut augmenter notre bonheur, leur privation ne doit point l'altérer. C'est en cela que consiste la vraie philosophie, et non dans l'affectation à mépriser ce qu'on souhaite. C'est mettre un trop grand prix aux honneurs que de les fuir avec empressement ou de les rechercher avec avidité ; le même excès de vanité produit ces deux effets contraires.

D'après ces principes, la morale établit et détermine jusqu'où il est permis de porter l'ambition. Cette passion, le plus grand mobile des actions et même des vertus des hommes, et que par cette raison il serait dangereux de vouloir éteindre, a cela de singulier, que lorsqu'elle est modérée, c'est un sentiment esti-

mable, la suite et la preuve de l'élévation de l'âme, et que, portée à l'excès, elle est le plus odieux et le plus funeste de tous les vices. En effet, elle est le seul qui ne respecte rien : ni sang, ni liaisons, ni devoirs. L'avare est quelquefois généreux pour son ami, l'amant lui sacrifie quelquefois sa maîtresse, l'ambitieux sacrifie tout à l'objet qu'il veut atteindre ou qu'il possède. Aussi de tous les maux que les passions des hommes leur causent, les malheurs que l'ambition leur fait éprouver sont ceux qui excitent le moins la compassion du sage.

Pour réprimer plus efficacement l'ambition, la morale nous fait surtout envisager les excès qui en sont la suite. C'est parce que l'ambition excessive est une passion si détestable que l'envie en est une si honteuse. Ces deux passions ont leur source dans le même principe; l'ambition a seulement quelque chose de moins vil, en ce qu'elle se montre pour l'ordinaire à découvert, au lieu que l'envie agit en se cachant; elle suppose, en effet, ou la connaissance secrète de son infériorité et de son impuissance, ou, ce qui est plus bas encore, le chagrin de la justice rendue à son inférieur, c'est-à-dire le chagrin d'un bien fait à autrui qui n'est pas un mal pour soi : or, aucun de ces deux sentiments n'est fait pour être mis au grand jour. L'envie suppose toujours au moins quelque mérite réel dans celui qui en est l'objet; elle est donc toujours injuste; c'est pour cela qu'elle se cache. Si l'objet de l'envie n'a qu'un mérite factice, d'emprunt ou de cabale, l'envie diminue à proportion, et se tourne bientôt en mépris pour celui qui reçoit les honneurs, pour ceux qui les donnent, et pour les honneurs mêmes.

La jalousie en amour n'est pas du même genre que l'envie ; c'est un sentiment plus naturel, et dont on a beaucoup moins à rougir. Elle n'est autre chose que la crainte d'être troublé dans la possession de ce qu'on aime. L'amour est un sentiment si exclusif, et qui anéantit tellement tous les autres, qu'il exige naturellement un retour semblable de la part de son objet. Ce n'est donc point en y attachant une idée de bassesse que la morale attaque la jalousie en amour ; c'est en nous représentant les malheurs dont l'amour même est la source ; sentiment

doux et terrible, qu'on peut demander si l'Être suprême a imprimé aux hommes dans sa faveur ou dans sa colère. Un philosophe de nos jours examine dans un de ses ouvrages pourquoi l'amour fait le bonheur de tous les êtres et le malheur de l'homme : c'est, dit-il, qu'il n'y a dans cette passion que le physique de bon, et que le moral, c'est-à-dire le sentiment qui l'accompagne, n'en vaut rien. Ce philosophe n'a pas prétendu sans doute que le moral de l'amour n'ajoutât pas au plaisir physique; l'expérience serait contre lui : il n'a pas voulu dire non plus que le moral n'est qu'une illusion, ce qui est vrai, mais ne détruit pas la vivacité du plaisir; et combien peu de plaisirs ont un objet réel ! Il a voulu dire seulement que le moral de l'amour est ce qui en cause tous les maux, et en cela on ne peut que souscrire à son avis. Concluons seulement de cette triste vérité que, si des lumières supérieures à la raison ne nous promettaient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre de la nature, qui, en nous présentant d'une main le plus séduisant des plaisirs, semble avoir voulu nous en éloigner de l'autre par les écueils dont elle l'a environné; elle nous a, pour ainsi dire, placés sur le bord d'un précipice entre la douleur et la privation.

C'est donc le grand principe de la morale du philosophe (et tel est le déplorable sort de la condition humaine) qu'il faut presque toujours renoncer aux plaisirs pour éviter les maux qui en sont la suite ordinaire. Cette existence insipide, qui nous fait supporter la vie sans nous y attacher, est pourtant l'objet de l'ambition et des efforts du sage; et c'est, en effet, tout mis en balance, la situation que notre condition présente nous doit faire désirer le plus. Encore, la plupart des hommes sont-ils si à plaindre, qu'ils ne peuvent, même par leurs soins, se procurer cet état d'indifférence et de paix; mille causes tendent à le troubler; les unes, comme la douleur corporelle, sont absolument indépendantes de nous; d'autres, comme le désir de la considération, des honneurs et de la gloire, ont leur source dans l'opinion des autres, qui n'est guère plus en notre pouvoir; d'autres, enfin, ont leur origine dans notre propre opinion, mais n'en sont pas

pour cela des tyrans moins funestes à notre tranquillité. Toutes les leçons de la philosophie, sur ce point, seront bien faibles pour nous guérir si la nature ne nous y a préparés d'avance, par une disposition qui dépend principalement de la structure des organes. Il est vrai que cette insensibilité, soit physique, soit morale, a l'inconvénient de porter en même temps sur les plaisirs et sur les maux, et d'affaiblir les uns en adoucissant les autres; comme l'extrême sensibilité à la douleur suppose aussi des organes plus propres à faire goûter les impressions agréables.

On voit, par cet exposé, quels sont les principaux points de la morale du philosophe. Celle des législateurs et celle des États ne regardent qu'un assez petit nombre d'hommes; celle de l'homme et celle du citoyen intéressent chaque membre de la société; mais elles ont, si on peut parler ainsi, des traits marqués et tranchants que chacun doit apercevoir sans peine; la morale du philosophe a des nuances plus fines, qui ne peuvent être saisies que par des esprits justes et des âmes fortes. Cette partie si importante de la science des mœurs en doit être le principal fruit, le but auquel doit aspirer tout homme qui pense; c'est par là que des éléments de cette science doivent se terminer. La morale du philosophe termine en même temps la partie de la philosophie qui doit nous intéresser le plus, et qui contient l'art de raisonner, la connaissance de l'Être suprême, celle de nous-mêmes et de nos devoirs.

## XI

### GRAMMAIRE.

Avant que de finir ces études ou plutôt cet essai, qui renferme les sciences les plus nécessaires à l'homme, la logique, la métaphysique et la morale, nous ne devons pas omettre une réflexion importante. Quoique nous ayons séparé ces différentes

sciences, pour les envisager chacune plus particulièrement, eu égard à la nature et à la différence de leur objet, elles sont cependant plus unies entre elles et ont plus d'influence réciproque qu'on ne s'imagine; et, par cette raison, l'ordre le plus philosophique qu'on puisse suivre pour les bien traiter est peut-être moins de les traiter séparément que de les faire marcher de front et comme rentrer l'une dans l'autre. En effet, la métaphysique a pour but d'examiner la génération de nos idées, et de prouver qu'elles viennent toutes de nos sensations. Or, pour faire cet examen d'une manière complète, il faut montrer de quelle manière nos sensations font naître en nous les idées qui en paraissent les moins dépendantes, comme celles du juste et de l'injuste. Ainsi, les premières vérités de la métaphysique sont essentiellement liées aux premières notions de la morale; et, dans une analyse philosophique, on ne saurait les séparer. D'un autre côté, la logique est l'art de comparer les idées entre elles; or, pour apprendre à les comparer, il est nécessaire d'en connaître la génération; la métaphysique, sous ce point de vue, doit donc précéder la logique. Mais en même temps on ne peut développer la génération des idées sans faire usage de l'art du raisonnement; ainsi, la logique doit précéder à cet égard l'examen de la génération des idées. Il est donc évidemment impossible de traiter séparément et distinctement l'une de ces trois sciences, la logique, la métaphysique et la morale, sans supposer quelques notions déjà acquises dans les deux autres. Or, comment éviter cette apparence de *cercle vicieux*, si propre à jeter dans des éléments de philosophie une espèce de confusion, suite nécessaire et fâcheuse de l'ordre même qu'on voudrait y observer? Un peu d'attention à la marche de notre esprit dans l'analyse de ses perceptions servira à nous faire éviter cet inconvénient. La faculté de juger, ainsi que celle de sentir, s'exerce en nous dès que nous commençons à exister; à peine un enfant a-t-il des sensations, qu'il les compare, qu'il connaît ce qui lui est utile ou nuisible, et par conséquent, qu'il juge. Il y a donc en nous une logique naturelle et comme d'instinct qui préside à nos premières opérations, et que le philosophe doit supposer. La

logique, considérée comme science, est l'art de faire des combinaisons plus composées et plus difficiles, et c'est de cet art que le philosophe doit donner les règles. Ainsi, il examinera, d'abord, comment nous connaissons par nos sensations l'existence des objets extérieurs; il cherchera ensuite comment nos sensations produisent nos idées; il jettera, à cette occasion, les premiers fondements de la morale, et renverra à la morale proprement dite le détail et le développement des vérités qui portent sur ces fondements inébranlables. La génération des idées étant suffisamment connue, le philosophe expliquera pour lors l'art de les comparer, c'est-à-dire la logique, pour passer de là à la grande vérité de l'existence de Dieu, qui, étant la plus utile application des règles du raisonnement, doit en être la première.

Mais une autre science qu'il ne faut pas séparer de la logique et de la métaphysique, et qui appartient essentiellement à l'une et à l'autre, c'est la grammaire ou l'art de parler. D'un côté, la formation des langues est le fruit des réflexions que les hommes ont faites sur la génération de leurs idées; et de l'autre, le choix des mots par lesquels nous exprimons nos pensées a beaucoup d'influence sur la vérité ou sur la fausseté des jugements que nous portons ou que nous faisons porter aux autres. Ainsi, c'est principalement par rapport à l'art de raisonner, et à celui d'analyser nos idées, que le philosophe traite de la grammaire. Par conséquent, il doit se borner aux principes généraux de la formation des langues; principes dont les règles de chaque langue particulière sont des applications faciles, ou des exceptions bizarres qui n'ont d'autre raison que le caprice des instituteurs. Le grammairien philosophe traitera donc des différentes espèces de mots; de ceux qui expriment des individus; de ceux qui ne désignent que des êtres abstraits; de ceux qui marquent les différentes manières d'être, les différentes vues sous lesquelles l'esprit peut envisager un objet; de ceux qui expriment des idées simples, et qui, par conséquent, n'étant point susceptibles de définition, peuvent être regardés comme les racines philosophiques des langues, c'est-à-dire comme les termes primitifs et fondamentaux qui servent à expliquer tous les autres;

de la manière de reconnaître ces mots, et ceux qui renferment des idées composées; du sens propre des mots et de leur sens figuré ou métaphorique; de la nécessité de bien distinguer ces différents sens, pour éviter les erreurs où l'on s'expose quand on les confond; enfin, de la manière dont on peut apprendre les langues dans lesquelles on connaît un certain nombre de mots, en se servant de la signification connue de ces mots pour découvrir celle des autres. Car, il n'est point de langue que nous ne puissions apprendre comme nous avons appris notre langue maternelle, dans laquelle il a fallu que nous trouvassions de nous-mêmes, sans le secours des maîtres ni des livres, le sens d'un très-grand nombre de mots, et, en général, de tous ceux qui n'expriment point des individus réels et physiques. C'est par des combinaisons plus ou moins réitérées, et quelquefois très-multipliées et très-fines, que nous sommes parvenus à connaître la signification de ces termes. Aussi, le plus grand effort d'esprit est-il, peut-être, celui que nous faisons en apprenant à parler. L'homme le plus stupide en apparence y parvient néanmoins, et nous montre de quel degré de patience et de sagacité le besoin nous rend capables.

Outre les différents sens dont un même mot est susceptible, le grammairien philosophe traite aussi des différents mots susceptibles d'un même sens, et qu'on appelle *synonymes*. On peut donner ce nom, ou à des mots qui ont absolument et rigoureusement le même sens, et qui peuvent, en toute occasion, être substitués indifféremment l'un à l'autre; ou à des mots qui présentent la même idée avec de légères variétés qui la modifient, de manière qu'il ne soit permis d'employer l'un à la place de l'autre que dans des occasions où l'on n'aura pas besoin de faire sentir ces variétés. Ce serait peut-être un défaut dans une langue que d'avoir des synonymes de la première espèce; mais c'en serait un beaucoup plus grand que de manquer de synonymes du second genre. Une telle langue serait nécessairement pauvre et sans aucune finesse. En effet, ce qui constitue deux ou plusieurs mots synonymes, c'est d'abord un sens général qui est commun à ces mots; et ce qui fait ensuite que ces mots ne sont

pas toujours synonymes, ce sont des nuances souvent délicates et quelquefois presque imperceptibles, qui modifient ce sens primitif et général; ainsi, toutes les fois que, par la nature du sujet qu'on traite, on n'a point à exprimer ces nuances, et qu'on n'a besoin que du sens général, chacun des synonymes peut être indifféremment mis en usage; par conséquent, s'il y a une langue dans laquelle on ne puisse jamais employer indifféremment deux mots l'un pour l'autre, il faut en conclure que le sens de ces mots diffère, non par des nuances fines, mais par des différences très-marquées et très-grossières; les mots de la langue n'exprimeront donc plus ces nuances, et dès lors la langue sera pauvre et sans finesse.

Après avoir détaillé dans la grammaire philosophique ce qui regarde les mots, on passera à la *proposition*, qui n'est autre chose qu'un jugement énoncé. On en considérera les différentes parties et les différentes espèces, et l'on pourra donner en conséquence les principes généraux de la *construction*, c'est-à-dire les règles pour s'énoncer clairement dans quelque langue que ce puisse être. On examinera, à cette occasion, la question si souvent agitée, et qui, peut-être, est encore à résoudre, s'il y a dans certaines langues une *inversion* proprement dite, et en quoi cette inversion consiste. Il ne peut y avoir d'inversion proprement dite que dans le cas où l'ordre des mots d'une proposition diffère de l'ordre des idées que ces mots expriment. La question de l'inversion consiste donc à savoir suivant quel ordre les idées renfermées dans une proposition se présentent à l'esprit de celui qui l'énonce. Or, s'il est très-difficile, pour ne rien dire de plus, de fixer et de déterminer cet ordre, à cause de la rapidité avec laquelle nos idées se succèdent; s'il est même plus que vraisemblable, comme on l'a déjà remarqué, que notre esprit a souvent plusieurs idées à la fois; si le nombre de ces idées qui peuvent en même temps nous être présentes, est plus ou moins grand, suivant le degré d'attention et la nature des esprits; le moyen d'établir des règles lumineuses et générales sur l'ordre naturel des idées, et par conséquent sur celui des mots, dans les jugements que nous énonçons?

Ces différentes questions sont les principaux points sur lesquels doit rouler la grammaire philosophique; le reste doit être abandonné aux grammaires particulières de chaque langue.

---

# LITTÉRATURE.

## XII

### DE LA POÉSIE.

On voit tous les jours des gens d'esprit, et même des gens de goût, qui, ayant été dans leur jeunesse enthousiastes de la poésie, et ayant fait leurs délices de cette lecture, s'en dégoûtent en vieillissant, et avouent franchement qu'ils ne peuvent plus lire de vers. Ce refroidissement est-il la faute de l'âge ou celle de la poésie? Prouve-t-il qu'avec les années on devient plus raisonnable, ou seulement plus insensible? Plaisante question! s'écrieront les versificateurs. Il n'appartient qu'à un géomètre de la faire, et d'ignorer qu'un des objets de la poésie étant de flatter l'oreille, elle doit produire moins d'effet sur des fibres usées et des organes endurcis. A la bonne heure. Mais pourquoi ces mêmes oreilles, qui se dégoûtent de la poésie en vieillissant ne se dégoûtent-elles pas de même de la musique? C'est pourtant un plaisir qui dépend aussi des organes, et même qui en dépend uniquement. Osons en dire davantage, et parler avec vérité. On n'accusera pas notre siècle d'être refroidi sur la musique, si ce n'est peut-être sur le plain-chant de nos anciens opéras : cependant on ne saurait se dissimuler le peu d'accueil que fait ce même siècle au déluge de vers dont on l'accable. Ceci ne regarde pas nos grands poëtes vivants; leur génie, leur

succès, la voix publique, les exceptent et les distinguent : mais pour la foule qui se traine à leur suite, la carrière est devenue d'autant plus dangereuse, que la plupart des genres de poésie semblent successivement passer de mode. Le sonnet ne se montre plus, l'élégie expire, l'églogue est sur son déclin, l'ode même, l'orgueilleuse ode, commence à décheoir; la satyre enfin, malgré tous les droits qu'elle a pour être accueillie, la satyre en vers nous ennuie pour peu qu'elle soit longue; nous l'avons mise plus à son aise en lui permettant la prose; c'est le seul genre de talent que nous ayons craint de décourager.

Ce qu'on appelle surtout *petits vers* a prodigieusement perdu de faveur; pour se résoudre à les lire, il faut être bien averti qu'ils sont excellents. J'en appelle à ceux de nos écrivains périodiques qui ont pour objet de recueillir ou d'enterrer les pièces fugitives, et qui, à ce titre, doivent tous les mois un tribut de vers au public. Combien de fois lui payent-ils cette redevance sans qu'il daigne s'en apercevoir !

Le peuple des versificateurs voit avec chagrin le progrès sensible du discrédit où il tombe. Pour soulager l'humeur qu'il en a, et qu'il serait barbare de lui reprocher, il s'en prend à ce pernicieux *esprit philosophique*, déjà chargé d'iniquités beaucoup plus graves; car il faut bien que l'esprit philosophique ait encore ce tort-là.

Peut-être notre siècle mérite-t-il beaucoup moins qu'on ne pense l'honneur ou l'injure qu'on prétend lui faire en l'appelant par excellence ou par dérision le *siècle philosophe* : mais, philosophe ou non, les poëtes n'ont point à se plaindre de lui, et il sera facile de le justifier auprès d'eux.

Si la philosophie inspire le goût des lectures utiles, le plus grand mérite auprès d'elle est de joindre l'agrément à l'utilité; par là on rend nos plaisirs plus réels et plus durables. Les ouvrages philosophiques, quand ils réunissent ces deux avantages, sont peut-être les plus propres à maintenir le bon goût dans l'art d'écrire : ils nous font sentir combien des idées nobles et grandes, revêtues d'ornements simples et vrais comme elles, sont préférables à des riens agréables et frivoles.

C'est avec cette sévérité que le philosophe examine et juge les ouvrages de poésie. Pour lui le premier mérite et le plus indispensable dans tout écrivain est celui des pensées : la poésie ajoute à ce mérite celui de la difficulté vaincue dans l'expression; mais ce second mérite, très-estimable quand il se joint au premier, n'est plus qu'un effort puéril dès qu'il est prodigué en pure perte et sur des objets futiles. Un de nos grands versificateurs se félicitait, dit-on, d'avoir exprimé poétiquement sa *perruque*. Mais pourquoi se donner la peine d'exprimer une perruque poétiquement? N'est-ce pas avilir la *langue des dieux* que de la prostituer à des choses si peu dignes d'elle?

La vraie poésie, celle qui seule mérite ce nom, dédaigne non-seulement les idées populaires et basses, mais même les idées riantes et agréables, si elles sont triviales et rebattues. Rien n'est plus plein de finesse et de vérité que les fictions de la poésie ancienne; mais rien n'est aujourd'hui plus usé que ces fictions. Celui qui le premier a peint l'amour sous les traits d'un enfant, avec des ailes, un bandeau, et des flèches, a montré beaucoup d'esprit : il n'y en a point à le répéter. Anacréon nous plaît avec justice, parce qu'il est ou qu'il passe pour le créateur de son genre : mais dans un petit genre tel que le sien, où celui qui invente épuise, l'original est quelque chose, et les copies ne sont rien.

Puisque la poésie est un art d'imagination, il n'y a donc plus de poésie dès qu'on se borne à répéter l'imagination des autres. Nos meilleurs écrivains conviennent que les phrases, et, si on peut parler ainsi, les *formules* du langage poétique sont insipides dans la prose. Pourquoi? parce que ce langage est inventé depuis près de trois mille ans, et que le genre d'idées qu'il renferme est devenu fastidieux. En poésie même, les auteurs de génie n'en font plus aucun usage; ils n'osent toutefois le condamner ouvertement dans les vers, à cause de la possession immémoriale où il est d'y régner; mais en prose le même droit de prescription ne les arrête pas, et ils en font justice sous un autre nom.

Il en est de même de plusieurs genres de poésie. Le genre pastoral, par exemple, peut encore nous plaire sur la scène, et principalement sur le théâtre lyrique, par les accessoires qui l'accompagnent, le spectacle, l'action, la musique et les danses. Mais, dépouillé de ces ornements, et réduit à lui-même, ce genre est devenu bien froid sur le papier. Théocrite, Virgile et Fontenelle ont épuisé tout ce qu'on peut dire sur les bois, les fontaines et les troupeaux. Les sentiments tendres, simples et naturels, faits pour nous intéresser partout où ils se trouvent, n'ont pas besoin, pour augmenter cet intérêt, d'être attachés au nom d'*idylle;* pour remplir et pénétrer l'âme, il leur suffit d'être exprimés tels qu'ils sont; les prairies et les moutons n'y ajoutent rien. Avouons même que ces détails rustiques, déjà peu piquants par eux-mêmes, ont encore quelquefois l'inconvénient de trancher avec le sujet, et d'y être ridiculement déplacés. De toutes les églogues de Virgile, la meilleure peut-être, sinon comme églogue, au moins comme pièce, est celle de Corydon et d'Alexis; et assurément on ne dira point que ce soit là un sujet pastoral.

Mais pourquoi notre siècle, en se refroidissant sur l'églogue, semble-t-il se refroidir aussi sur le genre le plus opposé au bucolique, sur le genre de l'ode? Le même dégoût pour les peintures et les idées communes produit ces deux effets contraires. Ce qui fait le caractère de la poésie lyrique, c'est la grandeur et l'élévation des pensées; toute ode qui remplira cette condition est assurée d'enlever les suffrages Mais les pensées sublimes sont rares, et ne peuvent être suppléées, ni par la magnificence des mots, cette magnificence si pauvre quand celle des choses n'y répond pas, ni par ce *beau désordre* qu'on n'a pu jusqu'ici bien définir, ni par des invocations triviales qui ne sont point exaucées, ni par un enthousiasme de commande qui semble annoncer une foule d'idées et qui n'en produit pas une seule.

En un mot, voici, ce me semble, la loi rigoureuse, mais juste, que notre siècle impose aux poëtes; il ne reconnaît plus pour bon en vers que ce qu'il trouverait excellent en prose. Ce n'est

pas à dire pour cela que des vers prosaïques, fussent-ils d'ailleurs bien pensés, puissent obtenir son suffrage. L'homme de goût est encore bien plus difficile sur la diction dans les vers que dans la prose. Il se contente presque dans celle-ci d'un style coulant et naturel, qui n'ait rien de bas ni de choquant; il exige de plus dans les vers une expression noble et choisie sans être recherchée, une harmonie facile, et où la contrainte ne se fasse point sentir; il veut enfin que le poëte soit précis sans être décharné, naturel et aisé sans être froid et lâche, vif et serré sans être obscur. Il ne donne pas même le nom de poëte au versificateur qui a souvent rempli ces conditions s'il ne les a remplies beaucoup plus souvent qu'il ne les a violées; et tel de nos écrivains qui a excellé dans la prose, qui a beaucoup pensé dans ses vers, qui en a fait beaucoup de bons, aurait doublé sa réputation en jetant au feu les trois quarts de ses poésies, et ne donnant le reste que par fragments. En vain un de nos plus beaux esprits a-t-il prétendu qu'on ne doit avoir égard dans les vers qu'à la beauté du sens, à la clarté et à la précision avec laquelle il est rendu; et que ces conditions une fois remplies, on doit se consoler que l'harmonie en souffre. Il est facile de lui répondre par l'exemple des grands maîtres, qui ont su allier dans leurs vers la beauté du sens à celle de l'harmonie. En un mot, quand on prend la peine de lire des vers, on cherche et on espère un plaisir de plus que si on lisait de la prose, et des vers durs ou faibles font au contraire éprouver un sentiment pénible, et par conséquent un plaisir de moins.

Cette manière de penser, si j'ose rendre compte ici de la disposition unanime de mes confrères, dirigera dans la suite plus que jamais le jugement de l'Académie française sur les pièces de poésie qu'on lui adresse pour le concours. Tant qu'elle a proposé et fixé les sujets de ces pièces, si elle a eu quelque chose à se reprocher dans ses décisions, ce n'est pas d'avoir usé d'une rigueur excessive; elle a quelquefois encouragé le germe du talent plutôt que le talent même; et le bas peuple des critiques, qui se plait à déchirer lourdement les ouvrages couronnés, et qui ne remporterait pas même le prix de la satire s'il y en avait

un, doit être persuadé, sans craindre d'avoir trop bonne opinion de l'Académie, qu'elle a pu donner le prix à certaines pièces et les croire en même temps fort éloignées de la perfection. Cependant, pour acquérir le droit d'être plus sévère à l'avenir, elle a pris le parti, depuis quelques années, de laisser aux poëtes le choix des sujets; mais elle voit avec peine que les auteurs semblent se négliger à proportion de la liberté qu'elle leur laisse et de la rigueur qu'elle a résolu de mettre dans ses jugements. Ce n'est pas que l'Académie n'ait remarqué du talent, et même des étincelles de génie dans quelques-unes des pièces qu'elle a reçues; mais ce n'est point à quelques vers détachés, et flottant pour ainsi dire au hasard, c'est à l'ensemble d'un ouvrage qu'elle accorde le prix. Celui-ci, sans dessein et sans objet, se perd en écarts continuels, et étouffe quelques pensées heureuses sous un monceau de décombres; celui-là a plus de suite et de plan, mais n'a presque point d'autre mérite, et délaye des idées communes dans des vers froids ou boursouflés. En un mot, aucune des pièces n'a paru propre à faire sur le public assemblé cette impression de plaisir qu'il est en droit d'attendre d'un ouvrage couronné par le jugement d'une société de gens de lettres. Chacun des concurrents, en particulier, trouve cette sévérité très-juste à l'égard de ses rivaux, mais plusieurs la jugent inique et barbare pour ce qui les concerne; il en est même de plus mécontents qui n'attendent que le jour de leur arrêt pour lancer contre l'Académie quelque épigramme qu'elle ignore. Ils se font d'ailleurs célébrer par des journalistes, car il y en a qu'on fait taire et parler comme on veut; et, si leur amour-propre n'est pas satisfait, il croit du moins être bien vengé. Quelques années se passent; l'amour paternel s'affaiblit, la vanité offensée s'apaise; ils relisent leurs ouvrages de sang-froid, et ils trouvent que leurs juges ont eu raison.

Il semble que le même esprit de sagesse qui a présidé à la formation de notre langue a présidé aussi aux règles de notre poésie française. Nous avons senti que la poésie étant un art d'agrément, c'était en diminuer le plaisir que d'y multiplier les licences, comme ont fait dans la leur la plupart des étrangers.

Les Anglais et les Italiens ont des vers sans rime, des inversions fréquentes et de toute espèce, des ellipses multipliées, la liberté d'accourcir et d'allonger les mots selon le besoin qu'ils en ont, enfin une grammaire beaucoup plus relâchée pour la poésie que pour la prose. Chez nous la grammaire des poëtes est aussi rigoureuse que celle des prosateurs; l'inversion est rarement permise, elle nous déplaît pour peu qu'elle soit extraordinaire ou forcée; et celui qui a dit que le caractère de la poésie française consistait dans l'inversion n'avait apparemment jamais lu de vers, ou n'en avait lu que de mauvais. Enfin nous croyons la rime aussi indispensable à nos vers que la versification à nos tragédies : que ce soit raison ou préjugé, il n'y a qu'un moyen d'affranchir nos poëtes de cet esclavage, si c'en est un; c'est de faire des tragédies en prose, et des vers sans rimes, qui aient d'ailleurs assez de mérite pour autoriser cette licence. Jusque-là tous les raisonnements de part et d'autre seront en pure perte; les uns croyant avoir la raison pour eux, et les autres réclamant l'usage et l'habitude, devant lesquels la raison doit se taire.

Je ne sais ce qui arrivera des vers sans rime; mais je ne désespère pas que, s'ils s'établissent jamais, l'usage ne commence par nos vers lyriques, par ceux qui sont faits pour être chantés. Autant la mesure et la cadence sont nécessaires à ces sortes de vers, autant la rime l'est peu; la lenteur du chant l'empêche presque toujours d'être sensible, et par conséquent détruit son effet. Oserait-on conclure de là qu'on pourrait faire de très-bonne musique sur de la prose française, pourvu que cette prose fût harmonieuse et cadencée? Quelles clameurs cependant contre le malheureux qui oserait tenter cette innovation! Il me semble entendre déjà l'anathème lancé contre lui de toutes parts, et surtout par cette espèce de connaisseurs qu'on appelle *gens de goût* par excellence, *gens de goût* tout court, qui jugent de tout sans rien produire, et qui, en matière de plaisir, protégent les anciens usages. Malheureusement ces gens de goût, qui déclameraient le plus contre la nouveauté que nous proposons, ne s'apercevraient pas qu'ils entendent tous les jours au *Concert*

*Spirituel* de la prose latine à demi barbare, sans que leurs oreilles délicates en soient offensées.

Quoi qu'il en soit, moins nous adoucirons la rigueur de nos lois poétiques, plus il y aura de gloire à la surmonter. Ne craignons pas d'assurer qu'il y a plus de mérite dans dix bons vers français que dans trente anglais ou italiens. Ceux que l'impulsion de la nature aura forcés d'être poëtes, sauront bien nous plaire malgré tous ces liens dont nous les avons chargés; les autres auraient mauvaise grâce à se plaindre des entraves qu'on leur donne : ils n'en marcheraient pas mieux quand ils auraient leurs membres libres.

Si donc on se refroidit sur les vers à mesure qu'on avance en âge, ce n'est point par mépris pour la poésie, c'est, au contraire, par l'idée de perfection qu'on y attache. C'est parce qu'on a senti par les réflexions, et connu par l'expérience, la distance énorme du médiocre à l'excellent, qu'on ne peut plus souffrir le médiocre. Mais l'excellent gagne à cette comparaison; moins on peut lire de vers, plus on goûte ceux que le vrai talent fait produire. Il n'y a que les vers sans génie qui perdent à ce refroidissement, et ce n'est pas là un grand malheur.

Par la même raison, quoiqu'on reconnaisse tout le mérite de la poésie d'image, quoique dans la jeunesse, où tout est frappant et nouveau, on préfère cette poésie à toute autre, on lui préfère dans un âge plus avancé la poésie de sentiment, et celle qui exprime avec noblesse des vérités utiles. Le poëte qui n'est que peintre traite ses lecteurs comme des enfants de beaucoup d'esprit; le poëte de sentiment, ou le poëte philosophe, traite les siens comme des hommes.

Voilà pourquoi, sans passer ici en revue tous nos grands poëtes, Racine et La Fontaine plairont toujours dans tous les temps et tous les âges. L'un est le poëte du cœur, l'autre est celui de l'esprit et de la raison. La Fontaine surtout, qu'on regarde assez mal à propos comme le poëte des enfants, qui ne l'entendent guère, est à bien plus juste titre le poëte chéri des vieillards, il l'est même plus que Racine. Entre plusieurs raisons qu'on en pourrait apporter, et qui se présentent assez fa-

cilement, en voici une que je soumets au jugement des maîtres qui m'écoutent.

L'esprit exige que le poëte lui plaise toujours, et il veut cependant des repos : c'est ce qu'il trouve dans La Fontaine, dont la négligence même a ses charmes, et d'autant plus grands, que son sujet la demandait. Dans Racine, au contraire, toute négligence serait un défaut ; et cependant l'exactitude et l'élégance continue de ce grand poëte, deviennent à la longue un peu fatigantes par l'uniformité ; il a, selon l'expression d'un homme de beaucoup d'esprit, la monotonie de la perfection.

On peut expliquer, si je ne me trompe, par ce même principe, l'impossibilité presque générale de lire de suite et sans ennui un long ouvrage en vers. En effet, un long ouvrage doit ressembler, proportion gardée, à une longue conversation, qui, pour être agréable sans être fatigante, ne doit être vive et animée que par intervalles ; or, dans un sujet noble, les vers cessent d'être agréables dès qu'ils sont négligés, et, d'un autre côté, le plaisir s'émousse par la continuité même.

D'après ces principes, et d'après le témoignage presque général de tous les gens de lettres, j'ai bien de la peine à croire qu'Homère et Virgile aient jamais été lus sans interruption et sans ennui par leurs plus grands admirateurs. Il est vrai qu'indépendamment de la versification, il y a une autre raison du refroidissement nécessaire qu'on éprouve en les lisant, c'est le peu d'intérêt qui règne (au moins pour nous) dans ces longs ouvrages ; et ce qui le prouve, c'est l'impossibilité absolue de les lire dans la meilleure traduction. Il n'y a, ce me semble, qu'un seul poëte épique parmi les morts, dont la lecture plaise et intéresse d'un bout à l'autre ; j'en demande pardon à l'ombre de Despréaux, mais je veux parler du Tasse : il est vrai qu'il a plusieurs siècles de moins qu'Homère et Virgile, et j'avoue que c'est là un grand défaut. Peut-être y a-t-il un autre poëme épique qui peut jouir du rare avantage d'être lu de suite, sans ennui et sans fatigue ; mais l'auteur a encore un plus grand défaut que le Tasse ; il est français et vivant.

Jamais la poésie n'a été si rare à force d'être si *commune*, à

prendre ce dernier mot dans tous les sens qu'il peut avoir. En tout genre de talents, le menu peuple est aujourd'hui très-nombreux; et, malheureusement, on ne peut pas dire des beaux-arts comme des États, que c'est le peuple qui en fait la force. Versificateur, homme de lettres, philosophe même, on se fait tout à peu de frais; et on se plaint ensuite que ce qui a coûté si peu soit estimé ce qu'il vaut.

Les poëtes, par exemple, ont ouï dire qu'on désirait aujourd'hui de la philosophie partout; que le public n'entendait point raison sur ce sujet; qu'il était las de mots et voulait des choses. S'il ne tient qu'à cela, ont-ils dit, nous mettrons de la philosophie dans nos vers. Mais la philosophie, qui fait le mérite du poëte, n'est pas celle qu'il peut arracher par lambeaux dans quelques livres: c'est celle qui fait sentir et penser, et qu'on trouve chez soi ou nulle part: Lucrèce en est un bel exemple. Quand est-il vraiment sublime? Est-ce quand il détaille en vers faibles la faible philosophie de son temps, quand il se traîne languissamment sur les pas des autres? C'est quand il pense et sent d'après lui-même, quand il est le peintre, et non l'écolier d'Épicure.

A force de crier partout *philosophie*, je crains que nos sages ne lui fassent tort. Pour être respectée, il ne faut pas qu'elle se prostitue, encore moins qu'elle se laisse voir sous une forme désavantageuse. Si elle se trouve emprisonnée et mal à son aise dans des vers durs, faibles ou prosaïques, ses ennemis, toujours empressés à la trouver en faute, s'écrieront avec satisfaction: « Voilà à quoi s'expose le poëte qui se fait philosophe. » Ils devraient dire tout au plus: « Voilà à quoi s'expose le philosophe qui n'a pas ce qu'il faut pour être poëte. » Ils devraient sentir et reconnaître, pour ne pas citer d'autres exemples, quel prix la philosophie ajoute à la versification brillante du plus célèbre de nos écrivains. Mais ces messieurs ne louent jamais que les morts ou les vivants que la mort fait oublier.

Le philosophe, de son côté, tout philosophe qu'on l'accuse d'être, reconnaîtra sans peine que ce n'est pas assez, surtout en vers, de penser et de sentir: l'expression en est l'âme indis-

pensable. On la veut choisie, et pourtant naturelle; harmonieuse, et pourtant facile. On impose au poëte les lois les plus sévéres, et, pour comble de rigueur, on lui défend de laisser voir ce qu'il lui en a coûté pour s'y soumettre. L'arrêt est dur sans doute; il est aisé à ceux qui ne courent pas la carrière de s'y montrer difficiles : mais il est encore plus aisé de ne la pas courir si on n'en a pas la force. Un grand poëte est un écrivain d'un ordre supérieur aux autres; quand on a cette prétention, il est juste de la payer.

Encore celui-là même qui la remplit le mieux a-t-il besoin de quelque indulgence. Combien de fautes légères et comme imperceptibles, d'expressions qui ne sont pas tout à fait justes, de tours un peu contraints, de mots et quelquefois de vers de remplissage, qu'on est forcé de pardonner au poëte ! Il n'en est aucun qu'on ne puisse prendre ici pour juge, pourvu qu'on lui donne à juger les vers d'autrui et non pas les siens. Un poëte est un homme qu'on oblige à marcher avec grâce les fers aux pieds; il faut bien lui permettre de chanceler quelquefois légèrement. En sera-t-il pour cela moins digne d'admiration ? Point du tout. Et quel est l'écrivain qui, soit paresse, soit impuissance de mieux faire, ne se surprend pas lui-même mille fois en faute, ne se voit pas mille petites taches dont il se garde le secret et qu'il espère dérober aux autres? Si on était condamné, en écrivant, à se satisfaire pleinement soi-même, je ne sais si on écrirait une page en toute sa vie. Nous admirons avec raison l'*Énéide*, et Virgile voulait la brûler.

De tous les genres de petits poëmes, l'ode est le plus rempli d'écueils. On y veut de l'inspiration, et l'inspiration de commande est bien froide; on y veut de l'élévation, et l'enflure est à côté du sublime; on y veut de l'enthousiasme, et en même temps de la raison, c'est-à-dire, non pas tout à fait, mais à peu près les deux contraires.

Despréaux, dans son *Art poétique*, a donné le précepte et n'a pas donné l'exemple dans son ode sur Namur. La Motte a prétendu que ce qu'on appelle dans l'ode un beau désordre est, au contraire, le chef-d'œuvre de la logique et de la raison ; le tout

à l'avantage des odes didactiques qu'il a rimées. Chacun fait ainsi des règles d'après ce qu'il sent, ou plutôt d'après ce qu'il peut. Mais pourquoi tant faire de règles? Il en est dans les beaux-arts comme dans les sciences. Voulez-vous faire connaître une machine : ne vous amusez point à la décrire, on ne vous entendrait qu'imparfaitement; montrez la machine même. Voulez-vous savoir ce que c'est que l'ode : contentez-vous d'en lire de belles. Vous en trouverez de cette espèce (et ce sont peut-être les meilleures) où il n'y a ni fureur poétique, ni invocation, ni *que vois-je?* ni *que sens-je?* ni prétendu beau désordre. Vous en verrez d'excellentes, chacune en leur genre, comme l'ode *à la Fortune* et l'ode *à la Veuve*, dont le caractère est absolument différent quant aux idées, quant au style, quant à la nature même des stances et de la mesure, et vous viendrez après cela nous tracer des règles. Les grands artistes en tout genre n'en ont guère connu qu'une : c'est de n'être ni froids ni ennuyeux. Avec une oreille sensible et sonore, un choix heureux d'expressions, que le goût seul peut donner, et surtout des idées et de l'âme, on sera poëte lyrique; c'est bien assez de conditions, sans y ajouter encore la tyrannie de quelques lois arbitraires.

Laissons donc là les définitions, les dissertations, les législations de toute espèce, et étudions les modèles. On se plaint que l'ode n'en fournit pas assez parmi nos poëtes. Celui qu'on place avec justice au premier rang est supérieur dans l'harmonie et dans le choix des mots. Des juges, peut-être sévères, désireraient qu'il pensât davantage : la partie du sentiment est chez lui encore plus faible; aussi, quoiqu'on le cite quelquefois, on le loue encore plus qu'on ne le cite. Les vers qu'on retient avec facilité, qu'on se rappelle avec plaisir, sont ceux dont le mérite ne se borne pas à l'arrangement harmonieux des paroles : un sentiment confus semble nous dire qu'il ne faut pas mettre à exprimer les choses plus de peine et de soin qu'elles ne valent, et que ce qui paraîtrait commun en prose ne mérite pas l'appareil de la versification. Toute poésie, on en convient, perd à être traduite; mais la plus belle, peut-être, est celle qui y perd

le moins. Je ne sais si les poëtes conviendront de cette proposition ; mais, qu'elle soit vraie ou fausse, la plupart auraient trop d'intérêt à la nier pour n'être pas récusables.

Ce n'est pourtant pas que la poésie, et en particulier la poésie lyrique, ne puisse tirer un grand prix de la richesse et de l'harmonie des expressions. Les anciens, surtout, paraissent y avoir été fort sensibles. Horace parle de Pindare avec enthousiasme, et assurément il s'y connaissait. Cependant, si nous voulons être de bonne foi, nous avouerons que Pindare ne nous transporte pas d'admiration dans les traductions qu'on en a faites. Pourquoi donc a-t-il mérité tant d'éloges ? C'est sans doute parce qu'il portait au plus haut degré le mérite de l'expression et du nombre, deux choses dont l'effet devait être très-grand dans une langue riche et musicale comme celle des Grecs, mais dont le prix est fort affaibli pour nous dans une langue morte, que nous ne savons pas prononcer et que nous entendons mal.

Ce même Horace, le panégyriste de Pindare, et qui ne croit pas pouvoir l'égaler, nous plaît pourtant beaucoup plus, parce qu'en effet il pense davantage, parce qu'il sent plus finement, parce qu'il est plus varié et plus naturel. Cependant croyons-nous encore avoir le tact juste sur les beautés d'expression qu'il renferme ? Qui nous répondra que tel vers qui nous enchante, ou tel autre qui nous laisse froids, ne fit pas sur les Romains un effet tout contraire ? Après cela, amusons-nous à faire des odes latines. Je me souviens d'en avoir lu, il y a quelques années, de françaises faites par un Italien de beaucoup d'esprit ; les idées en étaient nobles, la poésie facile, correcte, et pourtant mauvaise. Eh bien ! me disais-je à moi-même, si le français était une langue morte, ces odes paraîtraient excellentes : il serait impossible d'y apercevoir le faible de l'expression. C'est qu'en matière de langue il est une infinité de nuances imperceptibles et fugitives qui, pour être démêlées, ont besoin, si on peut parler de la sorte, du frottement continuel de l'usage ; c'est un effet qui doit être dans le commerce pour que la vraie valeur en soit connue. Qu'on me permette à cette occasion une

réflexion qui tient à mon sujet : si on vient un jour à ne plus parler la langue française, nos neveux mettront toujours La Fontaine au rang des grands poëtes, parce qu'ils sauront le cas infini que nous en faisons, et que d'ailleurs nos neveux n'auraient garde de ne pas penser comme leurs ancêtres. Mais démêleront-ils les grâces de cet auteur inimitable, sa facilité, sa naïveté, les charmes de sa négligence même? Il est permis d'en douter beaucoup ; une grande partie de leur admiration sera sur notre parole : ils sentiront faiblement et se récrieront au hasard.

Revenons à l'ode. Le public, soit lassitude, soit humeur, paraît aujourd'hui un peu dégoûté de ce genre ; il marque même ce dégoût assez fortement pour que l'Académie ait balancé si, en laissant aux poëtes le choix du sujet, elle ne leur laisserait pas aussi celui de l'ode, du poëme ou de l'épître. Elle a considéré cependant que, si l'ode paraissait chanceler sur son trône, ce n'était pas à l'Académie française à l'en précipiter, et qu'elle devait tâcher, au contraire, de ranimer et d'encourager un genre qui ne mérite pas de périr obscurément. Elle n'a pas eu lieu de s'en repentir, et le public, par ce qu'il vient d'entendre et d'applaudir avec justice, peut juger des espérances et des ressources qui lui restent.

La faveur que l'ode semble avoir perdue, l'épître paraît l'avoir gagnée. Nos poëtes, d'ailleurs, s'y trouvent plus à leur aise ; on passe des vers faibles dans une épître, on n'en passe point dans une ode. De plus, l'ode a un air de prétention, et tout ce qui s'annonce avec cet air-là effarouche notre siècle, qui devrait pourtant traiter les prétentions avec quelque indulgence, car il en a de toutes les espèces. Quoi qu'il en soit, l'épître paraît plus faite pour réussir aujourd'hui ; elle se présente modestement et sans appareil ; la philosophie, d'ailleurs, cette philosophie qui, de gré ou de force, s'introduit partout, croit y être plus à sa place, parce qu'elle s'y trouve plus libre et plus maîtresse du ton qu'elle veut prendre. Horace semble nous plaire encore davantage par ses épîtres que par ses odes. Ce n'est pas qu'il n'y ait autant et peut-être plus de mérite dans ces dernières, plus de feu, plus de variété, plus d'harmonie, plus de difficulté

vaincue; mais le mérite des épîtres est plus à notre portée, et plus à notre usage; il est moins attaché à la langue, il passe plus aisément dans la nôtre. Je suis bien éloigné, en hasardant ce parallèle, de prétendre affaiblir la juste admiration qu'on doit à ce poëte, celui de tous les anciens qui a réuni au plus haut degré le plus de sortes d'esprit et de mérite, l'élévation et la finesse, le sentiment et la gaieté, la chaleur et l'agrément, la philosophie et le goût. Il nous apprend, néanmoins, qu'il eut des censeurs de son temps; et, sans doute, ces censeurs eurent quelquefois raison; croit-on que Zoïle même ne l'ait pas eu quelquefois contre Homère? Mais les beautés supérieures d'un écrivain font oublier les critiques les plus justes; et voilà par quelle raison, pour le dire en passant, les Aristarques et les Zoïles de l'antiquité ont également disparu : perspective assez peu consolante pour leurs successeurs.

J'avouerai, au reste, avec le même Horace, que, si dans les jugements sur les anciens, quelque excès peut être permis, la liberté de penser parait encore plus excusable que la supersti-tion. Le temps des hérésies théologiques, si orageux et si humiliant tout à la fois pour l'espèce humaine, est heureusement passé; celui des hérésies littéraires, moins dangereux et plus paisible, est peut-être venu; peut-être même, dans ces matières frivoles abandonnées à nos disputes, ce qui serait aujourd'hui hérésie scandaleuse sera-t-il, un jour, vérité respectable. Mais il faut, pour cela, que les novateurs en littérature évitent deux écueils où il leur arrive de tomber. Le premier est de prétendre surpasser les anciens en apercevant leurs fautes : il y a loin du goût qui analyse avec justesse, au génie qui produit avec chaleur; le plus grand tort de La Motte n'est pas d'avoir critiqué l'*Iliade*, c'est d'en avoir fait une. La seconde chose que les littérateurs philosophes oublient quelquefois, c'est que la vérité, quand elle contredit l'opinion commune, ne saurait s'annoncer avec trop de réserve pour éviter d'être éconduite; c'est déjà bien assez, pour risquer d'être mal reçue, que d'être une vérité nouvelle. Les préjugés, de quelque espèce qu'ils puissent être, ne se détruisent point en les heurtant de front. Que le soleil vienne

éclairer tout à coup les habitants d'une caverne obscure, qu'il darde impétueusement ses rayons dans leurs yeux non préparés, il ne fera que les aveugler pour jamais; il fera pis encore; il leur rendra pour jamais odieux l'éclat du jour, dont ils ne connaîtront que le mal qu'il leur aura causé. C'est en se montrant peu à peu que la lumière se fait sentir et aimer; c'est en avançant par degrés insensibles qu'elle en fait désirer une plus grande.

## XIII

### JUGEMENT SUR LA NOUVELLE HÉLOISE.

S'il est vrai que le meilleur livre est celui dont il y a le plus à retenir, cet ouvrage peut, avec justice, être placé au nombre des bons; il m'a paru bien supérieur à tout ce que je connaissais jusqu'ici de l'auteur. J'avais trouvé, dans quelques-unes de ses productions, une métaphysique souvent fausse et toujours inutile, je n'avais été bien frappé que du mérite du style, et j'avoue que la vérité est ce dont je fais le plus de cas, dans les ouvrages comme dans les hommes; dans celui-ci, ce n'est plus, comme dans les autres livres de J.-J. Rousseau, une nature gigantesque et imaginaire : c'est la nature telle qu'elle est, à la vérité, dans des âmes tout à la fois tendres et élevées, fortes et sensibles; en un mot, d'une trempe peu commune. Mais je crois que le mérite de ce roman ne peut être bien senti que par des personnes qui aient aimé avec autant de passion que de tendresse, peut-être même que par des personnes dont le cœur soit actuellement pénétré d'une passion profonde, heureuse ou malheureuse. Si par hasard cette réflexion était juste, faudrait-il s'étonner que ce livre essuie tant de critiques?

J'entends dire que toutes les lettres sont du même ton, et que c'est toujours l'auteur qui parle et non pas les personnages : je n'ai point senti ce défaut; les lettres de l'amant sont pleines

de chaleur et de force; celles de Julie, de tendresse et de raison. Cependant il y en a quelques-unes où elle me semble manquer de réserve et de modestie; je ne voudrais pas décider si elle a tort de penser et de sentir avec autant de chaleur, mais il est contre la décence qu'elle se permette de l'exprimer. L'auteur a cru sans doute qu'une personne aussi honnête et aussi bien née que Julie ne devait employer aucune sorte de déguisement; il n'a pas songé que le lecteur ne pouvait jamais se mettre assez parfaitement à la place de l'amant, pour ne pas blâmer un ton si libre; c'est peut-être celui du véritable amour, mais ce ton paraît affaiblir l'amour même dans la bouche d'une femme, dont il faut que l'expression, pour être tendre et vive, ait toujours l'empreinte de la modestie. A l'égard des lettres de Claire, de Wolmar et d'Édouard, je ne conçois pas comment on peut les trouver du même ton que celles des deux personnages principaux.

Les épisodes, les accessoires, les détails sur l'économie domestique, sur les plaisirs de la campagne, sur l'éducation, etc., que l'auteur a semés dans son ouvrage, me plaisent beaucoup en eux-mêmes, mais me paraissent refroidir un peu l'intérêt, parce que l'unité est pour moi la première qualité des romans; aussi, quelque excellents que soient les romans anglais, je les lis avec presque autant de fatigue que de plaisir. Cependant, l'intérêt, c'est-à-dire l'intérêt de la passion, m'a paru si vif dans le livre de J.-J. Rousseau, que, peut-être l'aurait-il été jusqu'à me faire plus de mal que de plaisir, s'il était soutenu et sans interruption; et je le remercierais volontiers d'avoir ménagé de temps en temps quelque repos à mon âme, que les impressions vives affectent trop profondément et trop tristement.

Peut-être serait-on fondé à lui reprocher de n'avoir pas mis assez de variété dans le genre d'intérêt qu'il inspire : c'est toujours l'expression d'un sentiment vif et violent; il l'aurait pu montrer vif et doux, et passer de l'amour effréné à l'amour tendre, de l'amour timide à l'amour heureux. Mais en vérité, c'est la réflexion qui m'a fait trouver quelque chose à désirer à la manière dont j'ai été affecté; car j'étais tellement occupé, que

je ne m'apercevais pas qu'il manquait un point de gradation et de variété à mon plaisir pour être parfait.

J'ai trouvé la préface mauvaise; elle m'avait même un peu prévenu contre l'ouvrage : on voit que l'auteur ne pense pas un mot de ce qu'il dit, et qu'il serait très-fâché que son livre ne plût qu'à *lui seul*. Rien, d'ailleurs, n'est plus déplacé que des injures dites au public : il est vrai que si quelqu'un s'est jamais pu acquérir ce droit-là, c'est Rousseau, puisqu'il a, pour ainsi dire, renoncé à la société; mais, du moins, quand on veut insulter quelqu'un, il faut être de bonne foi, et je crois qu'il n'y en a point dans cette préface. Les notes, ce me semble, sont encore pires; il n'y en a qu'une seule, la dernière, qui m'a paru bonne, et je ne l'ai trouvée telle que parce qu'elle m'a rendu clairement raison du plaisir que m'avait fait le roman.

Quant au style je n'y vois rien ou presque rien à désirer; il est plein de vérité, de naturel, de clarté, de chaleur et de force : cependant j'ai cru y remarquer, mais assez rarement, un peu de recherche; il y a aussi des expressions hors d'usage; il y a même de temps en temps quelques pages de mauvais goût, et quelques jugements où l'on voit trop l'auteur. Tout ce qu'il dit sur l'opéra et sur la musique est à faire éclater de rire, tant il y met de dénigrement et de partialité. Peut-être n'en trouvera-t-on pas moins dans le jugement que je viens de porter de son livre; je crois néanmoins pouvoir assurer que j'ai parlé d'après ce que j'ai senti.

## XIV

### JUGEMENT SUR ÉMILE.

Vous exigez, madame, que je vous donne par écrit mon jugement sur le livre de l'*Éducation*. Sans compliments, car vous savez que je n'en sais point faire, j'aimerais bien mieux avoir votre avis que de vous dire le mien; j'ai trop souvent éprouvé

combien, dans tout ce qui tient au sentiment et à l'âme, vous avez le tact supérieur à moi. Je serais du moins content si, après m'avoir obligé à écrire des sottises, vous vouliez prendre la peine de les redresser : mais vous n'en ferez rien; vous êtes comme Dieu, qui dit aux hommes : « Je veux être obéi, » et qui ne s'embarrasse guère de leur en faciliter les moyens.

Ce livre m'a paru, en général, plein d'éclairs et de fumée, de chaleur et de détails puérils, de lumière et de contradiction, de logique et d'écarts; en mille endroits l'ouvrage d'un écrivain du premier ordre, et en quelques-uns celui d'un enfant. La philosophie de l'auteur est plus dans son âme que dans sa tête: quand il ne veut que raisonner il est quelquefois commun, souvent sophiste, et de temps en temps obscur; quand son objet l'échauffe, c'est alors qu'il est tout à la fois clair, précis, intéressant et sublime. Cette différence se remarque surtout, je n'observe pas l'ordre des volumes, mais n'importe, dans les deux parties de la profession de foi du Vicaire Savoyard, il n'est guère que rhéteur quand il parle de l'existence de Dieu, de la vie à venir et de l'immortalité de l'âme; quand il attaque ce qu'il appelle les mensonges que les hommes ont nommés *religion*, il est orateur et presque philosophe : ce morceau est peut-être celui de son livre qui a réuni le plus de suffrages. Ce n'est pas qu'il n'y en ait beaucoup d'autres qui méritent autant et peut-être plus d'estime. Il y a bien plus de talent à sonder, comme l'auteur le fait en cent endroits, les profondeurs et les replis du cœur humain, qu'à fronder les inepties théologiques. Mais les hommes s'intéressent encore moins au plaisir de découvrir la vérité au dedans d'eux-mêmes, qu'à celui de prouver à un autre qu'il ne l'a pas trouvée.

On dit, et peut-être avec raison, qu'il n'y a pas un homme au monde qui ait fait de son esprit le plus grand usage possible; on peut dire, et peut-être avec encore plus de fondement, qu'il n'y a pas un écrivain qui, dans ses ouvrages, montre à ses lecteurs l'esprit qu'il a : les uns font parade de l'esprit d'autrui, les autres tiennent le leur contraint et captif; ceux-là n'ont d'avis sur rien, ceux-ci n'osent dire le leur. J.-J. Rousseau est

peut-être le seul qui fasse une classe à part : la crainte de choquer les opinions reçues, de révolter par des paradoxes, de passer pour cynique, de se faire des ennemis et des affaires, rien de tout cela ne l'arrête; il s'est mis à son aise avec le public de tous les rangs et de toutes les espèces; et cette liberté, qui se trouve heureusement jointe en lui à beaucoup de talent, lui donne un prodigieux avantage. C'est pour s'être mis à son aise comme lui, que Diogène a dit beaucoup plus de choses dignes d'être retenues qu'aucun philosophe de l'antiquité, quoiqu'il ne fût peut-être pas le plus grand des philosophes. Il est vrai que, quand tout le monde se ferait Diogène comme Rousseau, il faudrait parcourir bien des tonneaux avant de rencontrer un Diogène tel que celui-là. Il faut avoir connu comme moi Rousseau pour voir à quel point la hardiesse de braver tout a donné l'essor à son esprit : je l'ai vu, il y a vingt ans (en 1762), circonspect, timide et presque flatteur; ce qu'il écrivait pour lors était médiocre. Si dans ce moment on s'était pressé de le juger, on se trouverait aujourd'hui bien ridicule; et il est un exemple qu'il ne faut pas se hâter de prononcer sur les hommes avant d'être bien sûr qu'ils sont à leur place.

La préface de cet ouvrage est peut-être ce qui doit y surprendre le plus; elle est simple, modeste et presque froide; assurément elle est de bien plus fraîche date que le reste du livre : ah! J.-J. Rousseau, depuis deux ou trois ans vous vous êtes un peu gâté; voilà ce qu'on gagne aussi à jouer aux échecs avec des princes du sang*, à prendre un appartement au château de Montmorency.

J'écris, comme l'auteur, mes jugements sans beaucoup d'ordre, et à mesure que les idées me viennent; les écarts qu'il se permet si fréquemment dans ses livres doivent moins choquer dans celui-ci que dans aucun autre, parce que l'objet en est si vaste, qu'il n'y a, pour ainsi dire, rien qui n'y tienne. Il est

* J.-J. Rousseau, dans le temps qu'il habitait le château de Montmorency, jouait quelquefois, avec feu le prince de Conti, une partie d'échecs.

vrai que l'auteur s'est épargné la peine des liaisons et de la fonte; mais la méthode et la chaleur sont peut-être incompatibles.

A propos de chaleur, je dirai ce que je pense de celle de J.-Jacques Rousseau; c'est là, selon l'opinion publique, le caractère distinctif de ses ouvrages, c'est là ce qui en fait le succès, c'est là ce qui le fait préférer par bien des lecteurs à tous nos écrivains, sans en excepter aucun. Je ne dirai point, pour diminuer le mérite de cette chaleur, réelle ou prétendue, que J.-J. Rousseau a l'avantage de s'être mis à son aise avec ses lecteurs; car on pourrait dire aux autres écrivains : « Que n'en faites-vous autant? » mais je dirai que la chaleur de J.-J. Rousseau me paraît tenir plus aux sens qu'à l'âme. Il y a dans Virgile, dans Voltaire, dans Tacite même, telle phrase de sentiment que je préférerais à toute cette chaleur *physique;* malgré tout l'effet qu'elle produit sur moi, elle ne fait que m'agiter, et la véritable expression du sentiment laisse dans mon âme une impression douce et délicieuse. Je ne prétends pas donner ici mon avis pour règle, d'autres peuvent être affectés différemment, mais c'est ainsi que je le suis. La nature de ce feu qui embrase J.-J. Rousseau se remarque surtout dans ce qu'il dit des femmes; on sent qu'il les a aimées et les aime encore à la fureur, et les détails de convoitise sont, à mon gré, ceux où il réussit le mieux. C'est de tous les philosophes, passez-moi cette expression, le plus *concupiscent.*

Il n'y a pas grand mal à cela; mais où j'en trouve davantage, c'est que tant d'esprit, de lumières, de vie et de chaleur, soit dépensé presque en pure perte pour considérer l'homme dans des états d'abstraction, dans des états métaphysiques où il ne fut et ne sera jamais, et non l'homme tel qu'il est dans la société. J.-J. Rousseau a beau dire que ce n'est point là l'homme de la nature, que c'est l'homme corrompu et gâté, et que ce n'est pas sa faute si l'homme a perdu, par le commerce de ses semblables, sa perfection originelle et primitive, qu'il veut tâcher de lui rendre. Vous voulez, lui dirai-je, former un enfant qui doit vivre parmi des magots, et vous voulez en faire un géant :

cela n'est pas praticable; le géant choquera les magots, qui se réuniront tous contre lui, et le chasseront de chez eux à coups de pierre. Faites donc de votre enfant un magot comme les autres, mais à la vérité le moins magot qu'il soit possible; qu'il le soit assez pour ne pas déplaire à ses semblables, et pas assez pour se déplaire trop à lui-même. Voilà le véritable ouvrage du philosophe quand il a réellement pour but d'être utile; ce n'est pas de se déchaîner contre les maux, c'est d'y chercher des remèdes, et, s'il ne peut faire autrement, des palliatifs; il ne s'agit pas de battre l'ennemi, il est trop avant dans le pays pour entreprendre de l'en chasser; il s'agit de faire avec lui la guerre de chicane.

Il faut cependant être vrai. Quoiqu'en tout la méthode d'éducation proposée par J.-J. Rousseau ne soit pas praticable, quoiqu'elle n'aboutisse qu'à former une espèce de sauvage très-instruit et très-éclairé, les réflexions de l'auteur sur ce grand sujet renferment quantité de vues profondes et utiles, dont on peut tirer beaucoup d'avantages pour une éducation moins imaginaire. Presque tout ce qu'il dit sur les vices de l'éducation ordinaire est excellent; mais on pourrait lui faire le même reproche qu'il fait à la philosophie moderne, d'être plus habile à *détruire qu'à édifier*.

Le déchaînement qu'il se permet contre cette philosophie, soit par humeur, soit par franchise, soit par adresse, car J.-J. Rousseau n'en est pas exempt, sera fort utile à son livre; il empêchera vraisemblablement les dévots de crier contre lui autant qu'ils l'auraient fait. « L'auteur, diront-ils pour se consoler, nous traite assez mal, mais il maltraite nos ennemis encore plus que nous, et c'est quelque chose. »

L'intérêt vif que J.-J. Rousseau prend aux femmes paraît surtout dans son quatrième volume : comme il est beaucoup plus attaché à cette moitié du genre humain qu'à l'autre, il s'est aussi beaucoup plus utilement occupé du soin de son éducation; presque tout ce qu'il dit à ce sujet est vrai, bien pensé, et surtout praticable. Il oublie pourtant quelquefois l'extrême respect qu'il porte au sexe, à qui il dit impitoyablement les plus gros-

sières injures : mais ces injures ne gâteront pas sa cause auprès des femmes ; et, comme je l'ai déjà dit ailleurs, *beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'il a beaucoup aimé.*

## XV

### SUR MARIVAUX.

Marivaux aimait mieux les comédiens italiens que les comédiens français ; soit que le génie souple et délié de la nation italienne la rendît plus capable de se prêter aux formes déli cates que la représentation de ses pièces paraissait exiger ; soit que des acteurs étrangers, moins faits à notre goût et à notre langue, et par là moins confiants dans leurs talents et dans leurs lumières, se montrassent plus dociles aux leçons de l'auteur, et plus disposés à saisir dans leur jeu le caractère qu'il avait voulu donner à leur rôle.

Parmi ces acteurs, Marivaux distinguait surtout la fameuse Sylvia, dont il louait souvent, avec une espèce d'enthousiasme, le rare talent pour jouer ses pièces. Il est vrai qu'en faisant l'éloge de cette actrice, il faisait aussi le sien sans y penser ; car il avait contribué à la rendre aussi parfaite qu'elle l'était devenue ; mais il est vrai aussi, et cette circonstance est peut-être à l'honneur de l'un et de l'autre, qu'il n'avait eu qu'une seule leçon à lui donner. Peu content de la manière dont elle avait rempli le premier rôle qu'il lui confia, mais prévoyant sans doute avec quelle perfection elle pouvait s'en acquitter, il se fit présenter chez elle par un ami, sans se faire connaître ; et après avoir donné à l'actrice tous les éloges préliminaires que la bienséance exigeait, il prit le rôle sans affectation, et en lut quelques endroits avec tout l'esprit et toutes les nuances qu'un écrivain tel que lui pouvait désirer. « Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, vous êtes l'auteur de la pièce ; » dès ce moment elle devint au théâtre Marivaux lui-même, et n'eut plus besoin de ses conseils.

Il n'en était pas ainsi de la célèbre Le Couvreur, qui jouait dans les pièces de Marivaux, au Théâtre-Français, des rôles du même genre que ceux de mademoiselle Sylvia au Théâtre italien. On a plusieurs fois ouï dire à l'auteur que, dans les premières représentations, elle prenait assez bien l'esprit de ces rôles déliés et métaphysiques; que les applaudissements l'encourageaient à faire croire mieux s'il était possible; et qu'à force de faire mieux elle devenait précieuse et maniérée. On sera sans doute un peu étonné d'apprendre que Marivaux, si éloigné de la simplicité dans ses comédies, la prêchât si rigoureusement à ses acteurs. Mais cette simplicité, du moins apparente, était plus nécessaire au jeu de ses pièces qu'on ne serait d'abord tenté de le croire. Presque toutes, comme on l'a dit, sont des *surprises de l'Amour;* c'est-à-dire, la situation de deux personnes qui s'aimant et ne s'en doutant pas, laissent échapper par tous leurs discours, ce sentiment ignoré d'eux seuls, mais très-visible pour l'indifférent qui les observe. Il faut donc, comme le disait très-bien Marivaux lui-même, que les acteurs ne paraissent jamais *sentir la valeur de ce qu'ils disent*, et qu'en même temps les spectateurs la sentent et la démêlent à travers l'espèce de nuage dont l'auteur a dû envelopper leurs discours. « Mais, disait-il, j'ai eu beau le répéter aux comédiens, la fureur de montrer de l'esprit a été plus forte que mes très-humbles remontrances; et ils ont mieux aimé commettre dans leur jeu un contre-sens perpétuel, qui flattait leur amour-propre, que de ne pas paraître entendre finesse à leur rôle. » Un seul acteur lui fit une objection pressante : « Je jouerai, lui dit-il, mon rôle d'amant aussi bêtement qu'il vous conviendra; mais me répondez-vous que le parterre, et peut-être la moitié des loges, m'entendent? Gardez-vous, et nous aussi, de supposer à nos spectateurs une intelligence qu'ils n'ont pas; nous leur ferions un honneur dangereux pour nous, et peu flatteur pour eux qui n'en sauraient rien. — Eh bien! lui dit Marivaux, continuons donc, pour être applaudis, vous de mal jouer, moi de le souffrir; et pensons tous deux, mais sans nous en vanter, comme cet orateur, qui se voyant applaudi par une

multitude nombreuse, demanda s'il avait dit quelque sottise. »

Cette éternelle *surprise de l'Amour*, sujet unique des comédies de Marivaux, est la principale critique qu'il ait essuyée sur le fond de ses pièces ; car nous ne parlons point encore du style : on l'accuse, avec raison, de n'avoir fait qu'une comédie en vingt façons différentes, et on a dit assez plaisamment, que si les comédiens ne jouaient que les ouvrages de Marivaux, ils auraient l'air de ne point changer de pièces. Mais on doit au moins convenir que cette ressemblance est, dans sa monotonie, aussi variée qu'elle le puisse être, et qu'il faut une abondance et une subtilité peu commune, pour avoir si souvent tourné, avec une espèce de succès, dans une route si étroite et si tortueuse. Il se savait gré d'avoir le premier frappé à cette porte, jusqu'alors inconnue au théâtre. « Chez mes confrères, disait-il, et on reconnaîtra bien ici son langage, l'Amour est en querelle avec ce qui l'environne, et finit par être heureux malgré les opposants ; chez moi, il n'est en querelle qu'avec lui seul, et finit par être heureux malgré lui. Il apprendra dans mes pièces à se défier encore plus des tours qu'il se joue que des piéges qui lui sont tendus par des mains étrangères. » Cette guerre de chicane, si nous pouvons parler ainsi, que l'Amour se fait à lui-même, et qui finit brusquement par le mariage, dès l'instant même où les acteurs se sont éclaircis sur leurs sentiments mutuels, a fait dire encore que ses amants s'aiment le plus tard qu'ils peuvent, et se marient le plus tôt qu'il est possible.

---

# PORTRAIT

# DE MADAME GEOFFRIN.

« Encore madame Geoffrin ! » Oui, encore elle ! Ames sèches et frivoles, ce n'est pas pour vous que j'écris ; âmes tendres et sensibles, lisez-moi, et pardonnez-moi.

Je suis pourtant arrêté, en prenant la plume, par une réflexion douloureuse. La perte de cette digne femme est toute récente : le souvenir de ses vertus vit encore dans la mémoire même des indifférents ; mais une cruelle expérience ne m'a que trop appris avec quelle promptitude affligeante la vertu même est oubliée quand elle n'est plus ; mon âme se flétrit et se resserre en envisageant avec douleur cet affreux abîme de l'oubli, où tout va si rapidement se précipiter et s'engloutir. Hélas ! me suis-je dit, madame Geoffrin aura bientôt le même sort ; bientôt elle n'existera plus que dans le souvenir de quelques amis. Pour prolonger, autant qu'il est en moi, sa vie dans la mémoire des autres, où elle ne devrait jamais finir, ne ferais-je pas bien de remettre à quelques mois ce faible tribut de mon cœur ?... Mais ce cœur qui a besoin de se répandre, souffrirait trop à différer, et si dans quelques mois il ne doit plus parler qu'à moi, je suis bien sûr au moins qu'il me parlera toujours.

L'esprit de madame Geoffrin a été si bien saisi, apprécié, analysé par ses deux amis et les miens, que je n'ai garde de repasser sur cette peinture quelques traits informes qui ne feraient que l'affaiblir et l'altérer. Mais la peinture de son âme

est inépuisable, et c'est de son âme que je veux parler encore, parce que je voudrais qu'on en parlât sans cesse. D'ailleurs, mon cher ami, dans le peu que je vais vous dire, je parlerai beaucoup moins qu'elle, je ne ferai guère que la répéter, et en faisant parler son âme, je peindrai encore son esprit, même sans le vouloir; car la sensibilité vive et profonde a un genre d'esprit qui n'appartient qu'à elle, et qui ne lui manque jamais.

On a dit à quel point la bonté de madame Geoffrin était agissante, inquiète, opiniâtre; mais on n'a peut-être pas assez dit ce qui ajoute infiniment à son éloge, c'est qu'en avançant en âge, sa bonté augmentait de jour en jour. Pour le malheur de la société humaine, l'âge et l'expérience ne produisent que trop souvent l'effet contraire, même dans les personnes vertueuses, si la vertu n'est pas en elles d'une trempe forte et peu commune. Plus elles ont d'abord senti de bienveillance pour leurs semblables, plus, en éprouvant chaque jour leur ingratitude, elles se repentent de les avoir servis et s'affligent de les avoir aimés. Une étude des hommes plus réfléchie, plus éclairée par la raison et par la justice, avait appris à madame Geoffrin qu'ils sont encore plus faibles et plus vains que méchants; qu'il faut compatir à leur faiblesse, et souffrir leur vanité, afin qu'ils souffrent la nôtre. « Je sens avec plaisir, me disait-elle, qu'en vieillissant je deviens *plus bonne*, car je n'ose pas dire *meilleure*, parce que ma bonté tient peut-être à la faiblesse, comme la méchanceté de bien d'autres. J'ai fait mon profit de ce que me disait souvent le bon abbé de Saint-Pierre, que la charité d'un homme de bien ne devait pas se borner à soulager ceux qui souffrent, qu'elle devait s'étendre aussi jusqu'à l'indulgence dont leurs fautes ont si souvent besoin, et j'ai pris, comme lui, pour devise ces deux mots : donner et pardonner. »

La passion de donner, qui fut le besoin de toute sa vie, était née avec elle, et la tourmenta, pour ainsi dire, dès ses premières années. Étant encore enfant (l'humanité pardonnera ce détail), si elle voyait de sa fenêtre quelques malheureux demander l'aumône, elle leur jetait tout ce qui se trouvait sous sa main, son pain, son linge, et jusqu'à ses habits. On la grondait de

cette *intempérance de charité*, si je puis parler de la sorte; on l'en punissait quelquefois, et elle recommençait toujours.

Comme elle ne respirait que pour faire le bien, elle aurait voulu que tout le monde lui ressemblât; mais sa bienfaisance se gardait bien d'importuner celle des autres. « Quand je raconte, disait-elle, la situation de quelque infortuné à qui je voudrais procurer des secours, je n'enfonce point la porte; je me place seulement tout auprès, et j'attends qu'on veuille bien m'ouvrir. » Son illustre ami Fontenelle était le seul avec qui elle en usât autrement. Ce philosophe, si célèbre par son esprit, et si recherché pour ses agréments, sans vices et presque sans défauts, parce qu'il était sans chaleur et sans passion, n'avait aussi que les vertus d'une âme froide, des vertus molles et peu actives, qui, pour s'exercer, avaient besoin d'être averties, mais qui n'avaient besoin que de l'être. Madame Geoffrin allait chez son ami, et lui peignait avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle voulait soulager. « Ils sont bien à plaindre, » disait le philosophe, et il ajoutait quelques mots sur le malheur de la condition humaine; et puis il parlait d'autre chose. Madame Geoffrin le laissait aller, et, quand elle le quittait : « Donnez-moi, lui disait-elle, cinquante louis pour ces pauvres gens. — Vous avez raison, » disait Fontenelle, et il allait chercher les cinquante louis, les lui donnait et ne lui en reparlait jamais, tout prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertît encore. On trouvera peut-être un peu sèche la bienfaisance du philosophe, mais du moins on ne lui reprochera pas l'ostentation. Que le ciel donne à tous les hommes la bienfaisance, même avec autant de sécheresse, mais surtout avec autant de simplicité; et que le genre humain bénisse la vertu active, qui sait, comme la digne amie de Fontenelle, mettre ce sentiment en action dans les cœurs où il repose et attend qu'on le réveille.

Madame Geoffrin avait tous les goûts d'une âme sensible et douce : elle aimait les enfants avec passion; elle n'en voyait pas un seul sans attendrissement; elle s'intéressait à l'innocence et à la faiblesse de cet âge; elle aimait à observer en eux la nature, qui, grâce à nos mœurs, ne se laisse plus voir que dans l'en-

fance; elle se plaisait à causer avec eux, à leur faire des questions, et ne souffrait pas que les gouvernantes leur suggérassent la réponse. « J'aime bien mieux, leur disait-elle, les sottises qu'il me dira, que celles que vous lui dicterez... Je voudrais, ajoutait elle, qu'on fît une question à tous les malheureux qui vont subir la mort pour leurs crimes : avez-vous aimé les enfants? je suis sûre qu'ils répondraient que non. »

On peut juger par là qu'elle regardait la paternité comme le plaisir le plus doux de la nature. Mais plus ce plaisir était sacré pour elle, plus elle voulait qu'il fût pur et sans trouble. C'est pour cela qu'elle priait ceux de ses amis qui étaient sans fortune, de ne pas se marier. « Que deviendront, leur disait-elle, vos pauvres enfants, s'ils vous perdent de bonne heure? pensez à l'horreur de vos derniers moments, quand vous laisserez malheureux après vous ce que vous aurez eu de plus cher! » Quelques-uns de ceux à qui elle parlait ainsi se mariaient malgré ses remontrances; ils lui amenaient leurs petits enfants; elle pleurait, les embrassait et devenait leur mère.

Elle aurait voulu, non-seulement prolonger sa bienfaisance jusqu'après sa mort, mais la prolonger par les mains de ses amis. « On les bénirait, disait-elle, et ils béniraient ma mémoire. » Elle mit douze cents livres sur sa tête et sur celle d'un ami qui avait peu de fortune. « Si vous devenez plus riche, lui dit-elle, donnez cet argent pour l'amour de moi, quand je ne pourrai plus le donner. »

Toujours occupée de ceux qu'elle aimait, toujours inquiète pour eux, elle allait même au-devant de ce qui pouvait troubler leur bonheur. Un jeune homme à qui elle s'intéressait, jusqu'alors uniquement livré à l'étude, fut saisi et frappé, comme subitement, d'une passion malheureuse qui lui rendait et l'étude et la vie même insupportables; elle vint à bout de le guérir. Quelque temps après elle s'aperçut que ce jeune homme lui parlait avec intérêt d'une femme aimable qu'il voyait depuis peu de jours. Madame Geoffrin, qui connaissait cette femme, l'alla trouver : « Je viens, lui dit-elle, vous demander une grâce; ne témoignez pas à *** trop d'amitié ni d'envie de le voir, il

deviendraitamoureux de vous, il serait malheureux, je le serais de le voir souffrir, et vous souffririez vous-même de lui avoir fait tant de mal. » Cette femme, vraiment honnête, lui promit ce qu'elle demandait, et lui tint parole.

Comme elle rassemblait chez elle les personnes les plus distinguées par le rang et la naissance, qu'elle paraissait même les rechercher quelquefois, on s'imaginait qu'elle était très-flattée de les voir. On la jugeait mal; elle n'était en aucun genre la dupe des préjugés, mais elle les ménageait pour être utile à ses amis. « Vous croyez, disait-elle à un des hommes qu'elle aimait le plus, que c'est pour moi que je vois des grands et des ministres, détrompez-vous; je les vois pour vous et pour vos semblables, qui pouvez en avoir besoin; si tous ceux que j'aime étaient heureux et sages, ma porte serait tous les jours fermée à neuf heures, excepté pour eux. »

Son indulgence pour les autres se montrait surtout dans la conversation. Elle supportait jusqu'aux bavards, si insupportables à la bonté même, quand elle n'est pas à toute épreuve. « En vérité, disait-elle, je m'en accommode assez, pourvu que ce soient de ces bavards tout court, qui ne veulent que parler, et qui ne demandent pas qu'on leur réponde. Mon ami Fontenelle, qui leur pardonnait comme moi, disait qu'*ils reposaient sa poitrine :* ils me font encore un autre bien; leur bourdonnement insignifiant est pour moi comme le bruit des cloches, qui n'empêche point de penser, et qui souvent y invite. » Les bavards à prétention, qui se croient faits pour qu'on les écoute, et dans qui le besoin de parler est un besoin de vanité, étaient les seuls qu'elle souffrît avec peine : encore avait-elle soin qu'ils ne s'en aperçussent pas. « Je voudrais, disait-elle de l'un d'eux, que, lorsqu'il me parle, Dieu me fît la grâce d'être sourde sans qu'il le sût; il parlerait et croirait que je l'écoute, et nous serions contents tous deux. »

Avec tant de vertus, de bonté, de bienfaisance, croirait-on que madame Geoffrin eût des ennemis? eh! qu'y faire? Fénelon en avait bien : il faut se soumettre à cette cruelle loi de la nature, et pleurer sur l'espèce humaine. Il est vrai que madame

Geoffrin n'avait guère des ennemis que parmi les femmes, et j'en suis bien fâché pour elles; encore dois-je avouer, à leur honneur, que ces ennemies étaient en bien petit nombre, et que toutes les femmes dont elle était vraiment connue la chérissaient et la respectaient. Quand elle se voyait l'objet de la haine, le sentiment qu'elle lui inspirait était celui de la pitié, non pas de cette pitié qui méprise et qui humilie, mais de celle qui plaint et qui pardonne. « Si vous trouvez, disait-elle à ses amis, des gens qui me haïssent, gardez-vous de leur dire le peu de bien que vous pensez de moi; ils m'en haïraient davantage; ils en seraient plus tourmentés, et je voudrais bien qu'ils ne le fussent pas. »

Telle était, mon cher ami, celle que la vertu, la société, l'humanité enfin, dans tous les sens possibles de ce mot, ont eu le malheur de perdre, et que j'ai perdue plus que personne : elle m'aimait comme son fils; ma confiance en elle était sans bornes. Hélas! j'ai vu périr dans l'espace d'une année les deux personnes qui m'étaient les plus chères, et j'étais assez heureux pour que ces deux personnes s'aimassent tendrement. Elles étaient bien dignes l'une de l'autre, et bien dignes de s'aimer, quoique très-différentes par leur caractère; car les âmes honnêtes et bienfaisantes ont, comme les pierres d'aimant, si je puis employer cette expression, un *pôle ami*, par où elles s'attirent et s'unissent fortement l'une à l'autre : que me reste-t-il dans la solitude où mon cœur se trouve, que de penser à elles et de les pleurer? La nature, qui nous a fait naître pour la douleur et pour les larmes, nous a fait, dans notre malheur, deux tristes présents, dont la plupart des hommes ne se doutent guère : la mort pour voir finir les maux qui nous tourmentent, et la mélancolie pour nous aider à supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Le cœur encore tout plein de la première perte que je venais de faire, j'allais voir tous les jours madame Geoffrin, et m'affliger auprès d'elle et avec elle; son amitié m'écoutait et me soulageait : ce bien, qui m'était si nécessaire et si cher, m'a été enlevé peu de temps après; et, au milieu de ces sociétés, qui ne sont que le remplissage de la vie,

je ne puis plus parler à personne qui m'entende. Je passais toutes mes soirées chez l'amie que j'avais perdue, et toutes mes matinées avec celle qui me restait encore; je ne l'ai plus, et il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.

J'ai vu madame Geoffrin pendant les premiers jours de sa maladie, sur ce lit de douleur et de mort où elle a langui plus d'une année. « Pourquoi faut-il, me disais-je, qu'elle disparaisse de la terre, elle qui va manquer à tant d'amis, à tant de malheureux, et que j'y reste encore, moi qui ne manquerai plus à personne! »

Des circonstances cruelles m'ont privé même du plaisir douloureux de la voir jusqu'à la fin de sa vie, et d'adoucir, par les marques de ma tendresse, sa mort lente et prolongée. Son cœur m'appelait, et sa bouche n'osait obéir à son cœur; j'étais condamné à la perdre un an plus tôt que les amis qui ont fermé ses yeux. Qu'il me soit au moins permis d'adresser à son ombre, si elle peut m'entendre, ces mots touchants que Tacite adressait à celle de son vertueux beau-père Agricola, enlevé par une longue mort à sa famille absente : « Trop peu de larmes ont honoré vos derniers moments, et vos yeux en se fermant ont cherché les miens qu'ils n'ont pu trouver. *Paucioribus lacrymis composita es, et novissima in luce desideravere aliquid oculi tui.* » Ici, mon cher ami, la plume me tombe des mains, mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que je vous écris. Adieu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Hélas! depuis deux ans qu'elle a disparu de la terre, et peut-être même du souvenir de tant de personnes qui se disaient ses amies, mon cœur est toujours si plein d'elle, que sans cesse il cherche à se répandre; mais il a besoin, pour se soulager, de trouver des cœurs tels que le vôtre, qui sachent l'entendre et lui répondre. Permettez-moi donc de vous entretenir encore de quelques faits que j'ai recueillis à son sujet, et qui ajoutent de nouveaux traits à la peinture si intéressante de son esprit et de son âme. Je n'aurai peut-être de lecteur que vous; mais, quand on parle de ce qu'on a aimé tendrement, doit-on

désirer d'être lu par d'autres que par ceux dont on est aimé?

Madame Geoffrin avait un procès qu'elle désirait de voir finir; elle alla trouver un homme de lettres célèbre, dont elle était chérie, et qui connaissait l'avocat de la partie adverse : « Voyez, je vous prie, lui dit-elle, cet avocat, et accommodez avec lui mon ennuyeuse affaire. » L'homme de lettres lui représenta qu'on pourrait exiger d'elle une somme considérable, et imposer à son aversion pour les procès cette taxe rigoureuse. « Quel meilleur usage, répondit-elle, puis-je faire de mon argent, que d'en acheter mon repos? » Le négociateur réussit; il était difficile qu'il échouât avec des pleins pouvoirs si étendus, et surtout si rares chez les plaideurs. Madame Geoffrin, pleine de reconnaissance, lui promit son portrait, que jusqu'alors elle n'avait voulu donner à personne. Au bout de quelque temps elle retourna chez lui : « Vous n'aurez point mon portrait, lui dit-elle les larmes aux yeux; trop de gens en seraient jaloux et me le demanderaient inutilement. » Son ami voulut la consoler; car, tout affligé qu'il était, elle souffrait encore plus que lui. Hélas! dit-elle, ce ne sont pas les plaintes de mes amis que je redoute, ce sont les plaintes des gens qui ne m'aiment pas et qui font semblant de m'aimer. »

Quelques femmes qui avaient, comme je vous l'ai dit, le malheur de la haïr et la bassesse de la déchirer, poussaient la maladresse du dénigrement et de la satire jusqu'à se moquer de ses œuvres de bienfaisance. « Croyez-moi, madame, dit à l'une d'elles un honnête homme qui l'écoutait, vous ne viendrez jamais à bout, malgré le désir édifiant que vous en avez, de rendre la vertu ridicule; je vous conseille de renoncer à cette digne entreprise, et de changer de conversation, pour votre honneur et pour votre repos. »

Bien instruite, mais peu blessée de l'aversion que ces femmes lui portaient, madame Geoffrin, si elle n'eût écouté que son amour-propre, aurait peut-être été flattée de se voir l'objet de l'envie : vous pouvez en juger par l'espèce de commisération qu'elle témoignait pour une femme qu'elle avait connue et peu regrettée; femme à petits talents et à grandes prétentions, mem-

bre de plusieurs académies, auteur de plusieurs ouvrages loués à outrance, ainsi que beaucoup d'autres sottises du temps, dans tous les journaux, et restée, malgré tout cela, sans réputation comme sans détracteurs. « Hélas ! disait madame Geoffrin en soupirant, cette pauvre créature, avec tous ses prôneurs et tous ses titres, a cruellement joué de malheur ; elle n'a pu parvenir à se faire une ennemie, même parmi les femmes. »

Les ridicules de la vanité, dans tous les genres et dans tous les états, la frappaient plus vivement que tout le reste des impertinences humaines ; et, quoiqu'elle parlât de ses ridicules sans aucun fiel, car elle n'en avait jamais, elle se permettait de les apprécier avec autant de gaieté que de franchise. Une femme de sa connaissance la plus intime, née bourgeoise, et se croyant devenue, par son mariage, femme de qualité, lui parlait sans cesse de sa *maison* et du *grand monde* où elle vivait, et lui laissait même entrevoir, sans trop s'en douter, le mépris dont elle honorait sa mère, qui lui paraissait presque une personne du peuple, et peu faite au moins pour lui être comparée par le rang et la naissance. Madame Geoffrin, qui recevait quelquefois des lettres de cette femme, avait la bonté de m'en faire part, et s'amusait avec moi de toutes les inepties que ces lettres renfermaient, et pour les choses et pour le style. « Que la vanité a peu d'esprit, ajoutait-elle ! mais cette femme n'a pour vivre que sa vanité, et après tout il faut qu'elle vive. » J'étais quelquefois tenté de lui répondre comme M. d'Argenson à l'abbé Desfontaines : « Je n'en vois pas la nécessité. »

Quand elle voyait dans ses amis des travers et des écarts, elle ne se permettait pas d'en parler à d'autres qu'à eux ; mais souvent aussi elle les leur reprochait avec une force qui aurait pu les blesser s'ils en avaient moins connu le motif ; le tendre intérêt qui l'animait excusait tout à leurs yeux. Quelquefois elle se félicitait d'avoir réussi par ses remontrances à les rendre meilleurs ; elle prétendait, par exemple, s'il m'est permis de me citer ici, m'avoir corrigé de bien des défauts ; je dois pourtant avouer, à ma honte, que je ne m'apercevais guère de ses succès. « En vérité, me disait-elle un jour, vous m'avez donné

bien de la peine. — Il ne tiendrait qu'à moi, lui répondis-je, de vous en donner bien encore. » Elle rit un moment de cet aveu, comme je riais quelquefois moi-même avec elle des naïvetés qui, de temps en temps, lui échappaient; car elle avait jusqu'à ce mérite. Un de ses amis s'obstinait, malgré ses représentations, à habiter une campagne qu'elle trouvait très-malsaine. « C'est ce qu'il ne croit pas, lui répondis-je; il est, au contraire, persuadé que l'air y est très-salubre. — Voilà, dit-elle, comme on est toujours quand on aime le lieu qu'on habite; on croit y respirer le meilleur air du monde, et on ne sait pas qu'il n'y a point de meilleur air que celui de Paris. — Vous devez, lui dis-je, en être d'autant plus sûre, que vous n'en avez jamais respiré d'autre. » Alors elle se mit à plaisanter elle-même de l'éloge qu'elle venait de donner à son air natal. « Vous voyez, me dit-elle, combien j'ai raison de dire que c'est la folie de tout le monde; je viens moi-même d'en être la preuve. »

Un philosophe de ses amis, arrivant de Pétersbourg, lui parlait avec les plus grands éloges de l'illustre souveraine qui gouverne ce grand empire. « Vous ne sauriez croire, lui disait-il, à quel point je reviens enchanté de sa conversation et de sa personne. — Je le crois bien, répondit-elle, elle était devant son peintre. »

On parlait, en sa présence, d'un auteur connu qu'on appelait un *homme d'esprit*, quoiqu'il passât pour avoir fait bien plus d'usage de l'esprit des autres que du sien. « Dites, répondit-elle, pour le bien apprécier, que c'est une bête frottée d'esprit. » Des juges délicats, tels qu'il y en a tant aujourd'hui, trouveront peut-être cette expression plus énergique que noble; mais ce qui eût été ignoble dans la bouche d'un autre cessait de l'être dans la sienne. Si elle employait quelquefois, sans scrupule, des expressions familières, populaires même, que la soi-disant bonne compagnie se serait refusées avec dédain, elle n'en faisait jamais usage qu'en les relevant par le grand sens qu'elles renfermaient; et de triviales qu'elles auraient été dans toute autre circonstance, elles devenaient dans sa conversation tout à la fois originales, piquantes et philosophiques.

Cette philosophie qui dirigeait toutes ses actions et qui écla-

tait souvent dans ses discours s'exprimait chez elle d'une manière tantôt plaisante, tantôt profonde. Un homme qu'elle connaissait pour un menteur infatigable raconta en sa présence un fait dont elle nia la vérité, ne doutant pas qu'il ne fît, à son ordinaire, un nouveau mensonge. « Vous vous pressez trop, lui dit quelqu'un, de nier ce fait; car, par malheur, il est vrai. — S'il est vrai, répondit-elle, pourquoi monsieur le dit-il? » Le menteur véridique n'attendit pas, comme on le peut croire, la fin de la conversation ; et, lorsqu'il fut sorti, elle ajouta : « Quand un homme ment toujours, c'est à peu près comme s'il disait toujours vrai; on n'a qu'à s'arranger pour croire toujours le contraire de ce qu'il avance. Mais, s'il s'avise de dire vrai quelquefois, que voulez-vous qu'on en fasse dans la société? comment vivre et converser avec quelqu'un à qui on ne peut dire ni oui ni non? »

La raison saine et éclairée qui rendait sa conversation si intéressante se manifesta même dans ses derniers moments. Elle ne parlait presque plus, et semblait ne respirer que pour souffrir, quoiqu'elle souffrît sans se plaindre. On conversait autour d'elle pour la distraire, et l'on s'entretenait des différents moyens que les gouvernements peuvent employer pour rendre les peuples heureux. Plusieurs des assistants étalaient sur cela les lieux communs ordinaires. « Ajoutez-y, dit-elle, le soin de procurer des plaisirs, chose dont on ne s'occupe pas assez. » Platon bien portant lui aurait envié l'honneur d'une si sage maxime, et c'est une des dernières paroles qu'elle a prononcées dans sa longue et douloureuse agonie.

Ce triste mot d'*agonie* me rappelle bien cruellement, mon cher ami, les funestes circonstances qui m'ont privé de lui donner jusqu'à la fin des preuves de ma reconnaissance et de ma tendresse. En vain cette femme mourante, qui m'aimait et me désirait, laissait échapper quelquefois des plaintes de m'avoir perdu ; si quelqu'un disait un mot de moi, un domestique s'approchait aussitôt, en le priant de ne pas prononcer mon nom. Mais, quoique madame Geoffrin regrettât les consolations qu'on lui arrachait, elle se résignait avec patience à cette privation.

Un ami lui témoignait combien il était touché de son état : « Je ne suis pas, lui répondit-elle, aussi à plaindre que vous le pensez ; on s'accoutume à tout, même à cela, » en montrant les importuns, même très-proches, qui l'entouraient et la fatiguaient.

La seule chose qui m'ait été permise, parce que personne ne pouvait l'empêcher, c'est la triste consolation de lui rendre les honneurs funèbres. En suivant son lugubre convoi, où, pour le dire en passant, j'étais presque seul avec les deux hommes de lettres qui ont comme moi célébré sa mémoire, j'adressais à ses mânes ce passage de Tacite, que je me plais à répéter, tant les regrets de ce sage écrivain, sur la mort de son vertueux beau-père, Agricola, étaient semblables à ceux que j'éprouvais moi-même. « A la perte cruelle que j'ai faite en vous, se joint la douleur de n'avoir pu adoucir vos maux par ma présence, les soulager par mes soins, jouir en pleurant des précieuses marques de votre tendresse, recueillir enfin vos dernières paroles pour en conserver un souvenir éternel. Cette privation amère me perce le cœur ; j'étais condamné à vous perdre une année entière avant votre mort. » Tels étaient, mon cher ami, les sentiments qui remplissaient mon âme en voyant porter au tombeau cette femme si digne de vivre, et que la terre aurait dû conserver toujours.

Adieu ; je ne vous écrirai plus tout ce que je sens pour elle ; mais je vous le dirai souvent encore : ma tendre amitié pour l'un et l'autre se réserve cette affligeante, mais unique ressource.

---

# PORTRAIT

DE

# MADEMOISELLE DE LESPINASSE

ADRESSÉ A ELLE-MÊME, EN 1771.

---

Le temps et l'habitude, qui dénaturent tout, mademoiselle, qui détruisent nos opinions et nos illusions, qui anéantissent ou affaiblissent l'amour même, ne peuvent rien sur le sentiment que j'ai pour vous et que vous m'avez inspiré depuis dix-sept ans; ce sentiment se fortifie de plus en plus par la connaissance que j'ai des qualités aimables et solides qui forment votre caractère; il me fait sentir en ce moment le plaisir de m'occuper de vous en vous peignant telle que je vous vois.

Vous ne voulez pas, dites-vous, que je me borne à faire la moitié de votre portrait en ne composant qu'un panégyrique; vous y voudriez des ombres, apparemment pour relever la vérité du reste; et vous m'ordonnez de vous entretenir de vos défauts, même, en cas de besoin, de vos vices, si je vous en connais quelques-uns. De vices, j'avoue que je ne vous en sais point, et j'en suis presque fâché, tant j'aurais envie de vous obéir. De défauts, je vous en connais quelques-uns, et même d'assez déplaisants pour les gens qui vous aiment. Trouvez-vous cette déclaration assez grossière ! je souhaiterais même que vous eussiez d'autres défauts que ceux dont j'ai à vous faire le reproche. Je voudrais en vous de ces défauts qui rendent aimable, de ceux qui sont l'effet des passions; car j'avoue que j'aime les défauts de cette espèce; mais, par malheur, ceux que j'ai à vous repro-

cher n'en sont pas, et prouvent peut-être (je ne vous dis cela qu'à l'oreille) qu'il n'y a guère de passion chez vous.

Je ne parlerai point de votre figure; vous n'y attachez aucune prétention, et, d'ailleurs, c'est un objet auquel un vieux et triste philosophe comme moi ne prend pas garde, auquel il ne se connait pas, auquel même il se pique de ne se pas connaître, soit par ineptie, soit par vanité, comme il vous plaira. Je dirai, cependant, de votre extérieur, ce qui me paraît frapper tout le monde, que vous avez beaucoup de noblesse et de grâces dans tout votre maintien, et, ce qui est bien préférable à une beauté froide, beaucoup de physionomie et d'âme dans tous vos traits. Aussi, pourrais-je vous nommer plus d'un de vos amis, qui auraient eu pour vous plus que de l'amitié, si vous l'aviez voulu.

Le goût qu'on a pour vous ne tient pas seulement à vos agréments extérieurs; il tient surtout à ceux de votre esprit et de votre caractère. Votre esprit plaît et doit plaire par bien des qualités, par l'excellence de votre ton, par la justesse de votre goût, par l'art que vous avez de dire à chacun ce qui lui convient.

L'excellence de votre ton ne serait point un éloge pour une personne née à la cour, et qui ne peut parler que la langue qu'elle a apprise : en vous c'est un mérite très-réel, et même très-rare : vous l'avez apporté du fond d'une province, où vous n'aviez trouvé personne qui vous l'enseignât. Vous étiez sur ce point aussi parfaite, le lendemain de votre arrivée à Paris, que vous l'êtes aujourd'hui. Vous vous y êtes trouvée, dès le premier jour, aussi libre, aussi peu déplacée dans les sociétés les plus brillantes et les plus difficiles, que si vous y aviez passé votre vie; vous en avez senti les usages avant de les connaître, ce qui suppose une justesse et une finesse de tact très peu communes, une connaissance exquise des convenances. En un mot, vous avez deviné le langage de ce qu'on appelle *bonne compagnie*, comme Pascal, dans ses *Provinciales*, avait deviné la langue française, qui n'était pas formée de son temps, et le ton de la bonne plaisanterie, qu'il n'avait pu apprendre de personne dans la retraite où il vivait. Mais, comme vous sentez parfaite-

ment que vous avez ce mérite, et même que ce n'est pas en vous un mérite ordinaire, vous avez peut-être le défaut d'y attacher trop de prix dans les autres : il faut bien des qualités réelles pour vous faire pardonner à ceux qui ne l'ont pas; et sur cet objet assez peu important, vous êtes impitoyable jusqu'à la minutie.

Oui, mademoiselle, la seule chose sur laquelle vous soyez délicate, et délicate au point d'en être quelquefois *odieuse*, ici je suis comme madame Bertrand, dans la comédie du ***Moulin de Javelle***, et ***je vais d'abord aux invectives***, parce qu'il est question de défendre mes propres foyers, c'est votre excessive sensibilité sur ce qu'on nomme le ***bon ton*** dans les manières et dans les discours; le défaut de cette qualité vous paraît à peine effacé par le sentiment le plus tendre et le plus vrai qu'on puisse vous marquer; mais en récompense, il est des hommes en qui cette qualité supplée auprès de vous à toutes les autres; vous les trouvez tels qu'ils sont, faibles, personnels, pleins d'airs, incapables d'un sentiment profond et suivi, mais aimables et pleins de grâces, et vous avez la plus grande disposition à les préférer à vos plus fidèles, à vos plus sincères amis; avec un peu plus de soins et d'attention pour vous, ils éclipseraient tout à vos yeux, et peut-être vous tiendraient lieu de tout.

La même justesse de goût qui vous donne un si grand usage du monde se montre assez généralement dans les jugements que vous portez sur les ouvrages. Vous ne vous y trompez guère, et vous vous y tromperiez encore moins, si vous vouliez toujours *être* réellement de ***votre opinion***, et ne point juger d'après certaines personnes aux genoux desquelles votre esprit a la bonté de se prosterner, quoiqu'elles n'aient pas à beaucoup près le don d'être infaillibles. Vous leur faites quelquefois l'honneur d'attendre leur avis, pour en avoir un qui ne vaut pas celui que vous auriez eu de vous-même.

Vous avez encore un autre défaut, c'est de vous prévenir, et, comme on dit, de vous ***engouer*** à l'excès en faveur de certains ouvrages. Vous jugez avec assez de ***justice*** et de ***justesse*** tous les livres où il n'y a qu'un degré médiocre de sentiment et de

chaleur; mais quand ces deux qualités dominent dans certains endroits d'un ouvrage, toutes les taches, même considérables, qu'il peut avoir, disparaissent pour vous; il est *parfait* à vos yeux, et il vous faut du temps et un sens plus rassis pour le juger tel qu'il est. J'ajouterai, cependant, pour vous consoler de cette censure, que tout ce qui appartient au sentiment est un objet sur lequel vous ne vous trompez jamais, et qu'on peut appeler votre domaine.

Mais ce qui vous distingue surtout dans la société, c'est l'art de dire à chacun ce qui lui convient; et cet art, quoique peu commun, est pourtant bien simple chez vous; il consiste à ne parler jamais de vous aux autres, et beaucoup d'eux. C'est un moyen infaillible de plaire; aussi plaisez-vous généralement, quoiqu'il s'en faille beaucoup que tout le monde vous plaise; vous savez même ne pas déplaire aux personnes qui vous sont le moins agréables. Ce désir de plaire à tout le monde vous a fait dire un mot qui pourrait donner mauvaise opinion de vous à ceux qui ne vous connaîtraient pas à fond. « Ah! que je voudrais, vous êtes-vous écriée un jour, connaître le faible de chacun! » Ce trait semblerait partir d'une profonde politique, et d'une politique même qui avoisine la fausseté; cependant, vous n'avez nulle fausseté; toute votre politique se réduit à désirer qu'on vous trouve aimable, et vous le désirez, non par un principe de vanité dont vous n'êtes que trop éloignée, mais par l'envie et le besoin de répandre plus d'agrément dans votre vie journalière.

Si vous plaisez généralement à tout le monde, vous plaisez surtout aux gens aimables, et vous leur plaisez par l'effet qu'ils font sur vous, par l'espèce de jouissance qu'éprouve leur amour en voyant à quel point vous sentez leurs agréments; vous avez l'air de leur être obligée de ces agréments comme s'ils n'étaient que pour vous, et vous doublez, pour ainsi dire, le plaisir qu'ils ont de se trouver aimables.

La finesse de goût qui se joint en vous au désir continuel de plaire fait que, d'un côté, il n'y a jamais rien en vous de *recherché*, et que, de l'autre, il n'y a jamais rien de *négligé;* aussi,

peut-on dire de vous que vous êtes très-*naturelle* et nullement *simple.*

Discrète, prudente et réservée, vous possédez l'art de vous contraindre sans effort, et de cacher vos sentiments sans les dissimuler. Vraie et franche avec ceux que vous estimez, l'expérience vous a rendue défiante avec tout le reste; mais cette disposition, qui est un vice quand on commence à vivre, est une qualité précieuse pour peu qu'on ait vécu.

Cependant cette attention, cette circonspection dans la société qui vous sont ordinaires, n'empêchent pas que vous ne soyez quelquefois inconsidérée; il vous est arrivé à la vérité, bien rarement, de laisser échapper, en présence de certaines personnes, des discours qui vous ont beaucoup nui auprès d'elles; c'est que vous êtes franche par nature, et discrète seulement par réflexion, et que la nature s'échappe quelquefois malgré nos efforts.

Les différents contrastes qu'offrent votre caractère, de naturel sans simplicité, de réserve et d'imprudence, contrastes qui viennent en vous du combat de l'art et de la nature, ne sont pas les seuls qui existent dans votre manière d'être, et toujours par la même cause. Vous êtes à la fois gaie et mélancolique, mais gaie par votre naturel, et mélancolique encore par réflexion; vos accès de mélancolie sont l'effet des différents malheurs que vous avez éprouvés; votre disposition physique ou morale du moment les fait naître; vous vous y livrez avec une satisfaction douloureuse, et en même temps si profonde, que vous souffrez avec peine qu'on vous arrache de la mélancolie par la gaieté, et qu'au contraire vous retombez, avec une sorte de plaisir, de la gaieté dans la mélancolie.

Quoique vous ne soyez pas toujours mélancolique, vous êtes sans cesse pénétrée d'un sentiment plus triste encore : c'est le dégoût de la vie; ce dégoût vous quitte si peu, que, si même, dans un moment de gaieté, on vous proposait de mourir, vous y consentiriez sans peine. Ce sentiment continu tient à l'impression vive et profonde que vos chagrins vous ont laissée; vos affections mêmes, et l'espèce de passion que vous y mettez, ne

le détruisent pas; on voit que la douleur, si je puis parler de la sorte, vous a nourrie, et que les affections ne font que vous consoler.

Ce n'est pas seulement par vos agréments et par votre esprit que vous plaisez généralement, c'est encore par votre caractère. Quoique vous sentiez très-bien les ridicules, personne n'est plus éloigné que vous d'en donner; vous abhorrez la méchanceté et la satire; vous ne haïssez personne, si ce n'est, peut-être, une seule femme, qui, à la vérité, a bien fait tout ce qu'il fallait pour être haïe de vous; encore votre haine pour elle n'est-elle pas active, quoique la sienne à votre égard le soit jusqu'au ridicule, et jusqu'à un excès qui rend cette femme très-malheureuse.

Vous avez une autre qualité très-rare, et surtout dans une femme; vous n'êtes nullement envieuse : vous rendez justice, avec la satisfaction la plus vraie, aux agréments et aux bonnes qualités de toutes les femmes que vous connaissez; vous la rendez même à votre ennemie, dans ce qu'elle peut avoir soit de bon et d'estimable, soit d'agréable et de piquant.

Cependant, car il ne faut pas vous flatter, même en disant du bien de vous, cette bonne qualité, toute rare qu'elle est, est peut-être moins louable en vous qu'elle ne le serait en beaucoup d'autres. Si vous n'êtes point envieuse, ce n'est pas précisément parce que vous trouvez bon que d'autres personnes aient sur vous les mêmes avantages; c'est qu'après avoir bien regardé autour de vous, tous les êtres existants vous paraissent également à plaindre, et qu'il n'y en a aucun dont vous voulussiez changer la situation contre la vôtre. S'il y avait ou si vous connaissiez un être souverainement heureux, vous seriez peut-être très-capable de lui porter envie; et on vous a souvent ouï dire qu'il était juste que les personnes qui ont de grands avantages eussent de grands malheurs, pour consoler ceux qui seraient tentés d'en être jaloux. Ne croyez pas cependant que votre peu de jalousie cesse d'être une vertu, quoique le principe n'en soit point aussi pur qu'il pourrait l'être; car, combien y a-t-il de gens qui ne croient pas que personne soit heu-

reux, qui ne voudraient être à la place de personne, et qui ne laissent pas d'être jaloux?

Votre éloignement pour la méchanceté et l'envie suppose en vous une âme noble; aussi la vôtre l'est-elle à tous égards : quoique vous désiriez la fortune, et que vous en ayez besoin, vous êtes incapable de vous donner aucun mouvement pour vous la procurer; vous n'avez pas même su profiter des occasions les plus favorables que vous avez eues pour vous faire un sort plus heureux.

Non-seulement vous avez l'âme très-élevée, vous l'avez encore très-sensible; mais cette sensibilité est pour vous un tourment plutôt qu'un plaisir; vous êtes persuadée qu'on ne peut être heureux que par les passions, et vous connaissez trop le danger des passions pour vous y livrer. Vous n'aimez donc qu'autant que vous l'osez; mais vous aimez tout ce que vous pouvez ou tant que vous le pouvez; vous donnez à vos amis, sur cette sensibilité qui vous surcharge, tout ce que vous pouvez vous permettre : mais il vous en reste encore une surabondance dont vous ne savez que faire, et que, pour ainsi dire, vous jetteriez *à tous les passants;* cette surabondance de sensibilité vous rend très-compatissante pour les malheureux, même pour ceux que vous ne connaissez pas; rien ne vous coûte pour les soulager. Avec cette disposition, il est naturel que vous soyez très-obligeante, aussi ne peut-on vous faire plus de plaisir que de vous en fournir l'occasion; c'est donner à la fois de l'aliment à votre bonté et à votre activité naturelle. J'ai dit que vous donniez à vos amis *tous les sentiments que vous pouviez vous permettre;* vous leur accordez même quelquefois au delà de ce qu'ils seraient en droit d'exiger : vous les défendez avec courage, en toute circonstance et en tout état de cause, soit qu'ils aient tort ou raison. Ce n'est peut-être pas la meilleure manière de les servir; mais tant de gens abandonnent leurs amis lors même qu'ils pourraient et devraient les défendre, qu'on doit savoir gré à votre amitié de fuir et d'abhorrer cette lâcheté, même jusqu'à l'excès.

L'espèce de mouvement sourd et intestin qui agite sans cesse votre âme fait quelle n'est pas aussi égale qu'elle le parait,

même à vos amis. Vous avez souvent de l'humeur et de la sécheresse; mais, par une suite de votre désir général de plaire, vous ne la laissez guère paraître qu'à l'auteur de ce portrait : il est vrai que vous rendez justice à son amitié en ne craignant pas de vous laisser voir à lui telle que vous êtes; mais cette même amitié se croit obligée de vous dire que la sécheresse et l'humeur vous déparent beaucoup à tous égards. Ainsi, pour l'intérêt de votre amour-propre, l'amitié vous conseille d'avoir le moins de sécheresse et d'humeur que vous pourrez, à moins que vos amis ne le méritent, ce qui doit leur arriver bien rarement, grâce aux sentiments si profonds et si justes dont ils sont pénétrés pour vous.

Vous convenez de cette maudite sécheresse, et c'est bien fait à vous; ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de vous en corriger.

Pour vous en dispenser, vous cherchez à vous persuader qu'elle est incorrigible, et qu'elle tient à votre caractère : je crois que vous vous trompez là-dessus, et qu'elle tient bien plutôt à la situation où vous êtes. Vous étiez née avec une âme tendre, douce et sensible; vous ne l'avez que trop éprouvé, et les effets pour vous n'en ont été que trop cruels; or, vous en direz tout ce qu'il vous plaira, mais la sensibilité extrême exclue la sécheresse. Ce vilain défaut n'est donc pas en vous l'ouvrage de la nature, mais, ce qui est *affreux*, l'ouvrage de l'art : à force d'être contrariée, choquée, blessée dans vos sentiments et dans vos goûts, vous vous êtes accoutumée à ne vous affecter de rien; à force de réprimer les sentiments qui auraient pu faire votre malheur, vous avez amorti ceux qui auraient répandu de la douceur dans votre âme; ils restent comme endormis au fond de votre cœur, sans mouvement, sans activité, et vous avez préparé bien du mal à vos amis en vous mettant à l'abri de celui que vos ennemis cherchaient à vous faire; en travaillant à vous rendre dure à vous-même, vous l'êtes devenue pour ceux qui vous aiment. Il est vrai, car le sentiment n'est point anéanti chez vous, il n'est qu'assoupi, que vous ne tardez pas à vous repentir des chagrins que votre sécheresse a causés, quand vous

voyez que ces chagrins ont fait une impression profonde ; vous revenez alors à votre sensibilité ancienne; un moment, un mot, répare tout. Dans les autres, le premier mouvement est l'effet de la nature, le second est celui de la réflexion : chez vous, c'est tout le contraire ; et tel est dans votre âme, d'ailleurs si estimable, le cruel et malheureux effet de l'habitude.

Ce qui prouve encore que cette *sécheresse* n'est point naturelle en vous, c'est un autre défaut que je vous ai reproché, et qui est presque l'opposé de celui-là ; *le désir banal de plaire à tout le monde :* pour ce défaut-là, vous le tenez beaucoup plus que l'autre de la nature ; elle vous a donné dans l'esprit les qualités les plus faites pour plaire, de la noblesse, des agréments et de la grâce ; il est tout simple que vous cherchiez à en tirer parti ; et vous n'y réussissez que trop bien. Je ne connais personne, je le répète, qui plaise aussi généralement que vous, et peu de personnes qui y soient plus sensibles ; vous ne refusez pas même de faire les avances quand on ne va pas au-devant de vous ; et sur ce point votre fierté est sacrifiée à votre amour-propre : assez sûre de conserver ceux que vous avez acquis, vous êtes principalement occupée à en acquérir d'autres ; vous n'êtes pas même, il faut en convenir, aussi difficile sur le choix qu'il vous conviendrait de l'être. La finesse et la justesse de votre tact devraient vous rendre délicate sur le genre et le choix des connaissances ; l'envie d'avoir une cour, et ce qu'on appelle dans le monde des *amis*, vous a rendue d'assez bonne composition, et les ennuyeux ne vous déplaisent pas trop, pourvu que ces ennuyeux-là vous soient dévoués.

Les noms, les titres, ne vous en imposent pas, vous voyez les grands comme il faut les voir, sans bassesse et sans dédain. L'infortune vous a donné cet orgueil respectable qu'elle inspire toujours à ceux qui ne la méritent pas. Votre peu d'aisance et la triste connaissance que vous avez acquise des hommes vous font redouter les bienfaits dont le joug est si souvent à craindre pour les âmes bien nées ; peut-être même êtes-vous portée à pousser ce sentiment jusqu'à l'excès : mais en ce genre l'excès même est une vertu.

Votre courage est au-dessus de votre force ; l'indigence, la mauvaise santé, les malheurs de toute espèce, exercent votre patience sans l'abattre. Cette patience intéressante, et le spectacle de ce que vous avez souffert, devaient vous faire des amis, et vous en ont fait ; vous avez trouvé quelque consolation dans leur attachement et dans leur estime.

Voilà, mademoiselle, ce que vous me paraissez être : vous n'êtes pas parfaite, sans doute, et c'est en vérité tant mieux pour vous ; car le *parfait Grandisson* m'a toujours paru un odieux personnage. Je ne sais si je vous vois bien ; mais, telle que je vous vois, personne ne me paraît plus digne d'éprouver par soi-même, et de faire éprouver aux autres, ce qui seul peut adoucir les maux de la vie, les douceurs du sentiment et de la confiance.

En finissant ce portrait, je ne puis pas ajouter, comme dans la chanson,

Le prieur qui fait
En est très-satisfait ;

mais je sens que je vous applique, et de tout mon cœur, le vers de Dufresny sur la jeunesse.

Que de défauts elle a
Cette jeunesse ! On l'aime avec ces défauts-là.

FIN.

# TABLE

